Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Paul Féval (père)

LE ROI DES GUEUX

Le Siècle 9 juillet – 24 octobre 1859
Hetzel, 1859

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE LE DUC ET LE MENDIANT 4

I UNE NUIT À SÉVILLE 5
II LA PLACE DE JÉRUSALEM 24
III GUEUSERIES 44
IV LE PARVIS DE SAINT-ILDEFONSE 67
V ENTRE DEUX MESSES 88
VI RAMIRE DE MENDOZE 111
VII LA COUR DES CASTRO 132
VIII TROIS HOMMES D'ÉTAT 154
IX ESTEBAN 181
X L'HEURE DE LA SIESTE 203
XI SAMSON ET LES PHILISTINS 222
XII LE CHIEN D'ULYSSE 245

DEUXIÈME PARTIE LES MEDINA-CELI 282

I ENTRE CHIEN ET LOUP 283
II LA CHAMBRE DES SORTILÈGES 285
III AVENTURES DE BOBAZON 300
IV LE MARAGUT 323
V DANSE DE CORDE 343
VI PRÉCIEUX ATTELAGE 368
VII MÈRE ET FILLE 393
VIII LA PORTE SECRÈTE 425
IX RÉPARATION D'HONNEUR 450
X TRASDOBLO CHEZ LE ROI 474
XI L'ARC D'ULYSSE 501

XII LA PORTE SECRÈTE.....529
XIII DOUBLE RENDEZ-VOUS.....550
À propos de cette édition électronique.....576

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

I

UNE NUIT À SÉVILLE

En ce temps, Séville était encore la reine des Espagnes, malgré la suprématie politique accordée par Philippe II à Madrid la parvenue. La capitale nouvelle avait la cour et donnait son nom aux actes de la diplomatie péninsulaire depuis la fin du règne de Charles-Quint ; mais, pour le peuple espagnol, Séville restait toujours la ville royale. Ses mosquées transformées en basiliques, son palais maure qui ne le cède qu'à l'Alhambra, ses campagnes fécondes et embaumées, son fleuve magnifique, sa gloire resplendissante, jetaient un facile défi à ce pauvre et aride coteau, baigné par ce ruisseau bourbeux, le Mançanerez, où s'étageaient les vaniteuses masures madrilènes, comme le mendiant de Castille redresse son incorrigible fierté sous les lambeaux de sa cape criblée.

Ce n'était pas de Madrid qu'on aurait pu chanter, de Bilbao à Tarifa l'Africaine, et de Valence à Lisbonne, capitale d'un tout jeune royaume :

Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto a maravilla.

(Qui n'a vu Séville n'a vu de merveille.)

Philippe IV aimait Séville. Au moins une fois chaque année, les riches tentures de l'Alcazar voyaient le jour et secouaient leur poussière pour fêter la bienvenue du souverain. Ce prince, aussi malheureux que faible, avait déjà perdu le Portugal, qui avait proclamé son indépendance et choisi pour roi, Jean de Bragance, héritier par les femmes de Jean I^er^ ; il était en train de

perdre la Catalogne, et ses ambassadeurs, comme ses armées, pliaient partout devant le génie ennemi de Richelieu ; mais il ne puisait dans ses revers aucune résolution mâle.

Son ministre favori était chargé de voir, d'entendre, de penser et d'agir pour lui. Fuyant les affaires, cherchant le plaisir, il fermait incessamment l'oreille au grand murmure de la nation espagnole, qui accusait hautement le ministre d'impéritie ou de trahison.

Partout fermentait le mécontentement. Les provinces, ruinées par la guerre et attaquées dans leurs privilèges constitutionnels par les capricieuses réformes du favori, commençaient à refuser la taxe. Les séditions se multipliaient, éclatant à la fois sur les points les plus opposés du royaume. À Madrid, à Valladolid, à Tolède, on avait vu des processions moqueuses courir les rues, lors du dernier carnaval, escortant une bannière ainsi blasonnée, contre toutes les règles de la science héraldique : « De sable, au fossé du même », avec cette devise cruelle qui faisait allusion aux pertes récentes de Philippe IV et au surnom de Grand que le ministre favori lui avait décerné de sa propre autorité : *Plus on lui prend, plus il est grand.*

À Séville enfin, à Séville, si fière de son titre de *ciudad leal* (cité loyale), on avait trouvé, placardée à la porte de l'Alcazar, une variante plus insolente encore du même thème. Au lieu de l'écusson, c'était une estampe représentant toujours le fossé symbolique autour duquel se groupaient cinq fossoyeurs : l'Anglais, le Français, le Hollandais, le Portugais et le Catalan. La légende amendée portait : *Agrandissement de la Maison d'Autriche.*

La cour se divertissait cependant, et les dernières courses de Saragosse avaient été splendides.

La nuit du 28 au 29 septembre 1641 avait été marquée à Séville par un mouvement inaccoutumé. Après les réjouissances de la Saint-Michel, dont l'hermandad d'Andalousie et le bureau du saint-office avaient permis la prolongation jusqu'à onze heures avant minuit, tous les logis s'étaient fermés comme d'habitude, et de la Juiverie silencieuse au bruyant quartier des Gitanos, au-delà du fleuve, la ville était devenue muette. C'est à peine si les serenos, dormant debout et balançant leur petite lanterne au bout de la longue hallebarde, entendaient çà et là, dans leur promenade solitaire, quelque chant attardé derrière les jalousies tombées des *maisons de délices*, tolérées, moyennant larges finances, par la Très Illustre Audience. Il suffisait alors d'un petit coup frappé aux carreaux pour faire taire romances et guitares.

Mais entre deux et trois heures du matin on aurait pu entendre au delà des murailles du nord, le bruit d'une nombreuse cavalcade arrivant par la route de Lerena ; la Puerta del Sol, où se voit encore ce beau soleil peint à la détrempe avec sa chevelure ébouriffée de rayons d'or, leva sa herse et ouvrit ses deux battants à l'appel impérieux de deux cavaliers de la Très Sainte Confrérie parlant au nom du roi catholique.

Trois gardes et un alferez moitié endormis se rangèrent sous la voûte au port d'armes, après avoir lancé pour la forme le : *Qui vive ?* auquel il fut répondu :

– Sauf-conduit royal !

L'alferez jeta un coup d'œil sur le parchemin déplié à la lueur des torches que portaient les deux premiers cavaliers. Il mit aussitôt la main à la demi-salade qui lui couvrait la tête, et se recula respectueusement.

La cavalcade s'engagea sous la voûte.

Elle était composée d'un nombre assez considérable de gens armés qui semblaient, pour la plupart, des serviteurs de noble maison, et de cinq ou six femmes, dont deux, montées sur de superbes genêts et voilées de la tête aux pieds, étaient évidemment des personnes de haute qualité. Autant qu'on en pouvait juger sous l'ampleur de leurs voiles, l'une atteignait déjà le milieu de la vie, tandis que l'autre était une toute jeune fille. Les duègnes et suivantes qui les accompagnaient avaient des mules pour monture.

La cavalcade venait de loin, sans doute. Les manteaux des gens de l'escorte étaient tout gris de poussière.

Les archers de la confrérie s'engagèrent les premiers dans la rue étroite et tortueuse qui fait suite à la porte du Soleil. Leurs torches éclairaient en passant les maisons hautes et sombres qui semblaient toutes s'incliner en avant, à cause des appentis sur consoles qui s'ajoutent d'étage en étage aux logis de l'Espagne méridionale, et qui donnent aux rues l'aspect uniforme d'une voûte à gradins renversée, fendue à sa clef pour laisser voir une étroite bande du ciel. D'autres contrées cherchent des armes contre le froid ; ici, tout est calculé pour détourner les rayons trop ardents du soleil.

Le pas des chevaux allait tantôt sonnant, tantôt s'étouffant, selon que la voie capricieuse était ferrée de petits cailloux ou défoncée et recouverte d'un épais tapis de poudre. La rue tournait à chaque instant. La lueur des torches prolongeait l'ombre grêle des portiques musulmans, ou arrachait quelque faible étincelle aux bizarres magnificences des fenêtres mauresques ; puis tout à coup, derrière ces légères et féériques perspectives, se carrait le lourd profil d'une maison espagnole.

Pas une parole n'était prononcée dans l'escorte. De temps en temps, sur son passage, quelque croisée curieuse s'ouvrait, car ce n'était point chose ordinaire que de voir semblable cor-

tège dans les rues de Séville, à cette heure. Au travers des planchettes de quelque jalousie baissée, un long regard suivait les deux torches qui échevelaient dans la nuit leurs flammes fumeuses et rouges.

Qu'était-ce ? Une mystérieuse cérémonie du saint-office ? La maison du comte-duc venant rejoindre le roi ?

On ne savait. Les cavaliers étaient trop peu nombreux pour escorter la reine. Et d'ailleurs, pourquoi la fille de Henri IV de France, aimée et respectée du peuple espagnol, eût elle choisi les heures nocturnes pour faire son entrée dans la loyale cité de Séville ?

On ne savait, en vérité. Les fenêtres se refermaient. La cavalcade muette poursuivait son chemin.

Après un quart d'heure de marche environ, les deux archers de la confrérie s'arrêtèrent en même temps à l'entrée d'une petite place de forme irrégulière, fermée d'un côté par une massive construction d'aspect monumental et sombre, de l'autre par des arcades mauresques dont quelques-unes tombaient en ruine.

L'extrémité opposée de la place s'ouvrait sur une rue courte et large, dont le développement laissait voir le portail gothique d'une église.

L'un des archers dit :

– C'est bien ici la maison de Pilate. Voici le Sépulcre à gauche. Nous sommes sur la place de Jérusalem.

– Si la senora duchesse n'a pas eu à se plaindre de ses fidèles serviteurs, ajouta l'archer en portant la main a son morion de cuir, nous nous recommandons à sa munificence.

La plus âgée des deux dames voilées jeta une bourse, qui fut adroitement saisie au passage.

Et les deux archers, a l'unisson :

– Que Dieu, la Vierge et tous les saints soient à tout jamais les protecteurs de sa seigneurie, très noble, très illustre et très généreuse !

En Espagne, les superlatifs ne coûtent pas plus qu'en Italie.

– Frappez, Savinien ! ordonna celle qu'on appelait la duchesse.

Un vieux valet, armé jusqu'aux dents et portant sur l'épaule gauche une rondache du temps du Cid Campéador, descendit de cheval et s'avança vers la porte principale de ce grand bâtiment noir désigné sous le nom de « la maison de Pilate. » Il souleva un énorme marteau de fer ciselé qui, retombant de son poids sur la plaque, fit retentir tous les échos des alentours.

L'escorte entière, à ce moment, avait quitté la rue et se développait sur la place.

– Je me nomme Pablo Guttierez, et je suis de Santarem, dit celui des deux archers qui avait parlé le premier. Mon camarade a nom Sancho tout court et sa naissance est un secret de famille ; il est de Ségorbe. Que la très illustre senora duchesse daigne ne point oublier les noms de ses fidèles serviteurs, au cas où ils auraient besoin de sa protection puissante.

Ils s'inclinèrent tous les deux jusque sur le garrot de leurs chevaux ; mais, au lieu de s'éloigner après ce salut, ils levèrent leurs torches et se prirent à compter à voix haute le nombre des serviteurs composant l'escorte.

La duchesse dit :

– Savinien, frappez plus fort.

Le vieux valet obéit à tour de bras, et l'on entendit dans la cour intérieure, ou *patio*, les aboiements essoufflés d'un vieux chien.

– Zamore a entendu, murmura la duchesse, d'une voix changée par l'émotion.

En ce moment Pablo Guttierez s'écria :

– Il y avait quinze hommes d'escorte à la porte du Soleil ; je n'en trouve plus que treize. La senora duchesse peut-elle m'expliquer ce mystère ?

Sancho, l'autre archer, comptait à haute voix de un jusqu'à treize.

– Que veut dire cela ? demanda la duchesse ; ne manque-t-il aucun de nos hommes ?

– Aucun ! répondit un grand beau cavalier vêtu en gentilhomme et qui avait l'honneur d'être le premier écuyer de sa seigneurie, mais il y avait ces deux voyageurs…

– Quels voyageurs ? fit la duchesse avec impatience. Frappez plus fort, Savinien !

La porte antique sonna une troisième fois sous les coups répétés du marteau.

– On y va, Vierge sainte ! gronda une voix cassée dans la cour. Les Maures ont-ils repris Séville ?

Pendant cela, Osorio, le premier écuyer, répondit à sa noble maîtresse :

– S'il plaît à Votre Seigneurie, je parle de ces deux voyageurs qui nous suivent depuis Valverde. Peut-être, pour traverser la campagne de Séville qui n'est pas sûre, s'étaient-ils glissés parmi notre escorte.

La plus jeune des deux dames n'avait pas encore prononcé une parole. Elle était immobile sur son joli cheval. Elle détourna la tête aux derniers mots d'Osorio, et se dirigea vers la porte, dont la grosse serrure criait. La duchesse voulut suivre cet exemple ; mais les deux archers, sans rien perdre de leurs formes respectueuses, lui barrèrent formellement le passage.

– Très puissante senora, dit Pablo Guttierez, nous étions honnêtement couchés dans nos lits, au Berrocal, mon camarade et moi, quand l'alguazil mayor nous a requis de vous faire escorte jusqu'à la maison de Pilate, au haut de la rue des Caballerizas, à Séville. Nous retournons de ce pas au Berrocal. Faudra-t-il garder le silence, ce qui est pécher par omission et mérite, pénitence marquée au neuvième titre de la formule ? Faut-il avouer à l'alguazil mayor que, dans ces malheureux temps de troubles, nous avons fait ouvrir nuitamment la porte de Séville à deux inconnus, mal intentionnés peut-être ?

Les deux battants de la porte grinçaient en roulant sur leurs gonds, le vieux chien geignait ; en se hâtant, la voix cassée de l'intérieur dit, avec cette emphase qui ne manque jamais aux discours andalous :

– Entrez, qui que vous soyez, et tous tant que vous êtes. Chez Medina-Celi, la porte s'ouvre à toute heure. Le maître est prisonnier, la maîtresse est dans l'exil, mais la maison reste, et

jamais on n'a demandé à l'hôte que Dieu envoie : Qui êtes-vous ?

C'était une grande femme, un peu courbée par l'âge. La lueur des torches montrait ses cheveux gris épais, ses traits rudement accusés et l'éclat perçant de ses yeux noirs.

– Osorio, commanda la duchesse, donnez encore dix pistoles à ces bons chrétiens, pour le repos de leur conscience, et qu'ils retournent d'où ils sont venus.

Il paraît que Pablo Guttierez et même Sancho tout court n'en demandaient pas davantage, car ils ne protestèrent plus, et, à peine le premier écuyer leur eut-il compté les pistoles, qu'ils tournèrent bride en appelant sur lui toutes les bénédictions célestes.

La jeune dame, cependant, passait à cheval la porte haut-voûtée de la maison de Pilate. La senora duchesse la suivait de près. Vous eussiez vu sur le seuil cette grande femme à la taille courbée, qui, redressée à demi et la bouche entr'ouverte, soulevait d'une main sa lanterne, tandis que son autre main étreignait sa poitrine. Ses jambes tremblaient violemment. Le vieux chien rampait jusque sous les jambes des chevaux et poussait des hurlements étranges.

– Est-ce que tu es fou, toi aussi, Zamore ? murmura la vieille, dont l'œil dur se mouilla.

La duchesse écarta son voile. Le rayon de la lanterne frappa ses traits mélancoliques et fatigués par la souffrance, mais qui gardaient une admirable beauté.

– Zamore se souvient, Catalina, dit-elle.

Un grand cri s'étouffa dans la gorge de la vieille femme. Elle se laissa choir sur ses genoux, tandis que la lanterne s'échappait de ses mains. Zamore, qui avait entendu son nom, se redressa sur ses quatre pattes et jappa en tendant le cou. Il parvint à lécher la main que sa noble maîtresse abaissait vers lui en se retenant au pommeau de la selle.

Mais Catalina s'était relevée.

– Pascual ! Pedro ! Antonio ! cria-t-elle tout à coup d'une voix vibrante et rajeunie, hors du lit, fainéants, à votre devoir ! Zamore l'a reconnue le premier : les chiens ont une âme. Que Dieu soit remercié ! Que la Vierge sainte soit bénie ! J'ai tant prié pour votre retour, senora de mon cœur, ô ma chère maîtresse ! Bonjour, Savinien ! je te reconnais bien, malgré ta barbe grise… Holà ! Pedro ! Antonio ! les deux Pascual ! malheureux ! Des torches pour recevoir celle qui est la première après Dieu dans votre maison ! Salut, seigneur Osorio ! Vous êtes parti enfant, vous revenez homme…

– Et celle-ci ! s'interrompit-elle en se précipitant sur la main de la plus jeune des deux dames, qu'elle baisa avec une tendresse dévote, est-ce ma petite Isabel, la fille de mon lait, mon amour, mon orgueil ? Jésus mort pour nous ! on grandit donc aussi dans l'exil ?

Elle chancela, brisée par son émotion.

Toute l'escorte avait maintenant franchi le seuil. La plupart des cavaliers et toutes les femmes suivantes avaient déjà mis pied à terre.

C'était une cour vaste, mais assombrie par les hautes constructions qui l'entouraient. L'herbe y croissait entre les dalles. Aux lueurs nocturnes qui tombent incessamment du ciel pur dans ces sereines contrées, on apercevait la perspective confuse

de deux portiques à basses et lourdes arcades. Au fond, le corps de logis arrêtait la vue par ses lignes massives et d'une grandeur étrange.

Sous le cloître de gauche, trois clartés s'allumèrent à la fois ; quatre hommes s'élancèrent à demi-nus : un vieillard et trois jeunes gens.

– Que t'avais-je dit, Catalina ? s'écria le vieux en se hâtant à larges enjambées, j'avais rêvé de nuages s'écartant pour nous laisser voir le soleil ! On n'a pas prononcé le nom de ceux qui viennent, mais qu'est notre soleil, sinon Medina-Celi ? À genoux, enfants ! plus près, sous le pas du cheval ! Les Nunez font cela pour leur senora et pour la reine.

Les torches éclairaient la scène de leurs éclats rouges et vacillants. Les quatre Nunez étaient agenouillés : Pascual le vieillard, les trois jeunes gens (Pascual II^e^, Pedro et Antonio) ; Catalina pressait la main de la jeune dame contre ses lèvres.

Celle-ci releva son voile, à l'exemple de sa mère, et découvrit cette fine et merveilleuse beauté des fleurs de l'Andalousie. Le genou d'Osorio lui servait d'étrier ; elle tomba, leste et gracieuse, dans les bras frémissants de sa nourrice.

La duchesse descendit à son tour et donna sa belle main aux baisers pieux des Nunez. Il y a un charme dans le retour, quelles que soient d'ailleurs les causes concomitantes de tristesse. Les gens de l'escorte étaient joyeux ; peu à peu, la cour s'emplissait de bruits où perçaient déjà quelques rires.

– Silence ! ordonna la duchesse ; l'exil est fini, mais la proscription n'est pas levée. Cette maison n'est-elle pas toujours veuve de son maître ?

Comme pour prêter plus de force à ses paroles, la flamme des torches éclairait ses longs vêtements de deuil.

– Nul n'a le droit de se réjouir ici, ajouta-t-elle, tant que la dure captivité pèsera sur notre seigneur le duc.

La cour était muette. On entendait la brise nocturne dans le feuillage sonore des grands vieux orangers plantés le long des cloîtres.

Éléonore de Tolède, duchesse de Medina-Celi, reprit en s'adressant aux Nunez :

– Mes bons amis, vous n'étiez pas prévenus ; peut-être n'y a-t-il point d'appartements préparés pour nous recevoir ?

Catalina se redressa.

– Qu'avions-nous donc à faire, dit-elle, nous, vos serviteurs, sinon à espérer votre retour ? Dieu merci ! l'homme a encore le bras robuste, et les enfants sont de bons cœurs. Les chambres sont comme au moment du départ ; vous n'y trouverez même pas l'odeur de l'absence. Chaque matin, depuis quinze ans, l'air a pénétré derrière les draperies des alcôves ; chaque soir, le soleil couchant a souri au travers des jalousies entr'ouvertes. La poussière du lendemain ne s'est pas ajoutée à celle de la veille. C'était notre devoir et notre bonheur ; nous faisions comme si le logis eût gardé ses nobles hôtes… et nous disions parfois : À quelque heure du jour ou de la nuit qu'ils arrivent, ils trouveront tout ce qu'ils ont laissé : des murs sains, des couches fraîches et des serviteurs dévoués.

Autour de ses lèvres et sur la bouche des quatre Nunez, il y avait le même sourire.

La duchesse leur donna de nouveau sa main, et dit plus gaiement :

– On nous aime donc encore ? Merci, bonnes gens… Messieurs, retirons-nous.

Pascual se dirigea aussitôt vers l'entrée d'honneur, qu'il ouvrit à deux battants. Le vieux Zamore alla se poster auprès du seuil pour mendier une caresse au passage. La duchesse, appuyée sur le bras d'Osorio et suivie par ses femmes, ouvrit la marche. On pénétra sous le vestibule aux piliers orientaux, aux peintures murales naïvement éclatantes. Tout était comme la nourrice l'avait annoncé. Ces revenants auraient pu croire que leur absence n'avait été qu'un rêve, si les années écoulées ne laissaient après elle des témoignages trop certains. La duchesse Éléonore avait quitté ces lieux dans tout l'éclat de sa jeunesse fière et heureuse, emportant dans ses bras jusqu'à la litière de voyage un tout petit enfant, son espoir, son trésor. Elle revenait maintenant, la duchesse Éléonore, toujours belle, mais belle de cette austère et douce beauté qui couronne le front des mères.

Et l'enfant d'autrefois était cette adorable jeune fille d'aujourd'hui, à la taille souple et haute.

Catalina, la nourrice, avait eu raison de le dire, on grandit aussi dans l'exil. Mais voyez ces plantes qui nous viennent de loin et qui croissent sevrées du soleil natal. Parmi les suaves rayonnements de la jeunesse et derrière le charme qui couronnait le front d'Isabel, vous eussiez entrevu je ne sais quelles vagues mélancolies.

La duchesse parcourut, grave et muette, ces imposantes galeries qui lui parlaient de tant de souvenirs. Arrivée à la porte de sa chambre, elle déposa un baiser sur la joue froide d'Isabel, et passa le seuil, pressée qu'elle était sans doute de se donner tout entière à sa méditation.

Isabel avait le cœur serré. Aurait-elle su dire pourquoi ? Peut-être, car les plis de son voile avaient tressailli quand on avait attiré l'attention de sa mère sur ces deux voyageurs mystérieux, mêlés furtivement à l'escorte, puis furtivement disparus.

Son appartement était dans le même corridor que celui de sa mère. C'était Catalina qui lui servait de guide : les Nunez distribuaient les serviteurs et gens de l'escorte dans les diverses parties des communs.

– Voici notre chambre, nina… commença-t-elle.

Puis, se reprenant :

– Noble senorita, voici la chambre où nous dormions toutes deux.

Elle ouvrit la porte, Isabel, accordant à peine à l'ameublement un regard distrait, gagna précipitamment la fenêtre.

Et cependant l'ameublement avait pour elle un intérêt tout particulier. La pièce principale était un berceau de métal ciselé, orné de ses tentures à la fois riches et charmantes. Le long des murs, tapissés de cuir cordouan, des multitudes de jouets s'amoncelaient. Dans le berceau il y avait une poupée étendue.

Était-ce le dernier jeu d'Isabel enfant ? Était-ce un mélancolique amusement de la pauvre nourrice ?

– Senorita, dit celle-ci tristement, vous étiez trop jeune : vous ne vous souvenez de rien !

Et comme Isabel pensive restait à la fenêtre, dont elle avait soulevé les rideaux :

– Ceci est votre petit lit, senora. Vous teniez là dedans, et il était bien trop grand pour vous. Voici vos joujoux, la poupée que vous aimiez le mieux, le gitano… le contrebandier… le moine… et ce char mignon dans lequel je vous traînais sous les lauriers roses, là-bas, autour de la fontaine. Est-ce que vous vous trouvâtes plus heureuse dans cette Estramadure où il n'y a déjà plus de cactus vermeils ni de lentisques à l'ombrage parfumé ?

– Bonne nourrice, dit Isabel, je me suis toujours souvenue de vous, mais tout le reste est sorti de ma mémoire.

– De moi ! s'écria Catalina ; rien que de moi ! Sainte Vierge, je fais vœu de tresser une couronne en fil d'or pour la tête de votre divin fils ! La nina se souvenait de moi ! Si vous saviez comme je vous aimais, senorita… et comme je vous aime ! Une fois, dans les premiers temps de votre absence, j'avais fait un rêve… car je rêvais toujours de vous… je vous avais vue tout habillée de blanc dans une barque abandonnée au cours du Guadalquivir…

– Catalina, interrompit brusquement la jeune fille, qu'y a-t-il sous cette fenêtre ? la nuit est sombre et je ne peux distinguer les objets.

Un gros soupir souleva la poitrine de la nourrice.

– Il y a la place, noble senorita, répondit-elle, la place de Jérusalem avec la rue des Cabellerizas à gauche, la rue Impériale à droite ; en face, l'arcade mauresque sous laquelle vous aimiez tant voir danser les gitanos.

– Et par quelle rue sommes-nous arrivés cette nuit ? interrompit encore Isabel, nous venons de la porte du Soleil.

– Vous êtes arrivés par la rue des Cabellerizas, senorita.

– Merci, bonne Catalina. Nous nous reverrons demain. Je veux causer avec vous souvent. Où est la chambre d'Encarnacion ?

La nourrice jeta un regard jaloux sur une fillette à l'œil de feu, aux cheveux plus noirs que le jais, qui disposait déjà dans un coin de la pièce les bagages de sa jeune maîtresse.

– N'avez-vous donc point de duègne ? demanda-t-elle vivement.

L'idée lui venait sans doute de se proposer pour cet important office.

– Il ne m'est pas encore arrivé de sortir sans ma mère, répondit Isabel, qui répéta : Où est la chambre d'Encarnacion ?

Catalina montra du doigt une porte communiquant avec la ruelle du grand lit.

– À demain donc, bonne nourrice, dit Isabel ; la fatigue m'accable, je sens que j'ai besoin de sommeil.

En un clin d'œil Catalina prépara le lit. Encarnacion ne lui disputa point cet honneur. Le regard de la bonne femme fit le tour de la chambre, puis elle se retira après avoir baisé encore une fois le bout des doigts de sa nina.

Isabel resta un instant debout devant la croisée.

– C'était l'heure… murmura-t-elle, sans savoir qu'elle parlait.

La voix d'Encarnacion lui donna un sursaut.

– Senora, disait la soubrette d'un petit air innocent, avez-vous pris garde a cette singulière aventure : deux hommes mêlés à notre escorte ? Et il paraît qu'ils nous suivaient depuis long-temps. Moi, je ne regarde jamais ni à droite ni à gauche… sur-tout en voyage, les cavaliers sont si hardis ! Mais Maria soutient que l'un des deux est un beau jeune homme, malgré son pauvre harnois, et que ses yeux étaient bien souvent fixés sur…

Elle n'acheva pas, en dépit de sa bonne envie. Le doigt d'Isabel désigna la porte ouverte dans l'alcôve.

– Retirez-vous, ma fille, dit la belle Medina ; je n'ai plus besoin de vous.

Encarnacion se hâta de faire une profonde révérence et sortit sans répliquer. Mais le diable n'y perdait rien. Encarna-cion se dit, avant de réciter sa prière du soir :

– En entrant, elle a couru à la fenêtre. Elle a demandé ce qu'il y avait sous le balcon. J'ai vu son visage s'éclairer quand elle a su que la croisée ne donnait point sur les cours intérieu-res. Elle a un secret… Ma mère, qui a servi vingt ans, d'abord camériste de la Cabral, puis en qualité de duègne des filles de Miraflorès, ma mère s'y connaît et m'a dît : Tâche d'avoir le se-cret de ta maîtresse.

Isabel était accoudée contre l'appui du balcon. Sa tête charmante s'inclinait sur son épaule, ses beaux cheveux, que n'emprisonnait plus la dentelle, tombaient à longs flots sur son sein. Son regard se perdait dans la nuit du dehors.

– C'était l'heure, répéta-t-elle entraînée par rêverie ; j'entendais son pas de bien loin. Le feuillage des myrtes s'agitait… mon cœur se prenait à battre…

– Mon cœur bat, s'interrompit-elle en posant sa main sur sa poitrine ; jamais je ne l'avais attendu si longtemps… j'ai peur.

Dans le silence, une étrange musique montait par bouffées. C'était une séguidille exécutée sur la mandoline aiguë, qu'accompagnaient les sons lourds et mous de la guitare. Parfois, un bruit de voix confuses étouffait le concert. Puis encore tout se taisait.

– Et pourtant, reprit la belle Medina, il est à Séville… S'il était venu à Séville pour une autre que moi !

Une ombre se détacha des piliers mauresques qui faisaient face à sa fenêtre. Des pas sonnèrent sur le pavé de la place. Isabel rentra précipitamment et souffla sa lumière. Le vieux chien Zamore aboya sourdement dans la cour.

– C'est lui, pensait Isabel ; soyez bénie, mère de Dieu, c'est pour moi qu'il est venu !

Quand elle se rapprocha de la fenêtre pour soulever de nouveau le coin de la jalousie, l'ombre était au milieu de la place. L'âme de la jeune fille passa tout entière dans ses yeux, qui essayèrent de percer les ténèbres.

– Là-bas ? murmura-t-elle indécise et inquiète ; il me semblait plus grand que cela… plus svelte…

D'autres pas retentirent sur le pavé de la rue Impériale. L'ombre siffla. Une grosse voix répondit à cet appel :

– Bien, bien, seigneur Pedro Gil ! J'ai joué à cache-cache avec un diable de garde de nuit qui me serrait les talons. Cela m'a retardé. Je baise les mains de votre seigneurie !

La jalousie d'Isabel retomba. Elle gagna sa couche à pas lents et s'agenouilla devant son prie-Dieu.

Celui qu'elle attendait ne s'appelait pas Pedro Gil.

II

LA PLACE DE JÉRUSALEM

La place était restée déserte après l'entrée de la cavalcade dans la cour de la maison de Pilate. Les deux archers de la confrérie s'étaient éloignés au trot de leurs chevaux, dans la direction de la Macarena, quartier des hôtelleries populaires. Le silence régnait de nouveau dans la maison de Pilate et aux alentours. Aucun bruit ne s'élevait de la ville endormie, sauf ce concert mystérieux et intermittent dont nous avons parlé déjà. Les sons de la mandoline et de la guitare semblaient partir d'une grande maison mauresque à laquelle appartenaient ces arcades qui faisaient face aux croisées d'Isabel. Les bruits de voix qui éclataient parfois et troublaient l'harmonie sortaient également de ce logis, dont les portes et les fenêtres étaient cependant honnêtement closes.

Il n'y avait point de lune au ciel, qui resplendissait de toutes ses étoiles comme un immense dais dont l'azur, à la fois limpide et sombre, se parsèmerait de prodigieux diamants. Tous les poètes l'ont dit : ces nuits de l'Espagne méridionale ont un éclat autre et plus grand que l'orgueil de nos meilleurs jours.

Les façades noires des maisons environnantes se détachaient sur ce lumineux firmament. Toutes les lueurs étaient au ciel, laissant l'ombre propice à la terre.

L'air était tiède. Par intervalles une brise paresseuse passait, chargée de senteurs tropicales. Son souffle faisait plaintivement crier la girouette de Saint-Ildefonse, cette église gothi-

que qui fermait la perspective du côté du sud et dont le minaret parlait encore de la domination arabe.

De temps en temps, au lointain, on voyait glisser une lueur, et la voix monotone des gardes de nuit psalmodiait ce mot : *sereno*, qui est devenu leur nom.

Il fait beau, *sereno*, toujours beau. Chez nous, s'il y avait des gens chargés comme autrefois de crier le temps qu'il fait, la nuit, on les appellerait les hommes de la pluie.

Tout en haut du clocher de Saint-Ildefonse, un grondement sonore se fit. C'était la vieille horloge qui se mettait en train de sonner l'heure. Elle était enrouée et infirme comme Zamore, et moins fidèle que lui, car elle avait mesuré le temps aux musulmans comme aux chrétiens. Après un râle préparatoire, qui dura une demi-minute, elle tinta trois coups fêlés ; ce fut comme un signal. À droite, à gauche, devant, derrière, de loin et de près, les cent et quelques églises de la ville pieuse sonnèrent trois heures en un feu de file irrégulier. La voix aigre des petits clochers de chapelle grinçait parmi le tonnerre des bourdons des grandes paroisses, et, pour surcroît, les trompes de la cathédrale, de la Caridad, de Saint-Jean-de-Dieu et de la Merced, entonnèrent leurs annonces supplémentaires, sonnant un mot rauque et prolongé pour chaque coup de cloche. Cela dura dix bonnes minutes, et tous les dormeurs de Séville durent savoir en rêve l'heure qu'il était.

Deux hommes arrivaient au bout de la rue des Caballerizas (écuries) au moment où l'horloge de Saint-Ildefonse s'ébranlait. Ils étaient à pied, tenant leurs chevaux par la bride. Bête et gens avaient sur le corps une épaisse couche de poussière.

L'un des nouveaux arrivants était un cavalier à la démarche jeune et fière ; l'autre, un paysan à courte taille qui, cependant, ne semblait manquer ni d'agilité ni de force. Vous eussiez dit le

maître et le valet, sans l'extrême simplicité du costume de celui qui, par sa tournure et la noblesse de son visage, eût pu passer pour un maître. Il portait, il est vrai, un pourpoint taillé à la mode des gentilshommes, mais en gros cuir de buffle, et le ceinturon qui soutenait sa rapière n'était qu'une simple courroie non vernie. Son manteau, son feutre et ses bottes éperonnées accusaient de longs services, et la plume qui ornait alors si coquettement la coiffure de tous les jeunes gens de bonne maison faisait défaut à sa visière.

Le valet avait en comparaison, un accoutrement moins maigre et mieux étoffé. Il portait le costume des rustres de l'Estramadure : sombrero à bords étroits, veste et soubreveste de *fustan* brun, aux coutures recouvertes d'un rude galon de laine ; culottes courtes, guêtres de toiles, rejoignant les espadrilles ou cothurnes de gros chanvre tressé.

– Seigneur don Ramire, dit avec tristesse ce bon garçon, qui tirait la bride de son bidet d'un air découragé, l'Espagnol est sobre de sa nature, mais Dieu lui a donné un estomac comme à tous les autres habitants de l'univers. Depuis Arracena, où j'ai mangé un oignon poivré et bu un verre d'eau claire, je ne me souviens pas d'avoir rien mis sous ma dent.

– La paix ! fit don Ramire qui tendit vivement l'oreille.

Le cri du sereno, s'ajoutant au chœur des horloges, retentissait de l'autre côté de la place, dans la rue Impériale.

Ramire jeta un regard inquiet tout autour de lui.

– La police est taquine et inquiète à Séville, murmura-t-il ; on dit cela. Nous n'avons pas de sauf-conduit. Fais entrer les deux chevaux sous cette voûte, et pas un mot.

– Si cette voûte menait seulement à une hôtellerie ! soupira Bobazon en obéissant.

La voûte était percée sous la dernière maison de la rue, avant d'arriver à la place. Elle menait à une fontaine commune placée à l'entrée de la cour. Il n'y avait pas trace d'hôtellerie.

Bobazon attacha les deux brides au robinet de la fontaine et s'assit sur la pierre. Don Ramire était resté en dehors ; il se cachait à demi derrière la saillie de la voûte. De là il pouvait voir la sombre façade de la maison de Pilate.

Son regard chercha une lumière, de croisée en croisée : toutes les fenêtres étaient uniformément couvertes de leurs jalousies, et derrière les jalousies aucune lueur ne brillait.

– La chambre qu'on lui a choisie donne peut-être sur les jardins, pensa-t-il.

Puis, se reprenant :

– Je suis fou ! Elles n'ont pas encore eu le temps de gagner leurs appartements.

On voit que ce beau don Ramire avait ses préoccupations comme l'honnête Bobazon, son compagnon d'aventures.

La lanterne du sereno se balançait à l'autre bout de la place. C'était un grand diable de Castillan, long comme la hampe de sa hallebarde, et plus maigre. Il vint d'un pas indolent jusqu'aux arcades mauresques, derrière lesquelles le concert se taisait en ce moment pour faire place à de joyeux murmures entrecoupés de rires. Il prit sa lanterne à la main et donna un grand coup de sa hallebarde contre les volets fermés.

Les cris et les rires s'éteignirent. Le volet massif s'ouvrit, et une voix discrète demanda :

– Qui va là ?

Puis, tout de suite après :

– Ah ! c'est vous déjà, bon Esequiel. Est-il donc trois heures du matin ?

– Le temps vous passe, seigneur Galfaros, répondit le garde ; Dieu veuille que vous soyez bien préparé à l'heure qui vient tôt ou tard pour nous tous. Renvoyez vos chalands ou payez les redevances.

– C'est ruineux, Esequiel, mon ami, fit dolemment le seigneur Galfaros ; sur l'honneur de mon nom, je serai obligé de fermer boutique.

– Un demi-peceta pour l'audience, compta le garde ; trois réaux pour le saint-office, un cuarto pour moi, pauvre malheureux, cela fait en tout cinq réaux et un quarto, ou vingt-six cuartos et un misérable ochavo, ou cent-six petits maravédis de Philippe III, dont Dieu ait l'âme !

– Pour une heure, Esequiel ! À couper huit heures de nuit noire, cela fait deux cent-dix cuartos de bon cuivre, ou quarante-deux réaux, ou plus de deux douros et demi… c'est ruineux ?

– Encore êtes-vous petit cousin d'un familier, seigneur Galfaros. On vous protège. Allons, payez ou fermez !

– Le seigneur Galfaros tira de la vaste poche de sa soubreveste un boursicot de cuir et se prit à compter des pièces de monnaie sur l'appui de sa fenêtre.

– Vous avez bonne société, cette nuit ? demanda Esequiel.

– Assez, puisqu'il plaît à Dieu, Saint Antoine, mon respecté patron, protège et bénit mon pauvre établissement. Nous avons à souper les danseuses basques et quelques jeunes seigneurs. Voilà votre affaire, ami Esequiel.

– Auberge au soleil et cabaret au clair de lune, dit le garde en recomptant soigneusement la monnaie. Vous devez gagner votre pesant d'or, seigneur Galfaros. Il manque mon cuarto.

– Pas possible ! donnez…

– Donnez vous-même ! Voudriez-vous faire tort à un père de famille ?

– Vous l'avez reçu, Esequiel, soyez juste !

– On parle de reviser l'édit des plaisirs, qui date de 1421… c'est trop vieux. Sur les renseignements que je fournirai, on pourrait bien vous taxer au double, seigneur Galfaros.

– Tenez, bon Esequiel, tenez : deux cuartos au lieu d'un. Faites-moi dégrever plutôt, nous partagerons la différence.

– Jusqu'au revoir, seigneur Galfaros, et grand merci.

– La bonne nuit ! seigneur Esequiel, on ne vous reverra que trop tôt.

Le volet fut refermé. Le sereno remit sa lanterne au bout de sa pique, et poursuivit sa promenade paresseuse après avoir jeté son cri sempiternel :

– La paix de Dieu ! trois heures ! beau temps !

Notre jeune voyageur avait attendu avec impatience la fin de cet entretien. Tant que le colloque avait duré, son regard était resté braqué sur les croisées closes de la maison de Pilate. Il s'enfonça sous la voûte pour laisser passer le sereno. Quand le pas de celui-ci se fut étouffé au détour de la rue, il appela doucement :

– Bobazon !

Le brave rustre ne répondit que par un ronflement sonore. Notre jeune homme se dirigea vers lui à tâtons, et le trouva commodément étendu sur le pavé qui entourait la fontaine. Il dormait de tout son cœur, la tête entre les quatre pattes de son bidet.

Don Ramire ne jugea point à propos de troubler ce paisible sommeil. Il regagna la rue, et ne put retenir un cri de joie en voyant qu'une fenêtre s'était éclairée dans la noire façade du palais de Medina-Celi. La lueur faible brillait au travers d'une jalousie baissée, mais l'œil d'un amoureux perce de bien autres obstacles.

Et ce beau don Ramire était amoureux à en perdre l'esprit.

Notez qu'à son costume il était aisé de voir qu'il n'avait guère autre chose à perdre.

Avez-vous parfois regardé au travers d'une jalousie ?

Les lignes se brisent de tablette en tablette et présentent un dessin tremblé que tous les Roméo connaissent. C'est joli, parce que tout est joli qui touche aux jeunes amours. Ces formes demi-voilées offrent un vaporeux aspect. On a en quelque sorte l'effet mystérieux du masque de velours, non plus sur le visage seulement, mais du haut en bas, et il faut l'œil de Lindor pour

appliquer à coup sûr le nom de Rosine à cette étrange silhouette coupée par bandes, comme les figures émaillées argent et sable qu'on voit sur les vieux écussons.

La première idée de don Ramire fut de s'élancer, car il se disait : Elle est là. Elle m'attend.

La lampe allumée à l'intérieur projetait très distinctement le profil d'une femme sur les planchettes de la jalousie.

Il n'y avait même pas de doute dans l'esprit de don Ramire : c'était Isabel.

Mais était-elle seule ? Là-bas tout au bout de l'Estramadure, de l'autre côté du Tage, au pied de la sierra Gala, quand don Ramire rôdait, la nuit, autour de cet antique château de Penamacor, il y avait un signal. Ce serait péché mortel pour un amant espagnol que d'oublier sa guitare. La guitare chante dans les nuits étoilées de ce poétique pays, comme la chouette ou le hibou dans nos nuits déshéritées. On ne fait pas attention à la guitare. En écoutant la guitare, les duègnes se retournent entre leurs draps et disent : « Voilà l'amour qui passe ! » absolument comme nos bergers, bien clos dans le bercail, se rient du loup qui hurle impuissant au dehors.

Certes, le loup en hurlant montre peu de prudence, mais cela ne l'empêche point de croquer la dîme du troupeau.

Peut-être les amoureux espagnols, qui sont les plus délicats, les plus chevaleresques, les plus discrets du monde, feraient-ils mieux d'abandonner la guitare. C'est une grave question. Quoi qu'il en soit, entre don Ramire et cette charmante Isabel la guitare avait joué un grand rôle. Elle vous l'a dit. Il y avait un bosquet de myrtes.

Car c'était bien don Ramire que cette adorable Isabel attendait cette nuit, au lieu de ce Pedro Gil qui s'était montré tout à coup sur la place.

C'était bien don Ramire et son valet Bobazon, le digne garçon, qui avaient pénétré dans Séville à la faveur de l'escorte. Nous dirons quelque jour au lecteur les petits incidents de cette odyssée.

Il y avait donc un bouquet de myrtes. Don Ramire annonçait son arrivée par un accord de guitare. Encore une fois, dans cette heureuse Espagne, on ne sait point d'expédient plus adroit. Isabel était prévenue, et quand ses femmes avaient achevé leur tâche, elle venait au balcon tremblante et tout émue.

Oh ! ces nuits embaumées ! ce silence des jardins amoureux ! ces rares paroles qui allaient descendant et montant, comme les boules d'or des jongleurs ! ces soupirs, ces extases !

Tous ces chers enfantillages de la première tendresse !

Il était haut, ce balcon. Outre la guitare, l'Espagne produisit de tout temps l'échelle de soie, mais le pauvre Ramire n'avait que sa guitare.

Comme il regrettait sa guitare aujourd'hui ! Le scrupule le prenait. Encarnacion était peut-être encore auprès de sa maîtresse. Il n'osait mettre le pied dans cette place déserte, de peur d'éveiller les soupçons de la camériste. Et cependant Isabel attendait ; elle pouvait se lasser d'attendre, quitter la fenêtre et la refermer, en l'accusant, lui, Ramire, de paresse ou d'indifférence. Il hésitait.

Mais le raisonnement venait ici en aide au désir ; il allait surmonter sa crainte, lorsqu'un homme sortit de l'ombre des arcades mauresques.

Celui-là s'était sans doute aussi caché pour éviter la rencontre du garde de nuit. Il fit quelques pas sur la place d'un air indécis et inquiet : l'œil de Ramire, désormais habitué à l'obscurité, pouvait détailler son costume et sa personne.

Il portait le costume andalous et le sombrero rabattu. Il était petit, large d'épaules, mais étroit par la base. Malgré sa longue épée, dont la pointe soulevait les pans de son manteau, son aspect n'était rien moins que belliqueux. Ramire se dit tout de suite : Ce doit être un scribe du conseil des vingt-quatre ou quelque étudiant de bonne maison.

Ramire se trompait, mais pas de beaucoup. Le promeneur de nuit avait en effet l'honneur d'être oïdor à l'audience royale de Séville depuis une couple d'années. Le comte-duc d'Olivarez en personne lui avait fait obtenir cet emploi par haine des Medina-Celi, dont le seigneur Pedro Gil avait été l'intendant infidèle.

Le seigneur Pedro Gil avait été chassé du château de Penamacor, par la duchesse Éléonore, dont il épiait les démarches tout en lui volant ses revenus. On disait que la duchesse avait en main les preuves de ses nombreuses malversations, et qu'elle aurait pu l'envoyer au gibet. On ajoutait que le seigneur Pedro Gil était entré pauvre au service des Medina ; on l'accusait d'avoir payé par la plus noire ingratitude les bienfaits de cette noble famille.

Ceux qui parlaient ainsi avaient sans doute raison, quant à la moralité du fait ; mais pour ce qui est du gibet, ils avaient tort. Sous Philippe IV, s'il n'était pas très malaisé d'envoyer un innocent à la potence, on éprouvait en revanche des difficultés majeures dès qu'il s'agissait de museler seulement le plus enragé coquin du monde pour peu que ce coquin fût soutenu. Or, le seigneur Pedro Gil avait pour patrons Gaspar de Guzman, mi-

nistre favori, et don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'État. Il y avait de la marge entre lui et la corde.

Quoi qu'il en soit, le seigneur Pedro Gil, logé à l'enseigne de tous les ingrats, détestait mortellement ses anciens bienfaiteurs. Il avait juré de leur faire payer cher l'humiliation qu'il avait, disait-il, reçue de la duchesse Éléonore.

Il parvint au milieu de la place de Jérusalem et se prit à écouter attentivement. Les pas lourds du veilleur de nuit se perdaient au lointain. Aucun autre son ne venait des rues environnantes ; on aurait cru la ville morte sans la gaie musique des danses aragonaises qui avaient repris dans l'honnête maison du seigneur Galfaros. La mandoline et la guitare y faisaient assaut de prestesse, jouant une jota dont la mesure courait à vous faire perdre haleine.

Pedro Gil tendait l'oreille dans la direction de la rue Impériale.

– Le coquin me ferait-il faux bond ? grommela-t-il ; trois heures et un quart bientôt. Et de la lumière aux croisées de la maison de Pilate ! ajouta-t-il en se tournant vers la fenêtre d'Isabel.

Sa voix avait une singulière expression de rancune.

– Il est temps, reprit-il, faisant involontairement quelques pas vers la rue Impériale.

Ramire s'était avancé à pas de loup jusqu'à la première arcade mauresque régnant le long du cabaret qui portait ce nom de deuil : *le Sépulcre*. Il n'entendait rien assurément du monologue prononcé ou seulement pensé par son compagnon de promenade. Une seule chose prenait pour lui quelque significa-

tion : c'était le regard lancé par le seigneur Pedro Gil à la fenêtre éclairée. Ramire avait surpris ce regard.

Peu d'instants après, il vit la lumière s'éteindre derrière la jalousie d'Isabel.

L'idée lui vint que ce mystérieux rôdeur avait un but pareil au sien. Dans un cœur espagnol, la jalousie jaillit au moindre choc, comme l'étincelle que la pierre tranchante et dure arrache à l'acier. Dès qu'elle a jailli, elle trouve tout autour d'elle des éléments plus inflammables que l'amadou même. Ramire tira d'instinct son épée ; il sortit à demi de l'ombre où il se cachait, et sa bouche s'ouvrait pour défier hautement son prétendu rival, lorsque le pavé de la rue Impériale sonna sous un pas pesant et à la fois précipité. Le coup de sifflet de Pedro Gil retentit ; la grosse voix que nous avons entendue répondit, et la jalousie soulevée d'Isabel produisit un léger bruit en retombant.

Tout cela se fit en un clin d'œil.

Un grand et gros gaillard, vêtu d'une casaque courte qui dessinait les proportions athlétiques de sa taille, déboucha sur la place. Il avait son manteau brun roulé et jeté sur l'épaule.

– Moins de bruit, Trasdoblo ! murmura Pedro Gil, depuis cette nuit, les vieux murs ont ici des oreilles.

– Qu'ils écoutent, les vieux murs, répliqua le nouveau venu ; ils m'entendront louer saint Antoine de Padoue, mon très respecté patron, et souhaiter longue vie au roi don Philippe, notre seigneur. Voilà ! Il n'y a pas de mal… à moins qu'ils ne soient hérétiques, les vieux murs, et séditieux, auquel cas, avec l'aide de la Vierge, moi Trasdoblo (et mon nom n'a pas honte de moi, que je sache), je contribuerai à les démolir de tout mon cœur !

Ce grand Trasdoblo vous débitait ces simples et loyales paroles d'une voix retentissante, qui éveillait à la fois tous les échos de la place de Jérusalem. Son larynx était puissant, mais son débit avait de l'embarras, parce que le trop d'épaisseur de sa langue le rendait un peu bègue. Le seigneur Pedro Gil le prit sans façon sous le bras et l'entraîna vers les arcades en disant :

– Si nous n'avions à parler que du roi don Philippe, ou de saint Antoine de Padoue, ce serait bien, mon brave garçon, mais…

– Nous avons donc à parler d'autre chose ?

– Tais-toi, d'abord, si tu veux savoir, et tenons-nous le plus loin possible de ces fenêtres closes, dont l'une était éclairée tout à l'heure.

– Bah ! s'écria Trasdoblo ; il y a quelqu'un dans la maison de Pilate ?

– Il y a beaucoup de monde, répondit Pedro Gil.

– La duchesse est revenue peut-être ? C'est mon vieil homme de père qui la fournissait. Une maison de plus de vingt pistoles par semaine. Si la duchesse est revenue, nous tuerons un bœuf de plus tous les mercredis soir.

– La duchesse est revenue, dit froidement l'ancien intendant de Medina-Celi.

Trasdoblo frappa ses deux grosses mains l'une contre l'autre. Ce mouvement découvrit un objet brillant qui pendait à sa ceinture. C'était beaucoup plus large et beaucoup moins long qu'une épée, Devinons, puisque ce Trasdoblo parlait de tuer des bœufs : c'était un énorme coutelas de boucher.

Trasdoblo était en effet un de ceux qui pesaient le plus dans la confrérie des bouchers de Séville.

Pedro Gil et lui venaient d'entrer sous les arcades ; Ramire n'avait eu que le temps de se dissimuler derrière son pilier. Ils marchaient côte à côte sur le sol poudreux de cette sorte de cloître. Ils parlaient beaucoup plus bas.

Le vaillant boucher avait sans doute compris les nécessités de la situation. Il adoucissait tant qu'il pouvait les éclats de sa voix de tonnerre.

Mais ce cloître était sonore : la voûte formait écho d'un bout à l'autre du *Sépulcre*. Don Ramire, placé comme il l'était à l'une des extrémités de ce conduit acoustique, entendit dès l'abord presque toutes les paroles échangées.

Au premier moment, dominé qu'il était par son dépit et son impatience, il ne donna qu'une médiocre attention à l'entretien de ces deux étrangers.

Le nom de Pedro Gil l'avait bien frappé quelque peu ; il savait partie de son histoire ; mais, en somme, qu'importaient à un chevalier errant tel que lui les intrigues subalternes d'un pareil coquin ?

Deux minutes ne n'étaient pas écoulées qu'il était cependant tout oreilles. Sa colère avait disparu ; son amour lui même était pour un instant oublié.

Il se faisait petit derrière son pilier, tournant l'angle de la maçonnerie quand les deux interlocuteurs s'approchaient, avançant la tête au contraire et sortant presque entièrement de son abri quand ils remontaient vers l'extrémité opposée.

Si quelque lueur l'eût éclairé tout à coup, vous l'auriez vu tout pâle, la bouche contractée, les yeux brûlants. Il retenait son souffle. À de certains moments, une secousse nerveuse agitait son corps de la tête aux pieds.

Le seigneur Pedro Gil avait parlé le premier.

– Connais-tu le bon duc de Medina-Celi, honnête Trasdoblo ? avait-il demandé.

– J'avais douze ans quand il fut mis dans la forteresse, répondit le boucher : mon père aurait donné son sang pour lui.

– C'était un saint ! et c'était un hidalgo ! prononça l'ancien intendant avec emphase ; ce n'est pas lui qui aurait fait du tort à un ancien serviteur ! mais les femmes…

– Si vous le voulez bien, seigneur Pedro Gil, interrompit Trasdoblo, qui pensait à la fourniture de la maison de Pilate, – nous mettrons ce sujet de côté.

– Je le veux d'autant mieux, mon brave ami, que ce sujet n'a aucun rapport avec celui qui va nous occuper. Il s'agit pour toi de ta fortune : la fourniture de l'Alcazar, celle du comte-duc, celle de don Bernard de Zuniga, le premier secrétaire d'État, celle de don Pascual de Haro, commandant des gardes et celle de don Baltazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience d'Andalousie.

– Toutes les cinq à la fois ? balbutia Trasdoblo ébloui.

– Ni plus ni moins, mon vaillant. Que penses-tu de l'aubaine ?

Le boucher ne répondit pas tout de suite. Il se gratta l'oreille ; son regard inquiet essaya de percer l'obscurité pour interroger la physionomie de l'ancien intendant.

– Je pense, murmura-t-il enfin, que le roi et ses deux ministres ne passent pas beaucoup de temps chaque année à Séville.

– Et n'y a-t-il pas toujours du monde à l'Alcazar, Trasdoblo ? Toujours du monde au palais de Zuniga et d'Olivarès ? Et n'as-tu pas envie d'être procureur juré de ta confrérie ?

– Que faut-il faire ? demanda brusquement le boucher.

– Voilà la pierre d'achoppement ! prononça Pedro Gil avec gravité ; le salaire les affriande, mais la besogne leur fait peur.

– Vous vous trompez, seigneur Pedro Gil. Je songe seulement qu'il y a besogne et besogne. Pour peu que la vôtre convienne à un honnête homme et à un chrétien…

La main de l'ancien intendant pesa sur son bras.

Ils étaient arrêtés tous deux à quelques pas du pilier derrière lequel se cachait don Ramire.

– Ami Trasdoblo, prononça l'ancien intendant d'un ton froid, mais en accentuant chaque parole : nous savons que tu es un chrétien et un honnête homme ; mais avant de répondre à ta question, nous avons charge de t'en poser une autre : Ami Trasdoblo, ton coutelas de boucher est-il aussi bien affilé aujourd'hui qu'il était la nuit du vendredi-saint de l'an 1637 ?

Le gros homme recula comme s'il eût reçu un choc violent au visage.

Pedro Gil gardait ses bras croisés sur sa poitrine. Il poursuivit paisiblement :

– Nous sommes tous des honnêtes gens et des chrétiens. Ami Trasdoblo, ce fut un coup bien frappé que celui qui trancha l'artère du pauvre Beltran Salda, ton beau-frère, le peaussier de la rue de l'Amour-de-Dieu.

La tête du boucher tomba sur sa poitrine.

– J'ai donné bien de l'argent au chapitre de la cathédrale, balbutia-t-il ; on a dit bien des messes à Notre-Dame du Carmel ; j'ai bien prié la Vierge et les saints pour le salut de son âme…

– C'est preuve de bon cœur, ami Trasdoblo, mais si le coup dont nous parlons avait été asséné d'un bras moins ferme, nous nous serions adressé à un autre que toi.

– M'accuserait-on ?… commença le boucher.

– Du tout ! l'accusation suppose un doute ; nous n'avons pas l'ombre d'un doute… ami Trasdoblo, c'est moi qui suis chargé de cette affaire, en ma qualité d'auditeur second…

– Ayez pitié de moi, seigneur Pedro Gil ! s'écria le géant dont les genoux fléchirent.

– À la bonne heure ! fit l'ancien intendant ; tout à l'heure tu sentais le roussi. Mais du moment que tu te rends à discrétion… Voyons ! auras-tu le bras ferme, l'œil juste, le cœur solide, s'il s'agit de frapper pour le service du roi ?

– Pour le service du roi, oui, seigneur.

– Tu trembles ? fit Pedro Gil en se rapprochant de lui.

– Seigneur, je ne suis pas un homme de guerre.

– N'as-tu du courage que contre tes proches ?

– Seigneur, le pauvre Beltran nous avait fait tort dans la succession du drapier Trasdoblo, notre oncle ; j'avais du sang dans les yeux quand je portai ce malheureux coup. Dites-moi le nom de celui qu'il faut frapper pour le service du roi.

– Il n'a pas de nom, répondit Pedro Gil.

– Quel est son crime ?

– Il a conspiré contre don Philippe d'Espagne.

– Que ses enfants soient maudits ? Est-il ici, à Séville ?

– Tout près de Séville.

– Qui me le désignera ?

– La main de Dieu : il viendra lui-même se présenter à toi.

– Est-il jeune ?

– Entre les deux âges.

– Est-il noble ?

– Chez nous, il n'y a pour conspirer que les grands.

– Et… quand faudrait-il ?…

– Aujourd'hui.

– Sitôt, Vierge sainte ! Serai-je seul ?

– Tu trembles trop. Tu auras une armée.

Trasdoblo releva la tête, et un large soupir soulagea sa poitrine.

– Et, reprit-il encore, où devrai-je me rendre ?

– À ton devoir ordinaire ; n'est-ce pas toi qui fournis la forteresse de Alcala de Guadaïra ?

– Si fait, seigneur.

– Tu y vas trois fois la semaine.

– Trois fois, seigneur.

– Et c'est aujourd'hui ton jour ?

– Seigneur, c'est aujourd'hui.

Il y eut un silence. Don Ramire avait peine à étouffer le bruit de son souffle dans sa poitrine oppressée.

Trasdoblo reprit :

– Ce sera sur la route ?

– Non, répondit Pedro Gil, n'interroge plus, écoute. Le charnier où tu déposes ta viande est dans la première cour, en dedans des petits murs ?

– Exactement, seigneur, c'est là que nous abattons.

– Tu as la clef de la poterne qui donne entrée dans cette première cour ?

– Seigneur, de père en fils, nous l'avons, depuis cinquante ans.

– Tu peux m'introduire par là quatre ou cinq braves déguisés en garçons bouchers…

– Y songez-vous, seigneur ? c'est dans la forteresse même ! On dit que la cellule du bon duc de Medina-Celi donne de ce côté…

– Il vous faudrait de l'artillerie, interrompit Pedro Gil, pour forcer la tour où le bon duc est renfermé ; ne t'inquiète point du bon duc et réponds.

– Seigneur, je puis faire ce que vous me demandez en risquant ma tête.

– Si tu ne le fais pas, ami Trasdoblo, ta tête sera coiffée du bonnet de flammes au prochain auto-da-fé : choisis !

– Je le ferai, seigneur… pour le service du roi.

III

GUEUSERIES

Pedro Gil et son compagnon remontaient le cloître, don Ramire sortit à demi de son abri pour écouter mieux, car ils parlaient maintenant tout bas. Ramire contenait à deux mains les battements de son cœur.

Il se disait, répétant les dernières paroles prononcées :

– « Pour le service du roi ! » Ce Pedro Gil a-t-il réussi à surprendre un ordre de la cour ? S'agit-il du père d'Isabel ? j'irai… j'irai jusqu'à l'Alcazar, je me jetterai aux pieds du souverain…

Trasdoblo demandait en ce moment à l'autre bout de la galerie :

– Si c'est pour le service de Sa Majesté, pourquoi a-t-on besoin d'un pauvre diable comme moi ?

– C'est là de la haute politique, ami Trasdoblo, répondit l'ancien intendant avec importance. Les rois sont souvent trop cléments au gré des fidèles ministres qui les entourent.

– Alors, dit vivement le boucher, ce n'est pas pour le service du roi, c'est pour celui du comte-duc ?

– Quel peut être l'intérêt d'Olivarez, sinon celui du roi ? fit Pedro Gil en haussant les épaules ; tu devrais te rendre justice,

ami Trasdoblo ; ces choses sont par trop au-dessus de ta portée. En tout ceci, tu as deux points à considérer : la récompense d'un côté, la peine de l'autre. Si tu avais étudié à Salamanque ou ailleurs, je te dirais que tu es pris entre les deux cornes d'un dilemme. La récompense est belle : je te garantis qu'avant un mois tu seras procurateur juré de la confrérie des bouchers de Séville… La peine est dure : elle ne se ferait pas attendre un mois, car le prochain *acte de foi* a lieu dans huit jours, et, comme le pauvre Beltran était affilié, ton crime ressort du Très-Saint Tribunal. Il faut choisir…

– Que Votre Seigneurie me donne ses instructions, interrompit Trasdoblo d'un air sombre.

– Ton choix est sage. À quelle heure portes-tu d'ordinaire tes provisions à la forteresse ?

– Avant la grande chaleur, vers huit heures.

– Tu retarderas aujourd'hui ton voyage : il faut précisément que tu sois à Alcala de Guadaïra pendant la méridienne ; je vais t'expliquer pourquoi. Le conspirateur dont nous nous occupons est un homme résolu ; nos espions ont découvert que ses amis lui avaient fait passer des limes, des cordages, tout ce qu'il faut pour exécuter une évasion. M'écoutes-tu bien ?

Le boucher essuya la sueur qui découlait de son front.

– Par mon patron, oui, seigneur, répondit-il ; j'écoute et j'entends. Que voulez-vous que fasse un pauvre artisan comme moi, contre un gentilhomme brave, résolu, habile au maniement des armes, sans doute ?

– Poltron ! toi qui assommes un taureau d'un seul coup ! on te dit que tu auras des aides. Le conspirateur a limé les barreaux de sa cage ; tout est prêt…

– Ne serait-il pas plus simple, demanda naïvement Trasdoblo, de le changer de cellule, et de le mettre nu comme un ver, pour lui enlever les moyens d'essayer une nouvelle tentative ?

Le seigneur oïdor fronça le sourcil.

– Tu es plus épais encore que je ne croyais, ami Trasdoblo, gronda-t-il ; la meilleure cellule, il faut que tu le saches, s'appelle une bière ; mets dedans autant de limes que tu voudras, des échelles de soie et même ce levier à l'aide duquel le savant Archimède prétendait ébranler le monde, si la bière renferme un homme bien mort… comprends-tu ? Le vrai motif est celui ci : tant que cet homme vivra, l'existence de Philippe d'Espagne sera menacée. S'il travaille pour Richelieu ou pour Buckingham, pour don Juan de Portugal ou pour ces marchands de toile des Pays-Bas, on l'ignore, et peu importe. Il nous prête le flanc, nous frappons : quoi de plus naturel ?

Trasdoblo secoua la tête en soupirant.

– Si seulement je n'étais pour rien là dedans, murmura-t-il, je fais serment que je n'y verrais point de mal.

– En un mot comme en mille, continua l'ancien intendant, nous prenons l'occasion aux cheveux. Au moment où le conspirateur, plein d'espoir, atteindra la cour où se trouve ton cellier…

– Mais, objecta le boucher, s'il prend un autre chemin ?

– Il ne prendra pas un autre chemin. Tu t'élanceras hardiment à la tête de tes hommes en criant : Trahison !…

– C'est la nuit, fit observer encore Trasdoblo, que les prisonniers s'évadent.

– Celui-ci s'évadera le jour. La nuit, les chiens basques sont lâchés dans les cours, tandis qu'à l'heure de la sieste tout dort, bêtes et gens. Juge si ce complot était ourdi adroitement !... Aller songer à l'heure de la sieste !...

– Le fait est, dit le boucher, que je n'aurais pas pensé à cela.

– Cela seul peut te faire comprendre combien ce malfaiteur est dangereux ; mais vous serez six contre un et il n'aura point d'armes ; les murs de la cour sont hauts, impossible qu'il vous échappe !

– Cependant...

– Le cas est bien simple : s'il vous échappe, je te promets, sous tel serment qu'il te plaira, qu'avant la fin de la semaine tu seras brûlé vif sur le parvis de la cathédrale.

À ce moment ils étaient tellement éloignés, que don Ramire entendait leurs voix comme un double murmure dominé complètement par le bruit des danses, dans l'établissement si fort imposé de maître Galfaros. Ils ne revinrent point cette fois sur leurs pas, Ramire les vit se donner une poignée de main, sans doute en signe de pacte conclu. Pedro Gil tourna l'angle du Sépulcre et s'éloigna rapidement, tandis que le grand Trasdoblo, la tête appuyée sur la poitrine, regagnait à pas lents la rue Impériale.

Ramire était seul de nouveau. Il resta un instant comme accablé, puis une sorte d'éblouissement le prit. Il se demanda s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Ramire était jeune. Il ne connaissait point la vie. Un seul fait pouvait le guider dans les circonstances présentes, c'est que, là-bas, en Estramadure, il avait entendu parler de Pedro Gil

comme d'un traître, implacable ennemi des Medina-Celi, ses anciens seigneurs.

Le nom de Pedro Gil lui donnait tout d'un coup le mot de l'énigme, et ce n'était pas cela qui l'embarrassait. Il s'agissait d'assassiner un prisonnier d'État à la forteresse d'Alcala de Guadaïra, et le chef des assassins était Pedro Gil, dont la victime devait être le duc de Medina-Celi, prisonnier depuis quinze années dans cette même forteresse.

Mais ce Pedro Gil devait agir pour le compte de quelqu'un.

Et toute cette trame se conduisait en dépit de la volonté du roi.

Que faire ? Le palais Medina-Celi était là à deux pas. Fallait-il prévenir la duchesse ? Ce n'était qu'une femme, mais c'était une Tolède ; le sang des ducs d'Albe coulait dans ses veines ; elle était fille du grand Gonzalve Penamacor, le Cid de l'Estramadure ; elle était la femme de Herman Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, le plus puissant seigneur de l'Andalousie. À sa voix la moitié de Séville se serait soulevée.

D'un autre côté, le roi était à l'Alcazar. Ramire avait eu déjà cette idée : parler au roi.

Mais Ramire était Espagnol et amoureux. Une autre pensée devait germer dans l'exaltation de son cerveau : sauver le duc tout seul, comme le bon roi Pélage, dit-on, gagnait les batailles.

Quel rêve pour un héros de vingt ans ! La main de Ramire pressa involontairement son épée et il se dit dans le confiant orgueil de sa vaillance :

– Je ne veux pas d'aide, j'ai mon amour et mon épée.

Sa taille élégante et robuste à la fois se redressa au choc de cet immense espoir. Tout son être frémissait de désir : il aurait déjà voulu voir son épée flamboyer devant ces six rapières ennemies.

Aucun renseignement ne lui manquait : il savait le lieu, l'heure, la forme que prendrait le guet-apens, le nombre des assassins. La seule difficulté qui se présentât, c'était la hauteur de ces murailles dont on avait parlé ; mais en ce moment, Ramire avait des ailes. Il n'y avait point, à son sens, de murailles assez hautes pour arrêter son élan vainqueur.

Pour ne point échapper aux bonnes habitudes de sa nation, il dut bien adresser en ce moment quelque lyrique prosopopée au balcon de sa maîtresse, au sommeil de l'innocence, aux parfums célestes de cette chambre où respirait son idole ; il dut même composer quelques vers, propres à être chantés sur la guitare, où les yeux d'Isabel étaient expressément comparés aux étoiles du firmament. C'est le terroir. Mais nous passerons ces tendres chansons sous silence, pour dire que le calme vint, le calme qui suit toute vigoureuse résolution, Ramire se mit froidement en face de son audacieuse entreprise : il en combina les moyens, il en pesa le fort et le faible.

Après comme avant la réflexion, Ramire se dit :

– Je ne veux pas d'aide !

Il se roula dans son manteau, la tête appuyée contre son pilier, le regard tourné vers cette croisée qui était pour lui la porte du ciel. Ce n'était pas la première fois que notre Ramire dormait à la belle étoile. À force de regarder cette bienheureuse jalousie, ses yeux battirent, puis se fermèrent. Il avait du temps de reste jusqu'à l'heure de la sieste.

Quand le visiteur de nuit revint, au son des horloges, frapper aux carreaux du seigneur Galfaros pour lever l'impôt du plaisir, il ne vit point cette masse sombre, faisant corps avec le sombre pilastre. Il passa, jetant aux échos endormis son cri paisible et monotone.

Ramire était déjà dans le beau pays des songes. Il voyait Isabel qui pleurait et qui souriait sur le sein de son père.

Les heures de nuit cependant s'écoulaient.

L'aube vint nuancer peu à peu les objets environnants, comme ces premiers fils d'argent qui éclairent trop tôt l'ébène des noires chevelures.

Les étoiles pâlirent au zénith. Le dôme de Saint-Ildefonse eut un instant ces teintes fondues de la nacre de perle, où le gris, le rose et le violet se mêlent, se glacent et changent sous le regard surpris. La girouette dorée brilla faiblement. Puis les lignes orientales de la maison de Pilate sortirent du noir, montrant successivement toutes les bizarres grandeurs de cette architecture transplantée des saints lieux par le fameux aïeul des Medina, don Alonzo Perez de Guzman, premier marquis de Tarifa.

C'était bien la maison de Pilate telle que le pieux et vaillant marquis l'avait vue à Jérusalem, lors de son pèlerinage. En face, et toujours sur ses terres, il avait fait construire une autre maison pour son fils aîné. Au fond de la première cour se trouvait une reproduction du Saint-Sépulcre. La branche de Medina-Celi avait été proscrite et dépossédée, au profit de Medina-Sidonia, sous Philippe I^{er}. La maison du Sépulcre, tombée en des mains étrangères, subissait cet incroyable destin de servir à une industrie difficile à préciser dans nos mœurs françaises : ceci à quelque cent pas des bureaux du saint office, si chatouilleux d'ordinaire pour tout ce qui, de près ou de loin, touchait à la religion.

La clôture mauresque datait de la domination arabe. La maison du Sépulcre avait été bâtie sur l'emplacement des bains du sérail d'Aben-Maleh.

La place de Jérusalem devait son nom à ces deux fondations du marquis de Tarifa, la maison de Pilate et le Sépulcre.

Notre beau Ramire dormait encore, quand le premier rayon du soleil fit éclater les aigrettes écarlates qui s'élançaient des massifs de cactus sur la terrasse du palais de Medina-Celi. La place était toujours déserte. L'établissement de maître Galfaros ne chantait plus. Saint-Ildefonse, étalant au bout de la place ses rotondités de mosquée, n'avait point encore tinté le premier appel de ses cloches, bien que ce fût le matin d'un dimanche.

Au moment où le campanile doré de la vieille basilique, après avoir grondé sourdement, commençait à sonner cinq heures, des bruits confus se firent entendre dans la rue des Caballerizas. C'étaient des voix joyeuses, dominant des pas de chevaux et des roulements de charrettes. Bientôt s'établit au travers de la place le passage d'une véritable caravane. Les paysans de la campagne de Séville avaient profité de l'ouverture des portes et conduisaient leurs denrées au marché.

C'étaient des légumes de toutes sortes entassés dans des baquets ou portés à dos d'homme, de hautes pyramides de pastèques, de grenades, d'oranges et de limons, des fruits vermeils, des raisins gros comme ceux de la Terre promise, des dattes de la frontière africaine, des bananes et des pommes d'amour.

Les chevaux et les mules avaient leurs caparaçons de fête ; les hommes et les femmes portaient leur toilette des grands jours. Plus d'un majo coquet donnait le bras à sa maja endimanchée ; quelques couples dansaient la manchega le long du chemin.

En même temps, non plus d'un seul point, mais de toutes les rues avoisinantes, d'autres groupes débouchaient. Il n'est à Séville pour se lever matin que les paysans et les gueux. Les gueux se montraient aussi empressés que les paysans.

On les voyait se glisser prestement le long des maisons et courir vers l'église, où ils retenaient leurs places des deux côtés du perron.

À peine prenaient-ils le temps de tendre la main en passant aux marchands de fruits et de légumes, qui se gardaient bien pourtant de refuser la *caridad* afin d'avoir bonne chance au marché.

Pendant un quart d'heure environ, ce fut sur la place de Jérusalem un bruit, une animation, une cohue. Don Ramire ne s'éveillait point. Son rêve était obstiné. Villageois et villageoises lançaient au dormeur force quolibets ; rien n'y faisait. La fatigue de Ramire tenait bon contre toutes ces espièglerie.

Au perron de l'église, il y avait des cris et des horions. La confrérie des gueux d'Andalousie était régie, depuis « le grand Gafedado » qui florissait sous Philippe III, par des lois très sévères. Mais à quelle société les lois ont-elles jamais manqué ? Les Institutes du « grand lépreux » avaient le sort de celles qui ont fait la gloire de l'empereur Justinien. On les prisait fort, on ne les exécutait point. Les gueux du bon temps se plaignaient amèrement de cette décadence : on les traitait de barbons, et tout était dit.

Seule au monde, cette vertueuse république de Lacédémone sut allier la filouterie organisée au saint respect des vieillards.

Là-bas, vis-à-vis du portail clos de l'antique mosquée, toutes les infirmités humaines étaient aux prises. Manchots, boiteux, culs-de-jatte, paralytiques, aveugles, etc. se disputaient les meilleures places aux degrés du perron. Si le *Grand Lépreux*, du haut de l'empyrée, voyait en ce moment les discordes intestines de sa famille, il devait être fort humilié de ce spectacle. Ce n'était entre confrères qu'injures et bourrades. Les manchots frappaient des deux mains, les boiteux lançaient de sincères coups de pied, les paralytiques couraient en brandissant leurs béquilles. Il y avait un grand coquin pourvu de trois ulcères à vif, deux sur une jambe, un sur l'autre, qui ruait comme un cabri enragé.

Les gens du marché regardaient cela, riaient et passaient. En Espagne, on ne s'indigne point des ruses de la mendicité. Il faut que tout le monde vive.

Quand la dernière voiture de légumes tourna l'angle du parvis, nos gueux étaient à peu près installés. On ne se disputait plus qu'entre retardataires du second rang. La passion ne s'en mêlait plus. Chacun s'occupait déjà de réparer le désordre de sa toilette : vous eussiez dit des comédiens en loge. Ceux qui avaient le bonheur de s'échelonner sur les degrés du perron donnaient une décente tournure à leurs haillons, et se frottaient le visage de safran pour simuler la pâleur maladive ; d'autres mettaient une couche d'ocre rouge à leurs ulcères ; d'autres resserraient les courroies qui forçaient leurs bras ou leurs jambes à prendre des directions contre nature.

Il y avait une raison ici pour que la guerre civile fût promptement apaisée. Saint-Ildefonse était du nombre des églises interdites aux femmes. On sait que les femmes dans les bagarres, ne jouent le rôle de Sabines que par exception formelle.

Ce serait assurément, au théâtre, une chose effrayante et burlesque à la fois qu'un lever de rideau représentant le perron

d'une église andalouse vers la fin du XVII^e^ siècle. Beaucoup d'écrivains ont dessiné ce tableau, mais quiconque tient une plume est taxé d'exagération. Le crayon vigoureux de Callot lui-même inspire plus de curiosité que de confiance. Ce qu'on ne voit plus, pour la majorité des hommes, n'a jamais existé.

On crierait, selon toute probabilité, à l'invraisemblance, si quelque imprésario audacieux présentait au public cette pochade effrontée. On prononcerait le fameux anathème : *c'est forcé !* De par décision sans appel du parterre éclairé, la chose serait déclarée malséante, controuvée, impossible.

Malséante, je ne dis pas non ; mais impossible ! Le pinceau et la plume nous ont laissé des témoignages irrécusables. Notre immortel Lesage a gazé la rudesse des descriptions espagnoles. Non seulement il n'a rien exagéré, mais encore il est resté bien au-dessous de la vérité.

Nous pensons qu'il a fait sagement en ceci, et nous n'essayerons point de reproduire au naturel l'amas d'immondices vivantes, la cascade de plaies, la cohue de misères fantastiques et terribles qui grouillaient sur les degrés de Saint-Ildefonse. L'intérêt de notre récit est ailleurs. Nous dirons seulement au lecteur ; Une fois au seuil de ce sujet, si bizarres que soient vos imaginations, si fou que devienne votre cauchemar, ne craignez rien, allez toujours, vous ne risquez point d'inventer une grimace, une contorsion, une gangrène, une agonie. Les gueux andalous avaient atteint les extrêmes limites du possible. C'étaient les virtuoses de la mendicité. Après eux il faut tirer l'échelle.

On avait encore une heure à attendre jusqu'à l'ouverture des portes pour l'office du matin. Quelques-uns s'arrangèrent pour dormir ; d'autres entamèrent l'entretien. Si vous avez jamais assisté à ces queues qui s'établissent de nuit à la porte de certaines banques célèbres, à la veille d'une grande souscription

d'actions, vous pouvez vous faire une idée de la tranquillité soudaine qui succédait à la récente agitation. Là-dedans tout est logique. On se bat tant qu'il y a quelque avantage à conquérir ; mais, dès que les rangs sont légalement fixés, la paix est faite.

– Escaramujo, mon fils, dit un vieillard à barbe vénérable, dont les regards fixes et ternes jouaient la cécité à s'y méprendre, ton manteau est trop neuf, et l'on voit percer le col de ta chemise : ce sont là de mauvaises façons. Ton père était mon ami, je te dois mes conseils.

– Je reçois vos conseils avec tout le respect qui vous est dû, Gabacho, notre ancien, répondit un jeune homme maigre et haut sur jambes, qui s'était coupé le bras en le fourrant sous le corps de sa veste ; mais vous appartenez à une école un peu surannée ; vos méthodes ont vieilli ; nous autres, nous sommes les gueux de l'avenir !

Il se drapa dans son manteau, que le vénérable Gabacho trouvait trop neuf, et qui était une honteuse guenille.

La partie la plus jeune de l'assemblée fit entendre un murmure approbateur.

– Je suis de l'école du grand lépreux, notre père et notre seigneur, répliqua le vieux Gabacho, non sans émotion ; je suis de l'école qui fit la gloire et le profit de notre confrérie. Avec nos méthodes que vous appelez surannées, vous autres freluquets, prétendus novateurs, j'ai vu le temps où je rapportais chaque soir quatre ou cinq écus à ma Brigida. En faites-vous autant, Caparrosa, Domingo, Palabras, Raspadillo, et toi – même, Escaramujo ? Je vous le demande.

Caparrosa était bien plus faraud encore que le bel Escaramujo. Il portait un justaucorps de soldat de couleur bleue, raccommodé avec de larges pièces de toile jaune. Il avait des bottes

à retroussis ressemelées de vieux linge, et un sombrero sans fond dont les bords étaient presque tout neufs.

Il était de la classe des gueux sans infirmité apparente : il faisait le poitrinaire avec succès. Domingo était mulâtre. Il portait à la poitrine un chapelet de quinze cicatrices faites par la main barbare d'un commandeur. C'était une victime des blancs.

Palabras, ou mieux don Manoël, était un gentilhomme. Comme d'autres mendiants ont un violon ou une serinette, il avait l'histoire de sa noble famille pour exciter la pitié des passants.

Escaramujo n'avait pas son pareil pour tirer l'écume de ses gencives et simuler d'affreuses attaques d'épilepsie.

Raspadillo, muet de naissance, avait pour industrie de montrer aux âmes charitables sa bouche démesurément ouverte en poussant des cris inarticulés.

Caparrosa. Domingo, Palabras, Raspadillo, Escaramujo sourirent avec suffisance et promenèrent leurs regards vaniteux sur la foule des estropiés, des ulcéreux, des déformés de tout genre qui les entouraient.

– Quel est notre but ? demanda le vieux Gabacho ; exciter la compassion, n'est ce pas ?

– Sans doute, sans doute, répliqua Escaramujo, qui passa sa main souillée dans ses cheveux plats et gras, mais s'il se joint à la pitié un sentiment plus tendre, quel mal voyez-vous à cela ?

Tous les vieux éclatèrent de rire. Caparrosa mit son chapeau sans fond de travers ; Domingo prit un air terrible, et Raspadillo, le muet, prononça d'une voix claire :

– Je conçois qu'à votre âge, avec vos traditions usées et vos habitudes un peu repoussantes, vous ne comptiez que sur la pitié, ô mes respectés compagnons ; mais nous, pourquoi vouloir que nous mettions de côté les avantages dont la nature nous a doués ? S'il passe une jeune senora, elle se détournera de vous pour admirer dans ma bouche ouverte l'ivoire de mes trente-deux dents.

– Ou le musculeux relief de ma poitrine, ajouta Domingo.

– Ou la dignité de ma tournure, déclama Palabras. Combien de fois duègnes et jolies dames ont murmuré à mon aspect : Ce don Manoël ne peut pas perdre ses grands airs d'hidalgo !

Caparrosa fit un geste de la main pour réclamer le silence.

– À quoi bon se vanter soi-même ? dit-il, Je ne parlerai ni de mes avantages personnels, ni de mes talents. Je suis le plus habile, cela me suffit. Cessez vos reproches, croyez-moi. Nous vous abandonnons vos plaies et tout l'attirail humiliant de vos infirmités. Ce n'est pas absolument mauvais, mais cela vieillit. Nommez-moi une chose qui soit éternelle ici-bas. L'école nouvelle, sans repousser systématiquement les anciens moyens, apporte à la confrérie des améliorations, des perfectionnements. Nous savons bien qu'aucune vérité ne conquiert à son début le droit de bourgeoisie ; mais le temps, Dieu merci, sanctionne toutes les grandes découvertes. J'en appelle au temps et à la justice de nos neveux !

Il dit, et drapa avec grâce, autour de ses épaules déguenillées, les lamentables loques de son manteau. La vieille école possédait peu d'adorateurs. Mazapan, le paralytique ; Gengibre, voué à l'ulcère banal et rudimentaire ; Jabato, estropié du bras droit et de la jambe gauche, tous ceux en un mot, qui se cramponnaient à l'enfance de l'art, protestèrent par leurs murmures.

Gabacho, vaincu dans cette lutte d'éloquence, s'écria :

– Nous verrons si le saint Esteban d'Antequerre souffre cela.

– S'il ne le souffre pas !... commença Caparrosa d'un ton provoquant.

– Ô mes amis ! interrompit un très beau gueux à longue barbe blanche, au lieu de vous quereller, écoutez les avis de ma sage expérience.

Celui-ci était le modérateur, le trait d'union entre les écoles rivales. Par son âge, il appartenait à la jeune gueuserie, par le rôle qu'il avait adopté, il faisait partie des anciens. Il avait une trentaine d'années ; il était centenaire de son état. Il avait su se donner avec un tact admirable toute la physionomie d'un patriarche courbé sous le poids de ses jours.

– Dans tous les pays, continua-t-il sans rire, on a coutume de respecter la vieillesse. Quand j'étais jeune, je vous le dis, les hommes étaient meilleurs, et les cordons de leur bourse se lâchaient pour un oui ou pour un non. Le métier se perd, vous le savez aussi bien que moi ; notre art est en décadence, et, au lieu des quatre ou cinq écus dont parlait tout à l'heure notre frère Gabacho, nous avons bien de la peine à rapporter chaque soir dans nos familles quelques misérables cuartos. On a prononcé devant vous le nom du saint Esteban d'Antequerre, illustre dans toutes les Espagnes. Ce personnage très éminent a bien voulu consentir à devenir notre roi, en remplacement du saint Ignaz Mendez, notre dernier chef. Dieu soit loué ! mais qu'il ne trouve point notre confrérie rongée par des dissensions intestines ! Mère du Sauveur ! ne sommes-nous pas assez persécutés par les païens ? Ne savez-vous point que ce mécréant de premier ministre veut chasser de Séville tous les mendiants avec ou sans be-

sace, tous les pèlerins à bourdon et à coquille, tous les vagabonds, pour employer ses expressions méprisantes et maudites ? Ne savez vous pas cela ?

Un grand murmure suivit ces paroles.

– De quoi se mêle-t-il ? gronda Escaramujo.

– A-t-il deux cœurs, dont un dans sa cassette ?

– A-t-il la peau doublée d'acier ?

– S'attaquer à un corps constitué depuis trois cents ans !

– Avec licence du saint-office, de l'hermandad et de la couronne !

La couronne était placée la dernière. Ces gueux ne manquaient pas de flair politique.

– Ô mes chers amis ! reprit le centenaire Picaros, vertueux et prudent comme Nestor, ce premier ministre ne manque pas d'audace. Pour résister aux tentatives séditieuses qu'il médite contre nos privilèges et fueros, il faut un roi fort à la tête d'un peuple uni. On dit que le saint Estaban est une bonne tête ; beaucoup d'entre vous doivent le connaître.

– Moi ! fit le vieux Gabacho, je l'ai vu tout jeune mendier en la ville de Medina-Sidonia, vers le temps où je devins l'époux de ma Brigida. Toutes les escarcelles s'ouvraient à sa voix déchirante.

– Moi ! fit aussi Caparrosa, chef de la jeune école ; il est bel homme et plait aux dames.

– Il faisait le soldat invalide à Cadix en 38, ajouta Mazapan, le paralytique ; si vous l'aviez entendu raconter ses campagnes de Flandres !

– À San Lucar, en 39, reprit Domingo, je fus obligé de quitter la ville, parce que le superbe Estaban portait, comme moi, la casaque du matelot. Il fallait ouïr ses voyages, ses tempêtes et ses traverses dans le pays des cannibales !

D'autres parlèrent encore, et ce fut un concert unanime de louanges. Ceux-ci l'avaient connu, estropié des deux jambes par suite du grand incendie de Grenade en 1633 ; ceux-là lui avaient vu le poignet droit coupé par la barbarie des Maures de Tanger ; tous avaient ouï parler de quelque miracle accompli par lui dans la gaie science de la gueuserie ; tous avouaient avec enthousiasme sa glorieuse supériorité. Il n'y avait de différence qu'entre les appréciations concernant sa personne physique. La plupart de ceux qui l'avaient vu n'étaient point d'accord entre eux : les uns l'avaient vu vieillard, les autres, jeune homme. Raspadillo le voulait petit, Domingo affirmait qu'il était de très haute taille, Gabacho le représentait fluet, Caparrosa soutenait qu'il possédait une fort honorable corpulence.

– Ô mes amis ! conclut le centenaire Picaros avec sa sagesse ordinaire, c'est qu'il joint à ses autres talents l'art d'un grime tout à fait supérieur. Moi aussi, je le connais. Que n'est-il parmi nous pour calmer nos inquiétudes et nos terreurs ! Nous l'attendions hier ; il n'est point venu. Dieu veuille que la journée qui commence ne s'achève point sans que nous fêtions son heureuse arrivée !

Pendant que ces graves paroles étaient échangées entre pères conscrits dans l'assemblée des gueux, la jeunesse moins prévoyante, méprisant les positions sédentaires occupées par les anciens échelonnés sur le perron de Saint-Ildefonse, la jeunesse pelotait en attendant partie. Maravedi, le gamin rachitique,

jouait aux billes avec Plizon, l'encéphale, dont la tête se grossissait de trois livres d'étoupe ; Barbilla, l'innocent, sautait le mouton en compagnie du jeune Cornejo, qui savait déjà tomber du haut mal. Quelques adolescents remuaient les dés sur le pavé ; d'autres enfants, plus petits, roulaient joyeusement leurs haillons dans la poussière.

Il arriva que Maravedi aperçut don Ramire enveloppé dans son manteau et dormant au pied de son pilier. À cet âge le sommeil est bon, si dur que soit le lit où l'on repose, si inquiétantes aussi que puissent être les préoccupations de l'esprit. Don Ramire avait gardé sa position première. Sa face était tournée vers le balcon d'Isabel, qui sans doute avait eu son dernier regard.

Son manteau seulement s'était dérangé et découvrait entièrement son visage. Il souriait à quelque rêve. C'était une bonne et belle figure, très franche, un peu naïve même, et dont les traits, déjà mâles, gardaient je ne sais quelle arrière-nuance de douceur enfantine.

Maravedi lâcha ses billes et se coula le long de l'arcade mauresque. Il vint jusqu'au pilier dont la base servait d'oreiller au dormeur.

– Holà ! cria-t-il, voici un gentilhomme qui va étrenner notre matinée !

En un clin d'œil, deux douzaines de gueux furent sur pied.

– Les places tiennent-elles ? fut-il demandé.

– Les places tiennent.

C'était un contrat. Les heureux qui étaient aux premières stalles laissèrent une croûte de pain, un lambeau de n'importe

quoi, pour témoigner de leur possession, et l'assemblée suivant la jeunesse longea clopin-clopant la maison du Sépulcre.

– Un gentilhomme, cela ! s'écria Palabras avec mépris.

– Un mendiant plutôt, dit Gabacho en arrivant auprès de Ramire.

– Son manteau ne vaut pas trois pecetas, mes amis ! fit Picaros Nestor, qui toucha l'étoffe en connaisseur.

– Quelle tenue ! ajouta le fier Caparrosa.

Et le galant Escaramujo :

– Celui-là ne nous fera pas de tort auprès des senoras de Séville.

– Et cependant, fit observer Raspadillo, toujours aimable, bienveillant et coquet, si vous donniez un coup de fer à ces cheveux, un coup de brosse à ce pourpoint, il ne serait pas mal, ce jeune pataud d'Aragonais !

Tous les Espagnols ont la marotte de reconnaître à la simple vue la provenance exacte d'un compatriote.

– Il est trop grand pour un Aragonais, décida Gabacho ; c'est un Galicien.

– C'est un Castillan du haut en bas !

– Il n'est pas assez maigre pour un Castillan, riposta Escaramujo ; voyez son col ; il est trop blanc ; c'est un Basque.

– Il est trop découplé pour un Basque, c'est un Catalan.

– Un Portugais plutôt !

– Allons donc ! trancha Caparrosa, ne reconnaissez-vous pas le Murcien à ce nez droit, à cette bouche !…

– Ô mes amis ! je pencherais à croire que ce jeune aventurier est un Léonais, s'il n'a pas cependant reçu le jour dans la Navarre.

Ainsi parla le centenaire Picaros. Maravedi s'écria :

– Il faut savoir cela et lui épousseter les reins avec nos gaules, s'il vient pour nous faire concurrence.

Le manteau de Ramire cachait son épée. Nos gueux, se voyant cinquante contre un, étaient animés d'un courage extraordinaire : ils se sentaient d'humeur plaisante ce matin. Ce ne fut qu'un cri :

– Éveillons le drôle ! éveillons-le !

Ramire s'agita légèrement dans son sommeil, et nos gueux de rire :

– Une paille ! dit Escaramujo. Maravedi, chatouille-lui l'oreille.

Maravedi, Plizon, Cornejo, Barbilla et les autres gueusillons se mirent aussitôt à ramasser sur le pavé les brins de paille tombés des charrettes. Ils revinrent tous ensemble armés de longues tiges, et entourèrent le dormeur. On faisait silence. Maravedi s'empara d'une oreille, Barbilla prit l'autre, Plizon et Cornejo, présentant leurs fétus aux narines de Ramire, commencèrent à le chatouiller doucement.

En conscience, ce jeu eût été plus sûr avec l'honnête Bobazon endormi là bas, sous la voûte, près de la fontaine.

Ramire eut deux ou trois petites convulsions qui réjouirent fort la galerie ; puis s'éveillant tout à coup, il ouvrit les yeux et bondit sur ses pieds comme un ressort qui se détend.

Les gueux reculèrent au seul éclair de ses yeux. Le regard du *jeune drôle*, comme ils l'appelaient, leur ôtait toute envie de savoir s'il était de Galice, de Navarre ou bien d'ailleurs.

Dans ce premier moment de trouble, Ramire porta la main à son épée. Aussitôt tous les chapeaux furent tendus, tous les corps se contournèrent, chacun était à son rôle.

Ramire se vit entouré d'un cercle de boiteux, de manchots, d'aveugles et de paralytiques. Les enfants eux-mêmes étaient chargés d'effrayantes infirmités.

Et tout ce peuple d'invalides entonna en chœur une lamentable plainte.

– Seigneur cavalier, ayez pitié d'un malheureux privé de la vue ! disait Gabacho.

– La charité ! criaient Mazapan et Gengibre.

Le muet Raspadillo ouvrait une énorme bouche d'où sortaient des sons inhumains.

Caparrosa toussait à l'écart, tenant à deux mains sa poitrine déchirée.

Domingo gémissait en langage créole.

Escaramujo écumait et grinçait sur le pavé.

– Ô mon noble ami, chantait Picaros, donnez un morceau de pain à celui que la colère de Dieu tient trop longtemps en captivité sur la terre. J'ai connu peut-être le père de votre aïeul ; secourez mon grand âge : hier, j'entamai par la prière et le jeûne ma cent treizième année.

Il était courbé, maintenant, ce Nestor ; sa barbe blanche balayait son nombril ; ses pauvres jambes tremblotaient. Vous eussiez été tenté de dire en le voyant : Ce bon père paraît encore plus que son âge.

Gabacho racontait comment il avait perdu la vue par le feu du ciel ; Jabado, en équilibre sur sa bonne jambe, montrait, de la main gauche, la balle hollandaise qui lui avait enlevé le bras droit. Don Manoël Palabras récitait le poème des malheurs de sa famille ; Maravedi, contourné en Z ; Plizon, tenant à deux mains sa tête monstrueuse ; Barbilla, riant son rire idiot ; Cornejo, sautant comme une carpe et singeant les convulsions de la danse de Saint-Gui, poussaient d'affreux glapissements.

– Seigneur cavalier, pitié pour une misérable créature !

– Paralytique depuis quatorze ans, seigneur cavalier !

– Cent treize ans d'âge, ô mon très noble ami !

Et des cris et des sanglots, et des plaintes qui poignaient le cœur.

Au lieu de dégainer, Ramire se boucha les oreilles.

Puis, ayant détaillé du regard toutes les épouvantables détresses qui grouillaient autour de lui, il prit sous son pourpoint un boursicot de cuir, hélas ! plat comme un gâteau de maïs grenadin, et dit avec une sincère compassion :

– Par saint Jacques, patron de mon vénéré père, je suis pauvre comme Job, mais en voici qui ont l'air encore plus pauvres que moi ! Mes camarades, je ne peux pas vous guérir de vos infirmités, mais j'ai quatre pistoles d'or dans ma bourse, et je les partagerai avec vous.

IV

LE PARVIS DE SAINT-ILDEFONSE

Dans les classes les plus avilies, il reste toujours un atome de sens moral. Si petit qu'il soit, et engourdi que vous le vouliez supposer, cet atome peut être mis en mouvement au choc de certaines émotions. Le cœur des bandits vibre pour le courage ; l'âme d'un mendiant émérite peut tressaillir au contact de la générosité.

Ne vous étonnez pas trop : ils en vivent.

Nos gueux de Séville n'avaient absolument rien espéré de ce pauvre beau garçon, dont le costume n'annonçait rien moins que l'opulence. Ils l'avaient pris d'abord pour un homme qu'on pouvait berner impunément ; puis, désabusés tout à coup par le clair et vaillant regard qui avait jailli comme un feu de sa paupière ouverte, ils s'étaient attendus à une grêle de coups de plat d'épée.

La comédie qu'ils venaient de jouer n'avait qu'un but : se garer du châtiment mérité. Chaque animal poltron se sert instinctivement des armes qui sont à son usage ; le lièvre court, le porc-épic hérisse ses dards, le bélier tend ses cornes, le putois lâche, en prenant la fuite, ce gaz asphyxiant que la nature lui a donné en guise de bouclier. Nos gueux faisaient comme le putois, comme le lièvre et comme le hérisson : ils se défendaient. Ce concert de lamentables antiennes est l'arme des gueux.

Quand ils virent le jeune étranger entr'ouvrir son pourpoint trop mûr et tirer cette pauvre escarcelle efflanquée, je vous le dis, ils eurent honte et remords. Pour la première fois, les trois quarts d'entre eux eurent la velléité de refuser l'aubaine. Tous ensemble, ils cessèrent leurs cris et se mirent à s'entre-regarder d'un air sournois.

Ramire tendait ses deux pièces d'or.

Personne n'avançait pour les prendre.

– Eh bien ! dit-il en souriant, avez-vous peur de moi, mes pauvres gens ?

Personne encore ne bougea.

Le rouge monta au front de Ramire.

– Tête-bleu ! gronda-t-il, pris tout à coup par un soupçon ; est-ce mon habit ? Les coquins auraient-ils compassion de moi ? Prenez, mes drôles, prenez vite, ou gare à vous !

Ses sourcils étaient froncés. Il y avait une menace si naïve dans sa prunelle allumée, qu'un mouvement de recul se fit parmi les gueux. Seul, Picaros, à qui son âge avancé donnait un aplomb considérable, avança d'un pas et tendit sa main dont la couleur ne se peut dire.

– Ô mon illustre et sensible enfant, prononça ce Nestor des mendiants andalous, ne vous méprenez point sur le sentiment qui nous anime. Nous sommes surpris de tant de magnanimité, voilà tout. Les riches habitants de cette capitale ne nous ont point habitués à tant de munificence. Si vous êtes un prince déguisé, nous saurons respecter votre incognito.

Ramire secoua la tête en souriant.

– Ô mon cher et illustre bienfaiteur, reprit Picaros, si vous n'êtes pas un prince, il faut s'en prendre uniquement au hasard de la naissance ; vous méritiez de l'être. Loin de refuser vos dons, nous garderons vos pistoles comme des reliques…

– Ah çà ! demanda aussitôt Ramire, si vous parlez de mettre ainsi des écus sous cloche, vous ne mourez donc pas de faim ?

Pour d'autres, la question aurait pu être embarrassante ; mais Picaros leva en l'air son vieux sombrero battu par la tempête, et agita ses bras en criant :

– Vive le très illustre étranger !

Aussitôt le ciel fut obscurci par les débris de chapeaux qui voltigèrent en tourbillonnant, et cinquante voix répétèrent en chœur :

– Vive le très illustre étranger !

Après quoi, les gueux se retirèrent à reculons, saluant de trois pas en trois pas avec un très remarquable ensemble.

Parmi les saluts qui furent prodigués à cette occasion, il faut citer ceux de la nouvelle école. Tandis que Gabacho et les vieux élèves du *Grand Lépreux* dessinaient des révérences un peu surannées, Escaramujo, Raspadillo, Palabras, Caparrosa, s'inclinaient chacun selon sa fantaisie, en novateurs hardis qu'ils étaient, et le mulâtre Domingo, levant ses deux indicateurs à la hauteur de ses oreilles, tournait sur lui-même en vrai Congo qu'était son père.

Le premier son de cloche appelant les fidèles à l'office du matin ébranla le vieux clocher de Saint-Ildefonse. Comme si

elles eussent répondu à cette voix, deux ou trois servantes andalouses, court-vêtues et cachant à demi leurs formes rebondies sous la pèlerine de dentelle, sortirent de la maison du Sépulcre, dont toutes les portes étaient restées closes jusqu'alors. Leurs cheveux abondants étaient emprisonnés dans la résille de soie, et toutes les trois portaient sur l'oreille une cocarde rouge en l'honneur du comte-duc, que le seigneur Galfaros, leur maître, plaçait en tête de ses puissants protecteurs.

Elles apportèrent de petites tables rondes qu'elles dressèrent sur pliants le long de l'arcade mauresque, et des escabelles montées sur un seul pied, dont la tige était terminée par un lourd triangle de bois massif.

Elles étaient accortes et toutes frétillantes, ces jolies filles, malgré leurs yeux gros de sommeil.

Les gueux regagnaient leur poste. On entendait jouer les barres de fer qui appuyaient à l'intérieur la grande porte de l'église. Quelques jalousies se relevaient çà et là aux façades des logis voisins, mais tout semblait dormir encore dans la maison de Pilate.

Ramire jeta un regard de ce côté, au lieu de répondre aux œillades agaçantes des trois Andalouses, qui s'étaient fait part déjà de cette observation que ce beau cavalier n'avait pas l'air de cacher dans ses poches tous les trésors du Nouveau-Monde. D'instinct, Ramire avait drapé son manteau et redressé sa taille gracieuse. Ce fut peine perdue. Rien ne se mouvait derrière la jalousie toujours baissée d'Isabel.

Ramire sentait son estomac. Les Andalouses lui avaient déjà demandé d'un air engageant et flatteur s'il ne lui fallait point à déjeuner. Avant de prendre son repas, il pensa qu'il était bon de faire un peu de toilette, car de minute en minute cette chère jalousie pouvait se relever.

Ramire gagna la voûte sous laquelle les ronflements de Bobazon faisaient l'effet d'un orgue. Les chevaux n'avaient pas bougé. Bobazon n'avait fait qu'un somme. Il ne s'éveilla qu'au troisième coup de pied de son maître.

– Oh ! oh ! dit-il en se frottant les yeux, les nuits sont courtes en ce pays. J'ai idée que je casserais bien une croûte, seigneur Mendoze.

Ramire lui mit la bride des deux chevaux dans la main, et le mena par le bras jusqu'à l'entrée de la rue.

– Vois-tu cette enseigne ? lui demanda-t-il.

– Une tête sur un plat, commença Bobazon ; ils donnent à manger là-dedans ?

– Saint-Jean-Baptiste ! c'est une hôtellerie. Voilà douze réaux pour notre déjeuner à tous les trois. À quelque heure du jour que je me présente, il faut que je trouve mon cheval prêt.

Jusqu'à ce moment, la singulière représentation qu'il avait eue à son réveil laissait un peu de trouble dans ses idées. Cependant le souvenir de ce mystérieux entretien qu'il avait entendu cette nuit sous l'arcade mauresque lui revenait peu à peu. Il reprenait conscience de l'aventure qu'il avait résolu de tenter.

– Et votre Seigneurie ne vient pas avec moi ? demanda Bobazon.

– À tes chevaux, et attends !

Telle fut la réponse de don Ramire, qui parlait ferme quand il voulait, malgré son vieux manteau et son justaucorps à l'ancienne mode.

Bobazon s'éloigna. Il tenait réellement plus au déjeuner qu'à la compagnie de son jeune maître.

Ramire revint vers la fontaine et s'y baigna le visage. Il fit ses ablutions de son mieux, brossa son pourpoint et ses chausses tant bien que mal, nettoya ses bottes, secoua son manteau et lustra son feutre en ayant soin de disposer la branche de myrte de façon à cacher les principales injures du temps. Ensuite il rejeta en arrière à l'aide de ses dix doigts, ce peigne qui ne manque à personne, la magnifique abondance de ses cheveux noirs comme le jais.

Cela fait, il se mira un peu dans la fontaine et rougit légèrement, parce qu'il n'avait pu s'empêcher de sourire à la fière beauté du visage que la clarté de l'eau lui renvoyait.

Sa toilette était achevée, son manteau bouclé, son feutre à sa place.

– Holà ! mes belles ; s'écria-t-il en revenant vers les tables, me voici prêt à déjeuner.

Il préférait cet endroit à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste, à cause de cette bienheureuse fenêtre dont la jalousie montrait, juste en face de lui, ses planchettes toujours immobiles.

– Qu'elle reste ou qu'elle sorte, se disait-il, je la verrai. Sa vue seule m'inspirera ce que je dois faire.

– Que faut-il servir au seigneur cavalier ? demandèrent les servantes andalouses, qui étaient accourues toutes les trois à la fois.

Elles appuyaient leurs mains sur la table et penchaient leurs souriants visages autour du sien.

– La première chose venue, répondit Ramire.

– Qu'entend Sa Seigneurie par la première chose venue ? Un pâté de France ? Une belette musquée au mostillo ?

Dolorès montra ses belles dents blanches pour respirer ; Mariquita l'interrompit :

– Sa Seigneurie n'a pas l'air d'un juif, oh ! non ! dit-elle ; lui servira-t-on la dentelle de jambon de Minorque ?

– Les lombes de chevreau à la comte-duc ? ajouta Juana, la troisième servante.

Et toutes ensemble :

– Des œufs neigés aux mille fleurs, plutôt ? Un pot-pourri de petits pieds ? du cuescos de Tanger ?

– Une soupe à la bière, reprit Dolorès, si Sa Seigneurie vient de Flandre ?

– Du caviar, si le cavalier vient de Hollande ?

– Des goujons du Guadalquivir ? des becfigues à la Moncada ? du thon confit dans le madère ? des cèpes de Xérès ?

– Mes belles filles, interrompit Ramire, un peu déconcerté, mais souriant à tous ces sourires, avez-vous du pain frais, du petit vin d'Estramadure et une tranche de fromage rouge de la Granja ?

Elles ne se moquèrent point, il était trop beau, trop jeune, trop fier. Elles disparurent comme un essaim qui s'envole, après lui avoir décoché trois œillades.

Sans cette riche taille, si fier et si bien campée, sans ce regard de feu, sans cette chevelure de soie dont les anneaux mouillés jouaient sur ces mâles épaules, comme elles auraient raillé, les rieuses et les folles, le petit vin d'Estramadure et le fromage rouge de la Granja !

Depuis qu'elles étaient servantes dans l'établissement du seigneur Galfaros, elles ne se souvenaient point d'avoir vu un gentilhomme demandant pour son déjeuner du fromage, du pain et du vin.

Nous ne voudrions pas ternir la réputation de l'Espagne. L'Espagne passe à bon droit pour le pays sobre par excellence. Là-bas, un homme robuste peut vivre d'un oignon salé ou d'un petit morceau de chocolat : c'est de l'histoire.

Mais l'établissement gastronomique du seigneur Galfaros est de l'histoire aussi. La séduisante nomenclature des mets, détaillée par Mariquita, Juana et Dolorès, trois Andalouses au teint bruni, ne doit point être prise pour une affaire de fantaisie. Nous sommes sous Philippe IV, dont le règne fut le Bas-Empire de l'Espagne. Les guerres de Flandres et de Hollande avaient donné à la jeunesse espagnole tous les vices des pays gloutons. Les fils de ces fiers hidalgos à fraise, dont la maigreur austère effrayait les gais compagnons du Béarnais, avaient appris à boire sec, à manger de bons morceaux, et à faire l'amour à la française.

À Madrid et à Séville, le vent de la mode soufflait de France.

Or, les modes françaises sont charmantes à Paris, pourquoi sont-elles si laides ailleurs !

L'établissement du seigneur Galfaros prospérait en conséquence de ce changement de mœurs. Il réunissait plusieurs spécialités. C'était à la fois un noble cabaret, une taverne, une académie d'armes, une salle de danse et un théâtre.

C'était encore un petit pré au Clercs.

La fin du seizième siècle avait été, comme chacun peut le savoir, malade d'une véritable épidémie de duels. La manie de s'entr'égorger courtoisement avait atteint dans presque toute l'Europe ces proportions déplorables qui ont défrayé chez nous tant de drames et tant de romans. Malgré la triste célébrité des rencontres qui eurent lieu à la cour de France sous Henri III et Louis XIII, nous pouvons affirmer en toute sincérité que de l'autre côté des Pyrénées c'était bien autre chose encore. En Espagne, les combattants principaux avaient coutume de prendre cinq, six et jusqu'à douze seconds ; ce n'étaient plus des combats singuliers, mais bien des batailles rangées. Dans le duel de Henriquez de Silva-Pedroso contre le Portugais da Costa, qui eut lieu à Badajoz en 1603, dix-sept gentilshommes restèrent morts sur le pré.

Aussi le commencement du XVII^e^ siècle fût-il marqué dans les divers États de l'Europe par une extrême sévérité contre les duels. Cette sévérité fut loin d'être toujours efficace ; mais on doit constater les efforts du cardinal de Richelieu en France, du duc de Buckingham en Angleterre, et du comte-duc d'Olivarez en Espagne.

Celui-ci surtout, poussant les choses à l'excès, selon le génie de sa nation, avait mis le saint-office de la partie, et son édit de 1634 rendait les duellistes justiciables du tribunal de l'inquisition.

Peut-être l'inquisition condamna-t-elle au bûcher çà et là quelques hobereaux trop chatouilleux, mais l'histoire ne cite aucun grand d'Espagne exécuté pour fait de duel.

On se battait à couvert pour éluder la loi : il y avait des maisons de duel, comme nous voyons en France des maisons clandestines de jeux, depuis que le hasard est une divinité persécutée.

L'établissement du seigneur Galfaros réunissait à tous ses autres agréments une cour ou *patio* entourée de magnifiques orangers, qui passait pour être le champ clos le plus commode du monde entier. Le seigneur Galfaros payait-il pour cette dernière industrie un impôt spécial ? nous ne saurions le dire ; mais le fait était notoire à Séville : la cour des Castro avait dans la capitale andalouse la même réputation que le pré aux Clercs à Paris.

On appelait le patio la cour des Castro, à cause d'une rencontre sanglante qui avait eu lieu là, au début du règne de Philippe IV, entre les trois fils de Miguel de Castro y Fuentes, marquis de Ciudad-Réal, et trois jeunes gens portant le même nom, issus de la branche de Castro-Cadaval. Joachim de Castro-Cadaval resta seul contre trois, comme le plus jeune des Horaces, et demeura comme lui maître du champ de bataille.

Au bout de quelques minutes, grâce à l'empressement des trois belles filles, don Ramire eut son modeste déjeuner. Il se plaça, comme de raison, le visage tourné vers cette fenêtre qui était pour lui l'Orient, car il espérait y voir lever son soleil, puis il attaqua son pain et son fromage avec la vaillance d'un bon estomac qui ne s'est pas restauré depuis vingt-quatre heures.

Les portes de l'église étaient ouvertes. Quelques rares fidèles commençaient à se diriger vers le saint lieu. Là-bas, ce ne sont pas seulement les pauvres gens qui entendent les messes

matinières. Ce que l'on craint le plus en Espagne, c'est la chaleur du milieu du jour ; aussi voit-on les senoras les plus haut titrées venir aux premiers offices.

C'était donc l'aubaine qui commençait pour nos gueux. Ils se mettaient déjà sérieusement en besogne. Nous les avons bien vus travailler tout à l'heure, mais c'était en quelque sorte la bagatelle de la porte. Maintenant, ils remplissaient leurs fonctions pour tout de bon, et l'oreille, à cent pas à la ronde, était littéralement assourdie par leurs gémissantes clameurs.

Ramire était désormais fait à ce tapage ; il n'en perdait pas une bouchée ; mais un bruit de rires eut lieu à l'intérieur de la maison du Sépulcre, dont les portes s'ouvrirent bientôt avec fracas pour donner passage à une demi-douzaine de jeunes seigneurs dont l'humeur semblait fort joyeuse. Leurs habits et leurs coiffures en désordre, à cette heure si peu avancée, accusaient une nuit de plaisirs. Ils étaient pâles, leurs yeux battus disaient la fatigue de l'orgie, ils avaient l'air de se glorifier de leur démarche chancelante.

Presque tous étaient habillés à la française, sauf un retard de quelques années sur la mode. Ils avaient le costume de la cour de Louis XIII, surchargé de taillades et de dentelles. Ils portaient fort bien, pour la plupart, cet accoutrement théâtral. C'étaient de beaux jeunes gens, un peu vaniteux, un peu fous, un peu vides, mais nobles plus que le roi, par Saint-Jacques ! et bons vivants par-dessus le marché.

Ils se répandirent sous l'arcade en rebouclant leurs ceinturons et en secouant la soie et le velours de leurs pourpoints. Les uns se campèrent entre les piliers pour voir passer les dames ; les autres s'assirent, harassés, autour des tables, et demandèrent des sorbets africains.

– Ventre-saint-gris ! dit un gros petit bonhomme, frais comme un Flamand, coiffé de cheveux roussâtres et frisottants et qui semblait bien heureux de connaître ce juron d'outre-monts, il sent le renfermé chez ce Galfaros quand vient le matin. Un sorbet au lotus, mignonne !

– Fade ! fade ! Narciso, mon cousin, repartit un grand beau cavalier, qui se jeta indolemment sur un siège ; du vin de France, Mariquita, et de l'herbe de Tabago, ma jolie !

– Voilà Pescaire qui va nous enfumer comme des jambons ! crièrent quelques voix.

Et d'autres :

– Le marquis a raison. Du tabac ! du tabac !

En France, l'ambassadeur Nicot offrit, dit-on, la première prise à Catherine de Médicis ; mais Fernand Cortès avait apporté le tabac en Espagne dès l'année 1520. Il y eut des édits sur l'usage de l'*herbe de Tabago*, dès le commencement du règne de Philippe III.

Le marquis de Pescaire alluma une cigarille, qui certes eût paru grossière et mal tournée aux amateurs raffinés du panatella ; mais il parut en respirer la fumée avec une précoce sensualité. Deux ou trois autres l'imitèrent, tandis que don Narciso de Cordoue et quelques délicats se bouchaient les narines avec leurs mouchoirs brodés en criant fi ! de tout leur cœur.

– Seigneurs, dit Pescaire entouré d'un nuage, je n'estime la découverte du Nouveau-Monde que pour cette feuille narcotique et parfumée…

– Mais savez-vous, interrompit Narciso en colère, que ce Chuchillo se familiarise, et qu'il ne convient pas à des fils de

bonne maison de frayer de trop près avec un piqueur de taureaux ?

Il frisa le croc de sa moustache rousse avec beaucoup de dignité. C'était un bon gros comique, chose rare en Espagne, où les comiques sont généralement mauvais et maigres.

– Bah ! fit Jaime de Luna, un des novateurs qui se permettaient le cigare, Chuchillo te déplaît, Cordova, parce que la petite Ximena le regarde.

– C'est un ange que cette Ximena ! s'écrièrent à la fois le jeune comte de Soto-Mayor et don Julian de Silva.

– J'aime mieux Carmen, dit Luna.

– Serafina est bien charmante aussi, ajouta le petit Narciso de Cordoue ; mais je ne sais pas ce qu'elles ont toutes à courir après ce Chuchillo maudit !

– Quand le comte de Palomas n'est pas là, pourtant, fit observer Mariquita, qui apportait un plateau chargé de sorbets.

– Don Juan ! s'écria-t-on aussitôt de toutes parts ; où diable est don Juan de Haro, comte de Palomas ?

– Voilà deux nuits que nous ne l'avons vu.

– S'est-il fait ermite ?

– A-t-il pris du goût pour les graves tertulias de la duchesse sa tante ?

– Ou travaille-t-il avec son oncle le comte-duc ?

Le marquis de Pescaire lança une bouffée de vapeur avec autant de science et de netteté que pourrait le faire de nos jours le plus agréable fumeur du boulevard de l'Opéra.

Après quoi il bâilla en disant :

– Il se dérange, seigneurs, nous devrions veiller à cela.

Ramire, à qui, nous sommes obligés de l'avouer, aucun de ces jeunes et brillants seigneurs n'avait fait la moindre attention, les regardait, au contraire, avec une avide curiosité. Il était aisé de deviner que Ramire n'avait jamais rien vu de pareil. Sa curiosité, du reste, était exempte de toute malveillance. Leurs discours le faisaient sourire ; il les trouvait beaux et joyeux. Bien que leurs costumes fussent très opposés à la mode adoptée par les seigneurs de l'Estramadure, Ramire en admirait sincèrement l'élégance. Il se disait :

– Voilà donc ces jeunes courtisans dont on nous parlait tant à l'université de Salamanque ! Ils n'ont point, en conscience, physionomies d'excommuniés ni de réprouvés.

Ce bon Ramire, comme vous le voyez, avait été à l'université de Salamanque.

C'était peut-être un savant, malgré son justaucorps de buffle et sa longue épée qui reposait, avec son feutre pelé, sur une table vide, entre lui et nos évaporés.

Parmi tous ces jeunes gens, il avait remarqué surtout celui qu'on appelait le marquis de Pescaire.

Aux yeux de Ramire, ce large front avait d'autres pensées que les rêves stupides de l'ivresse ou les futiles caprices de la débauche.

Ce bon Ramire était peut-être un observateur.

– Mauvaise matinée ! grondait cependant Gabacho sur sa marche ; qu'as-tu fait, Picaros ?

– Deux pecetas, ô mon ami, et avec quelle peine !

– Avez-vous vu sous son voile la bouche rose de cette senora qui m'a donné un douro ? demanda ce fat d'Escaramujo.

– Chaque duègne qui passe me glisse un cuarto, ajouta Domingo. Vive Dieu ! l'avantage est à la jeune école.

– La charité, noble seigneur, pour les mérites de la reine du ciel !

– Ô mes amis ! du pain pour les derniers jours d'un chrétien qui a confessé la foi pendant cent treize ans !

– Senora, pour que Dieu vous garde la céleste beauté de vos yeux !

– Carajo ! fit Mazapan avec découragement, le métier s'en va, les bourses sont sourdes.

– Et ceux-là qui ont bu toute la nuit, reprit Gabacho en montrant nos jeunes seigneurs, achèvent de s'emplir la panse, avant d'aller se coucher à l'heure où les honnêtes gens se lèvent.

– C'est une honte ! c'est un scandale !

– C'est une insulte à notre vertueuse indigence !

– Ô noble mère de deux créatures charmantes, un pauvre maravédi pour acheter du pain à mes malheureux petits enfants !

Gabacho eut enfin un douro pour cet éloquent appel, lancé à propos.

– À partager, n'est-ce pas, noble dame ? cria aussitôt Caparrosa, posé coquettement et souriant avec grâce.

– Nous avons tous des enfants, ajouta Domingo.

Et ce petit effronté de Maravédi acheva :

– Les miens n'ont pas mangé depuis deux jours, les pauvres affamés !

La senora passa sans répondre. On se jeta sur Gabacho, qui joua un peu du couteau pour défendre le pain de sa famille. Le centenaire Picaros eut une égratignure à la joue. Il s'était montré ardent comme un jeune homme.

Un contador s'avançait justement, précédant sa famille vêtue avec économie.

– Oh ! le plus généreux des hommes, s'écria Picaros en lui barrant le passage, voyez mon sang qui coule ! la vieillesse a paralysé mes mouvements ; mes pas chancellent sous le poids de l'âge ; je suis tombé sur le pavé… Ne donnerez-vous pas au vieillard de cent treize ans ?

– Je lui donnerai, interrompit le contador, en l'écartant de son bras replet, je lui donnerai un sage conseil qui vaut mieux que de l'or. Une autre fois, bonhomme, regardez à vos pieds et vous ne tomberez point.

Il passa. Nestor revint tout penaud à sa place, où l'accueillirent les lazzi de ses compagnons.

Il y eut en ce moment une joyeuse clameur sous le porche de la maison du Sépulcre.

– Don Juan ! don Juan ! voici notre don Juan !

Une litière venait de s'arrêter à l'angle des arcades mauresques. Deux noirs habillés de blanc la portaient. Un jeune homme splendidement harnaché dans le propre costume des mousquetaires de Louis XIII montra son sourire indolent à la portière ouverte. Il mit le pied sur le pavé et renvoya d'un geste son attelage humain.

– Don Juan ! don Juan de Haro ! D'où viens tu, capitaine ? Et qui t'a fait cadeau de cette merveilleuse chaise ?

– Don Juan, le bien nommé, quelle duchesse t'a comblé ainsi ?

– Quelle marquise, capitaine ?

– Il est arrivé un galion à Cadix, don Juan, as-tu incendié le cœur de la femme du contador mayor ?

Ils s'étaient tous levés pour aller à sa rencontre. Ils l'entouraient. Celui-là, pour commettre un anachronisme volontaire, celui-là devait être le lion de la jeunesse dorée espagnole.

C'était don Juan de Haro, capitaine des gardes du roi, comte de Palomas depuis le printemps dernier, grand d'Espagne de première classe, et neveu du favori de Philippe IV, le comte-duc d'Olivarez.

Il portait bien cette fortune, ce beau jeune homme au front blanc et pâle. C'était une admirable tête castillane, fine et froide, un peu efféminée dans ses contours allongés, mais relevée par les fermes saillies de l'arcade sourcilière et surtout par la courbe

aquiline d'un nez tranchant et hardiment modelé. Ses yeux avaient du feu malgré leur affectation de fatigue languissante : sa bouche, petite et délicate comme celle d'une femme, souriait malicieusement, presque méchamment.

Il y avait un singulier contraste entre cette physionomie et celle de notre Ramire, fine aussi pourtant et peut-être plus fière, mais douée d'un caractère de franchise qui frisait les bornes de la naïveté.

Ramire était fort occupé du nouvel arrivant. Il en oubliait son pain et son fromage. Don Juan de Haro lui représentait le type le plus parfait du courtisan, et, qui sait ? peut-être que, du fond de son inexpérience un peu sauvage, notre bon Ramire avait quelque goût pour les éblouissements de la cour. Il est des vocations. L'élégant favori d'Elisabeth d'Angleterre, Walter Raleigh, arriva, dit l'histoire, à Londres, avec des bottes rapiécées, une fraise jaunie et un vieux manteau de bure ; cependant il supplanta le radieux Dudley.

Don Juan de Haro distribua négligemment des poignées de mains à la ronde, et se dirigea vers les tables, appuyé sur l'épaule du marquis de Pescaire, qu'il avait choisi entre tous pour lui accorder cet insigne honneur.

– Moncade, lui dit-il, je te donne les deux nègres et leur belle maîtresse, si tu me délivres de mes oncles qui ont formé le complot de me marier.

– Te marier ! toi, Juan, s'écria-t-on de toutes parts ; quel blasphème !

– À qui sont les nègres ? demanda don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire.

– À qui donnerais-tu la palme de la beauté parmi les senoras de Séville ? répondit Juan de Haro avec son impertinent sourire.

– Une grande dame ?

– Ai-je l'habitude de déchoir ?

– Son titre ?

– Le plus haut.

– Son âge ?

– Le plus charmant. Mais qu'on me donne un sorbet et parlons d'autre chose. Je prends décidément les femmes et l'amour en horreur.

Il se laissa tomber sur le siège qui se trouvait par hasard être le plus rapproché de la table où reposaient les restes de l'humble déjeuner de Ramire.

Celui-ci n'avait pas assez d'yeux pour le regarder. Une idée venait de faire monter la pâleur à ses joues. Il s'était dit : Si mon Isabel voyait ce séduisant seigneur !

Il est un âge où l'on n'a pas toute la science du monde qu'il faut pour donner à la fatuité le dédain profond qu'elle mérite.

Cet homme qui parlait de l'amour en rassasié faisait naître chez Ramire cette vague et puérile jalousie qui vient à l'enfant gourmand lorsqu'il voit un camarade plus heureux installé à son aise chez le marchand de gâteaux. Il se sentait petit, lui qui aimait d'en bas et de toute son âme, vis-à-vis de ce conquérant harassé de bonnes fortunes.

Il n'avait point de haine, car, après avoir pâli à cette idée d'une rivalité, sa pensée revint, bien entendu, vers sa bonne rapière, et il se dit encore, regardant Haro du coin de l'œil :

– Sur ma foi ! ce serait dommage.

Certes, le beau comte de Palomas ne se doutait guère en ce moment qu'il pût exister un homme assez insolent pour avoir pitié de lui.

Et si ce bizarre soupçon avait pu lui venir, il n'aurait point cherché cet homme sous le cloître de la maison du Sépulcre, à cette table où restait un verre à demi plein de vin suret, une croûte de pain et un débris de fromage.

Il n'avait pas pris garde encore à la présence de Ramire. Ce fut juste à cet instant qu'il l'aperçut pour la première fois en se retournant pour jeter son feutre orné d'un riche plumet sur la table voisine. Le pauvre sombrero de Ramire, orné de la branche de myrte, et son épée, étaient déjà sur cette table : don Juan de Haro les repoussa si brusquement que le chapeau tomba à terre.

Ramire rougit jusqu'au blanc des yeux. Il était doux comme un agneau, croyez-le, mais chatouilleux à l'excès et plus brave qu'un lion. Ses jarrets se roidirent d'eux-mêmes. Une parole provoquante vint à sa lèvre. Il resta immobile et muet.

Ses yeux venaient de rencontrer la jalousie d'Isabel. La jalousie lui rappelait l'aventure de cette nuit. Il avait autre chose à faire de son épée. Point d'embarras ni de querelles futiles ! Son bras et son arme devaient être libres à l'heure de la méridienne.

Il ramassa son feutre tombé ; il le mit près de lui en baissant les yeux. Palomas se mit à rire.

– Espèce inconnue depuis le déluge, murmura-t-il. Pourquoi ce coquin de Galfaros reçoit-il des gens comme cela ?

V

ENTRE DEUX MESSES

Sur la place et dans les rues avoisinantes, les tard-venus se hâtaient pour l'office du matin. C'était un coup de feu pour nos amis du perron de Saint-Ildefonse. Ils arrêtaient les gens au passage, s'accrochant aux manteaux, aux mantilles, aux pourpoints. Ils y allaient véritablement de bon cœur et leurs cris atteignaient un diapason formidable.

– Ah çà ! dit le comte de Palomas en portant la main à ses oreilles, cet endroit-ci n'est plus tenable ! J'ai toutes sortes de choses curieuses à vous dire, et l'on ne s'entend pas.

Il appela :

– Galfaros !

Le maître des Delicias s'avança, courbé en deux et le chapeau à la main.

– Fais taire ces drôles, lui ordonna Palomas.

Galfaros eût préféré toute autre besogne, mais on ne résistait point au seigneur comte de Palomas.

– Si Votre Grâce veut attendre un instant, répondit cependant Galfaros, l'office va commencer.

– Je n'attends jamais, interrompit le comte.

– Ils ont leur charte, je prie Votre Grâce de vouloir bien s'en souvenir.

– As-tu peur ?... Va leur dire ceci : Don Juan de Haro, comte de Palomas, coupera les oreilles au ras du crâne au premier qui fera entendre un cri... va !

Galfaros salua et se dirigea vers l'église.

Ramire ne releva point les yeux.

L'insolence du courtisan l'avait blessé au vif.

Sa dureté lui déplut davantage.

Littéralement, il n'osait le regarder, de peur de mettre le feu à sa propre colère.

Il faut craindre certaines gens quand ils regardent à leurs pieds.

Au bout d'une minute le silence le plus profond régnait sur le parvis. Galfaros avait parlé au nom du neveu d'Olivarès. Les gueux ne s'étaient point retirés. Ils restaient à leur place, muets et sombres sur les degrés du perron.

– Galfaros ! appela encore le comte de Palomas, au moment où le cabaretier revenait tout fier de son expédition.

– Votre Grâce...

– Va dire à ce cavalier, reprit don Juan de Haro en montrant du doigt Ramire, que je ne partage jamais ma table avec un inconnu. Mon chapeau est sur celle-ci, qu'il enlève son épée.

Galfaros jeta un coup d'œil sur le déjeuner de Ramire. Il n'hésita point cette fois. On ne protège pas un chaland d'une douzaine de réaux.

– Seigneur cavalier, dit-il en se campant devant Ramire, Sa Grâce…

– J'ai entendu, interrompit notre jeune homme dont les oreilles étaient écarlates.

Galfaros ne vit point cela.

Comme Ramire gardait obstinément les yeux baissés, Galfaros s'enhardit et prit un ton plus péremptoire.

– Alors, mon cavalier, commença-t-il en mettant le poing sur la hanche, puisque vous avez entendu…

Il n'acheva pas. Les paupières de Ramire avaient eu un rapide battement, puis s'étaient relevées. Galfaros fit un saut de côté, bien que le regard du jeune homme ne fut point dirigé vers lui.

Une flamme que ce regard ! Palomas en eut un tressaillement et porta d'instinct la main à sa rapière en murmurant :

– Ce gaillard-là doit avoir un stylet à sa bretelle.

Ce fut l'affaire d'un instant. La paupière de Ramire s'abaissa de nouveau. Il était redevenu pâle. Les regards de tous les courtisans étaient fixés sur lui. Quelques-uns souriaient : c'était le petit nombre. La plupart portaient à cette scène une attention de plus en plus sérieuse.

Bien peu de gens se trompent à l'aspect d'un visage comme celui de notre jeune cavalier. Ceux qui souriaient étaient myopes.

Ramire, d'un geste lent et qui semblait contenir je ne sais quel frémissement, prit son épée sur la table où elle reposait auprès du chapeau du comte de Palomas.

Il la mit en travers sur ses genoux, cela sans mot dire.

– À la bonne heure ! fit le comte qui se retourna.

– À la bonne heure ! répéta Galfaros tout blême en se hâtant de regagner son antre.

– Veillez à la faïence, filles, dit-il en passant le seuil, je viens de rêver pots cassés.

Le marquis de Pescaire dit à voix basse, en s'adressant à Palomas :

– Je m'y connais, mon cousin, ce gaillard-là n'a pas besoin de stylet ; m'est avis qu'il aime mieux sa rapière.

– Aussi, dit le bon gros Narciso de Cordoue, la dorlote-t-il bien sur ses genoux. C'est pain bénit de remettre ces rustres à leur place !

– Assurément, assurément, firent quelques échos, car le comte de Palomas était en position d'avoir ses flatteurs comme un roi.

– Seigneurs, reprit Pescaire, nos pères, qui n'étaient pas des rustres, portaient des justaucorps pareils à celui-ci, et souvent plus troués.

– Voilà le troubadour qui commence sa chanson ! s'écrièrent les rieurs.

– Nos pères, poursuivit le marquis, étaient aussi nobles que nous, et voici sur la table de ce jeune cavalier le déjeuner qu'ils faisaient tous les jours.

– Galfaros ! cria le comte de Palomas.

Le maître des Delicias se montra au seuil, l'oreille basse. Il craignait une nouvelle algarade.

– Galfaros, commanda don Juan, apporte à don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire, cousin du roi, un carafon de petit vin, un morceau de gros pain et une tranche de ton plus mauvais fromage.

– Par saint Janvier de Naples, où mon aîné de Moncade est vice-roi, riposta Pescaire, nous avons fait en campagne de plus tristes repas que cela ! Mets vingt flacons de vin, Galfaros, autant de pains que tu voudras, et le plus gros de tes fromages, et va porter le tout a ces malheureux que mon noble cousin a réduits au silence… va !

Ramire enveloppa dans un même coup d'œil don Juan de Haro et celui qui parlait ainsi. Pescaire avait la tête haute et le sourire sur les lèvres. Les sourcils du comte de Palomas étaient froncés légèrement.

Cette race des Moncade produisit toujours de beaux et vaillants soldats. Il semblait à Ramire que le marquis de Pescaire, ce pâle jeune homme au regard froid et ferme, était là, parmi ces efféminés, comme une opposition vivante ou comme un héroïque reproche.

Ramire but une dernière gorgée et repoussa ses vivres. Il n'avait plus faim.

Peut être eût-il quitté la place en ce moment, car il la sentait dangereuse, et son ferme vouloir d'éviter toute querelle frivole lui conseillait la retraite, mais un faible mouvement agita les planchettes de la jalousie. Le cœur de Ramire bondit dans sa poitrine. Tout ce qui l'entourait disparut pour lui, depuis l'insolent mignon qui venait de l'outrager, jusqu'au généreux seigneur dont les actes et les paroles avaient mis un peu de baume sur la blessure vive de son orgueil.

Il ne voyait rien cependant, car le soleil, frappant les planchettes, laissait tout ce qui était au delà dans une obscurité absolue, mais il croyait deviner dans cette ombre une forme svelte et gracieuse. Bien plus, il croyait sentir comme un vivifiant rayon qui lui réchauffait le cœur.

Ce rayon, c'était un regard d'Isabel.

Quand le seigneur Galfaros, escorté de ses servantes et valets, se rendit au parvis de Saint-Ildefonse pour exécuter l'ordre du marquis de Pescaire, les gueux étaient au repos. L'office était commencé depuis quelque temps déjà, et personne ne se présentait plus pour entrer dans l'église.

Gabacho, Mazapan, Picaros et la vieille école s'étaient arrangés de leur mieux pour faire un somme. Le poitrinaire Caparrosa se tenait à l'écart, rêvant ou faisant des vers peut-être, car il était poète. Don Manoël Palabras, Escaramujo, Domingo et Raspadillo jouaient le *revesin* sur une marche, avec des cartes que l'inquisition n'aurait pas pu saisir, tant elles étaient souillées et effacées. D'autres romantiques agitaient les dés ou faisaient danser les osselets agiles. Maravedi et la jeunesse prenaient leurs ébats sur le pavé.

Ce fut une liesse générale à la vue des pots où moussait le vin blanc de Llerena, tout le monde fut sur pied en une seconde, et les chapeaux balancés au dessus des têtes ponctuèrent une longue acclamation en l'honneur du noble Moncade. Puis le partage se fit, et le festin commença sur les degrés servant de table.

Ce beau Juan de Haro semblait maintenant tout triste.

– Bois pour t'égayer, Palomas, dit Soto-Mayor, et contenous ta dernière bonne fortune.

Palomas ne but point. Il secoua la tête en bâillant.

– Allons, don Juan, notre maître, s'écria Julian de Silva, l'histoire de la litière et des deux nègres, afin que nous prenions une leçon de galanterie !

– Don Juan pense à son mariage, repartit Luna ; voilà ce qui lui donne de la mélancolie.

– Avec qui te maries-tu, cousin ? demanda Pescaire, qui s'était replongé tout au fond de sa nonchalante indifférence.

Palomas lui tendit la main en souriant avec un reste de mauvaise humeur.

– C'est peut-être toi qui as raison, cousin, dit-il ; j'en suis encore à ce jeune cavalier et aux gueux. J'aurais pu ôter mon chapeau ou ne le point mettre auprès de son épée… et tu m'as appris qu'avec quelques ducats on fait taire les clameurs de la mendicité tout aussi bien qu'avec les menaces. J'ai envie de faire des excuses à ce jeune homme.

– Généreux cœur ! s'écria aussitôt Narciso avec admiration ; le comte-duc doit être fier de son neveu !

– Tu es bon, Palomas ! dirent Silva et Soto-Mayor : c'est pour cela que nous t'aimons.

Pescaire lui serrait cordialement la main.

– Cela est vrai, Juan, murmura-t-il, tu es bon. Quand nous étions tous deux enfants, je me souviens que tu valais mieux que moi. Ton bonheur est difficile à porter, crois-moi : les hommes te flattent et les femmes te giflent. Souviens-toi de moi quand tu auras besoin d'un ami.

– Par la mort ! gronda le gros Narciso, voudriez-vous insinuer que nous sommes de faux amis ?

– La paix ! interrompit Palomas.

– Je dirai de vous tous comme je dis de lui, reprit Pescaire, vous êtes bons… mais c'est un courant de folie qui entraîne aujourd'hui la noblesse espagnole. Les Français sont faits autrement que nous : chez eux, le vice ne tue pas toujours le cœur ; voilà que nous leur avons pris leurs vices…

– À l'amende ! Moncade, à l'amende ! crièrent dix voix en même temps. Il est défendu de dire que nous copions les gens de France.

– Plût à Dieu qu'il vous fût défendu de le faire !

– À l'amende deux fois ! à l'amende !

Moncade jeta sa bourse sur la table et dit :

– Payez-vous, je n'ai pas fini. Le Français est léger, sceptique, frondeur et chevaleresque en même temps. Il n'en est pas

ainsi de nous ! Les chevaliers nos pères n'ont point eu de postérité…

– Tu n'as donc pas lu, interrompit Julian de Sylva, l'histoire du bon hidalgo don Quichotte de la Manche ?

Un éclat de rire général accueillit cette question, Moncade lui-même accepta la plaisanterie de bonne grâce.

– Si fait, dit-il en ouvrant sa bourse ; mais c'est moi qui joue ici le rôle de curé, maîtres fous que vous êtes ! Vous aussi vous vous battez contre des moulins à vent. Vous êtes les don Quichottes de l'ironie française.

– À l'amende !

– Si don Quichotte avait tort de se barder de fer parmi des bourgeois vêtus de bon drap, que diriez-vous d'un homme qui porterait sous notre soleil andalou un manteau de fourrures ?… Les pays diffèrent comme les âges. Il y a le donquichotisme de lieu qui vaut bien le donquichotisme de temps. Quiconque transporte la folie française dans notre grave Espagne…

– À l'amende ! à l'amende !

– Vous avez compris : j'ai dit. Cela me coûte dix pistoles. Sancho Pança ! sois notre trésorier !

Il jeta les dix pièces d'or sur la table, devant le petit Narciso de Cordoue, qui se leva, blême de rage et s'écria :

– Qui appelles-tu Sacho Pança ?

– Il en faut un partout où fleurit don Quichotte, répondit Moncade froidement.

Il poursuivit, en s'adressant au neveu d'Olivarès, pendant que Soto-Mayor et Luna apaisaient Narciso de leur mieux :

– Tu m'as demandé mon avis, don Juan ; je te le dois : il va encore te déplaire. Ce jeune rustre, comme tu l'appelais naguère, n'a pas besoin de tes excuses, car il a méprisé ton insulte.

– Méprisé ! se récria le neveu du favori.

– Regarde ! répondit Pescaire. Il ne songe plus à toi.

Palomas tourna en effet les yeux du côté de Ramire. Celui-ci avait aux lèvres un doux sourire. Évidemment il se donnait tout entier à ses pensées.

Palomas se mordit les lèvres et murmura :

– C'est un rêveur. Je me suis occupé de lui deux fois de trop.

– Ô mes amis, disait cependant Picaros, rajeuni de soixante-dix ans par le petit vin de Llerena, du temps que ce palais avait un maître (il montrait à l'aide de son verre plein la maison de Pilate), il en était ainsi chaque dimanche. Ce qui vous semble une fête inespérée arrivait à l'heure fixe, quatre fois par mois. Les jours de la semaine, on faisait l'aumône à la grande porte du palais qui donne sur la rue des Sept-Douleurs ; le dimanche, les valets de Medina-Celi apportaient ici où nous sommes six grandes tables qui emplissaient tout le parvis. On les couvrait non pas de fromage moisi et de pain dur comme celui que nous a donné Galfaros, ce fils de Maure, mais de nobles viandes et de flacons de vin andalou. Les coteaux de Medina-Celi, chargés de vignes, s'abaissent vers la ville de Xérès. C'était du vin de ce cru qu'il donnait aux pauvres !

– Il dit vrai, appuya Gabacho, je me souviens de cela.

– Et qui nous a enlevé cette aubaine ? reprit le centenaire, ô mes amis ! c'est celui qui veut nous chasser maintenant de Séville et nous envoyer mourir dans la poussière des grandes routes. C'est Olivarès, que Dieu le confonde !

– Que Dieu le confonde ! répéta Caparrosa la bouche pleine ; mais il n'osera pas nous chasser de Séville, c'est moi qui vous le dis. Il sait que dans vos rangs se trouve un nommé Caparrosa…

– Non, ma foi ! répondait en même temps Palomas aux instances de ses compagnons, je ne vous dirai point un mot de mon aventure d'amour. Vous ne saurez rien de la litière empanachée, rien des deux nègres vêtus de blanc, rien de la perle de beauté qui m'a prêté pour un jour les féeries orientales de son palais. Mon cousin de Moncade m'a converti par son attendrissante homélie ! Si je n'avais bouche close sur tout cela, mon cousin de Moncade m'accuserait avec une sorte de raison d'imiter l'indiscrétion française et la forfanterie galante d'outre-monts. Mes féaux, parlons plutôt de mon mariage.

– C'est cela, don Juan, fit le chœur complaisant, parle-nous de ton mariage.

– Don Juan marié ! Lope, Calderon ni Cervantes n'ont fait cette comédie-là, que je sache !

– Ce n'est pas Cervantes, répondit le jeune comte de Palomas, ce n'est pas Lope de Vega, ce n'est pas même notre ami Calderon de la Barca qui veut faire cette comédie, mes féaux, c'est le respectable don Pascual de Haro, marquis de Zuniga, mon grand oncle, premier ministre de fait. Ces respectables personnages, assistés de mon parrain Baltazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience de Séville, se sont mis dans la tête que ma jeunesse était finie, parce que ma vingt-quatrième an-

née vient de sonner. Ils disent que j'ai des dettes, comme si tout le monde n'en était pas surabondamment persuadé. Ils prétendent que ma santé se ruine, ce qui est erreur manifeste, puisque le corps médical de Séville est la seule confrérie à laquelle je ne doive pas un traître maravédis. Je vous prie, messieurs, buvons à la santé de ma femme.

Tous les verres s'emplirent et se choquèrent, tandis que toutes les bouches répétaient :

– Buvons à la santé de la femme de don Juan !

– La connais-tu, ta femme ? demanda Moncade après avoir bu.

– Dieu m'en garde ! répondit le jeune comte qui replaça son verre vide sur la table ; où diable veux-tu que je l'ai vue ? Elle habite depuis quinze ans le fin fond de l'Estramadure. Ai-je l'air d'un hidalgo de Badajoz, par hasard !

Ce mot Estramadure entra comme un coin dans la rêverie obstinée de don Ramire. Il entendit ce mot. Nous ne pouvons pas dire qu'il fut éveillé du coup, car on n'abandonne pas volontiers ces nuages délicieux où son esprit planait à cent piques au dessus du sol vulgaire. Mais enfin son rêve fut entamé ; il écouta d'une oreille.

– Je ne connais pas ma femme, reprit le comte de Palomas ; je sais seulement qu'elle est unique héritière d'un domaine égal en étendue à la moitié du territoire de Séville, qu'elle a dix-huit ans, qu'elle est belle de cette beauté un peu barbare des filles de la montagne, qui donne parfois de la jalousie à nos adorées Madrilènes ; qu'elle est dévote, et qu'un jeune sauvage a pris l'habitude de chanter des romances idiotes, le soir, sous ses balcons…

– Ah ! ah ! fit-on de toutes parts.

– J'étais bien sûr, ajouta Pescaire, que le fou n'achèverait pas sans éclabousser un peu sa fiancée !

– Moncade, dit Julian de Silva, tu tournes au trouble-fête ! Que diable ! c'est joli, tout cela !

– C'est charmant ! appuya le chœur.

– C'est d'autant plus joli, poursuivit Palomas, que notre cher maître Herrera, la lumière de l'escrime espagnole, m'a enseigné, il y a plus de quinze jours, une riposte de pied ferme qui dort dans ma mémoire et dont je n'ai pas encore trouvé l'occasion de faire usage.

– Voyez-vous ! s'écria Narciso qui cherchait à placer son mot, un Espagnol peut tout oublier hormis le point d'honneur !

– Le point d'honneur est une vieillerie, repartit Palomas. La question est de placer ma riposte de pied ferme. Je n'en veux pas au jeune sauvage, non, ni à sa guitare fêlée, ni à ses romances du temps d'Isabelle la Catholique, mais voilà déjà deux fois que Herrera me demande avec son accent des Asturies : Comte, avez-vous essayé de ma riposte ? Je suis humilié, voilà le fait.

– Fanfaron d'impudeur ! murmura Pescaire.

– Quand il a par hasard un bon sentiment, il le renie ! ajouta Luna en forme d'éloge.

– Il est superbe ! conclut Narciso, écarlate d'admiration.

– Ah çà, mes chers seigneurs, repartit le jeune comte qui tendit son verre, expliquons-nous bien, je vous prie. Tenez-vous la jalousie pour un bon sentiment ?

– L'honneur… commença Soto Mayor.

– Je sais le reste, mon très cher, interrompit Palomas ; voici Moncade qui aimerait mieux s'enivrer une fois par jour toute sa vie que de ne pas prononcer soir et matin son sermon sur la tempérance. Morbleu ! comme on dit là-bas, ou ventre-saint-gris, comme dit notre Sancho Pança, le nom te restera, Narciso, mon pauvre compagnon, en sommes-nous encore à rabâcher les tirades de la comédie antédiluvienne ? Guettons-nous nos sœurs et nos tantes comme ces affligeants personnages des comédies du vieux Lope ? Avons-nous toujours à la bouche ce mot suranné : l'honneur, ce mot qui fait de la race espagnole un plastron étrange pour toutes les nations du monde ? n'avons-nous pas encore raclé assez de mandolines et surveillé assez de balcons ? morbleu ! corbleu ! une fois de plus, morbleu ! tête-bleu ! jarnibleu ! il est temps que tout cela change. Le monde marche, n'est-ce pas ? pourquoi nous tous seuls resterions-nous stationnaires ? À bas les fadeurs de Lope ? à bas le pathos de Calderon ! vive Cervantes, qui s'est au moins moqué de quelque chose ! La moquerie, voilà le remède à tous nos maux ! Versez à boire ! et quiconque dira qu'en ayant du bon sens on imite la France devra être brûlé vif par la jeune inquisition dont je me déclare le chef et le grand-maître : l'inquisition du bon goût, de l'esprit et de la raison !

Il s'arrêta essoufflé. Tous ses camarades, y compris Moncade, battirent des mains.

Ramire écoutait maintenant. Nous ne saurions exprimer l'indignation scandalisée qui grandissait en lui. Cet homme foulait aux pieds en se jouant tout ce que Ramire aimait et admirait : l'honneur qui était son idole et les vieilles lettres espagnoles qui avaient nourri et illuminé sa jeunesse solitaire.

Ramire se disait :

– Demain il fera jour ! Quand j'aurai délivré le bon duc, je jure Dieu que je fournirai à celui-ci une verte occasion d'expérimenter le mérite de sa riposte de pied ferme !

Il avait à peu près oublié l'injure personnelle. C'était pour l'honneur, pour Lope de Vega et pour Calderon qu'il était en colère.

Là-bas, les gueux choquaient leurs derniers verres à la santé du bon duc de Medina-Celi et à la confusion d'Olivarès.

– Je suis vaincu, dit Moncade ; la nouvelle théorie de don Juan, mon cousin, me paraît fort au-dessus de l'ancienne. L'épée n'est plus pour défendre l'honneur, mais bien pour essayer les ripostes de pied ferme. C'est haut et c'est large. La jeune inquisition n'a-t-elle point encore d'autres vieux vices à balayer ?

– N'est-ce pas assez ? s'écria le comte de Palomas, tout ce qui est ennuyeux, guitares, vers hexamètres, beaux sentiments, langueurs, fadeurs, et le reste, Seigneurs, vous ai-je dit le nom de ma femme ?

– Tu n'as oublié que cela, répondit Silva.

L'âme de Ramire passa tout entière dans sa faculté d'ouïr. Il avait un pressentiment.

– Versez donc à boire, reprit don Juan ; le nom de ma femme est un grand nom : plus grand que le tien, Cordova, et que le tien aussi, Luna ; Moncade le vaut à peine, il balance à tout le moins Silva… quand au mien, je compte le faire un peu plus glorieux que la Giralda. En faveur de cette noble ambition, seigneurs, pardonnez-moi mes blasphèmes contre les antiques fanfares de nos poètes. Je vous le donne en dix ; or, devinez !

– Sandoval ! dit Luna, il y a une senorita…

– Le duc de Lerme, reprit Silva, a laissé une nièce.

– Je connais une Bivar, ajouta don Narciso de Cordoue, descendant du Cid Campeador en droite ligne.

– Sancho ! interrompit don Juan, celle-ci tu ne la connais pas, ni toi, ni personne. Elle sort de terre. Pourquoi ne verse-t-on plus a boire ? Cherchez, vous dis-je, et pendant que vous cherchez, je vais causer pour vous aider…

– Elvas ? dit Julian.

– Albe ? proposa Jaime de Luna.

– Cherchez, cherchez. Et voulez-vous que je vous dise ce qui rend ce parti le plus avantageux qui soit en tout l'univers ? c'est qu'il n'y a ni beau-père ni belle-mère.

– Elle est orpheline ?

– Non pas : le duc vit, la duchesse existe…

– Ah ! ah ! s'écria Cordova, c'est la fille d'un duc !

– Et d'une duchesse, Sancho, tu aurais inventé la poudre. Oui, gros sphinx, c'est la fille d'un duc, du duc le plus duc de toutes les Espagnes, lequel est en prison, d'une part, sa femme est en exil, de l'autre.

– Medina-Celi ! prononça tout bas Moncade.

Et toutes les voix répétèrent :

– Medina-Celi ! Medina-Celi !

Ramire appuya ses deux mains contre son cœur. Une voix mystérieuse, avant toutes les autres, avait prononcé ce nom dans son âme.

– Bravo ! mes féaux, s'écria Palomas ; c'est affaire à vous de trouver ainsi du premier coup le mot des énigmes ! Je puis bien dire au moins que je ne vous ai pas aidés.

– Medina-Celi ! fit encore Moncade qui semblait tout rêveur.

– Cousin, dit le jeune comte en s'adressant à lui, vois un peu, je te prie, comme je tiens compte de tes leçons : voici ces déguenillés qui recommencent leurs hurlements intolérables ; eh bien ! je me bouche les oreilles et je les laisse en repos. Mais à quoi penses tu donc, cousin ?

Moncade ne répondit point, ou peut-être sa réponse fut-elle perdue au milieu de cette grande reprise du concert des gueux.

L'office du matin finissait. Nos mendiants, qu'ils fussent de la jeune ou de la vieille école, ranimés par le petit vin de Llerena, se remettaient vigoureusement en besogne. Leurs clameurs étaient, s'il se peut, plus aiguës et mieux nourries que tantôt.

– Seigneurs, demanda le jeune comte en riant, voulez-vous que je vous dise à quoi pense notre noble ami Vincent de Moncade ? Moi aussi, je devine les charades quand il me plait. Notre cher marquis fait des réflexions philosophiques sur ce grand nom de Medina-Celi : il songe aux tempêtes de cet océan qu'on nomme la cour… Est-ce vrai, cela, Pescaire ?

– C'est vrai, don Juan, répliqua don Vincent ; je ne suis pas beaucoup plus vieux que toi, mais j'ai vu mourir un roi et tomber deux ministres. Si le successeur d'Olivarès te traite comme il a traité Medina-Celi…

– Bien il fera, marquis ! interrompit le jeune comte ; en politique, je suis Turc. Si mon très illustre parent et protecteur se laisse jamais donner le croc-en-jambe.

– Mais, se reprit-il avec une certaine amertume dans la voix, je m'aperçois que je scandalise ici tout le monde.

Pescaire lui tendit la main en souriant avec mélancolie.

– Juan, dit-il, tu vaux mieux que tes paroles, tu méprises tes flatteurs.

– Seigneurs ! s'écria Palomas triomphant, je vous prends à témoin ! Ce brave cousin a donné tête première dans le panneau ! il me décerne un prix de vertu parce que j'ai dépouillé ce vêtement usé qui s'appelait autrefois la voix du sang. Morbleu ! je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans le cerveau des sages. Pescaire, mon ami, je t'abandonne mon oncle très illustre, si tu as les dents assez longues pour le mordre. Conspires-tu ? Je suis avec toi, si tu me prouves que tu dois réussir et si tu me promets suffisante aubaine.

Les visages s'étaient rembrunis, les regards inquiets se croisèrent.

Ramire, étonné, s'interrogeait lui-même.

– Y a-t-il des monstres chez qui Dieu a supprimé la conscience ? se disait-il ; ou cet homme n'est-il qu'un fou, faisant carnaval d'infamies ?

– Pour en revenir, reprit Palomas, car mes opinions hardies vous donnent la chair de poule, je vois bien cela…

– Cousin Juan, interrompit Pescaire, les opinions nous importent peu, mais il y a les espions de ton oncle.

– Un habile homme, seigneurs, qui se laisse battre au dehors, il est vrai, mais qui défend sa place à l'intérieur avec ses dents et avec ses ongles. Voilà un ministre qui tient à son roi ! Donc, au premier mot de cette extravagance, un mariage pour moi, j'ai poussé les hauts cris ; mais, plus tard, il m'a semblé original de m'entendre appeler seigneur duc, par toutes ces dames, et d'entrer du même coup en possession d'une fortune de plus de cent millions de réaux.

– On te ferait duc ? demanda Silva.

– N'y a-t-il pas le titre du beau-père ?

– Mais il vit !

– Pas beaucoup. Ces forteresses sont peu saines. Ne frémissez pas, surtout ! On m'a promis…

Pescaire le regarda en face.

– Ne dis pas cela, don Juan, prononça-t-il sévèrement ; Dieu pourrait te punir en mettant la réalité à la place de ton éhonté mensonge.

Ils furent trois ou quatre pour répéter :

– Don Juan, ne dis pas cela !

– Têtebleu ! s'écria le jeune fou, moi, je prétends dire ce qui me convient. Et versez à boire ! Fi de quiconque n'a pas le cou-

rage de son incrédulité. J'épouse cent millions de réaux et le duché de Medina-Celi, voilà ma croyance. Je n'épouse ni une famille déchue, ni un favori tombé, ni une belle-mère dont le mariage fut, dit-on, mystérieux comme un roman d'aventures, ni surtout une petite sauvage qui laisse sa croisée ouverte toutes les nuits et qui se fait suivre dans ses voyages par je ne sais quel bandoulier à tous crins. Je sais ce que je dis peut-être ! Le croquant était mêlé cette nuit à l'escorte qui accompagnait la duchesse et sa fille, lors de leur entrée à Séville !

– À Séville ! se récria-t-on à la ronde, la duchesse de Medina est à Séville !

Quelques regards furent échangés dans le groupe des courtisans.

Les cloches de Saint-Ildefonse sonnaient la grand'messe.

Ramire se leva. Il étouffait. Si quelqu'un eût fait attention à lui, on aurait pu le voir passer la main sur son front comme un homme qui sort d'un mauvais rêve.

Il jeta une pièce de monnaie sur la table. Un combat se livrait en lui. Sa raison lui disait de s'éloigner ; quelque chose de plus fort que sa raison le retenait. Cet homme l'attirait comme un aimant. Sa main avait frémi quand il avait touché son épée pour la rattacher à sa ceinture. Cet homme lui appartenait.

– Ô mes amis, dit Picaros, sur le perron, voyez donc comme ce jeune gaillard au justaucorps de buffle dévore des yeux le neveu de Sa Grâce !

– Il a une belle rapière ! fit observer Caparrosa.

– Mais, ajouta Gabacho, qui oserait s'attaquer au neveu du favori ?

Le neveu du favori était trop fin sous ses dehors évaporés pour ne s'être point aperçu de l'étrange effet produit par ses dernières paroles. Il faisait bon marché de tout, excepté de son propre intérêt, et son intérêt était que nul ne pût croire à une diminution dans le crédit du comte-duc.

– Il fallait bien, reprit-il négligemment, que je visse ma femme avant de l'épouser.

– Et c'est pour cela qu'on a révoqué l'ordre d'exil ? demanda Cordova stupéfait.

– Aurais-tu jugé plus convenable, Sancho, mon ami, répliqua Palomas avec hauteur, que je me fusse dérangé, moi, pour faire le voyage d'Estramadure ?

– Payez-vous, dit Ramire a Galfaros qui passait.

Don Juan le regarda par dessus son épaule. Il se sentait en belle humeur.

Les courtisans étaient tout à fait retournés.

Le voyage de la duchesse à Séville grandissait désormais de dix coudées le neveu du comte-duc et le comte-duc lui-même.

– Sans rancune, mon camarade, fit Palomas, qui adressa à Ramire un signe de tête souriant.

Ramire pâlit et ne bougea pas. Palomas, sans plus prendre garde à lui, poursuivit en s'adressant à ses compagnons :

– Résumé général de la situation : vous parlez mes très chers, à un duc de cent millions de réaux.

– Cela vaut bien le sacrifice de ta liberté, don Juan, fit le chœur.

– Vous vous trompez, mes féaux, repartit le jeune comte qui vida lentement son verre, rien ne vaut le sacrifice de la liberté. Comprenez – moi une fois pour toutes : j'achète et je ne paye pas. Mon titre et ma fortune m'imposent une femme ; c'est du moins l'apparence ; mais je n'aurai pas plus de femme que de beau-père ou que de belle-mère. Le beau-père à Alcala de Guadaïra en attendant que sa maladie empire, la belle-mère en Estramadure, la femme dans un couvent… Ne vous récriez pas : c'est la loi de Guillen de Castro, de Calderon et de Lope. Nos ancêtres à fraises et à crocs sous le nez gardaient-ils autrement leur honneur ?

Il se prit à rire en promenant à la ronde son regard effronté.

Mais sa gaieté, factice ou non, fut brusquement coupée par une main lourde qui se posa sur son épaule par derrière.

C'était notre Ramire qui avait enfin pris son parti.

Ramire poussa d'abord un large soupir de soulagement, comme un homme qui relève la tête au-dessus de l'eau après un plongeon trop prolongé. Il était rouge encore de l'effort qu'il avait fait pour contenir son indignation ; mais l'affamé ne souffre déjà plus quand le potage fume sur la table ; au contraire, l'approche d'une jouissance vaut mieux souvent que la jouissance elle-même.

Ramire avait à ses lèvres un sourire content. Sa taille se redressait à l'aise et sa poitrine aspirait à pleins poumons.

Il dit au neveu du favori, posément et sans se presser :

– Seigneur Juan de Haro, comte de Palomas, comme je vous ai entendu appeler, vous insultez les captifs, les proscrits et les femmes. Honte sur vous et sur ceux qui vous écoutent ! Vous ne serez pas duc, vous n'aurez pas cent millions de réaux, vous n'épouserez pas la noble Isabel ; me voilà ici pour vous l'affirmer sous serment, moi qui respecte tout ce que vous conspuez, moi qui crois en ce que vous niez, moi qui sers Dieu, moi qui aime l'honneur, moi qui défends les femmes.

VI

RAMIRE DE MENDOZE

L'emphase qu'on met à prononcer certaines paroles en altère complètement la saveur. Étant donné le petit discours de Ramire et le caractère connu du langage espagnol, plus d'un lecteur pourrait être tenté de croire que notre jeune cavalier, campé solennellement en face des courtisans, leur débita sa harangue de ce ton solennel, affectionné par tous les mauvais comédiens et par quelques orateurs passables. Il n'en fut point ainsi. Vous eussiez pilé ce bon Ramire dans un mortier sans en retirer un atome d'emphase ; il était tout le contraire du comédien, il était simple, vif et franc. Tout en lui respirait la jeunesse et la brave bonhomie.

Il dit cela comme il le pensait, rondement et vaillamment.

Mais ne vous semble-t-il pas à propos de savoir un peu ce que c'était que ce beau garçon, arrivant à Séville en fraude de la sainte-hermandad, confondu, grâce à la nuit noire, avec les serviteurs de la duchesse de Medina-Celi ?

Pourquoi apportait-il dans cette opulente capitale son justaucorps de buffle, sa naïveté provinciale et l'épaisse fainéantise de son gros valet Bobazon ?

Il y avait entre la rivière Mabon, et la chaîne de la Gala, au fond de l'Estramadure, une vieille masure féodale, connue dans le pays sous le nom de château du Comte (alcala del Conde). Elle était habitée, vers le commencement du siècle, par une fa-

mille d'hidalgos laboureurs du nom de Mendoze. De 1610 à 1620, les années de famine s'étaient succédé sans interruption dans l'Espagne du centre ; il arriva que les Mendoze s'endettèrent et furent obligés de vendre la meilleure partie de leur petit patrimoine.

Les fils valides étaient à l'armée ; il ne restait pour la charrue que les vieillards, les femmes et les enfants. Dieu sait que les enfants étaient nombreux, car les soldats revenaient hiverner après chaque campagne.

Les gens des villages voisins racontaient une singulière histoire : ils disaient que l'un de ces enfants, élevés pêle-mêle dans la misère du vieux manoir, n'appartenait point à la famille de l'hidalgo.

Ils disaient qu'une nuit, vers l'année 1620, deux voyageurs, un cavalier et une jeune femme, avaient frappé a la porte du château du Comte, où jamais l'hospitalité n'était refusée ; car, ajoutaient-ils avec quelque raison, ce ne sont pas toujours les plus riches qui se montrent les plus secourables. Ces voyageurs venaient de Plasencia, sur le Tage. La jeune senora semblait fort malade.

Au jour, le cavalier reprit sa route tout seul. C'était, au rapport de ceux qui faisaient ce récit, une fière tête de seigneur, froide et triste. Il prit son chemin par les montagnes qui bordent le Léon. Pendant qu'il gravissait les pentes, on le vit se détourner plus d'une fois et porter la main à ses yeux pour essuyer des larmes.

La jeune femme était morte dans la nuit. On lui creusa une tombe au cimetière de Cujo. Sur la tombe, il n'y eut que le nom qu'elle avait reçu au baptême : Isabel.

Mais, deux ans plus tard, le cavalier revint, et l'on trouva suspendu à la croix de bois, qui marquait la sépulture de la jeune femme, un petit médaillon d'argent contenant une mèche de cheveux noirs. Sur le médaillon était gravé un écusson d'azur aux trois éperons d'or avec cette devise : *Para aquijar à haron* (pour aiguillonner le paresseux). Au revers du médaillon, il y avait une banderole gravée avec ce jeu de mots en langue latine : *Haro, hero ero* (je suis Haro, héros je serai).

Depuis on n'entendit plus parler jamais de ce cavalier.

Mais on se souvint d'autant mieux de l'aventure que, après la mort de la jeune femme, l'une des brus du vieil hidalgo Mendoze, qui venait d'être mère, partagea son sein entre deux nourrissons.

Quinze années s'écoulèrent. La mémoire de ces faits mystérieux est tenace dans les campagnes, seulement la confusion s'y met à la longue. L'opinion générale était que, parmi les nombreux adolescents qui grandissaient à la tour du Comte, il y avait un étranger. Personne n'aurait su dire lequel.

En 1737, lors du *mal noir* qui désola l'Espagne, l'hidalgo, sa femme et plusieurs de ses fils furent enlevés par l'épidémie. La croyance répandue un peu partout qu'une fois la mort entrée dans une maison, tout y passe, est bien plus populaire en Espagne, où la plupart des maladies prennent un caractère contagieux.

Quoi qu'il en soit, le proverbe eut cruellement raison. Cette forte et nombreuse famille fondit comme la gelée des nuits de printemps aux premiers rayons du soleil. Au commencement de l'année 1638, Ramire, qui venait d'avoir dix-sept ans, conduisit tout seul à sa dernière demeure sa mère, bonne et simple femme qui avait survécu à tous les habitants du château du Comte.

Ramire rentra sombre et découragé dans cette vaste demeure qui tombait en ruines. C'était un joyeux enfant, mais l'épreuve était trop forte. Quand il alluma sa lampe pour la première fois, le soir, dans la cuisine, où vieux et jeunes s'asseyaient autrefois autour de l'olla podrida fumante, le cœur lui manqua. Il s'enfuit.

Jusqu'alors il avait eu pour mission de soigner les chevaux et de mener la charrue. Il arriva à Salamanque un dimanche au soir, et rencontra devant le portail de la cathédrale un jeune garçon de Quijo qui postulait la tonsure. Dès le lendemain, Ramire était étudiant à l'université de Salamanque. Son camarade lui avait vanté les douceurs de l'état ecclésiastique, et notre pauvre ami, qui n'avait plus de famille, s'était décidé à se jeter dans les bras de la religion.

Salamanque était alors la plus illustre et la plus avancée des universités espagnoles. Parmi ses nourrissons elle comptait les personnages les plus éminents de ce siècle, et entre autres le comte-duc d'Olivarès lui-même. Le pouvoir royal la choyait, le saint-office lui accordait l'honneur de sa protection spéciale ; étudiants et professeurs vivaient là comme coqs en pâte : ils étaient les maîtres de la ville.

L'enfance de Ramire avait été pieuse ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir du néant de sa vocation. Ses goûts l'eussent porté volontiers vers la profession guerrière, et ses plus grands succès furent à la salle d'armes de maître Castorio, la première épée de l'ancien royaume de Léon. La poésie aussi l'attirait. Il passa trois années dans un grenier de la rue Concha, pâlissant sur les livres, vivant de rien et ne prenant d'autre plaisir que ses assauts à la salle d'armes.

Au bout de trois ans, il fut bachelier : grand honneur, maigre profit.

On le mit en demeure d'entrer dans les ordres. Il fit son petit paquet et revint au château du Comte.

Les crevasses de la vieille gentilhommière s'étaient élargies pendant son absence. La terre tombée en friche se couvrait de genêts. Ramire entreprit de vivre seul dans ce trou. La gaieté insouciante de son caractère le soutint ; il avait des livres, il ensemença un petit coin de champ : il ne mourut ni d'ennui ni de faim.

Ce fut tout. Il avait deux voisins : un vieux pêcheur de la Mabon, nommé Bonifaz ; et Bobazon, le tondeur de mérinos. Bonifaz était un philosophe, et Bobazon un homme d'argent. Pour les mœurs, l'Estramadure est un peu la Normandie de l'Espagne. Le paysan y est raisonneur et rusé. Bobazon, parfait balourd, mettait ses économies dans un pot, afin d'acheter un domaine. Il y avait dix ans qu'il thésaurisait : il possédait déjà de quoi emplir à moitié son bonnet de réaux.

Un jour que Bonifaz tendait son tramail à un coude de la Mabon, grossie par la fonte des neiges, il aperçut au travers des buissons de la rive son jeune voisin immobile et comme en extase, Ramire était debout sur un tertre. Le vent faisait flotter ses longs cheveux sur ses épaules. Il avait cette attitude de l'homme qui s'est arrêté tout à coup pour contempler un objet digne d'admiration.

Bonifaz, curieux comme un philosophe, quitta ses filets et monta sur le tronc ébranché d'un saule. De là, dominant le bassin de la Mabon, il put suivre le regard du jeune bachelier et voir au lointain une cavalcade qui se perdait dans les bosquets de frênes au bas de la montée.

– Holà ! Mendoze ! cria-t-il en riant.

Notre bachelier tressaillit de la tête aux pieds et se retourna, rouge comme une fleur de cactus.

Bonifaz reprit :

– Si tu la regardes encore une fois tu deviendras fou, voisin !

La cavalcade disparaissait sous bois. On distinguait encore cependant, parmi la foule des écuyers et des piqueurs, deux femmes vêtues de deuil.

Ramire descendit de son tertre. Il était maintenant tout pâle.

– Bachelier, lui dit Bonifaz, on a vu des bergers épouser des reines. Es-tu amoureux de la fille unique de Medina-Celi ?

– Medina-Celi ! répéta Ramire.

Il s'était avancé jusqu'au bord opposé de la rivière. Bonifaz avait repris ses filets.

Il dit en tendant la corde de son tramail :

– Il y a des choses plus surprenantes que cela dans nos romanceros. Une fois, que j'allai jusqu'à Badajoz, je vis jouer une saynète qui avait ce titre : *Être et paraître*. Cette jeune Isabel n'est peut-être pas plus Medina-Celi que tu n'es Mendoze, toi, voisin bachelier ?

Ce philosophe Bonifaz s'exprimait parfois d'une façon peu compréhensible. Il aimait à poser des énigmes. Ramire voulut exiger une explication ; ce fut peine perdue. Bonifaz le pria d'aller un peu plus loin, de peur d'effrayer son poisson.

Hélas ! le philosophe avait dit vrai, Mendoze regarda encore une fois cette délicieuse créature, et il devint fou. Ses journées se passèrent à courir monts et vaux, afin de rencontrer la suite de la bonne duchesse, soit que celle-ci fît sa promenade quotidienne, soit qu'elle menât la chasse, montée sur son rapide genêt.

Ramire guettait la cavalcade : il se cachait derrière les branches quand le galop des chevaux retentissait dans le sentier, et bien souvent, au fond de quelque fourré, cette charmante Isabel dut prendre sa prunelle ardente pour l'œil d'une bête fauve.

Il n'y avait dans les souvenirs du pauvre bachelier qu'une légende poétique : c'était la courte et lamentable histoire de cette jeune femme morte au château du Comte et enterrée sous cette pierre qui portait pour inscription un seul nom : Isabel. La mère de Ramire, en mourant, avait suspendu à son cou ce médaillon chargé d'un blason inconnu, qui portait trois éperons d'or sur son champ d'azur, avec cette devise significative : « Pour aiguillonner la paresse. » Ce médaillon était un souvenir de famille. Ramire le gardait comme une relique de sa bonne mère. Le nom de cette pauvre étrangère dormant au cimetière voisin, Isabel, avait pour sa jeune imagination je ne sais quel religieux parfum.

Et voilà que justement la fille de Medina-Celi s'appelait Isabel !...

Du haut de la tour demi-ruinée qui couronnait les débris de la demeure paternelle, Ramire voyait à l'horizon les orgueilleux donjons du château de Penamacor. Il restait là souvent de longues heures, et il rêvait.

Qu'y avait-il sous ces obscures paroles du pêcheur : « Isabel n'est peut-être pas plus Medina-Celi que tu n'es Mendoze ? »

Ramire voulut connaître l'histoire de cette bonne duchesse qui, du sein de son exil, répandait ses bienfaits sur toute une contrée. Ses deux voisins n'étaient pas ce qu'il fallait pour l'instruire. Bobazon ne savait rien ; le philosophe Bonifaz avait coutume de parler seulement quand on ne l'interrogeait point. Ramire alla chercher ses renseignements ailleurs ; il entra dans les cabanes des tenanciers, il écouta les récits des veillées. Voici ce qu'il apprit :

Quand mourut le dernier roi, à la fin de l'année 1621, il y avait à la cour de Madrid un jeune seigneur destiné à la plus haute fortune par sa naissance et surtout par l'amitié que lui portait l'héritier de la couronne. Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, avait vingt quatre ans. Il avait déjà fait ses preuves comme homme de guerre dans les campagnes de Flandres, et le feu roi l'avait jugé digne de représenter l'Espagne à la cour d'Angleterre. Philippe IV avait alors seize ans. L'amour parle vite au-delà des Pyrénées. À la mort de son père, l'enfant était amoureux déjà.

Il aimait, comme cela se pratique toujours, une des filles d'honneur de la reine-mère : Éléonor de Tolède, belle entre les belles, et dont la fière vertu était au-dessus du soupçon.

En ce temps, un autre Guzman, car l'Espagne en compte par centaines, Gaspard de Guzman, qui fut plus tard le comte-duc d'Olivarès, était aussi un tout jeune homme. Il commençait à s'insinuer dans la faveur de Philippe.

Sur sa route de favori, Gaspard de Guzman rencontrait un double obstacle : deux jeunes seigneurs, unis comme Oreste et Pylade, et dont l'amitié semblait inspirer au roi une irrésistible sympathie.

C'était d'abord don Louis de Haro, comte de Buniol, un peu plus âgé que Philippe et qui avait été son menin favori ; c'était ensuite Hernan, duc de Medina-Celi, dont la fortune avait été grandissant depuis le début du nouveau règne.

Don Louis de Haro, allié du duc de Lerme, le favori du roi, entama franchement la lutte, et faillit renverser du premier coup la grandeur naissante d'Olivarès. Mais celui-ci l'enveloppa d'une intrigue habilement ourdie, et obtint contre lui un arrêt de proscription. Don Louis de Haro parcourut longtemps les montagnes du centre avec sa jeune femme, Isabel d'Aguilar. Il devint le chef de la conjuration des *desservidores*, et fut fait prisonnier à Badajoz, deux ans après la mort de sa femme, tuée par la fatigue et le chagrin.

Son sort ultérieur resta un mystère. Les uns disaient qu'il s'éteignait dans un cachot, d'autres prétendaient qu'il avait pu briser ses chaînes, d'autres enfin affirmaient qu'un assassinat avait terminé sa vie.

Le jeune duc de Medina avait été pour le nouveau favori un rival encore plus redoutable : il avait au-dessus d'Olivarès le courage personnel, la science politique, un patrimoine immense, un nom illustre entre tous ceux de la noblesse espagnole. Il fallait pour abattre celui-là une arme d'une trempe toute particulière. Olivarès chercha longtemps cette arme ; le hasard la lui mit un beau jour dans la main.

L'amour du jeune roi n'était pas heureux. La belle Éléonor de Tolède avait jusqu'à présent repoussé avec dédain toutes les attaques. Olivarès sentait chanceler son pouvoir ; il en était à chercher les moyens d'éteindre cette passion qu'il avait lui-même attisée, lorsqu'il découvrit tout à coup les motifs de la résistance d'Éléonor.

Éléonor aimait, Olivarès se reprocha de n'avoir pas deviné cela plus tôt. Il se mit en quête afin de jeter au moins l'amant heureux en pâture aux colères jalouses de Philippe IV. Il trouva mieux qu'il n'avait espéré : l'amant heureux était Hernan, duc de Medina-Celi. En présence de ce résultat imprévu, Gaspar de Guzman commanda cinquante messes à la chapelle Pauline de la cathédrale de Madrid, et s'arrangea de manière à perdre d'un seul coup son rival. Le jeune duc de Medina-Celi, en effet, fut représenté comme un traître qui courait insolemment sur les royales brisées, et don Bernard de Zuniga, secrétaire d'État, décerna contre lui un ordre d'exil à l'étranger.

Au premier moment, Olivarès n'en voulait pas davantage.

Il obtenait ce résultat d'éloigner à la fois de la cour les deux amis, le duc de Medina-Celi et Louis de Haro, et de les mettre en outre dans l'impossibilité de se concerter pour lui livrer bataille. Mais les circonstances se chargèrent de rendre sa victoire plus complète qu'il ne la souhaitait. Le jour fixé pour son départ, Medina-Celi força la consigne du palais et se présenta au roi pour déclarer qu'Éléonor de Tolède était sa légitime épouse. Ceci avait lieu en 1626, Isabel, fruit de cette union, avait un an. Le mariage, au dire de Medina-Celi, avait été tenu secret à cause de la reine-mère qui regardait Éléonor comme sa fille, et ne la voulait point céder, même à un époux.

Le roi, d'après les suggestions d'Olivarès, demanda l'acte des noces qui ne put être fourni.

Ici, quelques voiles enveloppaient la narration. Personne ne savait dire pourquoi l'acte de mariage n'avait pu être présenté, certains allaient jusqu'à nier la célébration des noces.

La chose certaine, c'est que l'ordre d'exil fut maintenu. Medina-Celi eut cette fois pour résidence assignée son palais de Séville. Au bout de quelques jours, Éléonor s'enfuit de Madrid

avec son enfant et vint le rejoindre. Le roi, dont la fantaisie s'exaltait jusqu'à la passion, la suivit de près à Séville.

Une nuit, à la fin de cette même année 1626, la duchesse de Medina-Celi fut enlevée de son palais, pendant que son mari, chargé de fers comme un criminel, était conduit à la forteresse de Alcala de Guadaïra. Il était accusé de complicité dans la première révolte de la Catalogne, fomentée par les *desservidores*, dont Louis de Haro, comte de Buniol, était le chef. Une requête en nullité de mariage fut portée devant la cour des Vingt-Quatre, qui refusa de connaître, fautes de pièces produites.

Le nonce apostolique intervint, à cause de la récente arrivée d'Elisabeth de France, la nouvelle reine. Tout cela se termina par l'exil de la bonne duchesse au château de Penamacor. Le duc ne recouvra jamais la liberté. Olivarès eut l'oreille du roi sans partage.

Voilà, en peu de mots, ce que Mendoze put apprendre. On lui dit aussi que le souvenir des deux amis vivait à la cour, et que les adversaires d'Olivarès, qui étaient puissants et nombreux, se faisaient de ces deux noms, Louis de Haro et Hernan de Medina-Celi, un double drapeau.

Mendoze avait surtout donné son attention aux faits qui concernaient le père et la mère d'Isabel. Ces grandes infortunes de famille ajoutaient pour lui comme une mélancolique auréole à la beauté de la jeune fille. On ne saurait dire si Mendoze éprouvait plus de respect que d'amour. C'était un culte extatique et dévot dont il entourait cette noble fille de la proscription. Avec quelle joie il eût donné dès lors tout son sang pour lui acheter quelques-unes des gaietés de son âge : un baiser de son père, un sourire de sa mère !

Il nous faut bien avouer pourtant qu'aucune circonstance romanesque, aucun dramatique incident ne marqua leur pre-

mière rencontre. Mendoze n'eut point l'occasion de sauver Isabelle des cornes furieuses d'un taureau ; il ne l'arracha point aux mains des bandits de la montagne ; il n'arrêta pas même d'un bras sûr et vaillant, juste au bord d'un précipice de cinq cents pieds de profondeur, son joli cheval emporté.

Il vint un jour, ce pauvre Mendoze, enhardi par l'angoisse de son extravagant amour, il vint jusqu'au sentier qui bordait la terrasse du château de Penamacor. Isabel lisait sous le berceau tapissé de jasmins embaumés. Ramire voulait se cacher encore, mais elle le vit. Pourquoi sourit-elle à l'aspect de ce jeune paysan ? Pourquoi rougit-elle après avoir souri ? Pourquoi tourna-t-elle le feuillet avant d'avoir lu, et pourquoi le retourna-t-elle ensuite afin de rechercher le verset omis ?

Pourquoi la vit-on revenir pensive et la tête inclinée ?

Ramire n'avait fait que passer, le poltron ! et sa main timide avait tremblé en soulevant les grands bords de son feutre.

Hélas ! pourquoi, en effet ? Vous souvient-il du premier serrement de cœur ? Pourquoi eûtes-vous ce frisson inconnu ? Et pourquoi votre poitrine souffrit-elle l'amère et délicieuse angoisse ?

Moi, je ne sais. Vous aimâtes, parce que Dieu le voulut. L'amour est la seconde fatalité humaine. Elles sont trois : naître, aimer, mourir. Aux fatalités, il n'y a point de pourquoi.

Mendoze revint au château du Comte ; sa solitude fleurit comme un jeune arbre au printemps. Ses journées se remplirent, ses nuits s'enchantèrent. Ce qu'il espérait, ne le demandez point. Elle lui avait souri.

Oh ! bien plus ! Du haut de la terrasse orgueilleuse, une fleur était tombée aux pieds de Ramire.

Jugez si Bonifaz, le philosophe avait bien deviné ! Ramire était fou.

Adorable et chère folie des jeunes tendresses !

Les nuits là-bas sont faites pour cela : Dieu les a illuminées et embaumées.

Il y avait six mois que, chaque soir, le signal de Mendoze appelait Isabel à son balcon. Le dernier soir, elle lui dit : Demain, nous partons pour Séville.

Mendoze regagna sa ruine, cette fois, étourdi et comme ivre. Il essayait en vain de voir clair dans le trouble de ses pensées. C'était en lui une sourde et vague angoisse. Il s'était endormi dans les pauvres délices de son amour d'enfant. En lui l'idée de la séparation possible n'avait pas même essayé de naître. Comme il croyait de bonne foi ne rien désirer au delà de ce qu'il était, il ne craignait rien. La vie, pour lui, c'était la continuation indéfinie de ces platoniques tendresses.

Tant que dura la nuit, il ne put fermer l'œil. Il sortit de grand matin. Son parti était pris ; il voulait, lui aussi, aller à Séville. Il possédait pour toute fortune quatre pièces d'or qu'il avait rapportées de Salamanque ; elles lui venaient d'un jeune et galant marchand qui payait pour avoir des madrigaux à envoyer aux dames. Ce n'était pas assez d'argent : il lui fallait à tout le moins un cheval, un manteau et un pourpoint de cavalier.

Il se rendit chez le voisin Bonifaz, qui lui rit au nez de bon cœur en disant :

– Il y a déjà bien des fous à Séville ; un de plus un de moins, il n'y paraîtra guère.

Quand il vous arrive d'être embarrassé, ne consultez jamais les philosophes.

Ramire poussa jusqu'à la cabane où dormait Bobazon. Il fut obligé de faire beaucoup de tapage pour éveiller cette tranquille conscience. Quand Bobazon eut connu son cas, il réfléchit :

– Seigneur Mendoze, lui dit-il, je ne veux pas laisser un brave gentilhomme dans la peine : j'ai là dans un coin mes petites économies. Je vous les donnerai, si cela vous convient, pour prix de vos pauvres champs, qui sont devenus des landes et dont vous ne faites rien.

Ramire fut ébloui par cette merveilleuse idée.

– Tu es un honnête garçon, répondit-il, et je te remercie d'avoir songé à cela. Je te donne mes champs, mais je garde la maison de mon père.

Bobazon eut grande envie de se mettre à danser, il parvint cependant à pousser un gros soupir.

– C'est un mauvais marché que je fais là, seigneur Mendoze, murmura-t-il, mais ne faut-il pas obliger son prochain ?

– Combien as-tu d'économies ? demanda Ramire.

Bobazon alla chercher son pot de terre. Il en versa le contenu sur son grabat. Cela faisait un beau tas ; presque tout était en monnaie de cuivre.

– Hélas ! dit-il, en voici bien plus que ne valent vos genêts, mais à la grâce de Dieu ! J'aurai tiré de peine un gentilhomme et un chrétien.

Le tas de Bobazon contenait environ quatre cents réaux. Ramire avait de la terre pour une somme décuple, mais à quoi bon marchander ? En conscience, cet excellent Bobazon ne pouvait donner plus qu'il n'avait.

Bobazon porta son pot au château du Comte, et Ramire signa un acte de vente.

– Maintenant, dit-il, je puis acheter un cheval, des habits et ce qu'il me faut pour aller à Séville. J'ai mon épée. Vive Dieu ! nous allons voir un peu de monde.

– Seigneur Mendoze, repartit Bobazon, les jeunes gentilshommes de votre sorte ne savent point conclure les marchés. Confiez-moi votre argent. J'irai à Placentia, et dans quelques heures vous aurez de mes nouvelles.

Ramire n'avait aucune raison de refuser cette offre toute obligeante. Aussi bien il lui fallait le temps de fourbir ses éperons et son épée.

– Que Dieu te bénisse, voisin ! répliqua-t-il en mettant le magot dans la main du tondeur de mérinos ; tu as été aujourd'hui ma providence. Pars vite et reviens de même.

Bobazon obéit. Ses deux bras, qui portaient le pot contenant les quatre cents réaux, avaient comme un frémissement amoureux.

– Ce serait bien lourd à porter jusqu'à Placentia, se dit-il en tournant le coude du sentier.

Aussi ne les porta-t-il pas plus loin que sa cabane. Le trou était encore ouvert ; il y replaça le pot, et le recouvrit de terre qu'il piétina et tassa avec beaucoup de soin.

Bobazon, outre son métier de tondeur de moutons, avait diverses autres industries. La tonte ne va qu'un temps ; il faut occuper le reste de son année. Bobazon raccommodait les vêtements des campagnards à deux ou trois lieues à la ronde ; il repiquait en outre les harnais et menait les chevaux en foire.

Quand il eut enfoui son pot bien-aimé, il se sentit le cœur libre et dispos ; il se dit :

– Me voilà maître d'un joli domaine, sans charges ni dettes : j'ai payé comptant et j'ai rendu service à un gentilhomme.

Cette dernière idée ajoutait à son bonheur, car il était naturellement serviable.

La masure où il s'abritait se composait d'une seule chambre, dans un coin de laquelle il avait fait son atelier. Plusieurs casaques déchirées pendaient à des clous fichés dans le mur. Il y avait aussi des brides hors d'usages, des licous de mules, et jusqu'à de vieilles selles dont la bourre sortait par de larges blessures. Bobazon avait tout cela en dépôt pour le raccommodage.

Il consulta l'ombre d'un laurier qui croissait devant sa porte, et qui lui tenait lieu de cadran solaire.

– Il faut trois heures pour aller à Placentia, même à dos de mule, se dit-il ; trois heures pour en revenir. J'ai tout le temps qu'il faut pour me retourner.

Il ferma sa porte à la barre et décrocha vaillamment une demi-douzaine de brides, parmi lesquelles il choisit les deux meilleures. Il prit soin de les nettoyer et de les remettre en état.

– Celle-ci était au père Mendoze, pensa-t-il en secouant un sot scrupule qui lui venait ; mais Ramire ne la reconnaîtra pas.

Deux selles furent ajoutées aux brides et cirées à neuf. C'était plaisir de voir Bobazon, l'honnête et laborieux garçon, recoudre leurs coussins éventrés.

Aussitôt que les selles et les brides furent en état, il chercha une casaque. Ici le choix manquait. À part quelques haillons appartenant aux laboureurs du voisinage, Bobazon n'avait en dépôt que ce justaucorps de buffle que nous avons vu depuis sur le dos de Ramire. Il appartenait à un vaillant hidalgo du pays, qui le faisait raccommoder pour la trentième fois.

Bobazon le mit au grand jour pour mieux juger des ravages dont le temps et l'usage avaient comblé ce vénérable vêtement. Il le trouva luisant, limé, troué, rapiécé, déformé, n'ayant plus figure présentable. Un instant il recula devant l'idée d'offrir un pareil uniforme à son voisin Ramire. Mais nécessité fait loi, Bobazon n'avait que ce morceau de cuir, il se mit courageusement à la besogne.

Il avait du talent et de la bonne volonté. En outre, par fortune, Ramire était moins gras que l'hidalgo. Bobazon tailla, Bobazon rogna, Bobazon gratta. Vers le milieu du jour, sa besogne était achevée. Il se trouvait en possession d'une casaque écourtée qui avait bien encore quelque tournure de noble accoutrement. Il la plia proprement et la mit avec les deux selles.

C'était l'heure de la sieste. Bobazon quitta sa masure après l'avoir solidement close. Il portait son paquet sur son dos. Tout dormait dans la campagne, les oiseaux sur la branche, les poissons dans les glaïeuls ; Bonifaz ronflait auprès de son tramail étendu.

Bobazon longea les bords de la Mabon, jusqu'à une belle prairie où les chevaux du village de Monte-Hermoso étaient au pâturage. Les bergers dormaient ; les chevaux vautrés dans l'herbe aimaient mieux sommeiller que paître.

Bobazon laissa reposer les bergers. Il éveilla bien doucement deux chevaux, un bidet et un bon gros léonais de cinq ans. Il leur passa le licou et la bride, et les emmena derrière les saules. Là, il enfourcha le bidet pour passer la rivière à gué.

Quel besoin désormais d'aller à Placentia ? il avait l'affaire de Mendoze.

Mendoze, en effet, le vit bientôt arriver.

– Ai-je été longtemps ? demanda-t-il gaiement.

Mendoze voulut savoir pourquoi Bobazon amenait deux chevaux au lieu d'un. Voici ce que Bobazon lui répondit :

– Seigneur, sans que cela paraisse, je me suis pris pour vous d'une sincère affection. J'éprouverais une peine singulière à vivre dans un pays où vous ne seriez plus. Il vous faut un valet : qu'est-ce qu'un gentilhomme sans valet ? En revenant de Placentia, où j'ai acheté les deux bêtes, leurs harnais et le beau casaquin de cuir cordouan que vous allez voir, j'ai réfléchi à tout cela. Je vous suivrai, mon bon maître, pour la nourriture seulement. Quelque jour, si vous devenez riche, je pense bien que vous récompenserez mes services désintéressés.

Mendoze n'avait pas beaucoup de temps à donner à la discussion. L'idée d'avoir un valet n'était pas sans le flatter. Il endossa la dépouille de l'hidalgo à laquelle sa riche taille rendit une sorte de tournure ; il enfourcha le léonais, et dit adieu à la gentilhommière, après avoir mis une branche de myrte à son feutre, pour remplacer la plume trop fanée.

Bobazon, monté sur le bidet, se mit à sa suite. Il pensait à part lui :

– J'ai mes terres dans ma poche. Mon pot est en sûreté, quand même on brûlerait ma maison. Les bonnes gens à qui j'ai acheté le justaucorps, la bride, le licou et les bêtes ne viendront pas me chercher jusqu'à Séville, et je vais voir du pays !

C'était, comme on le voit, un esprit juste et rigoureux dans ses déductions.

L'escorte de la duchesse de Medina-Celi, mandée à Séville par ordre royal, avait de l'avance.

Les deux montures achetées par Bobazon ne marchaient pas comme le vent. Nos deux voyageurs ne rejoignirent le cortège qu'à Llerena, et nous savons comme ils franchirent, de nuit, la porte du Soleil.

C'était là toute l'histoire de notre bon Ramire. Il ne lui était arrivé rien de plus, rien de moins. Nous aurions voulu offrir au lecteur une biographie plus aventureuse, mais c'eût été démentir la physionomie calme, résolue et à la fois naïve de ce brave enfant, qui avait fait dessein de délivrer tout seul le duc de Medina-Celi, et qui donnait des leçons au neveu d'Olivarès bien plus lestement qu'il n'eût parlé là-bas, sur les bords de la Mabon, à Bonifaz le philosophe.

Les courtisans s'étaient levés en tumulte pour écouter la verte apostrophe adressée au comte de Palomas. Deux seulement restaient assis : le comte lui-même, qui se retournait à demi avec un sourire étonné aux lèvres, et don Vincent de Moncade y Avalos, marquis de Pescaire. Don Narciso, toujours trop plein de zèle, toucha le premier son épée. Palomas le calma du geste. Ses lèvres avaient gardé leur sourire.

L'œil de Pescaire couvrait le jeune étranger. Il était calme et froid au milieu de l'agitation générale.

– Un brave garçon, dit-il entre haut et bas ; et bien planté !

Puis il but une gorgée à son verre, resté plein jusqu'alors.

– Seigneurs, fit le comte de Palomas, que vous en semble ? Ce jeune gaillard vaut-il la peine que nous fassions sur lui l'épreuve de la riposte de pied ferme ?

La plupart haussèrent les épaules. Don Narciso dit :

– Sait-on seulement s'il est gentilhomme ?

– Je vous réponds, moi, prononça lentement Moncade, que celui-ci est gentilhomme.

– Es-tu gentilhomme, mon féal ? demanda le comte de Palomas toujours souriant.

Ce disant, il se détourna tout à fait. Son regard croisa celui de Ramire.

– Vive Dieu ! s'écria-t-il, la figure vaut mieux que l'habit ! Si nous avions le temps, je le remplumerais de pied en cap pour faire honneur à la botte de maître Herrera.

– Je m'appelle Mendoze, répliqua Ramire sans rien perdre de sa simplicité ; mon père était soldat, mes frères laboureurs, et ma mère une pieuse femme ; moi, je suis encore plus pressé que vous.

Ce nom de Mendoze passa de bouche en bouche. Personne n'ignore qu'il appartient à l'une des races les plus illustres de l'Espagne.

– Il y a tant de Mendoze ! dit cependant don Narciso.

– Tais-toi, Sancho, nous ne rions plus, ordonna le comte de Palomas.

– Moncade, ajouta-t-il, croiserais-tu l'épée contre ce garçon-là ?

Moncade, qui n'avait pas cessé de considérer Ramire avec une attention soutenue, se leva et dit :

– Mon cousin, je ferai mieux. Ce garçon-là, comme vous dites, me plaît, et s'il veut bien accepter mon épée, je lui servirai de second.

VII

LA COUR DES CASTRO

Il y eut un long murmure parmi les courtisans, et Palomas lui-même jeta sur Moncade un regard d'étonnement profond.

Mendoze rougit et souleva son chapeau pour saluer cet ami inconnu que son étoile lui envoyait.

Moncade lui tendit la main franchement. Ce n'était pas montrer peu de courage en pareille compagnie.

Pendant que Mendoze lui rendait son étreinte avec chaleur, Moncade se tourna vers le jeune comte :

– Don Juan, dit-il, veux-tu un conseil ?

– Non, repartit celui-ci en riant, à quoi bon les conseils d'un fou ? Tu viens de nous donner des preuves de folie noire.

– Tu l'auras donc malgré toi, mon conseil, reprit gravement le marquis de Pescaire ; garde ta riposte de pied ferme pour une autre occasion.

– De par Dieu ! s'écria le comte de Palomas qui se leva d'un coup, j'aime encore mieux les leçons du jeune rustaud, fils de soldat, frère de paysan et bachelier de Salamanque par dessus le marché, que tes insolents avis, marquis. Dégainez, s'il vous plaît, seigneur Mendoze, je vais vous faire l'honneur de croiser le fer avec vous.

Mendoze ne se fit pas prier. Sa longue et forte lame, qu'il avait fourbie avant de partir, sortit étincelante de son fourreau. L'épée de Palomas était sur un siège à ses côtés. Il la prit, dégaina sans toucher le fourreau, qu'il jeta galamment derrière lui, par dessus sa tête, et ils tombèrent en garde tous les deux.

– Par mon saint patron, dit Gabacho sur le perron de l'église, voilà notre jeune provincial qui va couper en deux ce Haro ! N'irons-nous point regarder cela de plus près ?

Maravedi et ses camarades avaient déjà pris les devants. Ils avaient grimpé, pour mieux voir, jusqu'aux niches des saints qui ornaient le portail. Le clocher sonnait à toute volée le second appel pour la grand'messe.

Les courtisans avaient d'abord essayé de s'interposer, mais Palomas avait dit : Je le veux ! Ils faisaient cercle pour empêcher du moins que la police ne vint se mêler de la partie.

Moncade était debout auprès de son nouvel ami. Il gardait un grand sérieux. Il avait à la main son épée nue. Personne jusqu'à ce moment ne s'était présenté pour lui tenir tête.

À la première passe, le comte de Palomas fut obligé de se rejeter en arrière pour éviter un coup droit porté à fond par Mendoze. Il voulut chasser le fer et s'élancer à bras raccourci sur son adversaire, selon la mode d'alors, mais Mendoze l'arrêta par ce coup que les Espagnols appellent *haver la reja* (faire la barre) et qui consiste à peser sur le fort de l'épée pour clouer sa pointe en terre.

Ce coup fameux commençait presque toujours les rencontres de nuit. C'était un temps d'arrêt pendant lequel les deux adversaires avaient coutume de décliner pompeusement leurs noms et titres, comme les héros de la tragédie antique.

Les noms une fois proclamés et les titres mis en regard l'un de l'autre, on commençait parfois à se provoquer mutuellement en des tirades homériques. Entre tous les peuples du monde les Espagnols sont verbeux et solennels.

Mais ce n'était point pour entamer un discours que Mendoze faisait la barre sur l'épée de don Juan. Une grande rumeur venait de naître sur la place. Pendant que son adversaire reculait, Mendoze avait tourné la tête involontairement. Il avait vu la porte de la maison de Pilate grande ouverte ; il avait aperçu la litière de la bonne duchesse portée par quatre serviteurs revêtus de costumes de deuil.

La litière elle-même était noire, et de chaque côté l'écu de Medina-Celi s'y couvrait d'un crêpe. D'autres que Mendoze avaient vu cela. Il paraît que la rentrée à Séville de la duchesse Éléonor était pour tous un grand et heureux événement, car il n'y eut pas sur la place un seul passant qui ne s'arrêtât, la tête inclinée avec respect et le chapeau à la main. Plusieurs saluèrent à haute voix. Nos amis les gueux désertèrent leur poste en tumulte et vinrent jusqu'au devant du palais en poussant de joyeuses acclamations.

En un clin d'œil, il y eut au centre de la place un rassemblement nombreux. On savait que, suivant la dévote étiquette de sa famille, la duchesse mettrait pied à terre près de la borne de marbre qui marquait le milieu de la place. C'était là que le preux Alonzo Perez de Guzman, premier marquis de Tarifa, revenant de Terre-Sainte, avait sauté en bas de son cheval, pour marcher sur les genoux jusqu'au cœur de l'église où il avait versé entre les mains de Sebastien Mendez, vicaire de la foi, la somme qu'il fallait pour faire de la mosquée une basilique.

Depuis lors, tous les descendants du pieux marquis laissaient en ce lieu leur chaise ou leur monture.

La duchesse Éléonore et sa fille Isabel, toutes vêtues de noir et voilées, furent reçues au sortir de leur chaise par le portier majeur de Saint-Ildefonse et les deux hallebardiers de la Conciergerie. Encore fallut-il l'aide du seigneur Osorio, écuyer principal, et des Nunez parés déjà de leur livrée, pour ouvrir un passage à la bonne duchesse au travers de l'enthousiasme général.

C'était à cause de tout cela que l'épée de Mendoze, lourde et forte, pesait sur l'élégante rapière du comte de Palomas.

– Tu n'en veux plus, l'ami ? demanda ce dernier, qui avait eu trop d'occupation pour voir ce qui se passait en dehors du cercle des courtisans.

Au lieu de répondre, Mendoze se découvrit et salua jusqu'à terre. La charmante tête d'Isabel s'inclina doucement, mais c'était peut-être pour répondre aux acclamations de la foule.

– Seigneurs, dit Moncade, je ne sache personne parmi la grandesse d'Espagne qui ne soit parent ou allié de Medina-Celi, s'il vous plaît, chapeau bas !

Les courtisans se découvrirent, à l'exception de Narciso de Cordoue, qui attendait l'exemple du jeune comte de Palomas. Le chapeau de celui-ci resta sur sa tête.

– Vive Dieu ! s'écria-t-il, que ne me disiez-vous qu'il s'agissait de ma femme ? C'est à moi d'implorer la trêve, mon vaillant champion. Je ne manquerais pas pour cent onces d'or cette occasion de voir ma femme !

Il sauta sur un tabouret et de là sur la table.

En ce moment, la femme et la fille de Medina-Celi marchaient vers le perron entre deux haies. Derrière elles venait Osorio, qui, tenant à la main une large bourse brodée, distribuait des aumônes.

– Sur mon honneur, dit Palomas, ma femme est belle !

Un silence s'était fait par hasard. La duchesse Éléonor entendit et tourna la tête.

La toque emplumée de Narciso décrivit une courbe dans l'air et vint tomber aux pieds des deux dames.

Le gros homme se retourna furieux vers Moncade, qui avait encore la main levée.

– J'avais dit : chapeau bas ! prononça froidement celui-ci.

En même temps l'épée de Mendoze piquait le bord de la riche coiffure du comte de Palomas, qui se trouva malgré lui tête nue.

Narciso avait dégainé. Moncade lui dit :

– Nous ferons partie carrée, si tu veux.

Quant à Palomas, loin de s'irriter, il envoya aux dames un salut avec un baiser ; puis, se tournant vers Mendoze :

– Grand merci, dit-il en riant. Décidément tu as une vocation de pédagogue. J'avais tort : on doit toujours saluer sa femme… et tu es un garçon de bon goût, car tu n'as point jeté mon feutre à terre pour le fouler aux pieds, comme cela se fait dans les comédies… Seigneurs, que dites-vous de la future comtesse de Palomas ?

– Elle est belle comme un ange ! répondirent Luna et Soto-Mayor.

Les dames étaient sous le porche de l'église. Palomas gagna le sol d'un bond, souple et gracieux. Il reprit son chapeau à la pointe de l'épée de Mendoze, et lui fit un signe de tête protecteur.

– Dépêchons, maintenant, dit-il ; je veux aller lui offrir l'eau bénite au sortir de la messe.

Narciso, décoiffé, se démenait comme un petit diable et disait aussi :

– Dépêchons !

Mais il était malaisé désormais d'entamer un combat singulier sous ces arcades mauresques que la foule curieuse pressait de toutes parts. On avait vu les rapières hors du fourreau. Les gueux avaient parlé. Déjà le bruit se répandait que ce jeune inconnu, qui portait si fièrement son harnais de gentillâtre campagnard, allait se battre contre le neveu d'Olivarès pour défendre l'honneur de Medina-Celi.

Palomas, toujours riant et de belle humeur, prit sans façon le bras de son adversaire en disant :

– Seigneur Mendoze, il ne s'agit plus d'une querelle d'enfants. Ce n'est pas à ma révérence que la charmante Isabel a répondu. Parlez franc : vous êtes l'homme à la guitare et le mystérieux intrus qui a fait route avec la cavalcade ?

– Seigneur comte, répondit Ramire, j'ai coutume de confier mes secrets seulement à mes amis.

– Et je ne prétends pas être du nombre. C'est très bien, seigneur Mendoze. Galfaros, ouvre-nous la porte de la cour des Castro.

Galfaros, nous le savons, était incapable de désobéir à un ordre du jeune comte de Palomas. Il s'élança en avant, le bonnet à la main, précédant tous ces chers seigneurs qui avaient bien le droit de s'entr'égorger dans son enclos, puisqu'ils étaient la véritable fortune de l'établissement. Nos courtisans traversèrent une galerie ornée à la mode orientale, où restaient encore les chaudes émanations de l'orgie nocturne. Sur des piles de coussins, deux ou trois femmes au costume éclatant étaient couchées. À terre se voyaient les instruments du concert que Ramire avait entendu la nuit précédente dans le silence de la ville endormie : une guitare, une mandoline et des castagnettes.

Galfaros poussa une seconde porte. Un courant d'air frais, tout imprégné du parfum des orangers en fleurs, fit irruption dans la galerie. Au bout d'un péristyle de marbre bizarrement échantillonné, s'ouvrait la cour des Castro, ménagée sur l'emplacement des anciens bains du sérail.

Trois côtés des arcades de la cour des Castro, qui entouraient jadis la piscine arabe, existaient encore avec leurs faisceaux de colonnettes surmontées de galeries à jour. Le troisième côté avait été mis à bas par le marquis de Tarifa. À la place s'élevait le monument appelé : « le Sépulcre. »

Un triple rang de cyprès le cachait presque entièrement aux regards.

Les gens de Séville disaient que les Castro étaient derrière ces cyprès, à dormir leur dernier sommeil.

Tout le reste du *patio* présentait à la vue, des objets gracieux et charmants qui contrastaient fort avec cette lugubre

perspective. L'ancienne piscine fournissait au centre un jet d'eau copieux, dont les gerbes baignaient un groupe de bronze. C'étaient autour de riants massifs de plantes tropicales et de frais gazons, qui jamais ne perdaient leur verdure ; le long des arcades, trois allées d'orangers séculaires couraient, découpant les festons de leur riant feuillage sur les dentelles bariolées de la galerie moresque.

Il paraît que notre bon Ramire aimait le luxe et les belles choses sans les connaître, car ses narines s'enflèrent en traversant la galerie. Son regard ébloui parcourut le *patio*. Il eut un sourire.

– Fermez toutes les portes, ordonna le comte de Palomas.

On entendait, par dessus les murailles, les clameurs de la foule au dehors.

Le comte lâcha le bras de Mendoze et se dirigea vers un espace carré, ménagé dans le gazon, à gauche de la fontaine. C'était comme une aire bien battue où la terre franche n'avait pas une ride. On pouvait là se rencontrer quatre de front.

Narciso de Cordoue suivit son soleil, comme il appelait parfois le jeune comte de Palomas. Galfaros s'approcha respectueusement et demanda :

– Faut-il le maître chirurgien de Son Excellence ?

– Non, répondit Palomas ; il n'y aura point de blessés.

Et le gros Narciso ajouta d'un air sombre :

– Il n'y aura que des morts !

Galfaros se retira. Dès qu'il eut passé le seuil de la galerie, il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes. Ce n'était certes point pour aller chercher le maître chirurgien malgré la défense du comte de Palomas.

– Seigneurs, reprit celui-ci, je désire qu'il soit prêté une rapière à ce brave garçon ; la sienne est à deux fendants, et plus longue d'un demi-pied que la mienne.

Mendoze ficha aussitôt son épée dans le gazon. Une voix prononça tout bas derrière lui :

– N'avait-elle mieux à faire que cela ?

Il se tourna vivement. Son regard rencontra celui du marquis de Pescaire, fixé sur lui avec une expression véritablement étrange. On eût dit que le marquis cherchait à lire sur son visage le mot indéchiffrable d'une énigme.

Mendoze ouvrait la bouche pour interroger, lorsque s'éleva de nouveau la voix provocante du jeune comte.

– Donne-lui ton épée, Silva, disait-il ; la messe doit être commencée.

– Et le temps passe, ajouta le marquis.

Ce dernier mot répondait précisément au vague remords de Mendoze, qui regrettait déjà son équipée.

– Bah ! dit-il en saisissant la rapière que lui tendait don Julian de Silva, ce ne sera pas long désormais. En vous remerciant, seigneur ! Voici un brillant joujou qui ne me fatiguera pas le poignet.

Il sauta dans l'espace réservé, et répondit galamment au salut que lui adressait le comte de Palomas. Don Narciso, l'épée à la main, appelait Moncade à grands cris. Celui-ci vint se placer auprès de Ramire. Les quatre épées se choquèrent en même temps.

Le comte de Palomas passait pour être un des meilleurs élèves de maître Herrera, et le gros Cordova avait des prétentions majeures au titre d'habile duelliste. La fortune, il faut le croire, les servit mal. Le gros Narciso fut désarmé à la première passe, et le comte, reculant par trois fois, toucha du talon l'herbe qui fermait l'enceinte derrière lui.

– Comte, dit Pescaire, pendant que Narciso confus ramassait son arme, maître Herrera ne reconnaîtrait pas sa riposte de pied ferme !

Palomas était pâle, la colère le prenait.

Ramire lui rendit du champ, et dit avec émotion :

– Seigneur, je n'ai jamais tué personne en duel. D'après ce que j'ai vu et entendu de vous, vous n'êtes pas prêt à paraître devant Dieu…

– As-tu pitié de moi, mon brave ? interrompit le jeune comte en ricanant.

Il lui porta en même temps, roide comme balle, un coup sur dégagement en pleine poitrine.

– À toi ! fit-il triomphant déjà.

Mais Ramire avait paré sur place, d'un simple temps de poignet. Il ne riposta point et reprit :

– Seigneur, je vous supplie de réfléchir. Je suis un inconnu pour vous, mais je prends l'engagement d'honneur de taire cette aventure. Tous ceux qui vous entourent sont vos amis : retirez seulement les paroles qui ont outragé la plus noble et la plus malheureuse des femmes…

– Joue ton jeu ! interrompit encore Palomas, qui essaya, sans résultat aucun, toute la série des feintes et entre-temps de maître Herrera.

– Vive Dieu ! s'écria Moncade ; il le joue assez bien, son jeu !… et son rôle aussi, ajouta-t-il plus bas.

Don Julian de Silva se pencha à l'oreille du jeune comte.

– Tu n'as rien à gagner avec celui-là, dit-il. Sur le terrain où nous sommes, ta vie est entre ses mains.

– C'est assez de folies, conseilla de son côté Soto-Mayor.

Palomas frappa du pied. Il écumait de rage. Il écarta d'un moulinet ses amis qui l'entouraient de trop près, et s'écria en s'adressant à Mendoze :

– Ma femme me payera ta dette, l'ami, et toutes celles de mes bons compagnons. Par la corbleu ! défends-la bien, puisque tu as le droit de la défendre, car moi je serai sans miséricorde !

– Le temps passe, dit pour la seconde fois Moncade, qui était un peu en arrière de Ramire.

Celui ci prit à pleine main ses cheveux qui lui couvraient le front. Son regard, que l'hésitation voilait naguère, éclata soudain comme un feu.

– À la bonne heure ! fit le comte, qui se coucha sur ses jarrets et prit la garde napolitaine.

Narciso de Cordoue attaquait en même temps et s'escrimait comme un démon. Pescaire avait grand'peine à parer le déluge de bottes qui tombait sur lui.

Un bruit de pas précipités et de ferraille se fit dans la galerie voisine. Toute une escouade d'archers s'élançait à la fois par la porte brusquement ouverte.

– Vous témoignerez bien au seigneur régidor, disait maître Galfaros tout essoufflé de sa course, que c'est moi-même qui suis allé quérir main-forte !

– Bas les armes ! au nom du roi ! cria le premier sergent en franchissant le seuil de la cour des Castro.

Les petites danseuses, éveillées en sursaut, s'enfuyaient par les fenêtres.

Tous les archers faisaient irruption dans le *patio* en répétant :

– Bas les armes ! seigneurs, bas les armes !

Mais il était trop tard. Le comte de Palomas était couché sur le gazon avec une estocade dans la poitrine, et Narciso de Cordoue gisait évanoui sur le sable.

Au moment où Palomas tombait, Moncade avait donné du plat de son épée sur le crâne du gros Narciso en disant :

– Celui-ci nous gênerait.

Puis, saisissant par le bras Mendoze, tout étourdi de la chute de son adversaire, il l'avait entraîné derrière les orangers, pendant que les courtisans s'empressaient autour du jeune comte de Palomas. En suivant le cloître, et abrités qu'ils étaient par le feuillage des arbustes, les deux fugitifs avaient pu gagner le massif épais au centre duquel s'élevait le Sépulcre.

De là ils pouvaient entendre les clameurs des archers demandant à grands cris le meurtrier du comte de Palomas.

– Qu'on garde toutes les issues ! ordonnait le chef de l'escouade.

Moncade s'arrêta au bord du massif. Pour sortir de là il fallait traverser un espace découvert.

– Seigneur ! dit-il à Mendoze, je vous sauverai ou je perdrai mon nom.

– Qu'ai-je donc fait pour mériter l'amitié d'un homme tel que vous, seigneur ? demanda Ramire, cédant à son étonnement, malgré le grand péril qui le pressait de toutes parts.

Moncade tourna vers lui ce regard singulier et inexplicable qui avait déjà causé tant de surprise à notre jeune bachelier.

Moncade montra du doigt la branche de myrte, déjà desséchée qui ornait le sombrero de Mendoze.

Et, au lieu de répondre :

– En avant ! s'écria-t-il, nous nous expliquerons plus tard. Suivez-moi seulement, seigneur Mendoze ; où je passerai, passez !

Ils s'élancèrent tous deux en même temps.

– Sus ! sus ! s'écria le chef des archers, dès qu'ils eurent franchi la limite des cyprès.

L'escouade entière se précipita à leur poursuite.

L'établissement du seigneur Galfaros n'avait point d'issue du côté de l'ouest, où était situé le Sépulcre. C'eût été folie que d'essayer le passage de la galerie où restaient des sentinelles. Le dessein de Moncade était de pénétrer dans le propre logis de maître Galfaros, qui avait une sortie sur le parvis de Saint-Ildefonse. Il connaissait les êtres. Après avoir jeté la porte d'un coup de pied, car il ne s'agissait pas de s'attarder à ouvrir les serrures, – les archers étaient littéralement sur les talons des fugitifs, – après, disons-nous, avoir jeté bas la porte, Moncade s'engagea tête baissée dans le logis privé de Galfaros. Il le traversa en ligne directe, ne répondant mot aux cris épouvantés des servantes, qui fuyaient devant ces deux hommes tenant encore à la main leurs épées nues. La barre était mise à la porte donnant sur le parvis ; Moncade et Mendoze sautèrent par la fenêtre du rez-de-chaussée.

Mais l'alarme avait été donnée. Les alguazils et les archers grouillaient déjà dans la foule. Moncade repoussa, l'épée haute, les premiers qui se présentèrent, et s'ouvrit un passage jusqu'au perron où étaient les gueux.

Il y eut une scène de tumulte. La foule gênait les gens de l'hermandad, et cependant la foule criait tant qu'elle pouvait, comme elle entendait crier les archers :

– Sus ! sus au meurtrier du comte de Palomas !

– Arrêtez celui qui a tué le neveu de Sa Grâce, le comte duc d'Olivarès !

Moncade se retourna. Mendoze était auprès de lui. Une douzaine de pas les séparait de la force armée.

– Vieux siècle, dit le marquis à notre ami Picaros, ne vas-tu point nous donner un coup d'épaule ?

– Oh ! oh ! fit Gabacho, c'est notre dormeur de ce matin.

– À la rescousse, ô mes amis ! s'écria le centenaire ; nous n'avons pas encore digéré le déjeuner de Pescaire !

La jeune école était déjà en besogne. Domingo s'était jeté au devant du premier alguazil en criant d'une voix lamentable :

– Voulez vous achever un agonisant ?

Il avait une aune d'envergure, cet agonisant !

Escaramujo barra le passage à deux hallebardiers à l'aide d'une furieuse attaque d'épilepsie. Raspadillo, poussant de rauques hurlements, se pendit au cou d'un archer. Mazapan, roulant comme un vaisseau battu par la tempête, embarrassa ses béquilles dans le harnais de l'alferez. Quant au fretin, Maravedi, Cornejo et les autres, ils firent des prodiges dans les jambes de l'hermandad.

La vieille école, pendant cela, se formait en bataillon sacré sur les marches du perron, étageant ses effrayantes infirmités comme les marchands superposent leurs marchandises à l'étalage.

Et c'étaient en même temps des plaintes déchirantes, des râles d'agonie, des cris si poignants et si perçants que la foule se bouchait les oreilles.

Au milieu de ce tumulte, dont nulle description ne saurait donner l'idée, Moncade et Mendoze gagnèrent la porte de l'église. Moncade longea le bas-côté oriental et ressortit par la poterne de la Mère-de-Dieu.

On chantait la grand'messe. Mendoze put voir à l'entrée du chœur le profil perdu d'Isabel agenouillée.

La poterne donnait sur une rue étroite. Moncade la suivit au pas de course et ne s'arrêta que devant la façade d'un palais de noble apparence, situé à l'angle de la place de Tous-les-Saints.

– Veuillez entrer, seigneur Mendoze, dit-il en se découvrant près du seuil ; vous êtes en sûreté, car c'est ici la maison de mon père.

Il parla bas à un vieux serviteur, qui se plaça aussitôt, l'espingole au poing, à l'entrée du vestibule.

La place et les rues environnantes étaient du reste tranquilles. On n'avait sans doute pas encore trouvé la trace des deux fugitifs.

Mendoze monta, en compagnie du marquis, le large escalier gothique qui desservait cette antique demeure. Il fut introduit dans un vaste corps de logis donnant sur d'immenses jardins, qui contenait les appartements privés du jeune marquis de Pescaire.

Celui-ci ferma la porte à double tour.

Cela fait, il se mit en face de Mendoze et lui demanda brusquement :

– Don Luiz est-il mort ou vivant ?

Il y avait déjà du temps que Ramire attribuait à un malentendu la singulière conduite du marquis de Pescaire.

– Seigneur, lui répondit-il, dussiez-vous m'abandonner à ceux qui me poursuivent, je ne peux pas prolonger davantage votre erreur. Je suis Ramire de Mendoze, fils d'un honnête gentilhomme des environs de Placentia, dans la province d'Estramadure. Je n'ai jamais porté d'autre nom. Mon pauvre costume n'est pas un déguisement. Je sais au pays d'où je viens plusieurs hidalgos du nom de don Luiz, mais aucun n'est de ma connaissance.

Moncade souriait en le regardant. Il toucha du doigt la branche de myrte qui était passée dans le cordon du sombrero de Mendoze.

– Et sans doute, prononça-t-il tout bas avec un peu de sarcasme dans l'accent, vous avez mis cette branche à votre chapeau par hasard ?

Mendoze rougit et ne répondit point.

– Dans l'Estramadure, reprit Pescaire, toujours railleur, c'est peut-être la mode de mettre ainsi un rameau au lieu de panache ?

– Seigneur, répliqua enfin Mendoze, j'ai ouï dire que les gentilshommes de notre pays ont parfois cette fierté mal placée de mentir pour dissimuler leur indigence. À l'effort que je suis obligé de faire, je sens que cette vaine gloriole peut bien exister en moi pour un peu. Cependant je n'y céderai point, seigneur, et je vais vous dire la chose telle qu'elle est. À la place de la plume usée, il y avait un trou au feutre de mon sombrero. J'ai jeté la plume qui avait fini son service, et pour cacher le trou, j'ai mis la branche.

Tout on parlant, il s'était découvert et montrait son feutre comme preuve à l'appui.

– Par le Dieu vivant ! s'écria Moncade avec admiration, voilà un habile homme !

Il tourna le dos et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

– Mon compagnon, dit-il tout à coup en revenant vers Mendoze, votre discrétion est louable, et je n'ai point à m'en formaliser. Ayons pour entendu que vous êtes don Ramire de Mendoze, fils d'un honnête gentilhomme des environs de Placentia ; admettons également que vous ayez pris fait et cause à tout hasard pour la fille de Medina-Celi contre le neveu d'Olivarès ; laissons de côté la branche de myrte et faisons trêve aux questions qui, de l'humeur dont je vous vois, n'auraient point de réponse ; il n'en reste pas moins certain que vous avez une méchante affaire sur les bras, et que vous n'êtes pas venu à Séville pour cueillir des oranges.

– Non, seigneur, repartit vivement le jeune bachelier ; ou tout au moins si je suis venu à Séville sans but bien arrêté, j'y ai trouvé un devoir à remplir.

– Avez-vous déjà communiqué avec quelqu'un ?

– Je n'ai parlé à personne qu'au comte de Palomas, seigneur.

Moncade secoua la tête lentement.

Sans plus rien dire, il passa dans la pièce voisine et en rapporta un costume complet de cavalier. Par la porte ouverte, une sourde rumeur commençait à monter dans la rue.

– S'il vous plaît de changer d'habits, reprit Moncade, je serai votre chambellan.

– Pourquoi changer d'habits ? demanda Mendoze.

Le marquis fit un mouvement d'impatience. Il entraîna son compagnon dans la garde-robe dont la fenêtre s'ouvrait sur la place de Tous-les-Saints. Au travers des jalousies baissées, les paroles passaient distinctement.

– Un justaucorps de buffle, disait on.

– Un manteau de gueux…

– Un sombrero en lambeaux…

– Je vous comprends, seigneur, fit Mendoze. Sous les habits que je porte, je serais reconnu.

– Sur mon honneur ! s'écria Pescaire, vous n'avez qu'un défaut, mon maître, c'est de pousser l'art du comédien jusqu'à ses dernières limites. Voyons, à la besogne.

Mendoze restait devant lui, rouge et les yeux baissés.

– Voyons ! répéta Pescaire.

– Seigneur, dit le jeune bachelier avec embarras et chagrin, j'ai la certitude que je profite ici d'une erreur. Je dois vous avouer que je n'ai aucun moyen de vous témoigner ma reconnaissance.

– Payer mes habits, vous voulez dire ? reprit Pescaire en riant. Allons ! il faut vous prendre tel que vous êtes… Vous me les devrez, seigneur Mendoze.

– Si un autre intérêt que le mien n'était pas en jeu, seigneur marquis…

– Vous êtes fier, voilà une chose convenue. Mes habits valent, je suppose, dix pistoles ; seigneur Mendoze, vous êtes mon débiteur de dix pistoles. La reconnaissance n'a rien à faire là-dedans.

Le jeune bachelier lui tendit la main d'un mouvement involontaire et serra la sienne avec émotion.

– Est-ce bien à Ramire de Mendoze que vous rendez service ? demanda-t-il.

– De tout cœur, mon jeune compagnon !

La toilette fut beaucoup moins longue que la discussion préliminaire. En trois minutes, Mendoze fut habillé de pied en cap. Sous ces nouveaux vêtements il avait une si noble et si gracieuse tournure, que Moncade ne put s'empêcher de lui dire en souriant :

– Seigneur Mendoze, ce déguisement vous sied comme si vous l'aviez porté toute votre vie. N'avez-vous aucun papier dans votre ancien harnais ?

– Aucun, seigneur.

– Désirez-vous aussi changer d'épée.

– À Dieu ne plaise ! répondit vivement le jeune bachelier : celle-ci me vient de mon père.

Moncade appela un de ses valets et lui dit :

– Ruy, mon cheval de main à la poterne !

Au dehors, la rumeur augmentait.

– Ils vont demander l'entrée du palais, reprit Moncade ; il est temps de nous séparer : venez.

Tous deux gagnèrent les jardins par un escalier dérobé. Au bout du jardin une porte s'ouvrait sur la rue de l'Amour-de-Dieu. Moncade mit la clef dans la serrure. Avant de chasser le pène, il demanda :

– Connaissez-vous la ville ?

– En aucune façon, répondit Mendoze.

– Où voulez-vous aller ?

– Hors des murs.

– Par quelle porte vous plait-il de sortir de l'enceinte ?

– Par la porte qui mène à Alcala de Guadaïra, repartit Mendoze.

Moncade, qui avait donné déjà un tour à la serrure, lâcha la clef et mit sa main sur l'épaule du jeune bachelier.

– Alcala de Guadaïra ! répéta-t-il lentement.

Puis le couvrant d'un regard fixe et perçant, il ajouta très bas :

– Sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour des trois éperons d'or, sur l'écusson d'azur ?

Mendoze recula. Il porta la main à sa poitrine.

– Vous avez vu… commença-t-il.

Mais il se souvint que sa chemise fermée couvrait le médaillon de la morte.

Moncade le regardait toujours.

– Au nom de Dieu et de la Vierge, dit-il seulement, répondez !

– Il y a, balbutia Ramire, *Para aguijar a haron*.

Moncade le prit dans ses bras et lui donna l'accolade par trois fois.

– Frère, prononça-t-il avec lenteur, que le ciel te protège ! ton secret est sans doute pour ceux qui le méritent mieux que moi.

La poterne roula sur ses gonds. Ruy attendait avec un beau cheval tout sellé. Moncade pressa une dernière fois les mains de Ramire de plus en plus ébahi, et commanda au valet :

– Conduis ce gentilhomme jusqu'à la Puerta Real !

VIII

TROIS HOMMES D'ÉTAT

C'était dans la galerie d'Alliazan ou mieux d'Ali-Hassan, à l'Alcazar de Séville. Les derniers souffles de la brise matinière faisaient voltiger encore les draperies légères et incessamment mouillées qui protégeaient l'appartement ministériel contre le soleil de midi. Le ministre favori occupait en effet, pendant le séjour du roi dans la capitale de l'Andalousie, cette partie du palais connue sous le nom des galeries et salles d'Alliazan.

L'heure redoutée de la méridienne approchait. Les pompes envoyaient aux draperies l'eau fraîche et parfumée ; mais, malgré leur effort, l'air allait s'échauffant et s'alourdissant. Déjà les oiseaux avaient cessé leur ramage sous les lenstiques de la cour des Marionnettes, et ces voiles légers qui, tout à l'heure, flottaient à la brise, ne soulevaient plus qu'avec peine leurs plis appesantis et paresseux.

La partialité des bonnes gens de Séville ne va pas jusqu'à comparer l'Alcazar à l'Alhambra, mais les habitants de la très noble et très loyale cité, amis effrénés des locutions proverbiales, se consolent en disant : « Si l'Alhambra n'existait pas, l'Alcazar serait la merveille du monde ».

La salle où nous entrons était grande et haute, ouverte des deux côtés au nord et au midi, sur les jardins du roi et sur la cour des Marionnettes. Rien n'avait été changé dans sa décoration moresque. Chaque fenêtre ou arcade, en forme d'ogive à cœur, colorait ses festons d'un jaune vif où couraient des vermi-

culaires bleu foncé. À l'intérieur c'était un système d'arabesques, bleu sur noir, qui s'égaraient en mille jeux, sur un fond brouillé de feuillages et de fleurs.

Par les arcades du midi on découvrait les parterres avec leurs longues perspectives d'eau jaillissantes, éparpillant au soleil l'or et les diamants de leurs gerbes, parmi les bosquets d'orangers, de cédrats, de bigaradiers et de lauriers, dont les molles émanations enivraient l'air. Par les ogives du nord, l'œil suivait le profil des galeries occidentales et embrassait dans leur féerique ensemble toutes les audaces de cette architecture qui est un poème ou un rêve.

Quelque chose cependant gâtait la fantastique et splendide harmonie de ces aspects. Au centre de la cour, à la place où naguère le grand jet d'eau s'élançait de son bassin de porphyre, estimé par Garcia au prix d'une province, une lourde statue, blanche et neuve, se dressait sur son piédestal de marbre gris. C'était Philippe IV, à cheval, comme on pouvait le voir à l'inscription latine gravée en lettres d'or sur le socle et qui portait :

PHILIPPO MAGNO

Il était grand décidément, de par son favori, ce pauvre roi battu sur toutes les coutures !

Onze heures venaient de sonner au carillon de la cathédrale. Dans l'angle de la dernière ogive, du côté du nord, deux hommes étaient réunis. Derrière eux, une armée de valets achevaient d'arroser le péristyle de la galerie principale qui rejoignait l'oratoire et les appartements du roi. Un énorme paravent de lampas isolait nos deux personnages et les plaçait dans une sorte de cabinet clos des trois côtés.

C'était un vieillard à barbe blanche et un homme d'âge viril dont le front basané disparaissait presque sous une forêt de cheveux noirs, tressés et roulés dans une chaîne d'or.

Le vieillard se tenait debout, droit et roide. Il y avait en lui je ne sais quels tressaillements frileux, malgré la chaleur qui devenait accablante.

Sa physionomie, en dépit de son grand front chauve et de la coupe austère de sa barbe, avait une sorte de débonnaireté sénile. Sa main tremblotante s'appuyait sur une haute canne d'ébène. Il portait sur son pourpoint noir le cordon majeur de la Toison d'or, rouge en mémoire du martyre de Saint-André. Au cordon, selon la règle, pendait le mouton d'or à la sous-ventrière émaillée.

L'autre était assis devant une table couverte de livres à la reliure antique, et la plupart chargés de lourds fermoirs de métal. En face de lui était un parchemin déroulé, couvert d'écriture arabe ; en marge on voyait de longues colonnes de chiffres.

Celui-là était beau, bien que sa physionomie eût une expression de ruse sauvage. Il y avait quelque chose du type maure dans l'ensemble de sa personne : front haut et caractérisé fortement, pommettes saillantes, nez hardiment relié aux arcades sourcilières, lèvres minces et finement arrêtées, menton pointu, mais vigoureux, cou long, attaché de biais entre deux épaules robustes.

Auprès de cet homme, il y avait un turban de laine transparente et douce. Son costume était riche et gracieux autant que celui du vieillard se montrait austère et sombre.

Vous n'eussiez trouvé, du reste, aucune espèce de ressemblance entre l'accoutrement de ce vieux seigneur, qui semblait un vivant portrait de Velasquez, et la toilette sémillante de nos

courtisans du Sépulcre. Ceux-ci singeaient le débraillé français, celui-là se cramponnait à l'ancienne roideur castillane. Il y avait un siècle entre eux deux.

Ce vieux seigneur, souriant tout doucement dans son immense fraise empesée, comme la tête de Saint-Jean Baptiste pleurait dans son plat, ce vieux seigneur n'était autre que l'oncle maternel du ministre favori du roi. Il avait nom Bernard de Zuniga. Il était, depuis seize ans, président des conseils de Sa Majesté Catholique.

Il était né en 1560, et avait par conséquent quatre-vingt deux ans à l'époque où se passe notre histoire. La seule passion qui eût résisté chez lui aux atteintes du grand âge se résumait en ceci : garder son titre de premier ministre.

Nous disons à dessein son titre, car son neveu gouvernait de fait depuis plus de douze ans. Son compagnon, à la figure intelligente et farouche, était un Maure de Tanger, sorcier de son métier, et connu sous le nom de Moghrab.

Moghrab était à la fois le médecin, l'augure et le confident du respectable Bernard de Zuniga.

Moghrab ne se gênait pas du tout pour lire dans les astres. Il devinait la destinée sur la seule inspection de la main. Ses ancêtres, qui étaient d'illustres sorciers, lui avaient transmis la science des nombres, et Séville tout entier aurait pu témoigner qu'il connaissait l'art de prédire les éclipses.

Sans le vénérable Zuniga, son patron, Moghrab eût fait depuis longtemps connaissance avec le bûcher.

Il avait une plume à la main et traçait des chiffres sur la marge de son manuscrit, avec une prestesse incroyable.

– Toujours le même résultat ! dit-il enfin en lâchant la plume avec fatigue ; le premier calcul était bon.

– Tu n'as pas voulu encore me faire part de ta découverte, Moghrab, mon savant ami, répliqua le vieux ministre d'un ton caressant.

Le Maure tourna vers lui ses yeux longs, voilés à demi par de larges paupières.

– Les réponses du livre des destinées sont parfois si étranges, prononça-t-il entre ses dents, qu'on hésite à les divulguer.

Puis, laissant peser sur ses deux mains ouvertes son front qui semblait languir, il ajouta :

– Seigneur, allez voir si personne n'est à portée de nous entendre.

Le premier ministre de Philippe IV, sans se formaliser aucunement de cette injonction familière, mit ses jambes maigres en mouvement et, s'aidant de sa canne, fit le tour du paravent. Les valets arroseurs avaient presque achevé leur besogne. Ils étaient à l'autre extrémité de la galerie principale.

– Il n'y a personne, ami Moghrab, absolument personne, dit le vieux seigneur derrière le paravent. Mais je vais te rassurer tout à fait. Diego !

À l'appel de ce nom, l'un des valets accourut.

– Qu'une sentinelle soit posée à l'instant à la grand'porte de la galerie ! ordonna don Bernard de Zuniga ; défense d'entrer : on travaille ici pour le service du roi.

Le valet s'inclina et se retira.

De l'autre côté du paravent, Moghrab s'était renversé la tête sur le dossier de son fauteuil, et montrait la double rangée de ses dents blanches en un sourire moqueur.

Don Bernard de Zuniga revint, manœuvrant tout d'une pièce ses deux jambes et sa canne, aussi longues, aussi roides les unes que les autres. Quand il doubla le paravent, Moghrab dardait au plafond son regard inspiré.

– Que Votre Seigneurie m'interroge, dit-il d'une voix sourde : je répondrai.

– Mon neveu ! s'écria don Bernard, mon neveu d'abord, que j'aime cent fois, mille fois plus que moi-même ! mon neveu Olivarès, l'honneur de notre maison et la gloire de l'Espagne !

– Votre neveu est menacé, répliqua froidement le sorcier.

– De quoi ? de mort ?

– Pour les favoris, seigneur, la chute amène la mort.

– C'est vrai cela ! c'est vrai ! s'écria le vieillard, qui ne parut pas autrement affecté du malheur prédit à son neveu, l'honneur de sa maison, et qu'il aimait mille fois plus que lui-même ; quiconque a possédé le pouvoir… Mais explique-toi, Moghrab, trésor de science et de sagesse. Tu crois que mon illustre neveu tombera ?

– J'en suis sûr, répondit le Maure.

– Tes calculs te l'ont dit ?

– En toutes lettres. Ma dernière équation réduite et l'inconnue dégagée ne peuvent laisser absolument aucun doute à ce sujet.

– Et ce ne serait pas une disgrâce passagère ?

– La disgrâce du comte-duc ne finira qu'avec sa vie.

Le vieux ministre prit un siège et s'assit. Il était triste.

– Ce que c'est que nous ! murmura-t-il ; mais faut-il exprimer ma pensée sans détour ? On le peut avec toi, Moghrab ; tu es fidèle comme l'acier. Et d'ailleurs, quand on ne dit pas la vérité, tu la devines. Eh bien ! Moghrab, vois-tu, mon cher neveu n'était pas tout à fait à la hauteur de sa fortune politique. C'est un esprit sérieux, mais un peu étroit. Son instruction est celle d'un pédant, non point d'un homme d'État. Ce que vous appelez sa fermeté, vous autres, c'est tout uniment de l'obstination. On ne gouverne pas les empires avec du grec et du latin, mon ami Moghrab. Moi, qui te parle, je ne sais ni le latin ni le grec.

Tu m'entends bien, reprit-il avec une sorte d'effroi ; cela n'empêche pas mon neveu d'avoir beaucoup de génie. En somme, il n'est pas encore renversé ; mais, entre nous, sa disgrâce m'affligera plus qu'elle ne m'étonnera. Sais-tu le nom de son successeur, Moghrab ?

Ceci fut demandé d'un ton confidentiel, et don Bernard de Zuniga rapprocha son fauteuil.

Moghrab laissa voir sur son visage cette lassitude ennuyée des oracles.

– Ne vous l'ai-je pas dit déjà deux fois, seigneur ? répliqua-t-il.

– Tu m'as donné deux logogriphes à deviner, mon savant prophète, repartit le ministre ; les sibylles de l'antiquité ne répondaient jamais autrement, je sais cela… mais je veux les points sur les *i* pour une affaire de cette importance…

– Seigneur, je ne puis que vous répéter ce que par deux fois je vous ai dit : Le successeur du comte-duc a dans son nom toutes les lettres du mot paresseux (*haron*) moins une.

– Haro ! s'écria don Bernard, vois si je suis habile à deviner !

– Je ne vois pas d'autres noms qu'on puisse former avec ces quatre lettres : A. H. O. R., prononça gravement le Maure.

– Voyons ! fit don Bernard qui trempa la plume dans l'encre, Ahor, ce n'est pas un nom ; Hora, c'est un mot latin : Raho, Roha… Haron ; mais il manque l'*n* pour notre affaire. Haro ! je ne vois que Haro. Tu es bien sûr de tes lettres !

– 209, chiffra Moghrab, 723, 19, 3894, tels sont les résultats fixes et invariables de toutes mes équations.

– Et cela signifie Haro, mon savant prophète ?

– Cela signifie A. H. O. R., dans l'état actuel du système astral.

– Demain ces lettres seraient donc représentées par d'autres nombres ?

– Assurément, répondit Moghrab qui ne cacha point son dédaigneux sourire.

– Et hier ?

– Hier, nous avions 206, 737, 18 1/2, 3, 100…

– Et ces nombres différents désignaient ?…

– Toujours A. H. O. R.

Le vieux ministre pressa ses tempes dépouillées à deux mains.

– Quelle science ! s'écria-t-il terrassé par son admiration ; quelle science !

Moghrab ferma les yeux et prit l'attitude de la contemplation. Don Bernard jetait sur lui des œillades qui n'étaient pas exemptes d'effroi. Tout à coup son front se dérida.

– Grâce au ciel, dit-il en se parlant à lui-même, je suis aussi l'oncle des Haro. J'ai payé deux fois les dettes de ce jeune et cher neveu don Juan… avec l'argent de Sa Majesté, il est vrai, mais enfin c'est moi qui ai signé l'ordonnance. Tu penses bien qu'il s'agit de don Juan, comte de Palomas, mon neveu, n'est-ce pas, Moghrab ?

– Je n'en sais rien, répondit sèchement celui-ci.

– Ne peux-tu le savoir ?

– Par le calcul, si fait.

– Alors, calcule, mon savant ami !

Moghrab secoua la tête.

– J'ai mis trois mois, dit-il, à trouver les quatre lettres du nom de Haro.

– Trois mois ! trois mois ! grommela don Bernard ; c'est du temps ! D'ici là, que d'eau coulera sous le pont du Guadalquivir ! Et, chemin faisant, tu n'a rien trouvé pour le nom de baptême ?

– Je sais, répondit le Maure, qu'il se compose de quatre lettres comme le nom de famille.

– Juan ! s'écria le vieillard en se levant ; quatre lettres ! c'est assez clair, je pense ! Vierge sainte ! Ce Pedro Gil est un honnête homme ! Mon neveu se souviendra que j'ai signé le brevet qui l'a fait comte de Palomas. Et ce mariage ! Vive Dieu ! Pedro Gil vaut son pesant d'or ! Il n'est pas dans toute l'Espagne un parti semblable. Et mon neveu Juan ne sait pas encore qu'il sera ministre. Je crois, à vrai dire, que le cher enfant ne sait rien faire de ses dix doigts ni de sa tête… mais la place de premier ministre donne incontestablement du génie. Je lui en ferai, du génie, pourvu qu'il me laisse l'expédition des affaires. On fait tout ce qu'on veut. On a bien fait un grand prince avec…

Il s'arrêta. Son regard était fixé sur l'inscription latine de la statue de Philippe IV.

Moghrab dit :

– Juan a quatre lettres, c'est vrai, mais Blas aussi, aussi Elia, aussi José, Léon, Luiz, Luca, Oton : et il y a en Espagne autant de Haro que de pommes d'or à cet arbre.

Son doigt désignait, dans la cour des Marionnettes, un oranger énorme qui ployait sous la charge de ses fruits.

Trois coups discrets furent frappés à une petite porte dérobée qui se trouvait dans l'enceinte même formée par le paravent. Moghrab fit disparaître le parchemin chargé de grimoires et le remplaça par un immense cahier, en tête duquel étaient

tracés les mots : GRÂCES DU ROI. Don Bernard ouvrit la petite porte. Deux nouveaux portraits de famille, à fraise et à haut-de-chausses du temps de Philippe II, se montrèrent au seuil.

Leurs regards se fixèrent tout de suite sur l'Africain Moghrab, qui baissa les yeux et prit un air impassible.

– Bonnes nouvelles ! s'écria don Bernard en les voyant ; mes très chers cousins, bonnes nouvelles !

Les nouveaux venus avaient des figures d'une aune. L'un d'eux était un tout petit homme d'une maigreur extraordinaire, mais droit comme une règle et vif en ces mouvements ; il ressemblait à don Bernard comme une réduction rappelle un tableau : c'était don Baltazar de Zuniga y Alcoy, président de l'audience de Séville ; l'autre avait, pour un Espagnol, de très honorables mollets et une prestance assez ronde. Vous l'eussiez pris plutôt pour un bourgmestre flamand que pour un homme de guerre, fils des preux de Castille. Il s'appelait don Pascual de Haro, marquis de Jumilla, et commandait les gardes du roi.

Don Balthazar avait l'honneur d'être le beau-père du comte-duc, qui ne l'aimait point.

Nos trois seigneurs se donnèrent l'accolade, savoir : don Bernard radieux, les deux nouveaux venus la détresse peinte sur le visage. Avant qu'ils eussent pu échanger une parole, la hallebarde du miquelet en faction au bout de la galerie sonna sur la mosaïque, et la grande porte s'ouvrit à deux battants avec fracas.

– Sa Grâce, mon neveu ! dit don Bernard, qui étala plusieurs décrets en vue sur la table.

– Pas un mot ! ajouta don Balthazar de Alcoy en mettant un doigt sur sa bouche.

Ils vinrent se ranger en haie tous les trois sous l'arcade qui joignait la salle à la galerie.

Le favori du roi traversait déjà celle-ci, précédé par son huissier et ses gardes, suivi par son page, qui portait son livre d'heures.

C'était un homme de moyenne taille, les épaules un peu hautes et le cou vigoureusement emmanché. Son pourpoint de velours noir à taillades ne dissimulait point, malgré son ampleur, une légère déviation des muscles dorsaux ; les jambes étaient espagnoles dans la force du terme : genoux prononcés, tibias tranchants comme l'arête d'un prisme. La tête avait de la noblesse et s'encadrait bien entre deux belles masses de cheveux noirs qui commençaient à peine à grisonner.

Mais l'œil était ardent, inquiet, fiévreux. L'inflammation des paupières contrastait avec la pâleur presque livide de la face. Cet homme devait souffrir d'une maladie cruelle ou d'une passion plus cruelle que la maladie.

Il marchait d'un pas solennel et en quelque sorte rythmé. La marche de son escorte se réglait sur la sienne, ce qui donnait à son passage l'apparence d'une procession.

Nos trois seigneurs, à première vue, semblaient ne pas pouvoir plier sans se casser. À l'approche du favori, vous les eussiez vus cependant s'incliner tous les trois comme si leur colonne vertébrale eût été de baleine ou d'osier.

– Bonjour, bonjour, fit le comte-duc en saluant de la main seulement ; que Dieu garde vos seigneuries ! J'étais au banc du roi à la cathédrale ; le roi a pris de mon eau bénite. Le roi est en bonne humeur ; il m'a parlé de tous mes amis : que Dieu bénisse Sa Majesté, seigneurs !

Don Bernard et ses compagnons s'étaient redressés. Ils firent de nouveau le plongeon.

– Oserai-je prier mon illustre neveu de me fournir des nouvelles de sa santé précieuse ? demanda don Bernard.

– Solide comme un chêne, notre oncle, répondit le comte-duc ; le roi m'a donné deux fois la main.

– Ma fille Inès, la noble duchesse ?… commença don Balthazar en avançant d'un pas.

– Bien, bien, seigneur de Zuniga y Alcoy, interrompit Olivarès en reculant d'une distance égale ; nous n'avons pas oublié que nous sommes votre gendre. Le roi a été charmant… charmant ! Par le saint Calvaire ! nos perfides ennemis verront avant peu ce que nous valons.

Son œil avait des éclats sombres parmi l'étrange pâleur de ses joues.

Par un geste qui lui était familier, il porta jusqu'à ses dents l'insigne de la Toison d'or qui pendait sur sa poitrine et mordilla le métal.

– Mon oncle, reprit-il, je suis bien aise de vous trouver en compagnie de ces dignes seigneurs. Vous vous occupez des affaires de l'Espagne. Ainsi font, je l'espère, tous ceux qui tiennent de près ou de loin à mon administration. Il sera parlé dans l'histoire de la manière dont nous avons tenu le pouvoir au milieu des circonstances les plus difficiles. Tout va bien, très bien. La France et l'Angleterre ont peur de nous. La dérisoire équipée de Lisbonne, qui a fait un roi nain, nous a valu plus de deux cents millions de réaux de confiscations. Le roi est content, le

roi est charmant, jamais le roi ne pourra se passer de moi. Je vous salue, seigneurs.

Pendant qu'il parlait, son regard inquiet et perçant interrogeait toutes les physionomies. Avant de continuer son chemin, il dit :

– Je vais, moi aussi, m'occuper des affaires publiques.

Puis revenant après quelques pas, il saisit brusquement don Bernard par le revers de son pourpoint :

– Jour et nuit, dit-il tout bas avec une maladive volubilité, je travaille jour et nuit… notre oncle, vous verrez ! c'est bardé de citations latines savamment appropriées ! Mes misérables ennemis se traîneront dans la poussière à mes pieds. Il y a déjà trois cents pages in-folio ; c'est intitulé : *Nicandro ó antidota contra las calomnias*… comprenez-vous ? Nicandre. Ce nom signifie vainqueur des hommes, c'est moi : antidote contre les calomnies… vous verrez, notre oncle, vous verrez ! Seigneurs, le roi est grand !

Les hallebardes sonnèrent sur les dalles. La procession recommença. Le favori, roide et hautain, reprenait sa marche solennelle. Il disparut avec sa suite par la porte du fond, donnant entrée dans ses appartements privés.

– Comment le roi ne serait-il pas grand ? dit tout bas l'étique et basset président de l'audience au robuste commandant des gardes : voici l'un de ses deux ministres qui a passé toute sa matinée avec un diseur de bonne aventure, et l'autre qui travaille nuit et jour à un pamphlet. Richelieu et Buckingham n'ont qu'à se bien garer !

Le commandant eut un gros rire.

– Je m'aperçois bien que vous raillez, Alcoy ! dit-il ; ah ! ah ! oui, oui. Tenons-nous bien nous deux, et nous arriverons. Avez-vous causé avec ce Moghrab ?

– Ce matin même, répondit le président de l'audience ; mais, chut ! voici Saturne qui revient.

Les rieurs, à la cour d'Espagne, avaient donné des surnoms aux deux ministres de Sa Majesté Catholique. En mémoire de la grande révolution mythologique qui avait forcé autrefois l'aïeul des dieux à abdiquer le pouvoir en faveur de son fils, ils appelaient l'oncle Saturne et le neveu Jupin.

Le vieux Bernard de Zuniga avait fait quelques pas à la conduite de son neveu. En revenant, il grommelait avec compassion :

– Un homme d'État s'occuper de semblables misères ! Seigneurs, interrompit-il, que je vous fasse part de mes nouvelles : Notre neveu de Palomas est notre arche de salut, décidément…

Don Pascual l'arrêta court en disant :

– À l'heure qu'il est, notre neveu de Palomas a sans doute rendu le dernier soupir.

Don Bernard tressaillit comme s'il eût reçu un choc en pleine poitrine.

Puis, saisi d'une de ces puériles colères qui le prenaient à l'improviste, il s'élança derrière le paravent pour faire une querelle à Moghrab, son prophète.

Mais Moghrab avait disparu.

– Ah ! l'imposteur ! disait cependant le vieux ministre, 209… 723… 192… et que sais-je, moi ? Combien de semaines a-t-il été à trouver ces nombres ? Et je le paye, moi, avec de l'argent loyal et royal !

– Mon noble parent et ami, interrompit Alcoy, je vous préviens qu'il nous faut aviser, et sur l'heure ? Tout va de mal en pis. Le comte de Palomas, votre neveu, vient d'être mortellement blessé par un inconnu qui a su échapper jusqu'à présent aux poursuites de l'hermandad.

– Assassiné ! mon neveu !

– Non pas ! blessé en duel ! en plein jour, au milieu de Séville, pendant qu'on chantait la messe à dix pas de là, en l'église de Saint-Ildefonse !

– Et pendant que la foule acclamait, sur la place de Jérusalem, la femme et la fille de Medina-Celi, plus haut et mieux que le roi lui-même !

Ce fut don Pascual de Haro qui dit cela, couramment et en homme qui a sa leçon faite.

Balthazar d'Alcoy reprit gravement :

– Ce ne sont plus des symptômes, c'est une maladie déclarée. Nous avons la certitude complète que la conjuration de Catalogne a des ramifications jusque dans Séville.

– Hier soir, reprit Pascual, le roi a passé deux hommes chez la reine. Ah ! ah ! c'est certain.

– Sandoval y était, prononça lentement le maigre Balthazar.

– L'ancien connétable de Castille aussi, par Notre-Dame du Carmel ? bredouilla l'ancien commandant des gardes.

– Et l'on a parlé d'affaires, ajouta le petit magistrat.

– Oui bien ! appuya don Pascual ; c'est certain ; on a parlé d'affaires.

Le vieux ministre s'éventait avec son mouchoir. Le sang qui lui montait au cerveau ne pouvait rougir son jaune visage, mais il étouffait.

– Voyons, voyons, seigneurs, dit-il, mettons un peu d'ordre dans nos désastres. Personnellement, je suis le dévoué serviteur de Sa Majesté la reine. Dieu sait quels sentiments bienveillants m'animent à l'endroit de cette illustre maison de Sandoval. Et quant à l'ancien connétable de Castille, c'est de la vénération que je professe pour lui. Écoutez donc : en définitive, si mon neveu Gaspard a réellement fait son temps…

– Il s'agit bien du comte-duc ! s'écria aigrement Alcoy.

– Que nous importe celui-là ? fit don Pascual en fidèle écho.

– Égoïsme, incapacité, vanité, reprit le bilieux président, voilà son bilan.

– Fi ! Alcoy, fi ! répliqua le vieux ministre ; parler ainsi de son propre gendre avant qu'il soit tout à fait tombé ! Moi, je conserve pour lui jusqu'à voir, un très parfait dévouement. Soyons juste : ce n'est pas un grand homme de guerre, et peut-être n'a-t-il pas montré dans les négociations toute la dextérité désirable ; mais il sait la langue grecque, seigneurs, et il est ferré sur les lettres latines. Point de passion, je vous prie ; n'apportons ici que le calme vouloir de conserver nos positions

respectives, voire de les améliorer, si faire se peut. Cette conjuration de Catalogne, vous le savez, devait nous être de quelque utilité. Nous espérions…

– Elle sera notre perte ! interrompit Alcoy, nous n'en sommes pas les maîtres, les fils nous en échappent. Je donne ma démission et je me retire dans mes terres.

– Moi, dit Pascual, je passe en Flandre, où la vie est bonne.

– Et moi, s'écria don Bernard qui grandit tout à coup, haut comme un père conscrit de Rome au temps de Brennus, je meurs à mon poste, mes chers seigneurs. À quoi bon vivre quand on n'a plus la signature ? Il y a dix-sept ans que j'expédie. Qu'un autre pense et dirige, peu m'importe, mais je veux expédier. De par tous les saints, désertez si vous le voulez ; moi, je me cramponne à ma chaise curule, et je signe jusqu'à mon dernier soupir !

Don Balthazar de Alcoy se dressa devant lui comme un petit serpent.

– Et garderiez-vous ainsi cette résolution héroïque, demanda-t-il avec un ricanement amer, si le duc de Medina-Celi devenait premier ministre du roi ?

Zuniga se retint au dossier de son fauteuil pour ne point tomber à la renverse.

– Medina-Celi, balbutia-t-il, celui-là ne nous pardonnerait pas… mais il est prisonnier !

– Pedro Gil est un traître ! interrompit Alcoy avec un éclat de voix.

– Un traître, ajouta don Pascual, je l'ai toujours dit.

– Et nous en avons désormais les preuves, ajouta le président de l'audience.

Trois coups secs et régulièrement espacés furent frappés à la porte par où Balthazar de Alcoy et don Pascual de Haro étaient entrés.

– Le voici, prononça tout bas le vieux ministre.

Puis il ajouta, en un mouvement soudain de courroux :

– Mes seigneurs, si nous le faisions pendre ?

– Ouvrez plutôt, dit une voix railleuse de l'autre côté de la porte, on entend tout, d'ici. Vive Dieu ! s'il m'avait plu d'aller chercher des témoins, ce n'est pas pour moi qu'eût été la potence.

Nos trois hommes d'État se regardèrent.

– Cette grande masure mauresque est détestable pour délibérer ? murmura don Bernard de Zuniga.

Et Alcoy ajouta tout bas :

– Allons ! ouvrez à ce coquin !

Le vieux ministre ne savait plus où il en était. Il ouvrit la porte et balbutia :

– Tu sais bien, ami Pedro Gil, que nous te regardons tous comme un fidèle serviteur. Quant à notre dévouement à la personne du roi et aux intérêts du comte-duc, mon neveu…

– Mettez-vous seulement un peu plus loin de la porte quand vous parlerez de cela, dit le nouvel arrivant qui entra le chapeau sur la tête.

C'était bien notre homme de la place de Jérusalem, celui qui avait eu la nuit précédente, avec le boucher Trasdoblo, cet entretien caractéristique.

Le grand jour ne lui était point favorable et faisait ressortir énergiquement sa méchante mine. Sa figure large, entourée d'une barbe inégale et grisonnante, avait des tons terreux, sur lesquels tranchaient des plaques rouges. L'un de ses yeux se fermait à demi, cachant mal une prunelle déteinte et louche ; l'autre, au contraire, avait des regards flamboyants. Son cou de taureau, ses épaules carrées et ses jambes arc-boutées solidement annonçaient une force peu commune. Sa physionomie avait cette double expression de servilité et d'insolence qui se rencontre si communément au bas bout des hiérarchies gouvernementales.

Le malheur des temps avait fait de lui un homme important. Il voulait monter encore. Comme son intelligence était à la hauteur de ses vices, il avait chance de faire bonne pêche en ces eaux troubles.

Il adressa un salut souriant au ministre, et marcha droit aux deux autres dignitaires.

– De quoi m'accusez-vous, mes seigneurs ? leur demanda-t-il à haute voix.

– Au fait, demanda don Bernard, de quoi l'accusez-vous, ce brave Pedro Gil ?

– Nous l'accusons de trahison, répondit Balthazar de Alcoy, et chacun de nous a ses preuves.

Don Pascual approuva d'un signe de tête.

– Fournissez donc vos preuves, dit Pedro Gil, qui s'assit tranquillement devant la table, à la place occupée naguère par Moghrab, afin que le noble Zuniga, mon patron, me puisse faire pendre en toute sûreté de conscience.

– Plaisanterie, Pedro, plaisanterie ! s'empressa de protester don Bernard ; diable ! pendre un oïdor, mon ami !

Il ajouta en se penchant à son oreille :

– Il faut bien hurler avec les loups. As-tu rencontré Moghrab ?

– Je l'ai laissé au chevet du comte de Palomas, répondit l'ancien intendant.

Don Pascual et Bernard de Alcoy se rapprochèrent.

– Il paraît que notre bien-aimé neveu don Juan n'a pas encore rendu le dernier soupir, dit le ministre en jetant à ses deux parents un regard de triomphe.

– On nous avait affirmé… commença le président de l'audience.

Pedro Gil haussa les épaules.

– Je vous affirme, moi, répliqua-t-il, que demain, s'il le faut, don Juan de Haro, comte de Palomas, montera à cheval.

– Tant mieux ! balbutia don Pascual, certes, certes !

Zuniga se frottait les mains énergiquement.

– Moghrab est un excellent garçon, s'écria-t-il, et un savant de premier ordre ; je savais bien que Moghrab ne pouvait pas se tromper. Par la Vierge sainte, seigneurs, je ne laisserais pas insulter devant moi cet honnête Pedro Gil. Le comte-duc a pour lui une estime toute particulière. Formulez vos griefs, je suis ministre du roi !

– Mettrez-vous ce drôle en balance avec nous, mon cousin ! demanda fièrement Alcoy.

– Formulez ! formulez ! Vous m'avez parlé fort irrévérencieusement tout à l'heure. Don Pascual de Haro, je vous permets de parler.

Don Pascual, déjà rouge de colère, dit en fermant ses gros poings :

– Cet homme abuse de votre faiblesse, mon cousin…

– Qu'appelez-vous ma faiblesse, seigneur ? interrompit don Bernard indigné ; voilà dix-sept ans que j'ai la signature !

– De votre loyauté, seigneur mon cousin, s'empressa de rectifier Alcoy ; il s'est introduit près de vous sous prétexte d'une affaire majeure : le mariage de votre neveu Juan avec l'héritière de Medina-Celi…

– Eh bien ! trouvez-vous l'idée si mauvaise ?… mettre à notre disposition une fortune quasi royale !

– D'abord, avec votre permission, cousin, riposta le président de l'audience, je doute que le comte de Palomas, qui est aussi mon neveu, et dont je fais grand cas assurément, soit à notre disposition. En admettant même que ce coup d'épée ne soit point mortel…

– Ce n'est qu'une égratignure ! s'écria le vieux ministre. Vous avez entendu Pedro. Mais vous n'avez pas la parole, Baltazar. Procédons par ordre. Nos heures appartiennent à l'Espagne. Vos griefs, don Pascual, vos griefs, et soyez court !

– Mes griefs, les voici, répliqua le commandant des gardes. Pedro Gil nous a extorqué un ordre de rappel de la duchesse Éléonor. Cela seul est une trahison.

– Il fallait la présence de la duchesse Éléonor à Séville, dit froidement l'ancien intendant de Medina.

– Pedro Gil, poursuivit don Pascual, nous a promis le consentement de ladite duchesse.

– Eh bien ? fit le ministre.

– Je me suis présenté aujourd'hui même à la maison de Pilate, répondit don Pascual ; j'ai interrogé la duchesse, dont voici le dernier mot : « Mettez en liberté sans condition le noble Hernan de Medina-Celi et nous aviserons. »

– Votre seigneurie a eu tort de se présenter chez la duchesse, dit Pedro Gil toujours impassible.

– Pourquoi cela ? demanda don Pascual qui fit un pas vers l'oïdor.

Le vieux ministre l'arrêta et répondit :

– Parce que vous êtes un vaillant soldat, mon cousin de Haro, mais, pour certaines négociations où il faut de la finesse… vous m'entendez… nous autres hommes de cabinet… Enfin, j'eusse préféré une démarche de Baltazar.

– Don Baltazar était occupé ailleurs, repartit durement le commandant des gardes ; j'ai fini, qu'il parle !

Alcoy sembla se recueillir. Il redressa sa courte taille et regarda le ministre en face.

– Seigneurs, je me suis rendu dans la soirée d'hier à la forteresse de Alcala de Guadaïra. En qualité de premier magistrat de la province, j'ai droit d'entrée dans les cellules des prisonniers d'État. Je me suis fait ouvrir celle de Medina-Celi, et je l'ai interrogé. Voici sa réponse textuelle : « Votre comte de Palomas est un parvenu, fils de parvenu. Je ne connais d'autres Haro que les fils de mon noble ami Louis de Haro, comte d'Aguilar, s'il a laissé des fils. Tant qu'il y aura dans mes veines une goutte du sang de mon père, Isabel de Medina-Celi ne sera point la femme de ce mignon. » Seigneurs, il m'a dit cela parlant à moi, Baltazar de Zuniga y Alcoy, oncle de don Juan et président de l'audience andalouse.

Le vieux ministre regarda Pedro Gil du coin de l'œil.

Pedro Gil dit :

– Sa Seigneurie a eu tort d'interroger le duc de Medina-Celi.

L'œil du vieux ministre se reporta aussitôt sur le président de l'audience.

Celui-ci poursuivit d'un ton de sarcasme :

– Je comprends tout le chagrin que ma démarche doit causer à ce fidèle serviteur, mais je n'ai pas fini et je prie Votre Excellence de ne pas perdre une seule de mes paroles. En revenant à Séville, j'ai reçu deux rapports, dont l'un explique assez bien

l'insolence du prisonnier. Il y a sous jeu une tentative d'évasion qui se rallie aux projets des révoltés de la Catalogne.

– Diable ! diable ! fit le ministre.

Pedro Gil se prit à sourire.

– Et l'autre rapport ? demanda Bernard de Zuniga, dont le front était devenu soucieux.

– L'autre rapport, mon cousin, accuse cet honnête homme d'avoir trempé dans ce même projet d'évasion.

Son doigt étendu montrait l'ancien intendant.

Celui-ci avait son bon œil grand ouvert. Il continuait de ricaner avec impertinence.

– Diable ! diable ! répéta le vieux Zuniga.

Puis, avec une violence soudaine :

– Pedro, je ne m'en dédie pas, s'écria-t-il, je crois que je vais te faire pendre !

– Et Moghrab aussi, alors, seigneur ?

– Et Moghrab aussi, Pedro. Vous pourriez bien être une paire de coquins tous les deux.

L'ancien intendant repoussa son fauteuil et promena son regard sur les trois hommes d'État.

– Or çà, seigneurs, demanda-t-il, que me donneriez-vous si présentement je vous apportais la fortune de Medina-Celi dans

ma poche, c'est-à-dire le consentement du duc, celui de la duchesse, voire celui de la jeune Isabel, leur fille ?

Rien ne peut exprimer à notre sens l'anarchie honteuse, l'étrange désarroi, la décadence incurable et profonde de la royale maison d'Espagne, si puissante et si forte un siècle auparavant, que la peinture fidèle et familière de quelques-uns des principaux serviteurs de Philippe IV. Ce descendant de Charles-Quint valait, il est vrai, un peu mieux que son entourage, et l'on pourrait trier dans la biographie de son ministre favori deux ou trois actes qui ne sont point indignes d'un compétiteur de Richelieu. Mais Philippe avait usé dans la paresse et dans les plaisirs ce que sa nature pouvait avoir de vraiment royale, et l'on serait presque fondé à dire que si son favori fut un grand ministre pendant trois ou quatre semaines sur quinze ans d'administration, il y eut là pur et simple hasard.

Jamais, en aucun pays, on ne vit les hauts emplois occupés si misérablement, ni les grandes races plus platement avilies. La France aussi, sans doute, eut dans son histoire des heures malheureuses et notées d'infamie, mais, à aucune époque, la France ne sut descendre si bas que cela.

Pendant que la monarchie de Charles-Quint se démembrait pièce à pièce, pendant qu'il était permis au premier venu d'arracher un lambeau à ce cadavre, Philippe *le Grand* poussait à ses suprêmes limites l'art noble de la tauromachie ; son favori consultait les astres et rédigeait des pamphlets pédants contre ses adversaires politiques ; Zuniga se faisait berner par des sorciers maures.

Le bien public, pour ce dernier, l'un des types ministériels les plus naïvement accusés que l'histoire ait mis en lumière, consistait en ceci : garder la signature.

La France, la Hollande, l'Angleterre, le Portugal pouvaient empiéter à leur aise ; tout devait aller bien, tant que don Bernard de Zuniga aurait une Espagne assez large pour y poser son parchemin sur sa table avec son écritoire.

L'ennemi, ce n'étaient point tous ces gens-là.

L'ennemi était son successeur, l'État c'était sa signature.

Tant l'habitude d'*expédier* peut devenir une robuste passion !

Il avait sa politique à lui, le bonhomme. C'était quelque chose de brumeux, d'inconstant, de léger comme un nuage. Chez lui, la minute actuelle ne savait nullement l'histoire de la minute qui va suivre ; il combinait dans les brouillards de sa pauvre cervelle des rudiments d'idées ; mais tout se subordonnait à sa farouche religion de la signature.

Aux derniers mots de Pedro Gil, don Pascual et le président de l'audience n'opposèrent qu'un silence dédaigneux. Zuniga, au contraire, avide et curieux comme un enfant, se rapprocha, les yeux élargis et la bouche béante.

– La fortune de Medina dans ta poche, Pedro ! balbutia-t-il ; explique-toi, mon ami, explique-toi !

– Quelque nouvelle jonglerie ! gronda le président.

– Il faut voir, mon noble parent, il faut voir ! repartit le vieux Zuniga ; je suis d'avis d'examiner. Parle, Pedro, mon fils, et n'essaye pas de nous tromper : tu sais que ce serait une besogne malaisée.

IX

ESTEBAN

Alcoy et don Baltazar échangèrent un sourire. Pedro Gil croisa ses bras sur sa poitrine.

– Mes seigneurs, dit-il d'un ton grave, il s'agit d'une conception hardie et qui peut sembler bizarre au premier aspect. Le seigneur Pascual de Haro et le seigneur président ont déjà leur ricanement sceptique aux lèvres. J'avoue que si j'avais dû avoir affaire à eux seulement, j'aurais gardé pour moi-même mon idée, mais j'ai foi dans la haute et forte intelligence de mon noble patron don Bernard de Zuniga, qui est la véritable lumière des conseils de Sa Majesté. Mes efforts ont pour unique but de le servir, et peut m'importe l'opinion du reste de l'univers !

Le ministre cligna de l'œil et passa sa langue sous sa moustache grise.

– Il s'exprime bien, dit-il, seigneurs ; c'est un garçon capable. Continue, Pedro ; ton dévouement, mon ami, ne s'adresse point à un ingrat.

L'ancien intendant salua et reprit :

– Je commence par prononcer le mot de la situation : le noble favori du roi chancelle ; voici longtemps que la perspicacité de Moghrab a prédit ce résultat. J'avoue hautement que je partage la confiance de mon très illustre patron à l'endroit de Moghrab. Le jour de l'Assomption de la très sainte Marie, 15e

d'août de la présente année, Moghrab a trouvé pour la première fois, au fond de ses calculs, le nom prédestiné du successeur de Sa Grâce le comte-duc. Ce nom mystérieux semblait désigner un jeune homme, parent à un degré égal des trois puissants seigneurs ici présents. Jusqu'alors ce jeune homme avait été livré à lui-même et peu favorisé par sa famille. Malgré les doutes légitimes desdits puissants et nobles personnages, on résolut du moins de faire quelque chose pour un enfant voué peut-être à de si magnifiques destinées. C'était, qu'il me soit permis de le dire, du bon sens élémentaire et de la prudence toute pure. On paya les dettes du jeune homme, on le nomma capitaine dans la garde noble, on le créa comte de Palomas avec grandesse du deuxième degré. Bref, on le fit sortir de son obscurité, et grâce à ses heureuses qualités, il se plaça lui-même, du premier coup, au premier rang de la jeunesse titrée.

– Il contracta pour quatre millions de réaux de dettes en cinq semaines de temps, interrompit don Pascual.

– Et se fit trois méchantes affaires avec l'audience de Madrid, ajouta don Baltazar.

– Jeunesse qui se passe ! jeunesse qui se passe ! dit le ministre ; je trouve l'exposé de l'ami Pedro fort bien fait… seulement un peu long. Abrège, mon fils, abrège, l'Espagne a besoin de nous.

– Ma vie entière, poursuivit l'ancien intendant, est consacrée aux intérêts de mon patron bien-aimé. Moi, je ne suis pas de ceux qui rougissent du bienfait reçu. Ayant obtenu la modeste place d'oïdor à Séville, je cherchais nuit et jour un moyen de témoigner ma reconnaissance à mon noble protecteur. Vous accueillîtes, seigneurs, la première idée du mariage du comte de Palomas avec Isabel. Je me fis fort de lever les obstacles venant du duc prisonnier ou de la duchesse exilée ; vous mandâtes par ordre royal Eleonor de Tolède à Séville…

– Et maintenant ? s'écria don Pascual.

– J'arrive au fait, seigneur, interrompit Pedro Gil. Je vous répète que la fortune de Medina-Celi est entre mes mains, au moment où j'ai cet insigne honneur de parler devant vous. Il y a aujourd'hui quatorze jours que le noble président de l'audience me chargea d'une enquête en la ville de Xérès. On avait eu vent d'une intrigue ourdie par des étrangers pour l'évasion des captifs de Alcala de Guadaïra. J'étais dans ce courant de pensées, lorsque tout à coup, au sortir du tribunal, le duc de Medina-Celi se présenta devant mes yeux sur les marches du portail de San-Iago.

– Que dis tu ? balbutia don Bernard de Zuniga, le duc !

– En liberté ! ajouta don Pascual déjà tout pâle.

Mais le président de l'audience, redoublant de mépris, demanda :

– Ne le voyez-vous pas venir, seigneurs ? un moyen renouvelé de nos vieilles comédies ! une ressemblance ! Cet homme se moque de nous, à notre barbe.

Don Pascual, honteux de s'être laissé prendre, fronça terriblement ses gros sourcils.

– Si je le croyais… commença le ministre, toujours prompt à changer d'impression. S'agit-il d'une ressemblance, Pedro ? As-tu osé nous tendre un piège si grossier ?

– Seigneurs, prononça froidement Pedro Gil, recevez mon humble aveu : c'était une ressemblance.

– Et tu veux refaire la fable des Ménechmes ! s'écria le président.

– Tu veux que nous trempions dans cette farce effrontée !

– Tu veux ?…

Pedro Gil se leva. Il prit la main du vieux Zuniga et l'entraîna vers la fenêtre qui donnait sur la cour des Gazelles. Le bonhomme disait, chemin faisant :

– La corde ! misérable histrion, ton insolence a mérité la corde !

L'heure de la méridienne était venue. Il faisait une étouffante chaleur. La cour des Gazelles était silencieuse et déserte, comme si l'on eût été au milieu de la nuit. Sur le banc qui faisait face à la fenêtre et qu'abritait un grand oranger, un homme était étendu ; il dormait, le visage caché sous les bords de son feutre.

Pedro Gil, sans s'émouvoir aucunement des menaces de son patron très illustre, appela :

– Esteban !

L'homme tressaillit aussitôt et sauta sur ses pieds. Son chapeau tomba dans ce mouvement. Nos trois seigneurs poussèrent le même cri de surprise.

Le président de l'audience se recula livide. Don Pascual porta la main à son épée, et le vieux ministre, dégainant à tour de bras, se précipita sur Pedro Gil en s'écriant :

– Traître maudit ! Tu l'as fait évader ! On venait de t'en accuser devant moi ! Ignorais-tu cela, toi qui écoutes aux portes ? Tu vas mourir comme un misérable chien que tu es !

Le vieux Zuniga, joignant le geste à la parole, fondit sur lui à bras raccourci. Pedro Gil écarta l'épée avec sa main roulée dans son manteau et dit tranquillement :

– Retenez mon noble patron, seigneurs. Nous faisons trop de bruit. Si le roi se mettait aux fenêtres…

L'épée de Zuniga s'échappa de sa main tremblante. Les trois hommes d'État étaient littéralement atterrés.

L'homme qu'on avait appelé Esteban avait ramassé son chapeau et regardait en l'air avec curiosité.

– C'est lui ! de par le ciel ! dit don Pascual le premier en se frottant les yeux.

Le président répéta :

– C'est lui. Je l'ai vu hier dans sa prison, je ferais serment que c'est lui ! Il a seulement coupé sa longue barbe.

Zuniga essuyait son front baigné de sueur :

– Medina-Celi ! murmurait-il d'une voix dolente, Medina-Celi en liberté dans le palais du roi !

Pedro Gil souriait d'un air satisfait.

– Seigneurs, dit-il, l'épreuve me paraît complète. Vous connaissez tous les trois l'illustre captif. Mon très respecté chef, le président de l'audience l'a vu hier, il lui a parlé ; cependant il vient de s'y tromper, comme le commandant des gardes du roi et comme mon bien-aimé patron lui-même. Que sera-ce donc quand cet homme, dépouillant le harnais de l'indigence, aura

pris les habits qui conviennent au rôle que nous voulons lui faire jouer ?

– Tu persistes à soutenir ?… s'écria le ministre déjà un peu ébranlé.

– Ne le croyez pas, Excellences ! s'écria don Baltazar ; sur mon salut éternel, cet homme est le duc de Medina-Celi ! Je ne sais pas quels sont les desseins secrets de l'imposteur qui nous trahit avec tant d'audace. Nous vivons dans un temps où tout est possible, et peut-être les mesures sont-elles déjà prises pour que le fauteuil du favori soit occupé aujourd'hui par Medina-Celi ressuscité.

– Pourquoi m'avez-vous éveillé ? demanda en ce moment le dormeur de la cour des Gazelles.

– Sa voix ! murmura le président de l'audience ; on ne se méprend pas à la voix ! C'est la voix qui me disait hier : « Tant qu'une goutte du sang de mon père sera dans mes veines, Isabel de Medina-Celi ne sera point la femme de ce mignon. »

Zuniga réfléchissait. Il murmura, se parlant à lui-même :

– Si l'on se mettait franchement avec lui ?… nous sommes un peu parents par les Sidonia et les Torre.

– Quant à moi, dit Pascual, ma femme est cousine germaine de dona Eleonor de Tolède.

– En sommes-nous là ? s'écria don Baltazar de Alcoy ; Dieu vivant ! je suis le mieux placé de tous, en définitive. Ma proposition d'hier peut être tournée en bonne part : c'était pour son bien, apparemment… et, de par Saint-Jacques ! feu noble père fut son parrain dans trois combats singuliers.

Une heure après midi sonna à l'horloge arabe du pavillon royal.

– Il vous faudra donc, mes seigneurs, dit Pedro Gil avec son effrontée tranquillité, prendre le deuil tous les trois aujourd'hui même.

– Pourquoi cela ? demandèrent-ils à la fois.

– Parce que, répondit l'ancien intendant, dont la voix avait d'étranges et sourdes vibrations, voici une heure qui sonne, et que depuis midi votre infortuné cousin est passé de vie à trépas.

– Que dit-il ? balbutia don Pascual, pâlissant à l'idée d'un assassinat.

Et le président de l'audience :

– De qui parles-tu, malheureux ?

Le vieux ministre restait abasourdi.

– Je parle de celui qui nous occupe tous ici, mes seigneurs, répondit Pedro Gil ; je parle du très noble Hernan-Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, et je dis qu'il est mort !

– Comment sais-tu cela ? fit le ministre avec accablement.

Au lieu de répliquer, cette fois, Pedro Gil se pencha à la croisée et dit à l'homme qui naguère dormait sur le banc de marbre :

– Ne t'impatiente pas, Esteban, ton tour va venir.

Nos trois hommes d'État profitèrent de ce moment pour échanger un regard. Leurs yeux n'exprimaient rien, sinon un profond et commun embarras.

– Je sais la nouvelle le premier, dit Pedro Gil en se retournant vers ses nobles compagnons, et tout uniment parce que je la savais d'avance.

– Alors, prononça tout bas Zuniga, Medina-Celi est mort violemment ?

– Violemment, oui, répliqua l'ancien intendant, mais légalement. Je ne veux pas faire languir Vos Seigneuries : voici la chose en deux mots. Le président de l'audience a dit vrai, sa police est bien faite, j'ai donné lieu aux rapports qui lui ont été adressés contre moi. En effet, par un excès de zèle que mon illustre patron appréciera, je l'espère, je suis entré dans un complot ayant pour but de faire évader le duc de Medina-Celi. Je ne pense pas avoir besoin d'établir ici combien ce très noble seigneur nous gênait.

Ses propres paroles viennent d'être répétées : lui, vivant, nos projets devenaient impossibles. Je connais la haute moralité de Vos Seigneuries : elles eussent toutes reculé devant un meurtre.

– À l'unanimité ! fit sincèrement le ministre.

Don Pascual mit la main sur son cœur. Don Baltazar de Alcoy fît un geste d'énergique répulsion.

– Sans doute, sans doute, dit Pedro Gil ; aussi, ai-je cru devoir ne vous en parler qu'après la chose faite. Je vous prie de bien vouloir me laisser continuer, mes seigneurs. En ma qualité de second oïdor, j'avais l'inspection de la forteresse ; en ma qualité de conjuré, je savais le moment de l'évasion. J'ai tout sim-

plement pris mes mesures pour que le prisonnier, saisi sur le fait, trouvât à qui parler avant d'avoir la clef des champs… Bien ! bien ! Esteban, interrompit-il à la fenêtre ; on est à toi, mon garçon !

Les trois hommes d'État se regardèrent encore, l'expression de leurs visages avait changé.

Pedro Gil resta un instant à la fenêtre comme pour leur donner le temps de réfléchir.

– Seigneurs, seigneurs, sur ma foi ! dit le vieux Zuniga, je ne cacherai pas mon opinion ! Regrettons la fin prématurée du noble duc, mais il était dans son tort… un prisonnier qui s'évade manque à tous ses devoirs. D'ailleurs, c'est un fait accompli.

– Et que prétend-il faire de cet homme qui est dans la cour ? demanda don Pascual. Je n'ai pas encore bien saisi.

– Voyons, seigneur Pedro, ajouta le président, veuillez nous développer l'intrigue de votre comédie.

Par la fenêtre, la voix du dehors monta.

– Je vais reprendre ma sieste, dit-elle, puisqu'on n'a pas besoin de moi.

– Dors, Esteban, répliqua Pedro Gil en lui envoyant un signe de tête amical ; j'irai te chercher tout à l'heure, mon ami.

Esteban se drapa magistralement dans un vieux manteau qu'il avait et s'étendit de nouveau sur son banc. Quand il eut fermé les yeux, nos trois hommes d'État vinrent le contempler tout à leur aise.

– Mes illustres maîtres, reprit l'intendant, ce jeu miraculeux de la nature est le point de départ de ma combinaison. Si dans le cours des développements que je vais soumettre à Vos Seigneuries la frayeur vous reprenait, rassurez-vous par cette seule pensée ; Medina-Celi est mort et impuissant à vous nuire, mais Medina-Celi vit et demeure capable de tout ce qui peut vous servir.

– Mais, objecta le président de l'audience, sa mort sera constatée.

– Pour nous seulement, interrompit Pedro Gil ; soyez assurés que le projet a été sérieusement mûri. Le duc a été mis à mort, non point par les gardiens naturels de la forteresse, mais par des braves déguisés en garçons bouchers et postés dans le cellier de maître Trasdoblo, fournisseur juré de la prison. Le duc a disparu purement et simplement. Sa fosse était creusée d'avance dans le charnier de Trasdoblo. Ces détails répugnent aux grands cœurs de Vos Seigneuries, je m'en aperçois bien, mais comme l'a dit excellemment mon patron très illustre, don Bernard de Zuniga, c'est un fait accompli désormais. Passons d'ailleurs aux conséquences. Demain le duc de Medina-Celi, heureusement échappé à la lourde chaîne qui l'accablait, sera dans son palais.

– Espères-tu tromper une épouse ? interrompit Baltazar de Alcoy, dont le front s'était rembruni.

– Je tromperais une mère, affirma l'ancien intendant.

– Laissez-le dire, fit le vieux ministre, je n'ai pas encore tout à fait compris, mais cela me paraît marqué au coin d'une infernale adresse.

– Le très puissant président de l'audience y a bien été trompé, reprit Pedro Gil, lui qui avait des souvenirs de vingt-

quatre heures ! Craignez-vous les souvenirs de dona Eleonor, qui datent de quinze ans ?

– Bien raisonné, Pedro, dit le ministre ; quel garçon pour l'intelligence ! Voyons maintenant ce que cela nous donnera.

– Cela nous donnera, pour don Juan de Haro le comté de Palomas, la main de dona Isabel et la fortune de Medina-Celi, répartit l'ancien intendant ; le duc consentira ; il imposera sa volonté au besoin, et l'affaire faite, le duc ira voyager à Santiago de Cuba ou au Pérou, selon son caprice.

– Et don Juan, notre neveu, appuya le ministre tout a fait rassuré, nous devra un beau cierge, savez-vous, mes seigneurs !

– Mais, demanda Baltazar de Alcoy, qui hésitait encore, l'homme est-il prévenu ?

– Holà ! cria en ce moment la voix du dehors ; une fois qu'on a perdu son premier somme, on ne peut plus se rendormir. J'ai mes affaires à Séville, et qui sait si elles ne sont pas plus importantes que les vôtres ?

– Seigneurs, dit le vieux Zuniga, je prends spontanément la résolution de faire comparaître cet homme devant moi. Le comte de Palomas, notre neveu, sera un bon ministre ; il ne donnera aucune attention aux affaires, et, pour le bonheur de l'Espagne, tout restera confié à notre sage expérience. C'est un coup de partie ! Nos positions dépendent de la manière dont nous allons jouer nos cartes. Passons dans nos appartements privés, afin que le secret le plus profond entoure cette entrevue.

– J'approuve votre détermination, mon cousin, opina le président de l'audience ; je vénère le comte-duc, mon gendre, mais je ne le regretterai point.

Le commandant des gardes s'était approché de la fenêtre. L'homme et lui se regardaient en face. Ce fut le commandant qui baissa les yeux le premier.

– Eh bien ! don Pascual, fit le ministre, à quoi pensez-vous ?

Pedro Gil venait de sortir par la porte dérobée pour aller chercher son faux duc.

– Je ne pense à rien, répondit franchement don Pascual. Certes ! certes ! tout ceci est fort extraordinaire.

– Puisque nous voilà seuls, mes seigneurs, reprit le président de l'audience, je puis parler à cœur ouvert. Ce Pedro est un scélérat de la plus dangereuse espèce. Si c'était nous qu'il trompât ? Si le duc était véritablement libre et dans l'enceinte de l'Alcazar ? Si nous restions, en définitive, les dupes de cette effrontée comédie ?

Le vieux Zuniga, qui se dirigeait déjà vers ses appartements privés, s'arrêta court.

Baltazar de Alcoy poursuivit à voix basse :

– Je vais plus loin, seigneurs. Si le comte-duc était dans tout ceci ! On a vu des ministres faire subir à leurs subordonnés des épreuves de ce genre.

– Le comte-duc ? dit Pascual, eh mais, certes, il a beaucoup de subtilité dans l'esprit.

– Beaucoup de ruse, ajouta Alcoy, beaucoup d'inquiétude. Il est capable de tout !

– Par saint André martyr, seigneurs ! s'écria le vieux Zuniga d'un ton découragé, je suis un pauvre hidalgo tout rond, tout franc, tout loyal. Ne me faites pas perdre la tête, je vous prie. Est-il défendu à un serviteur du roi de tenir sa place ? Si ce *quidam* est Medina, nous tâcherons de le retourner. Si c'est un espion, nous parlerons du comte-duc avec tout le respect dû à un corps saint. Et… en somme, Palomas est son neveu comme le nôtre !… Voici le personnage, entrons dans mon appartement.

La petite porte située derrière le paravent venait en effet de s'ouvrir. Pedro Gil rentrait, précédant un cavalier de haute taille, admirablement campé sur de belles jambes bien découplées, et portant avec fierté la tête la plus noble du monde. Son costume, il est vrai, ne répondait pas tout à fait à la grandeur de sa mine, mais son vieux sombrero gardait je ne sais quelle tournure, son manteau de gros drap déteint avait des plis hardis et son pourpoint, usé jusqu'à la corde, ne paraissait point son âge.

À en juger par son allure et la fermeté de sa démarche, ce beau gaillard ne devait pas avoir plus de quarante ans. Cependant ses cheveux grisonnaient, et il y avait bon nombre de fils d'argent dans sa moustache noire.

Nos trois hommes d'État s'arrêtèrent un instant pour le considérer, puis ils entrèrent.

Pedro Gil se tourna vers lui.

– Esteban, mon ami, dit-il, te voilà introduit dans le palais du plus grand souverain du monde, et ces trois personnages que tu viens de voir sont les premiers du royaume après Sa Majesté.

Esteban jeta un regard indifférent sur les merveilles de l'architecture arabe. Il laissa seulement retomber un peu les pans de son manteau et grommela :

– Il fait chaud chez le roi.

– De la décence, ami, reprit l'ancien intendant, mais de l'aplomb ! Et souviens-toi que si tu joues comme il faut ton rôle, ta fortune est faite.

Esteban répondit avec un sang-froid superbe :

– Jouer un rôle ne m'embarrasse guère. J'ai été sifflé dans toutes les comédies de Calderon : dépêchons seulement, car j'ai, moi aussi, mes affaires.

Quand Pedro Gil et son protégé furent introduits dans l'appartement privé de don Bernard de Zuniga, nos trois hommes d'État avaient eu le temps de se composer un maintien digne et solennel. Ils étaient assis en quinconce comme un tribunal, et la fraise de don Bernard dominait ce triangle imposant comme la principale pièce d'un surtout couronne une table bien servie.

– Qu'on ferme toutes les portes ! ordonna cet habile ministre d'une voix sévère ; asseyez-vous, maître Pedro Gil. L'homme, approchez et demeurez debout.

Cet accueil était très positivement calculé pour inspirer au nouveau venu le respect et la terreur, mais le nouveau venu ne parut point étonné le moins du monde. Il s'avança jusqu'à la table d'ébène sculptée qui était devant le vieux ministre et appuya ses deux mains sur un long bâton de voyage qu'il portait suspendu à la plus haute olive de son pourpoint.

– J'ai fait ce matin une forte étape, dit-il ; je préférerais m'asseoir ; mais, s'il faut rester debout, c'est bien.

Il regarda le cabinet comme il avait regardé la galerie, avec une insouciante curiosité. C'était une petite pièce octogone, fai-

sant partie du châtelet en style espagnol que Philippe II avait collé à la face méridionale de l'Alcazar. Le plafond et les boiseries étaient chargés de lourdes sculptures formant caissons et encadrant des panneaux peints par le premier Pacheco, sous le règne précèdent.

Ayant achevé son examen, Esteban reporta ses yeux sur Leurs Seigneuries.

Je ne sais pourquoi nos trois hommes d'État semblaient beaucoup plus embarrassés que lui.

– Comment vous appelez-vous ? demanda don Bernard de Zuniga pour entamer l'entretien.

– Le seigneur Pedro Gil, répondit froidement Esteban, aurait dû m'épargner ces préliminaires oiseux et pénibles. Il n'ignore pas que je suis un homme occupé. Si Vos Grâces ont du temps à perdre, je ne suis point dans le même cas : arrivons au fait, je vous prie.

– Vous parlez haut, l'ami ? fit observer le commandant des gardes.

– C'est ma coutume, seigneur ; j'ai une bonne poitrine et une bonne conscience.

– Savez-vous devant qui vous êtes ? interrogea à son tour le président de l'audience.

– Le seigneur Pedro m'en a touché quelques mots. Je pense que vous êtes trois grands d'Espagne, et je souhaite que Dieu vous bénisse.

– Il faut agir avec douceur, dit le vieux ministre qui vit le rouge monter au visage de don Pascual ; l'ami, nous ne vous ferons point de mal. Quel métier est le vôtre ?

Cette fois une nuance d'orgueil satisfait éclaira le visage d'Esteban.

– Si vous êtes grands, je suis roi ! prononça-t-il avec un profond contentement de lui-même.

– Nous as-tu amené un fou, Pedro ? s'écria le ministre.

Esteban rejeta son manteau sur son épaule gauche. D'un geste noble, il imposa le silence à l'ancien intendant qui allait prendre la parole.

– Que parlez-vous de métiers, s'il vous plaît ! dit-il en faisant un pas vers nos trois hommes d'État ; avez-vous ouï parler du saint d'Antequerre ? Sauriez-vous vivre honnêtement et les bras croisés, si vous n'aviez point de patrimoine ? Ne regardez pas avec orgueil ou mépris celui dont le nom seul inspire du respect à des milliers d'hommes. Des métiers ! je les dédaigne tous, depuis le premier jusqu'au dernier. Et qui vous dit que je voulusse faire le vôtre ?

– Par les cinq plaies ! commença don Pascual furieux.

– Il s'exprime bien, interrompit le vieux ministre ; il est un peu exalté, mais quinze années de captivité ne laissent pas toujours la tête très saine. Il sera bien dans son emploi.

– Je vous dis, seigneurs, appuya Pedro Gil avec conviction, que c'est là précisément l'homme qu'il nous faut. Répondant pour lui, afin d'abréger, j'apprends à Vos Seigneuries que le saint Esteban d'Antequerre a été nommé par légitime élection roi des gueux de l'Andalousie, et qu'il venait à Séville pour la

cérémonie du couronnement. C'est un lettré ; quoi que vous puissiez penser de son sceptre et de sa dignité, il a étudié à l'Université de Grenade, où quelques-uns de ses tours sont restés illustres ; c'est un homme de guerre, il a déserté ; c'est un chrétien, il observe le repos des dimanches et fêtes, sans jamais travailler le reste de la semaine ; c'est un voyageur, il sait mentir avec un aplomb mémorable ; c'est un philosophe, il n'a pas plus de préjugés que de croyances. Dites-lui, je vous le conseille, tout uniment et tout clairement ce que Vos Seigneuries attendent de lui ; c'est le chemin le plus court et le meilleur.

Le vieux don Bernard consulta de l'œil ses deux nobles cousins.

– Je suis de cet avis ! s'écria-t-il tout à coup impétueusement ; rien n'échappe à ma perspicacité. Du premier regard j'avais jugé ce personnage très original et très remarquable. L'ami, sois attentif, nous voulons faire de toi un duc !

Il n'était pas plus aisé d'éblouir le saint Esteban d'Antequerre que de l'effrayer, car il répliqua d'un ton glacial :

– Avant d'être roi, j'ai été duc et prince… prince des Ursins, trouvez-vous que ce soit peu ? et grand-maître de Saint-Jacques et don Juan d'Autriche.

– Il a été comédien nomade, s'empressa de dire Pedro Gil en forme d'explication.

– Bien cela ! s'écria don Bernard ; comprenez-vous, seigneurs ? Prince des Ursins dans le *Peintre de son déshonneur* de notre ami Calderon, grand maître de Saint-Jacques dans la *Perle de Séville*, du vieux Lope, don Juan d'Autriche dans le *Siège d'Alpujarra*. Par les sept douleurs ! c'est un divertissant compagnon ! Réponds, l'ami, veux-tu être duc ?

Esteban parut hésiter.

– Je ne me connais point de passions, dit-il, mais j'ai deux goûts renfermés dans des bornes raisonnables : la table et la galanterie. Pour contenter ces deux vocations, qui certes, ne nuisent à personne, il faut avoir la bourse bien garnie. Combien votre métier de duc me rapportera-t-il, à vue de pays, par semaine ?

Les trois hommes d'État ne purent s'empêcher de sourire, et le président de l'audience dit :

– Tu fixeras toi-même ton salaire.

Esteban le regarda d'un air fier et demanda :

– Lequel de vous trois est le maître ?

– Il n'y a point de maître ici, répondirent à la fois don Baltazar et don Pascual.

Mais du haut de sa fraise, le vieux ministre répliqua de son côté :

– C'est moi qui suis le maître !

– Eh bien ! repartit Esteban, si vous êtes le maître, ne laissez pas vos serviteurs bavarder à tort et à travers. Depuis quand parle-t-on de salaire à un duc ? Dites-moi quels seront mes revenus, fixez mon apanage…

– Ah çà ! gronda le commandant des gardes, est-ce que tu crois, faquin, qu'on va te faire duc pour tout de bon ?

– Je ne crois rien, seigneur, répondit Esteban ; je ne demande rien, je n'accepte rien. Maître Pedro Gil, mettez-moi dehors, s'il vous plait ?

Il se dirigeait en même temps vers la porte. L'ancien intendant l'arrêta.

– Tu seras duc pour tout de bon, l'ami, dit don Bernard ; Dieu vivant ! quel original !

Esteban revint, et s'adressant désormais au ministre tout seul, il s'assit en face de lui sur la table et mit son bâton entre ses jambes pendantes.

– Que diable ! fit-il entre haut et bas, nous sommes tous ici des hommes d'importance, on peut parler la bouche ouverte. Combien pensez-vous que vaille ma royauté qui vous fait hausser les épaules ? Il n'y a en Espagne qu'un seul duché qui la puisse payer ; c'est celui de Medina-Celi, qui passe pour aussi bien loti que Philippe d'Autriche. Et savez-vous pourquoi je m'attarde ici ? c'est que ma ressemblance avec ce duc-là m'a déjà produit plus d'un quadruple d'or. Saint-Jean de Dieu ! ce duc a des amis de par le monde ! Et l'idée m'est venue que vous aviez besoin de son portrait pour quelque manigance politique ou autre.

– Sur mon salut, mes seigneurs, protesta Pedro Gil, je n'ai point trahi vos secrets.

Le commandant des gardes et le président d'audience avaient froncé le sourcil. Don Bernard de Zuniga se caressa le menton d'un air satisfait.

– J'aime mieux qu'il ait deviné, dit-il ; n'aurait-il pas fallu le mettre au fait tout à l'heure ? Pedro, nous ne te soupçonnons point. Esteban, je te proclame un garçon d'esprit. Tu as juste-

ment mis le doigt sur le joint : nous avons besoin du vivant portrait de Medina-Celi, non point pour des manigances politiques ou autres, mais pour le service du roi.

Il se découvrit. Les deux dignitaires et Pedro Gil firent comme lui. Esteban, qui avait remis son chapeau sur sa tête, ne jugea point à propos d'y toucher. Il réfléchissait.

– Singulier néant de la sagesse humaine ! prononça-t-il avec tristesse ; la pensée d'être grand d'Espagne chatouille agréablement mon esprit. Sur ma foi ! je me croyais au-dessus de cela. Je mange bien, je bois beaucoup, je dors longtemps ; le petit dieu d'amour me compte au nombre de ses favoris. Qu'aurai-je de plus quand je serai duc ? Une prison, peut-être, ou pis que cela : un billot avec une hache. Ah ! je regretterai plus d'une fois mes tranquilles loisirs et les intéressants récits que je faisais aux âmes charitables de mes aventures en Afrique où je ne suis jamais allé…

Il soupira et reprit :

– Enfin, n'importe, le démon de l'ambition me pousse. Je veux voir un peu quels sont les bonheurs et quelles sont les souffrances des princes de la terre. Touchez là, vieillard ; cette main est celle d'un duc !

Il tendait au vieux ministre sa main, qui était bien un peu noire. Don Bernard lui donna ses longs doigts osseux, et poussa un cri de femme parce que le nouveau duc serrait trop fort.

– Vous autres, continua Esteban qui regarda de son haut don Baltazar et don Pascual, je ne pense pas que vous soyez mes égaux. Que chacun de nous se tienne à son rang. Me voici prêt à entrer en fonctions. Où est le palais dont je dois faire ma demeure ? où sont les somptueux habits que je dois revêtir ?

– Seigneur duc, lui répondit Bernard de Zuniga, heureux comme un enfant de jouer cette comédie, maître Pedro Gil va vous enseigner aujourd'hui ce qu'il vous est indispensable de savoir pour entrer dans la maison de Pilate. C'est un ancien serviteur de la famille, et il est certains faits que vous devez connaître pour converser avec la duchesse.

– Ah ! fit Esteban, dont les yeux s'animèrent, il y a une duchesse !

Le vieux Zuniga fit signe à Pedro Gil de se lever.

– On nous attend au conseil du roi, dit-il ; allez, ami Esteban ou seigneur duc, comme il vous plaira désormais d'être appelé. Ce soir, vous coucherez dans votre palais. En attendant, acceptez ce parchemin que j'ai rempli et signé de ma main, pour répondre à quelques soupçons exprimés par vous tout à l'heure : la prison, le billot, etc., etc.

Esteban prit l'acte et le déplia. C'était un sauf-conduit royal, délivré à Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, avec le sceau du secrétariat d'État.

Esteban approuva d'un signe de tête, et sortit après avoir salué noblement. Au bas des marches, un homme attendait, immobile et appuyé au socle d'une colonne. Il portait le costume mauresque. On ne voyait qu'un coin de sa figure basanée derrière son double voile de bernuz blanc. Cet homme s'approcha, et murmura en regardant Esteban :

– Étrange !

Pedro semblait avoir attendu cet instant. Il disposa les plis du manteau d'Esteban de manière à lui cacher le visage. Puis il dit tout bas à l'inconnu :

– Ils croient nous tenir : tout va bien.

Le Maure se mit à marcher derrière eux à quelques pas de distance. Ils traversèrent ainsi la place qui est devant la façade de l'Alcazar, et longèrent l'étroite et sombre rue des Oliviers. Au bout de cette rue, Pedro Gil s'arrêta devant un logis d'antique apparence, et souleva le marteau de fer doré qui ornait la porte.

Une belle jeune fille, souriante sous sa couronne de cheveux blonds, vint ouvrir. Elle fit un pas pour se jeter au cou de l'ancien intendant, mais elle recula et devint toute pâle à la vue du Maure. Celui-ci avait rejeté en arrière les oreillettes blanches qui tombaient de son turban comme les coiffes de nos ménagères poitevines. On voyait briller maintenant au milieu de cette face luisante et brunie les yeux ardents de Moghrab, le sorcier du vieux ministre, don Bernard de Zuniga.

X

L'HEURE DE LA SIESTE

Les douze coups de midi sonnaient aux cent clochers de Séville. S'il y avait eu, au sommet de ces remparts en torchis, durs comme la pierre, qui entourent la ville, une seule sentinelle éveillée, elle aurait distingué au loin, sur les bords du Guadalquivir, un mouvant tourbillon de poussière.

Elle aurait distingué cela parce que, à l'heure de midi, les mouvements sont rares autour de la capitale andalouse. Tout dort sous le soleil de plomb qui dessèche et qui brûle, le soldat sous les armes comme l'ouvrier devant sa tâche, le pauvre comme le riche, et l'on peut le dire, l'animal comme l'homme.

Les éléments eux-mêmes semblent participer à ce sommeil. L'eau, dont nul souffle de brise ne ride la surface, dort dans les bassins ou glisse lentement et comme en rêve entre les bords silencieux du fleuve. La feuillée reste immobile sur l'arbre qui respire pourtant, répandant avec violence les chaudes émanations de ses fleurs.

Il n'y a point d'insectes dans l'air, point d'oiseaux sur l'azur profond du ciel. La fourmi avare suspend elle-même son éternel labeur. La rumeur des abeilles le long des ruisseaux où croissent le baume à la feuille de velours et le laurier-rose ne répond plus au murmure monotone du courant. La nature entière se repose, fuyant les éblouissements de cette lumière et la torride haleine de ce ciel.

De loin, la campagne semble déserte et inanimée ; mais si l'on approche, on aperçoit çà et là les bestiaux vautrés à l'ombre de quelque grand arbre, le ventre et le museau dans l'herbe ; de plus près encore, on distingue des groupes d'insectes immobiles sous l'abri d'un brin de gazon…

Ce tourbillon de poudre, seule vie du paysage, était soulevé par un cavalier courant à toute bride sur la rive orientale du fleuve. Il n'avait pas encore fait beaucoup de chemin depuis sa sortie de la ville, et cependant ses cheveux, alourdis par la sueur, tombaient en mèches ruisselantes sur l'étoffe déjà poudreuse de son pourpoint. Le cheval, baigné, aspirait fortement l'air brûlant chargé de sécheresse. Il soufflait, et résistait parfois à l'éperon.

Mais le fier jeune homme dont les jarrets pressaient son flanc le poussait avec une ardeur impitoyable. Il était de ceux dont le proverbe castillan dit : « Obstacle double, triple force. » Il allait, bravant le soleil incandescent et les éblouissements de cette terre calcinée. Sa voix animait sa monture. L'éclair des jeunes vaillances éclatait dans ses yeux.

C'était Ramire Mendoze, le bachelier de Salamanque, le pauvre orphelin de cette vieille tour isolée au pied des montagnes de l'Estramadure ; c'était le maître de l'honnête Bobazon, qui sans doute pleurait sa perte à cette heure ; c'était l'adversaire de don Juan de Haro, comte de Palomas, et l'ami de ce noble Pescaire, dont il portait en ce moment les habits.

Nous parlons de don Vincent de Moncade parce que c'était à lui précisément que pensait Ramire en piquant les flancs de sa monture. À première vue, Moncade lui avait plu, mais le comte de Palomas aussi, et aussi tous les autres courtisans. Ramire avait apporté de son donjon un heureux penchant à l'admiration et une bienveillance universelle. Souvenons-nous de ceci : Ramire n'était point un rêveur morose, et la solitude n'avait jamais

assombri les bonnes gaietés de son caractère. D'ailleurs, il y avait un soleil en sa pensée. Le premier regard d'Isabel avait illuminé toutes les heures de sa vie.

Il était tout espoir, tout courage, tout élan. C'était bien vraiment un enfant généreux, ce mot étant pris dans le sens spécial qu'on applique aux vins des crus chauds et solides. Sa nature demandait à s'efforcer, à aimer, à vaincre.

Ramire pensait à ce brillant seigneur qui avait inopinément abandonné la cause de ses compagnons de plaisirs pour prendre son parti et se faire son second. Les moindres actions de don Vincent de Moncade se représentaient à sa pensée. Il le voyait d'abord, confondu parmi l'essaim fatigué des jeunes courtisans, et honoré de la première accolade du comte de Palomas ; il le voyait ensuite frondant la royauté acceptée du neveu d'Olivarès, lui rompant en visière et envoyant ses largesses aux gueux que Palomas venait d'insulter. Puis arrivait l'incident relatif au mariage de Palomas avec l'héritière de Medina-Celi. Ramire se sentait le cœur serré à l'idée que Moncade pouvait être, lui aussi son rival. Mais s'il eût été son rival, ce Moncade si fier et si brave n'aurait-il pas parlé autrement ? aurait-il laissé une autre épée sortir du fourreau pour la défense de sa dame !

D'ailleurs, la singulière sympathie qui l'entraînait vers Moncade le rassurait complètement à cet égard : un Espagnol ne peut pas aimer son rival. Il y a un instinct qui vaut mieux que tous les raisonnements du monde.

Les gueux avaient protégé la fuite de Moncade et de son protégé, après le duel dans la cour des Castro. Était-ce pure reconnaissance pour l'aumône d'un déjeuner ? Sans doute, car le moyen de croire qu'il existât un lien quelconque entre ces misérables et le brillant marquis de Pescaire ?

Mon Dieu ! oui. Ramire commençait à voir plus loin que son ombre, pour employer la locution de son pays. Il sentait bien qu'il avait mis le pied dans le domaine des mystères. L'impossible ne l'arrêtait plus.

Mais que d'aventures, Seigneur, dans ce court espace de temps : une nuit et une matinée !

Les aventures sont comme les malheurs qui jamais ne viennent seuls. Ramire avait vécu toute une jeunesse, sans qu'aucun événement étrange ou dramatique eût rayé le poli de sa vie. Et maintenant les romans pleuvaient autour de lui. Depuis qu'il avait franchi cette porte du Soleil, en fraude des règlements de l'audience, les péripéties ne lui donnaient point le loisir de respirer. Il avait surpris d'abord le complot d'un lâche assassin ; on était venu lui dire que sa maîtresse adorée était vendue au roi des raffinés de la cour ; il avait mis son épée dans la poitrine d'un comte, et maintenant il galopait sur un superbe cheval avec les habits d'un grand d'Espagne, lui qui naguère avait honte de son vieux pourpoint de buffle et de son manteau festonné par les années.

Parmi toutes les surprises de Mendoze, la plus persistante était celle que lui causait la subite amitié de Moncade. Il y avait la une énigme hautement posée. Ce n'était pas seulement la sympathie, ce n'était pas non plus le hasard qui lui avait valu les bons offices de Moncade. Les paroles étranges de ce dernier sonnaient encore à son oreille :

« Sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour des trois éperons d'or, sur l'écusson d'azur ? »

La physionomie de Moncade était devant ses yeux, non moins étrange que la question elle-même.

Sa réponse à lui avait dû porter au comble l'erreur de Moncade. Évidemment Moncade ignorait le hasard grâce auquel notre Mendoze avait pu prononcer ces paroles qui avaient, dans les circonstances présentes, une si surprenante valeur : *Para aguijar à haron*.

La devise du médaillon de la morte.

À quoi avait trait cependant cette devise, devenue mot de ralliement ou de passe ? Pourquoi l'avait-on choisie ? Était-ce une de ces associations secrètes si communes en Allemagne et dans le Nord, mais qui fuyaient l'Espagne et son inquisition ? Existait-il une conspiration ?

Ramire se perdait dans ce dédale de pensées, mais sa course ne se ralentissait point pour cela. Il avait tourné court au confluent du Guadalquivir et du Rio-Menor ou Guadaïra. Il remontait maintenant au galop le cours de ce dernier. Il savait que la ville et le château de Alcala de Guadaïra étaient droit devant lui.

Ce qui le tenait, c'était un scrupule. N'aurait-il pas dû s'ouvrir à ce jeune homme si noble et si vaillant ? Le père de son Isabel adorée aurait eu deux épées au lieu d'une à son service. Mais ces bonnes pensées viennent souvent trop tard ; et d'ailleurs, au milieu des circonstances bizarres et graves à la fois où Mendoze se trouvait, avait-il le droit de se fier aux apparences ?

Il marchait sur une route inconnue. La meilleure vertu pour lui, c'était la prudence.

Et puis en définitive la bonne épée qui venait de tailler le pourpoint de Palomas, malgré la fameuse riposte de pied ferme, ne suffisait-elle pas contre une demi-douzaine de brettes et de bandits ?

Elle suffisait, par la sainte foi ! car Mendoze, à la seule pensée de la bataille prochaine, secouait ses cheveux inondés et se levait sur ses étriers en poussant un sauvage cri de guerre. Il était en goût de bagarre, notre bachelier. Cette atmosphère incendiée, loin de l'abattre, mettait tout son sang bouillant à son cerveau. Il avait hâte de voir autour de lui les rapières étinceler comme un cercle de feu. Il s'enivrait à la pensée de frapper.

Bien des gens nous l'ont dit : la fièvre se communique aisément du cavalier à la monture. Le bon cheval de Mendoze, une fois qu'il eut accoutumé ses muscles à cette énervante chaleur, comme le nageur fait sa chair frissonnante au froid de l'eau, poussa un court hennissement et se coucha sur ses jarrets d'acier. Le tourbillon s'élargit autour de lui et le choc de son sabot éveilla la campagne muette.

Le Rio-Menor roulait ses flots transparents sur le sable rougeâtre de son lit. La rive fuyait, inclinant les bouquets languissants de ses fleurs.

Il était un peu plus de midi et demi quand Ramire aperçut, au-dessus des arbrisseaux du rivage, les clochers et les tours de Alcala, vieille cité punique toute rajeunie par sa parure de dentelles mauresques. La forteresse, servant de prison d'État, était située au delà de la Guadaïra, à une demi-lieue au sud des derniers moulins. Alcala méritait dès lors son nom de ville des boulangers ; elle fournissait à Séville ce fameux *pan de dios*, que les Romains vantaient déjà au temps des guerres carthaginoises.

Ramire traversa la Guadaïra à gué ; il remonta la rive gauche pendant quelques minutes encore, puis il coupa, toujours galopant, au travers d'un sol rocheux et brûlé où le cactus étalait ses redoutables buissons couronnés de pourpre. La forteresse lui apparut bientôt avec son enceinte de ciment rougeâtre et son énorme tour carrée à qui la tradition assignait pour père Has-

drubal. Tout alentour, le sol était ras et complètement dépouillé ; les palmiers nains ne commençaient à ramper sur la terre desséchée qu'à plus de cent toises de l'enceinte.

Ramire alla jusqu'aux palmier pour mettre pied à terre. Il attacha son cheval aux branches et le laissa vautrer dans le sable son ventre haletant. Il avait peur d'être en retard ; il prit sa course vers la prison.

Ici, comme au bord de la Guadaïra, c'était la solitude, mais le sommeil de la vallée semblait sourire, tandis qu'il y avait sur ce tertre une mortelle désolation. Des ruines qui laissaient voir le tracé d'une citadelle antique couvraient la majeure partie du sol. Ici et là s'élevaient encore des pans de murailles presque entiers sur lesquels essayaient de croître quelques maigres lianes et des jasmins jaunes à la tige desséchée. L'enceinte nouvelle, datant du règne de Philippe II, paraissait toute neuve au milieu de ces débris : elle avait la forme d'un pentagone irrégulier. Les murailles étaient hautes et faites de carreaux de ciment ou torchis, grossièrement superposés. Ramire, marchant d'un pas rapide et inquiet, en fit trois fois le tour, cherchant à connaître par les bruits de l'intérieur ce qui pouvait se passer derrière ces murs.

Mais à l'intérieur il n'y avait aucun bruit.

L'enceinte était percée de cinq portes. Trois regardaient la ville, assise de l'autre côté de la rivière ; la quatrième s'ouvrait sur un chemin creux qui conduisait à un moulin isolé, dont les ailes endormies attendaient en vain un souffle de vent. Ce moulin était situé à trois ou quatre cents pas de l'enceinte. La cinquième ouverture, poterne basse pratiquée dans le mur du sud, donnait sur les ruines antiques.

Ce fut devant cette dernière que Ramire s'arrêta, parce qu'il vit des os de bœuf à droite et à gauche du seuil. Les planches de

la porte gardaient en outre des traces luisantes et noirâtres. Ce devait être l'entrée des bouchers.

Il mit son œil à la serrure, il ne vit rien qu'une grande cour déserte.

Son oreille remplaça son œil, il n'entendit rien. La prison était muette comme ces châteaux des poèmes de la chevalerie sur lesquels pèse la main d'un enchanteur.

Et cependant c'était bien l'heure de la méridienne. Le crime était-il déjà commis ? Ramire arrivait-il trop tard ?

Il s'éloigna, le cœur serré. Il essaya de gravir un pan de mur en ruines, afin de porter au moins son regard à l'intérieur. Pendant qu'il montait, s'attachant des pieds et des mains au torchis brûlant, il entendit le mugissement d'un bœuf. Il tourna la tête vivement. Son œil pouvait déjà plonger dans la cour. Il n'y vit personne, mais une porte était ouverte tout au bout des constructions attenantes à la tour carrée. Un second beuglement se fit entendre. Il partait de là.

Ramire se coucha au sommet de son mur. Il devinait des mouvements dans l'ombre qui était au delà de la porte. Il avait peur d'être vu.

Bien lui en prit de s'être avisé de cette précaution, car au moment même où sa tête abaissée se confondait avec les profils des ruines, un homme sortit à demi de l'ombre de l'étable. Il posa sa main en visière sur ses yeux, comme pour mieux examiner la muraille ruinée. Il parla, tout bas sans doute, car Mendoze ne put entendre même le son de sa voix. Cet homme portait le costume des soldats mercenaires qui abondaient alors en Espagne. À son appel, deux autres têtes parurent à la porte de l'étable. L'un des nouveaux venus avait sa chemise relevée jus-

qu'aux coudes. Ramire crut reconnaître la puissante carrure et les cheveux hérissés du boucher Trasdoblo.

Les trois hommes restèrent une longue minute les yeux fixés sur le mur. Ramire était immobile comme si on l'eût changé en pierre. Les gestes de ceux qui le guettaient traduisaient pour lui leurs paroles qu'on ne pouvait entendre. Ils devaient se dire :

– Nous nous sommes trompés. Il n'y a personne dans ces ruines.

La muraille à laquelle se cramponnait Ramire était entre ces hommes et l'ardent soleil du midi. La lumière trop vive aveugle aussi bien que les ténèbres.

Là-bas, ils continuaient de se consulter. Les trois premiers sortis démasquèrent la porte.

Quatre autres se montrèrent. Mendoze en put compter ainsi jusqu'à sept. C'était justement le chiffre annoncé, la nuit dernière, sur la place de Jérusalem, par l'interlocuteur nocturne à qui Trasdoblo donnait le nom de Pedro Gil.

Sur les sept, six avaient ce harnais du soldat mercenaire, un peu plus désordonné que le costume des brigands de nos mélodrames modernes. Ils étaient armés jusqu'aux dents. Trasdoblo avait à la main une hache fraîchement affilée, qui étincelait aux rayons du soleil.

Par suite sans doute du conseil qu'ils venaient de tenir. Trasdoblo se coula le long des bâtiments en retour, et s'abrita derrière un angle de la muraille pour jeter aux fenêtres grillées du grand donjon un regard inquiet. Ramire suivit ce regard et n'aperçut rien aux fenêtres. Trasdoblo revint vers ses compa-

gnons, qui mirent bas lestement leurs justes et leurs buffleteries. On fit un tas de tout cela dans l'étable.

Les six soudards étaient devenus des garçons bouchers. Trasdoblo leur attacha lui-même le tablier de cuir.

Mais Ramire voyait toujours reluire les longues épées derrière le seuil.

Tous rentrèrent. Le bœuf qui avait mugi rendit dans l'étable ce grand et lugubre gémissement des bestiaux qu'on abat. Trasdoblo ne perdait point son temps. Il vaquait à l'une de ses tâches en attendant l'autre. Un brutal éclat de rire suivit le cri d'agonie du bœuf, puis le silence se fit.

La chaleur accablante, l'impatience, l'attente, l'émotion, donnaient à Ramire une sorte de vertige. Le bout de ses doigts s'incrustait dans le ciment, dur comme la pierre ; l'idée lui montait au cerveau que la ruine allait fléchir sous lui. Il éprouvait cette étrange sensation de balancement qui prend l'homme au bord du précipice.

Sa tête lui pesait. Des éblouissements passaient devant ses yeux.

Au plus fort de cet état où la pensée étonnée cesse de se fier au témoignage des sons, Ramire crut entendre un grincement léger au dessus de sa tête.

Il leva les yeux instinctivement.

Le bruit venait de l'étage supérieur du donjon. La portion de la tour carrée qui faisait face à Ramire recevait en plein la lumière du soleil, et pourtant ses yeux fatigués ne distinguèrent rien d'abord. Le grincement cependant continuait. Guidés par

ce bruit, les regards du jeune bachelier se fixèrent avec un effort intense sur la plus haute fenêtre du donjon.

Il vit enfin, comme si un voile se fût déchiré pour lui, une tête et un corps de prisonnier à cette fenêtre, dont les barreaux étaient arrachés déjà. La tête se penchait pour inspecter la cour. L'homme était demi-nu. On distinguait les muscles de sa robuste poitrine, sur laquelle tombaient en désordre des flots de barbe et de cheveux.

De la fenêtre, il était absolument impossible au prisonnier de voir la porte de l'étable. Deux choses faisaient obstacle ; le renflement de la tour à l'étage inférieur et la saillie des bâtiments surajoutés.

Le prisonnier prêta l'oreille, puis, prenant son parti sans doute, il mit le pied sur l'appui de sa croisée.

Le cœur de Mendoze sauta dans sa poitrine. Il eut envie de crier.

Mais sa voix serait allée vers l'étable comme vers le donjon. C'eût été donner l'éveil aux assassins.

Et Mendoze sentait que ce captif, pendu déjà aux barreaux de son cachot, faisait bien de jouer sa vie, même sur cette chance désespérée.

Le corps entier se montrait maintenant en dehors de la fenêtre. Les jambes n'avaient pas plus de vêtement que la poitrine.

Celui-là devait être un rude combattant : vous eussiez dit une statue de marbre.

Au premier mouvement qu'il fit, Ramire devina le motif de sa nudité. Son premier mouvement, en effet, fut de tirer en dehors une corde préalablement attachée aux tronçons des barreaux de la fenêtre.

Cette corde, noueuse et inégale, gardait les diverses couleurs du linge et des habits qui avaient servi à sa fabrication.

La corde déroulée atteignait à peine la première saillie du donjon. Ramire eut froid dans toutes ses veines.

Le prisonnier saisit la corde d'une main assurée. Son pied allait quitter l'appui de la fenêtre lorsqu'il s'arrêta tout à coup, immobile et l'œil fixé sur les ruines.

Il venait d'apercevoir Mendoze.

Mendoze devinait toutes ses impressions sur son visage. Le captif croyait avoir affaire à un espion posté en ce lieu pour examiner sa cellule. Par un mouvement instinctif, Mendoze mit la main sur son cœur.

Le prisonnier s'inclina gravement, fit le signe de la croix et se pendit à la corde. Il parvint en peu de temps à la première saillie.

Mais comment aller au-delà, à moins d'avoir des ailes ?

Le prisonnier assura ses pieds sur la saillie et leva la tête.

Ramire, tremblant et bouillant de fièvre, le vit arrondir ses deux mains autour de ses lèvres. Le prisonnier avait tout bas appelé sans doute, car, à la place même où il s'était montré pour la première fois, une blonde tête d'enfant apparut.

Le prisonnier lui envoya de la main un caressant baiser.

L’enfant, à l’aide de ses petits doigts malhabiles, attaqua le nœud, resserré par tout le poids d’un homme. Il fut longtemps à le détacher, si longtemps que la sueur froide ruissela plus d’une fois sur les tempes de Mendoze.

Le prisonnier s’était assis. Il attendait patiemment.

Enfin, la corde détachée tomba sur la saillie. Le prisonnier la saisit et l’attacha aux barreaux d’une fenêtre, puis il remercia d’un geste l’enfant, qui alors, souriant et tout heureux, battit des mains après lui avoir envoyé son baiser.

Jusqu’à ce moment la tentative d’évasion du captif avait été profondément silencieuse. Mendoze frémit au léger bruit que produisirent en se choquant les petites mains de l’enfant. Il avait raison de frémir. Deux ou trois sombres visages de coquins parurent en effet à la porte de l’étable. Mendoze voulut signaler le danger au prisonnier, mais celui-ci avait déjà tourné le dos. Il était suspendu à la corde, et commençait la seconde étape de son terrible voyage.

La longueur de sa corde le conduisait cette fois à l’étage qui dominait immédiatement les bâtiments et communs dont l’étable de Trasdoblo formait l’extrémité la plus orientale.

Pendant qu’il descendait à la force de ses bras, Mendoze vit les braves déguisés en garçons bouchers se glisser le long de leur masure, et regarder comme Trasdoblo l’avait fait une première fois. Ils durent apercevoir le prisonnier, car ils se replièrent vivement vers l’étable en courbant l’échine et en se faisant petits.

Ils se partagèrent les épées qui étaient derrière la porte.

Trasdoblo seul ne prit que son coutelas de boucher.

Jusqu'à présent, Mendoze avait assisté à cette scène comme on assiste aux capricieuses illusions d'un rêve. En ce moment la pensée de l'œuvre qu'il avait entreprise surgit en lui avec une soudaine violence, en même temps qu'il avait la conscience de sa complète inutilité. Ces deux idées illuminèrent brusquement la nuit de son cerveau. Un râle sortit de sa poitrine. Il eut un accès de fiévreux désespoirs et tordit ses bras impuissants.

Isabel ! c'était le père d'Isabel qui descendait le long de cette corde, et que chacun de ses efforts rapprochait du guet-apens où il allait laisser sa vie ! Et nul moyen de le secourir ou même de l'avertir ?

Mendoze mesura de l'œil la hauteur du mur d'enceinte ; cet obstacle était infranchissable. Tout à l'heure il avait éprouvé le battant de la poterne ; il l'avait trouvé ferme sur ses gonds ; en poussant, il avait même senti la résistance de la barre massive qui le soutenait à l'intérieur.

Et pourtant Mendoze était là pour agir. Son immobilité le tuait. Mille expédients insensés, impraticables, lui venaient à l'esprit : tantôt il voulait éveiller les gardiens et dénoncer le crime ; tantôt il voulait se lever tout droit et appeler à haute voix les bandits au combat.

De toutes ses imaginations, ces deux-là étaient les moins folles. Or, leur résultat immédiat devait être de resserrer les chaînes du captif. Il hésitait, mais il allait peut-être céder aux entraînements de la fièvre qui lui brûlait le sang, lorsque son attention fut attirée de nouveau vers le prisonnier qui arrivait pour la seconde fois au bout de sa corde.

Il n'y avait plus personne pour la détacher et lui fournir un troisième champ.

Mendoze vit bien tout de suite que le fugitif avait compté là-dessus.

Celui-ci lâcha en effet résolument sa corde, et parvint à s'accrocher à la corniche du second étage de la tour. Se soutenant d'un seul bras, il passa son autre main dans une étroite écharpe qui lui servait de ceinture et que Mendoze n'avait point remarquée. Il y prit un morceau de fer aiguisé qui était sans doute un fragment des barreaux de sa prison.

Cela pouvait faire office de clou et aussi de poignard.

Cela fut clou d'abord. Le captif l'enfonça entre deux pierres et put faire un pas de plus vers le sol. Puis son doigt, crispé dans le trou même du morceau d'acier, le soutint une seconde et lui permit de ficher de nouveau son outil.

Mendoze le vit franchir ainsi une demi-douzaine de pieds.

Son cœur bondissait, son pauvre cœur, prisonnier aussi et enchaîné par l'impuissance. Il aimait cet homme, non plus seulement pour sa fille, mais encore pour sa vaillance héroïque. Il l'admirait passionnément dans son travail acharné. Ce qu'il demandait à Dieu, c'était de mourir en le sauvant.

Un cri d'angoisse s'étouffa dans sa poitrine. Il avait perdu de vue les bandits pendant un instant. Son regard, en s'abaissant, les aperçut rangés et collés à la muraille, immédiatement au-dessous du captif.

Ils attendaient sa chute.

Mendoze fut frappé comme d'un coup de massue.

Mais une idée jaillit de ce choc. Ne pouvait-il imiter l'exemple du prisonnier et escalader l'enceinte par un moyen

semblable ? Une fois dans la cour, il se voyait déjà tombant l'épée à la main, sur ce troupeau d'assassins, frappant d'estoc, frappant de taille, et délivrant le père d'Isabel. Toute sa force lui revint. Il sentit renaître toute sa présence d'esprit. Son œil mesura exactement la route que le captif avait encore à parcourir ; il se dit : J'aurai le temps.

Mendoze quitta sa position au sommet de la ruine. À quoi lui servait ce poste, où l'on pouvait observer, il est vrai, mais où l'on ne pouvait point agir ? Au bas du pan de muraille, un poteau était planté en terre pour attacher l'attelage de Trasdoblo, car la poterne était trop étroite pour donner passage à une charrette. D'un fendant, Mendoze fit éclater l'extrémité supérieure du poteau. Il choisit deux copeaux courts et solides ; il en amincit le bout, de façon à former deux espèces de coins. Muni de ces moyens d'escalade, il courut vers la muraille d'enceinte et commença incontinent à la gravir.

Ses coins entrèrent sans trop de peine dans les interstices des carreaux de torchis.

En une minute, il eut accompli la moitié de sa tâche.

Mais, à cette hauteur, le mur se trouva plein et bâti d'une seule pièce ; Mendoze, obligé de percer le trou de ses coins avec la pointe de son épée, n'avança plus qu'avec une extrême lenteur.

Le découragement le prenait, car il se disait : Le duc doit avoir atteint maintenant le toit des communs ; dans quelques secondes, je vais entendre son cri d'agonie !

Il écoutait alors, immobile et réprimant jusqu'à son souffle. Aucun bruit ne venait de l'intérieur de la forteresse. C'était toujours le même silence morne et profond.

Le duc avait-il été poignardé ? lui avait-on fendu le crâne sans qu'il eût poussé un seul cri ?

Mendoze, à cette pensée, faisait un effort terrible et avançait d'un pas : s'il n'espérait plus sauver, il voulait venger.

Mais l'épuisement avait raison bientôt de son paroxysme. Ses mains, amollies et baignées de sueur, s'engourdissaient. Le soleil ardent, impitoyable, frappait d'aplomb le torchis blanchâtre où il était suspendu comme un fruit à l'espalier. Tout ce que Mendoze touchait le brûlait. À chaque instant, le vertige faisait tournoyer son cerveau. Il se sentait vaciller comme un homme ivre, et sa tête, plus lourde que tout son corps, l'entraînait à se précipiter vers le sol.

Et pourtant il travaillait toujours, il approchait du faîte. Tantôt ce grand silence le navrait comme une certitude de mort : tantôt il y puisait une espérance dont l'intensité soudaine participait de son transport.

Un bruit se fit comme il enfonçait un de ses coins, à une demi-toise environ du sommet de la muraille. Ce bruit lui répondit dans la tête et dans le cœur. Il eut un tressaillement si violent qu'il faillit perdre l'équilibre.

Il s'arrêta pour prêter l'oreille. Ce ne fut pas en vain : une série d'autres bruits lui arriva.

Le premier avait sonné lourd comme la chute d'un corps pesant sur le sol.

Mendoze savait ce que c'était. Il s'étonnait seulement que le duc eût mis tant de temps à descendre.

Les secondes lui avaient semblé des heures.

Les autres bruits se mêlaient et se succédaient, changeant à chaque instant de nature. On ne parlait point ; encore moins criait-on. Il y avait de rapides cliquetis, puis des ébranlements profonds. Une fois, la muraille fut heurtée et trembla comme si elle eût subi le choc d'un projectile pesant.

Croyez que Mendoze n'écouta pas longtemps. Le duc était en vie, voilà ce qu'il conclut de ces bruits de mêlée. Le duc se battait. Avec quelles armes ? Vive Dieu ! Mendoze allait le savoir, car d'un suprême élan il parvint à mettre un genou sur son pieu. Sa main se crispa sur le faite de la muraille. L'escalade était accomplie.

Il vit de son premier coup d'œil le prisonnier, ce corps de bronze, debout et tête haute, au milieu de sept assassins. Sa poitrine avait des traces sanglantes et ses cheveux dégouttaient rouges, parce qu'il portait une blessure au front ; mais son œil brûlait, mais les muscles de son torse saillaient comme des cordes.

Il s'était adossé à l'angle formé par l'étable et le reste des communs. Sous ses pieds était un tas de pierres plates comme celles qui servent à daller les abattoirs. Il tenait de la main droite une de ces pierres, de la main gauche un os de bœuf, long, gros, rouge et qui certes ne devait pas être une arme méprisable au bout d'un bras comme le sien.

Au moment même où la tête de Mendoze dépassait le mur, les sept bandits se ruèrent tous ensemble sans prononcer une parole. Le duc, également silencieux, en fit rouler deux dans la poussière d'un coup de sa dalle lancée à tour de bras. Un troisième tomba sur les genoux, le front fêlé par un coup de fémur de bœuf.

Les autres reculèrent.

Le sang du duc coulait par deux nouvelles blessures.

XI

SAMSON ET LES PHILISTINS

C'était une étrange bataille. Ceux qui attaquaient et celui qui se défendait craignaient également de faire du bruit. La venue des vrais gardiens de la forteresse eût mis en fuite les assassins et rouvert pour la victime les portes détestées de la prison.

Il y avait entre ce lion acculé et les chiens qui le pressaient une sorte de convention tacite. Les chiens n'aboyaient pas et le lion s'abstenait de rugir.

Tout ce que nous avons raconté au précédent chapitre s'était passé en quelques minutes. Il y a des instants où les événements vont vite. Nous avons tout vu jusqu'à présent par les yeux de Mendoze, sauf ce qui avait eu lieu à l'intérieur de la cour des bouchers, pendant que Mendoze escaladait le mur.

La cour des bouchers était complètement séparée du reste de la forteresse. On n'y mettait point des sentinelles, parce que la double porte de communication qui permettait l'introduction des viandes était fermée à demeure. La nuit, et aux heures de la sieste, un énorme chien y veillait seul.

Le cadavre du chien était maintenant dans l'étable.

Les assassins avaient pris d'avance les précautions dont aurait dû s'aviser le prisonnier fugitif.

Comme cette cour des bouchers ne faisait point partie de l'enceinte gardée, Trasdoblo en avait la clef, soit pour tuer dans l'étable servant d'abattoir, soit pour introduire sa viande toute débitée. Les rondes étaient rares de ce côté. Trasdoblo entrait et sortait comme il voulait. Les guichetiers, les porte-clefs, tout ce luxe de comparses obligés formant le personnel d'une prison, ne manquaient nullement à la royale forteresse de Alcala, mais ils étaient relégués au delà de la porte fortifiée qui défendait l'intérieur du château.

C'était quand maître Trasdoblo demandait pour sa marchandise l'entrée des bâtiments, qu'on entendait la musique des grosses clefs, des pênes rouillés et des gigantesques verrous.

Les exagérations de la propreté ne purent en aucun temps être reprochées à la nation espagnole. Trasdoblo était Espagnol et boucher. Il jetait ses *issues* dehors quand il avait le temps, dedans quand c'était sa fantaisie.

Issues est le terme technique pour désigner ce qui, dans un animal, n'est ni viande ni cuir.

La cour de Trasdoblo ressemblait à un cimetière pavé d'ossements, ce qui n'empêchait point qu'on trouvât encore des ossements à cinquante pas à la ronde, dans la campagne au delà de la porte.

De nos jours, Trasdoblo eût fait commerce de tout cela. Sa bourse y eût gagné, la santé des prisonniers aussi, car tous les ans, aux jours caniculaires, les issues des bestiaux de Trasdoblo procuraient quelque bonne petite peste à la forteresse de Alcala de Guadaïra.

Les médecins de Séville avaient beaucoup disserté sur cette maladie d'un caractère particulier ; on lui avait trouvé un nom

nouveau, très scientifique, mais aucun de ces doctes seigneurs n'avait songé à faire nettoyer la cour.

Nous avons perdu de vue notre fugitif au moment où Mendoze quittait son poste sur la muraille en ruine pour tenter l'escalade de l'enceinte.

À l'aide de son barreau de fer aiguisé, le prisonnier n'eut pas de peine à gagner la toiture plate des communs. Il s'arrêta là quelques secondes pour reprendre haleine, et aussi pour s'orienter, car de la croisée de son cachot on ne pouvait apercevoir qu'une très minime portion de la cour. La toiture était plate ; son rebord surplombait de beaucoup et formait, comme c'est l'habitude dans l'Espagne du midi, une profonde corniche au-devant des bâtiments. La descente devait être infiniment plus facile ici que dans la dernière étape fournie par le fugitif.

Cependant il ne se pressait point. Il parcourut, en étouffant le bruit de ses pas, la terrasse tout entière, regardant et guettant, tâchant surtout de voir au-dessous de lui. Évidemment il sentait le piège tendu.

Les assassins, comme nous le savons déjà, étaient collés au mur des communs. Le prisonnier restait dans l'impossibilité de les apercevoir. Deux ou trois fois, il se pencha en dehors de la saillie des terrasses et prêta une oreille attentive.

Trasdoblo et ses compagnons l'entendaient aller et venir sur le toit sonore. Ils se tenaient prêts. Ils comptaient se ruer autour de lui dès qu'ils le verraient suspendu à la corniche, et le recevoir à la pointe de leurs épées.

Le prisonnier, comme s'il eût deviné leur dessein, fit pour la deuxième fois le signe de la croix et sauta résolument de son haut. Il trébucha en tombant, mais il se releva rapide comme

l'éclair, et sans prendre souci de regarder autour de lui, il courut tout d'un temps à l'amas de débris qu'il avait remarqué.

Il choisit l'os que nous lui avons vu en main. L'os était frais et encore tout sanglant. Au moment où il se retournait en le brandissant, les assassins s'élancèrent sur lui tous à la fois.

Dans les combats il y a autre chose que l'arme, autre chose que la position, autre chose que la force, que l'adresse et que la vaillance même. Sans cela, comment expliquer certains faits de guerre presque incroyables ? Sans parler de ces ponts traversés sous la bouche des canons vomissant la mitraille, puisque le hasard ici peut protéger le prédestiné, que dire de ces prodigieuses escalades où le champion suppléait à l'échelle trop courte par la bonne trempe de son poignard, et faisait, en face des haches, des hallebardes, de la poix bouillante et du plomb fondu, cet exploit que notre pauvre Ramire a eu naguère tant de peine à accomplir dans la solitude ?

Il y a le prestige, il y a le pouvoir dominateur de la vaillance, il y a la victoire de l'esprit sur la matière.

Ici, comme partout, l'unité peut mater le nombre, quoique la force de l'unité, dix fois multipliée par son pouvoir propre, vaillance, adresse, agilité, tactique, reste beaucoup au dessous de la force réelle du nombre.

Le prisonnier n'avait pour arme que ce fémur de bœuf qu'il brandissait comme une massue. Sauf Trasdoblo, tous les hommes qui se ruaient sur lui étaient des soldats, et ils avaient leurs épées. Cependant le prisonnier sortit du premier assaut sans blessure, après avoir terrassé trois des assassins.

Si la porte de la cour donnant sur la campagne avait été ouverte, le prisonnier aurait pu fuir en ce moment, mais il y avait cette lourde barre engagée des deux côtés dans le mur.

Le temps de l'enlever, le fugitif eût été percé de cent coups par derrière.

Les assassins se reformèrent après un instant d'hésitation. Le prisonnier avait eu le temps de gagner l'amas de dalles sur lequel il prit position comme en un fort. Là il était protégé de deux côtés par l'angle rentrant des bâtiments.

Au second choc, les assaillants avancèrent en bataillon serré. Trasdoblo avait conseillé de frapper sur le fémur de bœuf, afin de le briser. Mais le romancero du bon duc compare son os sanglant à la mâchoire d'âne qui servit à Samson pour exterminer toute une armée de Philistins. On ne l'entama ni au second ni au troisième assaut. Au quatrième, le duc, saisissant pour la première fois une dalle, repoussa les mercenaires jusqu'à l'enceinte, et ce fut le choc de ce projectile qui fit trembler la muraille sous les pieds de Ramire.

Les assassins, on peut le dire, étaient déjà couverts de coups, mais ils restaient tous les sept debout et la colère se mettait de la partie. Le premier effet du prestige s'en allait faiblissant. Sur le corps nu du duc on distinguait trop bien les blessures dont chaque assaut augmentait le nombre. La sueur et le sang collaient ses cheveux à son visage.

Le lion était terrible encore ; cependant on voyait poindre les premiers symptômes de l'épuisement qui allait le dompter.

– Il a soif ! dit Trasdoblo, qui voyait sa gorge haleter ; ne le laissons pas souffler !

Ce fut à ce moment que la tête de Mendoze parut au-dessus du mur. Nul ne l'aperçut d'abord, car les combattants étaient aux prises. En voyant les assassins se jeter avec furie sur cet homme seul et désarmé, Mendoze fut saisi de terreur. Puis la

colère donna de la force à ses mains, qui soulevèrent son corps et le portèrent sur le faîte même du mur qu'il enfourcha comme un cheval.

Puis encore l'admiration lui dilata le cœur : il venait de voir le prisonnier repousser le quatrième assaut avec sa massue improvisée, attaquer à son tour pour tâcher de conquérir une épée, glisser dans le sang, tomber, se relever sous le fer même des bandits, et les repousser encore avant de regagner son abri.

Cet homme était splendide de sang-froid, de résignation et de vaillance.

Mais, en regagnant l'angle où il avait établi son fort, ses jambes chancelaient. Mendoze le vit porter sa main à sa poitrine.

Mendoze mesura de l'œil le saut qu'il fallait faire pour lui venir en aide. Le sol de la cour était en contre-bas. Mendoze n'hésita point devant l'énorme distance à franchir, mais il voulut prendre une position convenable afin d'assurer sa chute.

C'était un sauveur qu'il fallait là-bas, non point un blessé.

Pendant qu'il se mettait debout pour prendre son élan, le prisonnier, accoté dans l'angle des bâtiments, haletait comme un brave coursier qui rassemble ses forces pour fournir une dernière carrière. Il gardait la tête haute. Par deux fois son regard se leva vers le ciel. Au mouvement de ses lèvres, Mendoze devinait qu'il priait.

Il priait en effet ; il disait à Dieu :

– Une épée, Seigneur, une épée !

C'était là l'oraison du bon duc.

Richard d'Angleterre offrait son royaume pour un cheval ; le duc eût donné pour un morceau de fer son palais de Séville et son palais de Grenade, ses châteaux d'Estramadure et ses domaines de Léon, ses plaines, ses montagnes, l'or de ses coffres, et le sang de ses veines par dessus le marché.

– Une épée, Seigneur Dieu !

– Par saint André ! s'écria Trasdoblo, voilà un taureau qui a la vie dure ! C'est le cas de faire un vœu : Je promets dix réaux au tronc de la Caridad si nous en venons à bout !... Allons, mes maîtres ! je ne suis pas un homme de guerre comme vous, moi ; mais il s'agit de ma place et peut-être de ma peau. En avant ! ne le laissons pas souffler.

Les mercenaires n'avaient certes point compté sur une besogne si rude. Ils étaient tous plus ou moins entamés ; Trasdoblo seul restait sans blessure. Mendoze entendait leurs blasphèmes étouffés.

– Que le Diable nous tourmente pendant toute l'éternité ! dit celui qui paraissait leur chef, si nous ne l'avons pas cette fois ! Il est hors d'haleine. Attaquons ferme, et que personne ne lâche pied !

Ils s'ébranlèrent non plus en courant, mais au pas.

Le prisonnier, en les voyant venir, se remit résolûment en garde. Mendoze plia les jarrets : c'était le moment.

Les assassins, cependant s'arrêtèrent tout à coup. Ils venaient de voir la physionomie de leur adversaire changer soudain et s'éclaircir. Ils comprenaient qu'à leur insu quelque chose de nouveau se passait sur le champ de bataille. Trasdoblo se

retourna le premier et aperçut Ramire suspendu en quelque sorte au-dessus du vide.

Une malédiction s'échappa de sa gorge.

Le prisonnier étendit la main vers Mendoze avec un geste de souverain commandement.

– Reste ! ordonna-t-il.

Les mercenaires avaient déjà fait volte-face et s'étaient élancés vers le mur pour recevoir le nouveau venu au moment de sa chute.

Mendoze se mit à courir sur l'arête du mur, cherchant un endroit libre pour sauter. Évidemment l'ordre du captif n'était rien pour lui.

Le prisonnier reprit de sa voix calme et sonore :

– Au nom de ton père et de ta mère, jeune homme, garde ta vie, qui ne sauverait pas la mienne ! Ce n'est pas un aide qu'il me faut, c'est une arme. Jeune homme, donne-moi ton épée, au nom de ta mère et de ton père !

Mendoze l'avait à la main, son épée, tout prêt à s'élancer qu'il était. Tout son sang espagnol se révoltait dans ses veines et lui défendait d'obéir.

– Oh ! le beau défenseur ! ricana un mercenaire.

Et Trasdoblo ajouta avec son gros rire :

– Un chat sur un toit !

Le prisonnier tendit ses mains, dans l'attitude de la supplication.

– Les minutes sont du sang, fit-il d'une voix assourdie, mais qui arrivait nettement à l'oreille de Mendoze. Ton épée, enfant, au nom de la jeune fille que tu aimes, ton épée ! ton épée.

Mendoze baissa la tête et s'arrêta.

– Soyez donc obéi, dit-il, au nom de celle que j'aime !

Son épée décrivit un cercle et sortit de ses mains en sifflant, il voulait la jeter aux pieds du prisonnier, mais le défaut d'équilibre dérangea son mouvement. L'épée alla tomber au milieu de la cour, à peu près à égale distance des assassins et du prisonnier.

Des deux parts, on se précipita pour la saisir : le bon duc toujours silencieux, le troupeau des mercenaires laissant échapper une sourde rumeur. Mendoze était à genoux, défaillant et maudissant sa maladresse. Il lui sembla que les assassins arriveraient les premiers. Le captif, alourdi par une immobilité de quinze années, perdait du terrain.

Mendoze, malheureusement, ne se trompait point. Le chef des braves, plus agile que ses compagnons, atteignit en quelques bonds la place où était l'épée. Il se baissa triomphant pour la saisir. Le fémur de bœuf, lancé d'une main vigoureuse par le prisonnier qui n'avait point arrêté sa course pour cela, le frappa au sommet du crâne et le rejeta, privé de sentiment, sur ceux qui le suivaient.

Mendoze battit des mains.

La confusion que la chute du capitaine avait mise dans les rangs des assaillants ne dura qu'une seconde. Ce fut assez. Le duc avait l'épée à la main.

Sa large poitrine rendit une sorte de rugissement joyeux. Il regarda la lame brillante avec ravissement et lui donna un baiser plein de passion.

Il se redressa de toute la hauteur de sa taille. Mendoze, émerveillé, le vit grand comme un chêne.

Mendoze n'avait plus peur. Celui-là semblait désormais invincible.

– Coupez-lui la retraite, dit cependant Trasdoblo, qui donnait volontiers des conseils.

Les bravi, en effet, entourèrent le duc pour l'empêcher de s'acculer au mur de nouveau. Mais c'était un soin superflu. Le bon duc n'était plus en humeur de reculer.

Trois des soldats l'attaquèrent à la fois, tandis que les trois autres se tenaient en garde, prêts à fondre sur lui s'il y avait jour.

L'épée de Mendoze, vive Dieu ! n'avait jamais été si bien emmanchée. Elle exécuta un flamboyant moulinet. Un des soldats roula sur le sol, la tête fendue ; un second s'affaissa : il avait du rouge à la gorge.

Ce ne fut plus une bataille. Le duc, qui s'était défendu avec un os de bœuf, devenait trop fort maintenant qu'il avait une épée. Chacun de ses coups portait terriblement. Il chercha bientôt ses ennemis. Quatre bravi étaient étendus dans la poussière. Les deux autres étaient rentrés sous terre. Quant au redoutable Trasdoblo, il ne restait là que son couteau de boucher, qu'il avait

abandonné pour mieux courir. Trasdoblo avait eu l'heureuse idée de se réfugier derrière le grand cadavre du bœuf récemment abattu.

Le duc essuya son épée à la casaque d'un bravo, et gagna la porte dont il retira la barre.

Il était libre.

La porte ouvrait devant lui la vaste perspective de la campagne déserte. Il resta un instant immobile sur le seuil, tant était puissante l'émotion qui le tenait.

– Les murs d'une prison ne me sépareront plus de tout cela, pensa-t-il tout haut ; désormais libre ou mort !

– Seigneur duc, dit Mendoze, qui se tenait debout près de lui, le feutre à la main, dans une attitude respectueuse, je suis ici pour vous servir.

Le prisonnier le regarda. Il recula d'un pas en étendant les bras, et son visage exprima le comble de la surprise.

– Luiz ! murmura-t-il, est-ce possible, cela !

Mais un nuage passa aussitôt sur son front.

– Il y a dix-huit ans ! prononça-t-il avec tristesse ; le temps ne n'est pas arrêté pendant que j'étais là dedans. Les jeunes gens d'alors sont presque des vieillards.

Sa tête se courba ; quand il la releva, il y avait dans ses yeux des larmes et un sourire.

– En revanche, reprit-il, l'enfant qui était au berceau est devenu une belle jeune fille…

– Belle comme les anges de Dieu ! prononça tout bas Mendoze.

Le prisonnier se tourna vers lui et demanda :

– Jeune homme, de qui parlez-vous ?

– Je parle, répondit Ramire en rougissant, de dona Isabel de Guzman, votre fille, seigneur.

Le bon duc lui prit les deux mains et fixa sur lui son regard perçant.

– Elle est grande ? fit-il d'une voix qui tremblait ; a-t-elle le front noble de sa mère ? et ses yeux ? et ses cheveux ? Se peut-il qu'un père ne connaisse pas sa fille !

Mendoze allait répondre, lorsqu'un mouton se mit à bêler là-bas parmi les palmiers rampants.

Le prisonnier tressaillit.

– La fin de la méridienne approche, dit-il en changeant soudain de ton ; je ne crains pas ceux que je viens de combattre : ils n'ont garde de donner l'éveil à la forteresse ; mais je crains tous ceux que nous allons rencontrer sur la route. Dans l'état où je suis, chacun me remarquera.

Mendoze déroula vivement son manteau.

Le prisonnier regardait ses bras et ses jambes, où la sueur, le sang, la poussière, mêlaient leurs souillures.

– Je ne puis voir mon visage, reprit-il, mais je devine l'air que je dois avoir.

– Vous sortez de l'enfer, seigneur, répondit Ramire.

– Et je ressemble à un démon, ajouta le duc, qui sourit sous le masque hideux que lui avait laissé la bataille.

Mendoze s'étonna de ce sourire. Cet homme était pour lui un géant, trop grand pour la gaieté, trop grand pour ce qui est notre nature et le niveau des choses humaines.

Chacun de nous a pu éprouver cela. Il est des gens qu'on voudrait entendre parler toujours en vers lyriques. Il semble qu'ils soient au-dessus des formes vulgaires dont nous nous servons pour rendre nos sensations et nos pensées. Ajoutez à cela que le duc avait un peu le costume d'un héros d'Homère, et qu'il venait de combattre, comme Ajax, avec des quartiers de rocher.

Mais Mendoze n'était pas au bout de ses étonnements, et rien ne ressemblait moins au duc de Medina-Celi que ces biscuits drapés selon une certaine convention qu'on appelle des personnages de tragédie. La romance du bon duc n'y va pas par quatre chemins ; elle dit en propres termes que Medina-Celi, la fleur de la grandesse espagnole, avait l'air d'un charbonnier en sortant de sa prison : son sang et celui de ses adversaires était sur tout son corps comme ces sauvages peintures dont les Indiens cannibales se font une toilette de combat.

Il repoussa le manteau que Mendoze lui tendait et dit :

– Ce n'est pas ce déguisement qu'il me faut.

Mendoze lui demanda :

– N'est-il pas dangereux de rester en ce lieu ?

Ils n'étaient qu'à une cinquantaine de pas de la porte, qui s'ouvrait maintenant toute grande. Le prisonnier s'assit sur un petit tertre où quelques brins d'herbe poussaient. Il en cueillit deux ou trois, et une larme roula sur sa joue.

– Quinze ans ! murmura-t-il ; je n'avais vu ni touché un brin d'herbe depuis quinze ans !

À la bonne heure ! ceci plut à Ramire. Mais le prisonnier, se tournant vers lui brusquement, ajouta :

– J'ai de l'âge, mon garçon, et ils m'ont donné du fil à retordre. Laisse-moi souffler. Mes blessures ne sont rien, c'est la fatigue qui m'accable. Où as-tu mis ton cheval ?

Mendoze montra du doigt les massifs de palmiers nains.

– Je te voyais venir, reprit le duc en souriant, et je me disais là-haut, à la fenêtre de la cellule : Quel démon peut pousser un chrétien à voyager sous ce soleil ? La vengeance ? l'amour ? Est-elle bien belle, ta maîtresse, jeune homme ?

Le rouge monta au front de Mendoze.

– Demandez si les anges sont beaux, murmura-t-il.

– Tu m'as déjà parlé d'anges ! Les enfants d'aujourd'hui sont-ils si langoureux ? Laquelle est la plus belle de ta maîtresse ou de ma fille ?

– Seigneur ? balbutia Mendoze.

– Tu es courtois, l'ami ! À ton âge, j'aurais hardiment répondu : « C'est ma maîtresse… » Je ne te demande pas si tu es gentilhomme, puisque tu as interrompu ta route tout exprès pour secourir ton semblable.

– S'il plaît à Votre Grâce, dit Mendoze, je n'ai pas interrompu ma route. Ma route était achevée.

– Cela me plaira, mon fils, mais quand j'aurai compris toutefois. Que venais-tu faire dans cette solitude ?

– Ce que j'y ai fait, seigneur.

– M'apporter ton épée ?

Mendoze s'inclina en silence.

Le duc se releva sur le coude. Le regard qu'il jeta sur Ramire fut si perçant que celui-ci baissa les yeux.

– Qu'y a-t-il autour de l'écusson aux trois éperons d'or ? prononça-t-il à voix basse.

– Une devise, seigneur.

– Laquelle ? Parle vite, enfant ? viens-tu de la part de don Luiz ? don Luiz, mon frère par le cœur, sinon par le sang. Don Luiz aurait un fils de ton âge…

Il s'était redressé sur ses jambes, qui tremblaient.

Mendoze secoua la tête tristement.

– Seigneur, répondit-il, une fois déjà, aujourd'hui, quelqu'un m'a demandé : « Qu'y a-t-il autour de l'écusson aux trois éperons d'or ?… » J'ai répondu par les propres paroles de la devise : *Para aguijar à haron*.

– Alors, s'écria le prisonnier.

– Pardonnez-moi de l'audace que j'ai de vous interrompre, seigneur. Celui qui m'avait adressé cette question a été trompé par ma réponse.

– Trompé ! répéta le duc.

– C'est le hasard seul, continua Mendoze, qui m'a appris les quatre mots de cette noble devise. Et si j'ai profité de l'erreur, c'est qu'il me fallait un cheval pour être ici à l'heure de la méridienne.

– Et c'est aussi par hasard, demanda le prisonnier, que tu voulais être ici à l'heure de la méridienne.

– Non, seigneur, je venais vers vous de propos délibéré.

– Et moi, je t'attendais, enfant, car la lettre disait : « Quelqu'un sera là ; vous aurez une épée. »

À son tour, Mendoze leva sur lui un regard stupéfait.

– La lettre ! répéta-t-il.

– Morbleu ! fit le duc avec colère, quel jeu jouons-nous, l'ami ?… n'es tu pas ici de la part de Pedro Gil, mon ancien intendant ?

Mendoze eut un sourire amer et répondit :

– Je connais, en effet, ce Pedro Gil, et voici comment je viens de sa part. Cette nuit, je l'ai vu sur la place de Jérusalem, en conférence avec l'homme qui a ouvert la porte de la cour des bouchers à six mercenaires armés.

– Es-tu bien sûr de ce que tu avances ?

– Cette nuit, poursuivit Mendoze, je l'ai entendu faire marché avec le même homme et discuter le prix de votre sang.

Le duc restait encore incrédule. Mendoze raconta en peu de mots la scène qui avait eu lieu devant lui entre Pedro Gil et Trasdoblo.

Le duc écouta jusqu'au bout, puis il se signa.

– Je rends grâces à Dieu Notre-Seigneur, dit-il, car ma femme et ma fille ont besoin de moi. Après quinze ans d'oubli, ai-je pu croire que mes serviteurs se souvenaient de leur maître ? C'était la trahison qui m'avait envoyé cette lime, et c'est la Providence qui a déjoué la trahison. Ami, je ne t'ai point remercié comme il l'eût fallu. Je croyais avoir droit à ton aide.

– Ma vie est à vous, seigneur, répliqua Mendoze.

Le prisonnier appuya son front contre sa main. Les alentours continuaient de présenter l'aspect d'une solitude, mais on entendait au loin comme un bruit de réveil. Les troupeaux mugissaient, les oiseaux là-bas, sous la maigre feuillée des palmiers, jetaient leurs petits cris paresseux.

– Seigneur, reprit Mendoze, c'est tenter Dieu que de rester ici.

Le bon duc parut sortir d'un sommeil.

– Le danger n'est pas en ce lieu, répondit-il ; mes geôliers ne n'apercevront de ma fuite qu'à l'heure du repas du soir, et quant aux passants, nous n'avons rien à craindre. Je suis resté bien des fois des journées entières à ma fenêtre sans voir l'ombre d'un homme sur ce plateau aride. Le danger est plus loin. Comment monter à cheval dans l'état où je suis ? Et pour-

tant il faut que dans vingt-quatre heures, j'aie franchi le Tage et atteint les sierras de Gala.

– Qu'iriez vous faire en Estramadure, seigneur duc ? demanda Ramire.

– Peux-tu ignorer que la duchesse Eleonor de Tolède habite le château de Penamacor avec Isabel de Guzman ? ma femme ! ma fille !

– Je connaissais la retraite des nobles exilées, dit Mendoze ; mais la duchesse et sa fille Isabel sont à Séville depuis douze heures.

– En fraude de l'autorité royale !

– Elles y sont venues sous l'escorte des soldats de Sa Majesté ?

– À Séville ! s'écria le prisonnier. Isabel, Eleonor ! sous l'escorte des soldats du roi ! Est-ce le terme d'une longue injustice ? Est-ce un nouveau coup ? Par le corps du Christ ! dans une heure je serai au palais de mon père. Et avant deux heures, Philippe d'Autriche aura vu celui qu'il appelait son meilleur ami ! Ton cheval ! enfant, ton cheval !

La voix d'un ouvrier s'éleva à l'intérieur de la forteresse : il chantait. L'instant d'après, on put entendre le bruit du marteau et de la scie : on travaillait.

Le duc était debout auprès de l'enceinte. Mendoze courait vers les palmiers pour détacher son cheval.

Le duc déroula vivement la corde qui lui ceignait les reins et se la passa autour du cou. Au moment où Mendoze revenait, tenant par la bride son cheval rafraîchi, le duc lui dit :

– Prends ce bout de corde, ami ; tiens ton épée nue à la main et mène-moi comme un forçat. Si nous pouvons seulement atteindre le moulin sans encombre, je suis sauvé, car Diego, le meunier, est un paresseux que je vois dormir tous les jours une heure après la sieste achevée. Dieu nous garde de mauvaises rencontres ! À quiconque voudra t'arrêter, tu diras : « Laissez passer la justice du saint Tribunal : celui-ci est un relaps que je mène à la prison de Séville. »

Mendoze s'étonna encore. La ruse, comme la gaieté, lui semblait par trop au-dessous des hauteurs où il avait placé dans son esprit cette grande figure chevaleresque.

Il obéit néanmoins, et sur l'indication du bon duc, il tourna l'angle occidental de l'enceinte. Le moulin était situé à deux cents pas de là environ.

La vallée de la Guadaïra se développait maintenant devant eux. Ils marchaient aussi rapidement que la fatigue et les blessures du duc pouvaient le permettre.

Un muletier venait à eux, sur le chemin ; mais à la vue de cet homme, qui était mené la corde au cou par un chevalier armé d'une épée nue, le muletier détourna ses mules et fit un long circuit.

Le bon duc et Mendoze atteignirent la porte du moulin, qui était grande ouverte. Ils entrèrent. Le meunier Diego était seul et dormait auprès de ses meules immobiles, sur des sacs entassés.

– Lâche-moi, dit le bon duc. Nous voyagerons plus commodément jusqu'à la ville d'Alcala. Je vais sortir d'ici garçon meunier, et plus blanc que je n'étais rouge et noir tout à l'heure. Vive-Dieu ! j'ai encore de la besogne avant d'être à Séville et

d'être en état de me mettre aux genoux du roi, mais cette besogne-là sera faite. Veille, ami ; je commence ma toilette.

En parlant, il essayait de dénouer un des sacs de farine épars sur le sol du moulin ; mais ses doigts roidis et gonflés par le travail trop rude qu'il venait d'accomplir refusaient le service. Mendoze, qui devinait son dessein, lui dit :

– Ne vous attardez pas à ce soin, seigneur, j'aurai plus vite fait d'éventrer le sac à la pointe de mon épée.

Il levait le bras en même temps ; mais Medina l'arrêta d'un geste si sévère que Mendoze demeura tout interdit.

– Feu mon père avait coutume de dire, prononça lentement le bon duc : « Perdre un morceau de pain, c'est tuer un homme. » Ami, ceci est du pain ; je n'en prendrai pas un grain de plus qu'il ne faut pour conserver ma vie.

Le sac était dénoué. Le bon duc y trempa ses deux mains et se barbouilla de farine, cachant ainsi à la fois son sang et ses plaies. Il avait dit vrai : en un clin d'œil le noir et le rouge qui tatouaient son corps meurtri furent changés en une couche blanche uniforme.

Il prit alors un sac vide et y fit trois trous ; par ces trois trous il passa ses bras et sa tête saupoudrés de farine.

– Je dois cent onces d'or à ce meunier, dit-il, sois témoin, et en route.

Quand ils sortirent du moulin, les chemins et la plaine s'animaient de tous côtés à la fois. Les laboureurs avaient repris leurs travaux dans la campagne ; les voyageurs cheminaient. Là-bas, dans la prairie, les troupeaux paissaient, et l'on entendait

comme un concert lointain le bruit des cent moulins de Alcala de Guadaïra.

Sans le déguisement dont le bon duc venait de s'affubler, il lui eût été absolument impossible de gagner la ville. Chaque pas eût été un obstacle. Tous ceux qui maintenant raillaient le rustre enfariné auraient voulu savoir qui était cet homme couvert de sang et de boue. En arrivant au faubourg qui descend jusqu'aux rives de la Guadaïra, nos deux compagnons rencontrèrent un détachement de soldats.

– Seigneur, demanda le sergent à Mendoze, que voulez-vous faire de ce Gilles ?

– Ne dégoûtez pas mon maître de moi, alferez, répondit le bon duc ; je m'ennuyais du moulin. Il ne faut pour faire de moi un gaillard comme vous qu'un barbier et un fripier.

– Dieu te garde, l'ami, fit le sergent qui poursuivit son chemin sans défiance. Tu as du moins la langue bien pendue.

La première maison du faubourg était justement l'échoppe d'un barbier, et des nippes dépareillées se balançaient à la devanture de sa porte-boutique. Le bon duc se présenta devant la porte ouverte, et dit à haute voix, en s'adressant à Mendoze :

– Seigneur, voici notre affaire : maître Gines va me transformer de pied en cap, selon votre volonté. Holà ! maître Gines !

Le barbier montra sa face éveillée au fond de son échoppe.

– Méritez-vous la réputation que vous avez chez nous pour les métamorphoses, maître Gines ? reprit le duc.

– À moins qu'il ne s'agisse de faire de toi un grand d'Espagne, l'ami… commença le barbier.

– Un valet de bonne maison seulement, interrompit le prétendu garçon meunier. Allons, maître Gines, à l'ouvrage ! un seau d'eau, des rasoirs et un habit complet de drap léonais !

Maître Gines était un barbier d'heureuse humeur, qui méritait la réputation dont le bon duc le gratifiait. Ce ne fut pas un seau d'eau qu'il employa ; la Guadaïra coulait au bas de sa cour, il commença par inonder le bon duc dépouillé de son sac à farine. Comme les plaies se montraient à vif sous la couche blanche qui les couvrait, le bon duc fit le conte d'un maître cruel qu'il fuyait et qui l'avait réduit à ce lamentable état. Maître Gines pansa ses blessures qui étaient nombreuses, mais sans gravité aucune, il fit tomber sa longue barbe, laissant seulement un bouquet pointu au menton et une paire de moustaches ; il peigna ses cheveux, et l'œuvre accomplie, il regarda son homme avec une orgueilleuse satisfaction.

– Par saint Antoine, dit-il, j'ai montré trop de défiance de moi-même. Je crois que si l'idée me venait de faire un grand d'Espagne…

– Des habits, maintenant, des habits ! interrompit le bon duc ; mon nouveau maître ne veut point de livrée. Donnez-moi la défroque d'un honnête bourgeois, et dépêchez !

Maître Gines ne se fit point prier. L'instant d'après, l'illustre fugitif descendait le cours de la Guadaïra ; il portait un costume décent et un manteau de solide étoffe brune. Il marchait à pied. Mendoze était à cheval.

À un détour du chemin, un petit bosquet de saules se mit entre eux et la ville.

– Nous allons nous séparer ici, dit le duc : le restant de mes affaires doit être fait par moi seul.

Mendoze sauta aussitôt sur la marge de gazon entretenue par le voisinage de l'eau. Il tendit la bride de son cheval au duc, qui la prit et retint sa main dans les siennes.

– Don Ramire, dit-il d'un accent que Mendoze ne lui connaissait pas encore, vous ressemblez au seul homme que j'ai bien aimé en ma vie. C'est vous qui m'avez parlé le premier de ma fille ; c'est par vous que j'ai su qu'elle était belle comme les anges ou comme l'était sa mère. Vous m'avez apporté votre épée ; vous me donnez ce cheval avec le nom du noble Vincent de Moncade, son maître, comme un sûr moyen d'entrer à Séville. Venez me visiter demain en la maison de Pilate, mon palais, demain à la dixième heure. Jusqu'à présent nous n'avons pu nous occuper que de moi ; je ne sais pas si vous êtes pauvre ou riche, puissant ou faible, ce que je sais c'est que vous êtes l'ami de Medina-Celi, et que désormais, don Ramire de Mendoze, vous passerez partout où Medina-Celi passera.

Il sauta en selle et partit au galop.

Ramire, quand il l'eut perdu de vue, se laissa tomber à genoux.

Un nom vint à ses lèvres, qui était toute une prière fervente, tout un poëme de gratitude dévote et passionnée.

– Isabel ! Isabel !

XII

LE CHIEN D'ULYSSE

Le soleil avait tourné autour de cette antique demeure qui formait tout un côté de la place de Jérusalem. La maison de Pilate éclairait maintenant sa façade à revers et la lumière jouait dans les lianes chargées de bouquets éclatants qui couronnaient ses terrasses. Le Sépulcre laissait tomber toutes les jalousies de ses fenêtres, au travers desquelles on entendait le cliquetis des dés. Maître Galfaros avait de nombreuses industries.

Sur la place, de rares passants allaient et venaient.

Les portes de Saint-Ildefonse fermaient leurs vantaux sculptés derrière les sombres colonnes du péristyle. On chantait vêpres dans la nef. La douce voix des enfants de chœur arrivait sur la place par échappées, perdue dans les grandes et lentes modulations de l'orgue.

Au-devant du perron, un poteau était planté, soutenant un écriteau à demi déchiré déjà et souillé de boue.

L'écriteau avait été placé là depuis le matin. Il était timbré aux armes de la couronne ; il portait la signature de Philippe, roi, et le contre-seing de Gaspar de Guzman, comte-duc d'Olivarès.

La teneur en était ainsi :

« Philippe, par la grâce de Dieu, roi de toutes les Espagnes, au sud et au nord, du Portugal et des Algarves, en deçà et au-delà de la mer, des îles Baléares, de Naples et de Sicile, des Flandres, quoi qu'on en dise, et des pays conquis ; arbitre du nouveau monde, glaive de saint Pierre et soutien de la foi, à tous ceux qui verront les présentes salut en Jésus-Christ.

« Attendu que dans notre cité de Séville, très loyale et héroïque, une association impure s'est formée entre divers individus vivant de la charité publique ;

« Que cette association tend à transformer en *fueros* et privilèges la simple tolérance accordée à la mendicité par nos illustres et bien-aimés prédécesseurs, que Dieu garde en son paradis !

« Que la voie publique et notamment les parvis de la cathédrale et des autres églises, sont journellement encombrés par les troupes effrontées de gens appartenant à cette association qui s'est donnée à elle-même le nom de *confrérie des gueux andalous* ;

« Que ces misérables, indignes de toute protection, étalant aux yeux des passants et des fidèles de fausses plaies et des infirmités habilement simulées, se répandent en plaintes mensongères et trompent la compassion de nos sujets ;

« Que l'abus est grand, patent ; qu'il dure depuis longtemps : qu'il résulte des renseignements fournis par le très-saint tribunal que ces cohues renferment bon nombre de gens sans foi ni loi, et même des hérétiques excommuniés, infidèles, relaps et autres ;

« Que de pareilles énormités finiraient par attirer indubitablement sur notre cité très noble et très loyale les effets de la colère céleste ;

« Avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« À l'avenir, tout mendiant de notre cité de Séville sera tenu de porter un collier de fer ou carcan auquel pendra une plaque de cuivre sur laquelle sera gravée la parole de N. -S. : « Ce que vous aurez donné en mon nom vous sera rendu au centuple. » Ledit carcan et ladite plaque ne pourront être délivrés que sur certificats émanant du saint office, et après constatation des impuissances, maladies, plaies ou infirmités, pouvant excuser le défaut de travail.

« Quiconque demandera l'aumône dans les rues de Séville ou sur les parvis sus-indiqués, sans être porteur du carcan et de la plaque, sera, sur procédure sommaire, dépêché aux présides.

« Telle est notre volonté. »

Au dessous du scel royal, on lisait :

« Par le roi : L'agriculture et l'armée manquent de bras valides ; en présence de la disette croissante et de l'ennemi envahissant, l'exécution du décret sera sévère : qu'on se le dise ?

« Signé : GASPARD DE GUZMAN. »

C'était précisément autour de ce nom qu'abondaient les éclaboussures. Les gueux avaient protesté à leur manière contre l'édit qui les frappait.

Le jour s'en allait tombant. Dans ces contrées méridionales, la nuit se hâte derrière le crépuscule ; on n'y connaît point ces longues hésitations de la lumière, luttant et reculant à pas comptés devant les ténèbres victorieuses.

L’ombre descendait déjà sur la place, lorsque le carillon de Saint-Ildefonse sonna le salut. La grande porte de l’ancienne mosquée s’ouvrit à deux battants, et laissa voir au delà de sa nef sombre les perspectives du chœur éclairé par des centaines de cierges.

Les chants redoublèrent, accompagnant la procession des pénitents.

Parmi les passants de la place, les uns se découvrirent, les autres montèrent les degrés du perron et s’agenouillèrent sur les dalles.

Au milieu de ce recueillement, qui est encore à l’heure présente un des caractères particuliers de la vie espagnole, des têtes effarées commencèrent à se montrer aux angles des rues, débouchant sur la place de Jérusalem.

C’étaient gens qui évidemment sondaient le terrain et ne voulaient s’aventurer qu’à bon escient. La témérité, en aucun pays du monde, ne fut le vice dominant des gueux. Les gueux étaient conservateurs, comme tous les gens qui ont quelque chose à perdre. La prudence, voilà ce qui convenait à ces heureux de la terre.

Le museau de fouine de Maravedi apparut le premier au bout de la rue des Écuries. On l’avait envoyé en éclaireur. Il fit signe à une demi-douzaine de bons gaillards qui venaient derrière lui. Tous se glissèrent sous les arcades mauresques de la maison du Sépulcre. Des deux côtés du portail de Saint-Ildefonse surgirent en même temps Gabacho, Domingo, Mazapan, Escaramujo, sans distinction d’écoles, et le séculaire Picaros, qui avait presque l’air d’un casseur d’assiettes. Le péril commun réunissait les classiques et les romantiques de la gueuserie.

Les factions s'embrassent quand la patrie est en péril.

D'autres suivaient, dont l'histoire indolente n'a pas su conserver les noms. Dieu sait qu'il n'en manquait point.

Raspadillo venait le dernier, drapant avec grâce son manteau troué sur ses maigres épaules.

– La place est vide ! dit Cornejo à ceux qui venaient derrière la maison de Pilate.

– Pas l'ombre d'un alguazil ! ajouta Maravedi, appelant du geste les retardataires.

En un instant, le parvis fut plein. Pas un de nos gueux ne manquait à l'appel.

Quiconque eût ignoré les mœurs de cette respectable confrérie aurait pu avoir frayeur en les voyant ainsi rassemblés. Allaient-ils tenir ce conseil qui précède toute grande levée de boucliers ? Était-ce une conspiration qui se préparait ? Séville, la merveille des Espagnes, allait-elle tomber au pouvoir de tous ces manchots, de tous ces ulcéreux et de tous ces paralytiques ?

En vérité, leur aspect avait ce soir quelque chose de belliqueux ; leur allure était menaçante. De loin, leurs béquilles et leurs bâtons ressemblaient à des armes. Il ne faut pas méconnaître que la pancarte affichée à la porte de Saint-Ildefonse avait rigoureusement raison de parler de fausses plaies et d'infirmités simulées. Les neuf dixièmes des membres de la confrérie étaient valides et gaillards. Les lèpres et autres horreurs à l'aide desquelles ils forçaient la compassion des âmes charitables disparaissaient chaque soir et revenaient chaque matin sous leur pinceau habile. Ils se portaient bien, et le régime que leur faisait la pitié publique n'était pas de nature à les affaiblir. Leur vie était une longue et paisible bombance.

Quant à leur nombre, ils auraient pu fournir une troupe considérable.

Un seul élément faisait défaut peut-être, c'était le courage. Par tous pays, les mendiants ont à cet égard une fâcheuse réputation, fondée sur cet argument plausible qu'il faut d'abord être mou, paresseux, abject et lâche pour tendre la main quand Dieu vous a donné la force nécessaire pour gagner du pain par le travail.

Mais cet argument eût peut-être perdu quelque peu de sa rigueur en Espagne, à l'époque où se passe notre histoire. Les gueux de Séville n'étaient pas des mendiants comme ceux qui parcourent nos campagnes. Ils formaient corps ; ils avaient leurs institutions, leurs droits et leur liberté. D'ailleurs, les loups non plus ne sont pas braves, et cependant ils sortent du bois.

Qu'ils fussent en train de sortir du bois ou non, nos gueux étaient beaucoup plus nombreux que dans la matinée, la plupart d'entre eux s'enveloppaient dans leurs lambeaux, sans prendre souci d'exhiber leurs infirmités véritables ou feintes. Ils n'occupèrent point leur place accoutumée sur les degrés du perron.

Laissant cet endroit qui restait un peu éclairé, ils se massèrent dans l'ombre du portail, à droite de l'église. Ceux qui arrivaient touchaient la main des autres en silence. Ils formaient déjà une masse noire et mouvante qui allait s'enfonçant dans la ruelle.

– Ô mes amis ! dit le centenaire Picaros, qui ne jugeait plus à propos de voûter sa taille vénérable et qui était redevenu un bon garçon de trente à trente-cinq ans, nos règlements nous défendent de lever l'étendard de la révolte contre le roi et contre le très saint tribunal. J'approuve sincèrement le règlement ;

mais l'âge n'a pas tellement glacé le sang dans mes veines qu'il me soit possible de supporter les outrages de Gaspard de Guzman. Il y a dans Séville cent soixante trois églises, chapelles et couvents, ce qui nous donne un nombre égal de ces pancartes infâmes où nous sommes insultés cruellement. Par une décision spontanée, le conseil de nos anciens a décidé que ces pancartes seraient arrachées et ne verraient pas le soleil de demain. Le groupe que nous formons ici, ô mes amis, n'est que la cent soixante-troisième partie des gueux de Séville, car, à l'heure où je parle, un groupe tout semblable stationne devant la porte de chaque chapelle, de chaque église et de chaque couvent.

– Nous sommes une puissance ! ponctua Gabacho.

– Une puissance tout comme la couronne, ajouta Escaramujo, l'hermandad ou le saint tribunal.

– Si nous avions un chef, ô mes amis, s'écria Picaros avec un soudain enthousiasme, qui donc serait capable de nous résister ?

– Nous avons un chef, répliquèrent quelques voix.

Et d'autres :

– Un chef qui déserte son poste, Esteban est un traître !

– Nommons un autre roi !

– C'est cela ! c'est cela ! nommons un autre roi !

Ces paroles se croisaient au milieu de sourds murmures. Les chants continuaient à l'intérieur de l'église. La nuit était tout à fait tombée, et la lueur lointaine des cierges, traversant toute la longueur de la nef, venait frapper la pancarte suspendue

vis à vis de la maîtresse porte. Elle ressortait en blanc sur les ténèbres de la place.

– En attendant, demanda Escaramujo d'un air un peu goguenard, avons-nous un brave pour arracher l'écriteau ?

– C'est l'œuvre du chef, répondit Gabacho, homme de tradition.

– Le chef ne pourrait pas arracher cent soixante-trois écriteaux, objecta Escaramujo.

Don Manoël Palabras, qui arrivait, ajouta :

– Les alguazils sont massés rue des Écuries. Il y a des cavaliers de l'hermandad au revers de la maison de Pilate.

– Et les miquelets de la garde stationnent autour de l'Alcazar, ajouta Jabato, qui se hâtait portant ses deux béquilles sous le bras.

– Mes amis, mes enfants, dit Picaros, ce déploiement de forces serait-il dirigé contre nous ?

– Par tous les saints, s'écria Escaramujo, n'en valons-nous pas bien la peine ?

Le gros de l'assemblée s'était cependant démembré en un certain nombre de petits groupes distincts. L'idée d'élection avait germé ; les ambitions s'allumaient. Plusieurs candidatures étaient posées : on intriguait, on discutait. L'ancienne école et la nouvelle étaient en présence, mais l'écriteau restait insolemment planté devant le perron de Saint-Ildefonse.

À une cinquantaine de pas de là, dans l'espace compris entre la maison du Sépulcre et l'église, deux hommes enveloppés

dans de longs manteaux bruns causaient à voix basse. L'un était grand et gros ; il avait la tournure militaire ; l'autre semblait un nain fluet auprès de lui.

– Croyez moi, don Pascual, mon noble cousin, disait le plus petit, ce coquin de Pedro Gil nous trompe effrontément.

– Ah ! peste ! fit le commandant des gardes de Sa Majesté, je pencherais vers cet avis, certes, certes. Et que pensez-vous du jeu que joue le vieux Zuniga Baltazar, mon noble cousin ?

– Zuniga veut nous jouer un tour de sa façon, répondit sans hésiter le président de l'audience.

Don Pascual poussa un large soupir.

– À qui se fier ? s'écria-t-il ; nous vivons dans un temps abominable !

– Abominable ! vous l'avez dit, appuya le petit magistrat de sa voix la plus amère. Les liens de famille eux-mêmes sont relâchés. Voyez si le comte-duc a jamais fait quelque chose pour moi qui suis le propre père de sa femme ! J'ai parfois soupçonné que son illustre parent, Bernard de Zuniga, jouait à l'innocent pour nous mieux tromper. Mais à quoi bon ? Et d'ailleurs, ce serait par trop risquer…

Il s'arrêta, et reprit en posant la main sur la robuste épaule de don Pascual :

– Si nous allions tout droit au comte-duc ?

– Certes, certes, fit le commandant des gardes, mais pendant que nous y sommes, nous ferions peut-être mieux d'aller jusqu'au roi…

Don Baltazar de Zuniga y Alcoy eut un sourire contraint.

– Lui dénoncer quoi ! son favori ? demanda-t-il, Zuniga ? ou la grande conspiration de Catalogne ?

– Tout cela et encore autre chose, répondit gravement don Pascual de Haro ; il est impossible que le président de l'audience d'Andalousie ignore ce qui se passe à Séville. Les *desservidores*[1] relèvent la tête ; ils ont des intelligences jusque dans les rangs de la noblesse qui suit la cour.

– Si vous voulez bien me pardonner une interruption, mon noble cousin, dit Alcoy, c'est précisément ce sujet que j'allais aborder avec vous.

– À propos de Pedro Gil ?

– À propos de ce faux duc de Medina.

– Parlez plus bas, cousin !

– Personne ne nous écoute, et ces coquins de mendiants, que le décret du comte-duc va peut-être transformer en bandits, sont trop occupés de leurs propres affaires pour se mêler des nôtres. Vous souvient-il, seigneur, que la nouvelle de la mort de don Luiz nous vint par ce même Pedro Gil ?

– En effet, lorsque don Luis de Haro, mon respecté parent, décéda en sa prison de Ségovie, ce fut l'oïdor Pedro Gil…

---

[1] Ce mot, qui n'a point d'équivalent en français, exprime l'idée féodale de refus d'hommage et moins exactement l'idée politique de défection. C'était le nom des partisans du fameux Louis de Haro, marquis de Motril, ancien connétable de Castille et ennemi personnel d'Olivarès, son parent.

– Bien des gens prétendent, interrompit encore Alcoy, qui baissa la voix sans qu'on l'en priât désormais, que don Luiz de Haro n'est point mort.

Le commandant des gardes recula d'un pas.

– Par les cinq plaies ! s'écria-t-il, pas de plaisanteries de ce genre, je vous prie. Nous avons hérité. Depuis quand ouvre-t-on la succession des vivants ?

– Cela s'est fait de tout temps, mon cousin, quand les vivants ont passé pour morts. Il me semble que la majeure portion de votre patrimoine vous est venue par cette voie ?

– C'est une fable stupide, gronda don Pascual au lieu de répondre ; nous avons porté le deuil. Il y a eu procès-verbal de l'accident qui le fit passer de vie à trépas, au moment où il essayait de s'évader. Certes, certes, je vous croyais un homme sérieux, mon cousin.

– Mon cousin, répliqua froidement Alcoy, veuillez garder votre calme. Je me borne a vous soumettre une coïncidence à tout le moins étrange : c'est aussi dans une tentative d'évasion que le duc de Medina-Celi aurait trouvé la mort, si l'on en croit l'oïdor Pedro Gil.

– Certes, certes, fit don Pascual ; je vous comprends à demi-mot. Vous pensez que don Luiz eut le même sort que Medina-Celi ? Quand les temps seront plus tranquilles, je ne m'oppose pas à ce que cet infâme scélérat de Pedro Gil soit puni d'une façon exemplaire comme il le mérite, je ne m'y oppose pas du tout, mais la succession…

Don Baltazar de Zuniga y Alcoy mit sa main étendue sur le bras du commandant des gardes.

– Le favori veut rester premier ministre, dit-il en accentuant chacune de ses paroles ; le vieux Bernard veut garder la signature ; vous désirez conserver votre haute position et l'augmenter s'il est possible ; j'ai, pour ma part, la même légitime ambition. Le roi se divertit et dit en parlant de nous tous : Autant ceux là que d'autres. Le favori se défie de nous ; le vieux Zuniga nous abandonnerait pour un oui, pour un non. Personne ne tient à nous ; nous ne tenons à personne. Vive Dieu ! mon cousin, serions-nous plus malades si Luiz de Haro avait la signature sous Medina-Celi, premier ministre ?

Le commandant des gardes demeura tout interdit.

– Ne songez pas à l'héritage… reprit Alcoy en souriant.

– Mais de par tous les diables ! fit don Pascual, vous avez donc des raisons pour parler ainsi ?

– La police de Séville n'est pas trop mal menée, répondit Alcoy doucement : j'ai mes employés particuliers qui ont un grand zèle pour le service du roi… En sortant de l'Alcazar tantôt, vous comprenez bien que j'ai mis le ban et l'arrière-ban en campagne.

– Avez-vous des nouvelles de Alcala de Guadaïra ?

– Assurément : le duc de Medina-Celi a été mis à mort vers une heure de relevée.

– Eh bien ? dit le commandant stupéfait.

– On l'a enterré dans le cellier du boucher Trasdoblo, fournisseur de la forteresse, ajouta Alcoy froidement.

– Eh bien ? répéta don Pascual.

– Voilà : cette après-dînée, vers quatre heures, un homme est entré à Séville par la Puerta-Real. Il portait le costume d'un petit bourgeois, habit de bon drap brun, manteau modeste, feutre sans plume. Là-dessous, il avait l'air d'un prince. Il montait un magnifique cheval connu pour appartenir aux écuries de don Vincent de Moncade, marquis de Pescaire. Comme il n'avait point de passe, et que pendant le séjour du roi les portes sont gardées sévèrement, on lui a refusé l'entrée.

Il s'est réclamé du marquis de Pescaire, disant qu'il avait tenu le cheval de Sa Seigneurie au vert pendant toute une semaine et qu'il le lui ramenait.

– Et c'est là-dessus que vous fondez…

– Laissez-moi dire, cousin ! Ce matin, le même cheval avait déjà passé la porte Royale, monté cette fois par le cavalier qui a blessé aujourd'hui même en duel, le comte de Palomas, votre futur ministre.

Don Pascual garda le silence.

– Je ne vous demande pas si vous comprenez, poursuivit Alcoy ; je ne suis pas moi-même bien sur de comprendre. Le vrai, c'est que nous sommes noyés dans un océan d'intrigues grandes et petites. Depuis le favori du roi jusqu'à nos valets, tout le monde travaille sourdement. Toutes ces menées diverses forment un inextricable écheveau dont les fils se nomment Olivarès, Zuniga, Pedro Gil, Mohgrab, Pescaire, Medina-Celi et autres… Savez-vous qui gagnera la partie ? Celui qui réunira le plus de fils dans sa main.

Le commandant des gardes essuya son front baigné de sueur.

– Moi, dit-il, j'avoue que je perds plante. Nos jeux sont mêlés, mon cousin très cher, et vous êtes plus habile que moi. Qu'avez-vous avisé ?

– J'ai paré au pire, pour être sûr que nous tomberons toujours sur nos pieds : nous sommes avec Olivarès, nous sommes avec Palomas ; nous sommes avec tous, pourvu que notre inébranlable fidélité au trône de Philippe le Grand n'en souffre pas. Éventuellement, nous serons, s'il le faut, avec le duc de Medina-Celi…

– Expliquez-vous ! murmura don Pascual avec détresse ; j'aimerais mieux jouer trois parties d'échecs à la fois !

– C'est pourtant bien simple, répliqua Alcoy en souriant. Deux de mes alguazils m'ont dit avoir reconnu le duc dans l'homme de la Puerta Real.

– Est-ce bien possible ? s'écria Pascual stupéfait.

– Tout est possible. Si c'est le duc, il viendra sur cette place et tentera de s'introduire en son palais. Les avenues sont gardées : j'ai plus de cent braves garçons dans les rues voisines…

Ici une grande clameur lui coupa la parole.

La discorde était au camp des gueux. Plusieurs voix criaient :

– Ne prenez point souci de nommer un roi, le saint Esteban est à Séville.

D'autres répondaient :

– Si Esteban était à Séville, il se serait présenté au conseil.

– Esteban est à Séville, affirma Moscatel, un lépreux natif d'Antequerre ; je le connais, nous sommes compatriotes. Je l'ai vu entrer à l'heure de la sieste dans les jardins de l'Alcazar.

– Esteban dans les jardins de l'Alcazar !

– Ce Moscatel est fou à lier.

– Sous quel prétexte Esteban serait-il entré dans les jardins de l'Alcazar ?

Et au travers de cette discussion :

– Toi ! tu serais nommé roi, Gabacho ?

– Oses-tu bien te proposer pour nous commander, Picaros ?

– Gabacho, ta femme te bat !

– Picaros, ta femme est morte sous ton nerf de bœuf !

– Ô mes amis ! s'écria le centenaire, murons la vie privée. Je m'étonne comme vous de l'audace de ce Gabacho, mais…

– C'est ton effronterie qui étonne ! interrompit Gabacho.

– Qu'avons-nous à faire de ces vieux ? demandait dans un autre groupe l'aimable Raspadillo ; choisissez un jeune homme de ma sorte, et vous verrez l'institution refleurir.

– À bas Raspadillo !

– Bien dit ! approuva Domingo ; il y en a d'aussi jeunes et de moins efféminés ; un soldat tel que moi…

– À bas Domingo !

– Si une naissance distinguée, jointe au talent de la parole… commença don Manoël…

– À bas le bavard de Palabras !

– Ô mes amis !…

– À bas Picaros !

– Esteban ! Ils ne vont pas à la cheville d'Esteban ! puisqu'on a vu Esteban à l'Alcazar…

– Mensonge !

Un mouvement eut lieu, comme toujours quand un personnage important fait son entrée. Caparrosa, le plus élégant des novateurs, Caparrosa poitrinaire, et plus beau que Raspadillo lui-même, venait de tourner l'angle du parvis.

– Personne autre que moi, dit-il avec une noble franchise, n'aurait mérité le sceptre en l'absence de saint Esteban. Mais Esteban est dans nos murs.

– Quand je vous le disais ! s'écria Moscatel triomphant ; c'est mon compatriote. Je l'ai reconnu midi sonnant, sur la place du palais.

– Toi, tu mens, interrompit Caparrosa ; le saint Esteban n'est arrivé qu'à quatre heures ; je le connais aussi bien que toi. J'étais à la Puerta Real quand il est entré sur un cheval des écuries de Moncade, qu'il avait pris, Dieu sait où.

– Le saint Esteban, dit Gabacho avec importance, fréquente peut-être Moncade. Nous verrons du nouveau en Espagne ; il y a de grosses affaires sous jeu.

Le commandant des gardes et le président de l'audience s'étaient cependant rapprochés de quelques pas.

– Entendez-vous ces drôles, mon noble cousin ? demanda le petit magistrat ; ils battent la campagne aussi vaillamment que s'ils avaient tous eu l'honneur d'étudier avec le comte-duc à l'université de Salamanque.

Mais don Pascual n'était point en humeur de plaisanter.

– Avez-vous bien le cœur de vous occuper de ces malheureux ! murmura-t-il ; expliquez-moi plutôt tout ce qui me reste à comprendre.

Alcoy lui serra le bras fortement.

Un homme venait d'entrer sur la place par la rue des Écuries. Il se dirigeait vers la maison de Pilate. Son large feutre était rabattu sur ses yeux, et son manteau couvrait le bas de son visage.

– L'explication va se faire d'elle-même, prononça le président de l'audience d'une voix inquiète et contenue.

Il montrait du doigt l'inconnu, seul au milieu de la place déserte.

Celui-ci s'était arrêté. Son regard, après avoir fait le tour de la place, se fixa sur le palais des Medina.

– Puisque Ulysse revient à Ithaque, grommela Alcoy, n'entendrons-nous point aboyer ses molosses ?

Derrière le mur de la maison de Pilate, un long hurlement retentit.

Alcoy resta bouche béante. Le commandant des gardes s'appuya, chancelant, à l'un des piliers de l'arcade mauresque.

– La paix, Zamore, vieux fou ! gronda de l'autre côté de la porte la rude voix de Catalina Nunez ; ne vas-tu pas croire qu'il te revient un maître tous les jours ?

L'inconnu fit un pas vers la maison.

– Regardez, mon noble cousin, dit Alcoy, regardez !

À l'embouchure de la rue des Écuries, des ombres noires se montraient. D'autres ombres glissaient dans les ténèbres du porche mauresque. Le président de l'audience n'avait point menti. Il y avait là tout un bataillon d'alguazils.

Les chants continuaient paisiblement dans l'église. Les gueux avaient mis d'instinct une sourdine au fracas de leur discussion. Ils flairaient l'approche des alguazils.

– J'en compte neuf… dix… onze… disait déjà Escaramujo, l'œil fixé sur la rue des Écuries.

– Il y en a plus de vingt, ajouta Maravedi.

– Or çà ! demanda-t-on pour la centième fois, qui se chargera d'arracher l'écriteau ?

– Celui-ci n'est pas un alguazil ! s'écria en ce moment Cornejo, dont le regard perçant avait distingué le costume de l'inconnu.

– C'est l'homme de l'Alcazar ! dit Moscatel en frappant dans ses mains ; c'est le saint Esteban !

Et en même temps Caparrosa :

– C'est le saint Esteban ! c'est l'homme de la Puerta Real !

Ce nom d'Esteban pénétra la foule des gueux comme l'eau passe au travers d'un crible. Toutes les bouches le répétèrent à la fois. Les dissensions étaient oubliées ; les ambitions personnelles se taisaient devant cette notoriété trop haute.

Les heures du péril font naître une contagieuse passion d'obéissance. Il semble qu'un chef soit alors un rempart ou tout au moins un bouclier. Nos gueux s'élancèrent tous à la fois ; en un clin d'œil ils entourèrent l'inconnu.

Il paraît que le président de l'audience ne s'attendait pas à cette péripétie, car il dit :

– Quelle mouche pique ces coquins ?

– Ils donnent à celui-là, répondit don Pascual, le nom que prenait ce matin, au palais, notre faux duc de Medina-Celi.

Alcoy se frappa le front.

– C'est juste ! c'est juste ! s'écria-t-il ; ils le prennent pour Esteban d'Antequerre !

– Mais, sur mon salut ! un rayon vient de passer sous son feutre. Avez-vous distingué son visage ?

– Assez bien. J'ai, Dieu merci ! bonne vue.

– Pourriez-vous dire s'il a une longue barbe ?

– Je puis dire qu'il a la joue rasée comme notre impudent coquin de l'Alcazar : des moustaches seulement avec un bouquet de poils au menton.

– Le duc a une longue barbe, fit Alcoy en baissant la tête. Ces mendiants ne se trompent point. C'est notre homme de ce matin, j'en jurerai !

– Moi, mon cousin, répliqua le commandant des gardes avec une lassitude profonde, je ne jurerais rien du tout. Certes, certes, le métier d'un gentilhomme n'est pas de jouer ainsi à cache-cache : je renonce !

Comme il achevait, la voix de l'inconnu s'éleva, grave mais contenue.

– Mes amis, disait-elle, vous faites erreur, je ne suis point celui que vous venez de nommer.

– Tu n'es pas Esteban ! s'écrièrent tous les gueux qui prétendaient connaître le nouveau roi de la confrérie.

– Autant vaudrait nier la lumière en plein midi ! ajouta Caparrosa ; maître, il n'est pas temps de railler ; nous avons besoin de toi !

– Qui es-tu donc alors ? demanda Moscatel.

L'inconnu souleva son feutre. Il se trouvait juste en face de la grande porte de l'ancienne mosquée. Les cierges du chœur envoyaient de fugitifs rayons jusqu'à son visage.

– Il en est parmi vous qui ont de l'âge, dit-il à voix basse, et qui reconnaîtront le duc de Medina-Celi.

Un silence suivit ces paroles.

– Avez-vous entendu ? demanda le commandant des gardes ; certes, certes, voilà qui est extraordinaire !

– Benito ! appela le président de l'audience au lieu de répondre.

Un alguazil caché derrière un des piliers du porche de Galfaros s'approcha aussitôt.

– Qu'on arrête cet homme ! ordonna Alcoy.

– Votre Grâce, répliqua l'alguazil, se laisse-t-elle tromper à cette grossière supercherie ? Ce maraud et moi nous sommes de vieilles connaissances, je lui ai déjà mis la main au collet plus d'une fois…

– Obéissez !

L'alguazil rejoignit ses camarades, qui se divisèrent en trois escouades pour cerner la proie désignée.

Les gueux, cependant, riaient à gorge déployée.

– On nous avait bien dit que tu étais un gai luron, saint Esteban, disait Picaros en se tenant les côtes ; j'ai cent ans d'âge, aussi vrai que tu es grand d'Espagne, et je me souviens de t'avoir vu tout petit, il y a plus de quarante ans.

– Cinq ans juste avant sa naissance, expliqua Mazapan.

– On te promenait en robe blanche et bleue sur la terrasse du palais, enchérit Gabacho, car tu étais voué pieusement aux couleurs de la Vierge, seigneur duc.

– Quel joli petit prince tu faisais ! dit Jaboto.

Et Gingibre :

– Un jour, la bonne duchesse, ta mère, te gronda parce que tu avais peur de nos haillons…

Quoique estropié d'une jambe et d'un bras, Jabato fit une pirouette, et Mazapan, qui n'était pas dans l'exercice de ses fonctions de paralytique, exécuta une jolie cabriole.

– Bon duc, demandait ironiquement Caparrosa, as tu eu bien de la peine à t'échapper de ta prison ?

– Riche duc, tu dois être cousu d'or !

– Fais-nous l'aumône, duc généreux !

Et la cohue de redoubler ses rires.

L'objet de cette bruyante hilarité demeurait calme et grave au milieu des quolibets et des huées qui allaient sans cesse *crescendo*.

Il se retourna tout à coup, parce qu'une main venait de toucher son épaule.

– Au large, enfants ! dit en même temps la voix de don Diego Solaz, chef des alguazils ; laissez-nous accomplir notre besogne. Par Philippe roi, ajouta-t-il en se découvrant, je vous fais prisonnier, don Hernan Perez de Guzman, marquis de Tarifa et duc de Medina-Celi.

Tous nos gueux restèrent bouche béante.

L'inconnu avait changé soudain de contenance et même de physionomie. Sa figure grave avait pris une indéfinissable expression de cynisme et d'audace.

– Par Dieu ! qui est au-dessus du roi, dit-il en riant effrontément à la barbe de l'homme de police, la plaisanterie va trop loin ! Vous n'êtes pas des nôtres, messieurs les alguazils : je ne plaisante qu'avec mes amis. Demandez un peu à ces braves qui je suis.

Le commandant des gardes et le président de l'audience échangèrent un regard.

L'inconnu s'était dégagé sans façon, et son bras vigoureux tenait l'alguazil à distance.

– Eh bien ! mes fidèles sujets, reprit-il en s'adressant aux gueux, allez-vous renier votre roi ?

Cette question fut faite avec une tranquillité pleine de moquerie. Les gueux hésitaient. La force armée les entourait maintenant de toutes parts, et ne laissait qu'un étroit passage vers l'église.

– Le témoignage de ces pauvres diables ne vous sauverait pas, seigneur, dit le chef des alguazils ; nous agissons en vertu d'ordres précis et qui viennent de haut.

– Ils ne sauraient venir de trop haut si je suis le duc, répondit l'inconnu continuant de persifler ; nous autres Medina, nous sommes cousins d'Autriche et de Bragance. Carajo ! seigneurs alguazils, vous êtes de bien petites autorités pour mettre la main sur un personnage tel que moi !

Il se drapa dans son manteau et croisa ses bras sur sa poitrine. Sa pose était si bien celle d'un de ces magnifiques ma-

rauds dont le front d'airain fait tête à tous les orages, que l'alguazil mayor consulta ses compagnons d'un œil irrésolu.

Les gueux, revenus de leur première stupeur, tenaient conseil.

– Ô mes amis ! dit tout haut Picaros, le plus sage est de nous point mêler de tout ceci.

– Nous avons bien assez de nos propres embarras ! ajouta Gabacho plaintivement.

Mais il reprit tout bas, en se glissant au plus fort de la cohue :

– Si nous devons être chassés de Séville, pourquoi nous gêner ?

– À supposer que ce soit le bon duc, appuya Picaros, il y aurait gros à gagner.

– Je vous dis, moi, que c'est Esteban, riposta Moscatel. Je soutiendrais cela dans la chambre de la question.

– C'est Esteban ! affirma de son côté Caparrosa, j'en mettrai ma main au feu.

En ces circonstances, les curieux sortent de terre. La place de Jérusalem, tout à l'heure déserte, commençait à s'emplir.

– Holà ! demanda l'inconnu en raillant, y a-t-il de bons Andalous pour défendre le duc de Medina-Celi contre Olivarès ?

– Il y a Moncade et dix épées, répondit une voix à son oreille.

D’autres voix dans la foule crièrent, suivant l’élan donné.

L’inconnu se retourna vivement. Il vit auprès de lui un cavalier de grande et noble taille, dont le visage disparaissait entièrement sous les vastes bords d’un sombrero léonais.

Il n’y eut entre eux aucune parole échangée.

Le cavalier se taisait maintenant et semblait attendre.

La foule grondait :

– Que Dieu confonde Olivarès ! Medina est l’ami du roi !

– Écoutez cela, seigneurs alguazils, dit l’inconnu triomphant ; vous jouez un jeu à perdre vos oreilles et le pain quotidien de vos enfants. Si vous essayez de m’arrêter, il s’agit de vos oreilles ; si vous reculez devant votre devoir, il s’agit de votre emploi. Remerciez-moi donc puisque je vais vous tirer d’embarras. Avez-vous jamais vu un duc aussi bavard que moi, mes camarades ? et n’êtes-vous pas honteux de prendre un mendiant pour un grand d’Espagne ? Par ma royauté, que je vais employer tout à l’heure à châtier mes coquins de sujets qui m’ont renié lâchement, je me moque de votre duc comme de votre Olivarès. Je suis le saint Esteban d’Antequerre, valant mieux dans son petit doigt que tous les ducs de la terre et tous les ministres du monde. On demande à un duc son épée : moi je n’ai qu’un bâton comme vous, mais ce bâton est un sceptre ; il vous brûlerait les doigts si vous tentiez de me le prendre !

– On va l’essayer pourtant, dit le maître alguazil en levant sa baguette ; ceci dure trop. En avant ! et main forte pour le bon plaisir du roi !

Diego Solaz s’élança le premier, suivi de toute sa troupe. Les gueux se débandèrent, selon leur instinct. Un moment on

put croire qu'un groupe de cavaliers, massés à droite de l'inconnu, allait s'interposer et le défendre ; mais l'homme au large sombrero, qui paraissait être le chef de ce groupe fit un geste. Les cavaliers restèrent immobiles.

C'était celui-là même qui avait dit : « Il y a Moncade et dix épées. »

Esteban resta seul en face de trois escouades réunies.

Il recula, pas à pas, jusqu'au pied du perron de l'église. La foule suivait avidement tous ses mouvements.

On put le voir arracher la pancarte suspendue au poteau, la jeter à terre et la fouler aux pieds.

– Misérable ! s'écria Diego Solaz en lui mettant la main à la gorge.

La place s'emplit d'un grand murmure. Les gueux revenaient en tumulte.

– Ô mes amis ! dit le vieux Picaros enthousiasmé, voilà un hardi garçon !

– Notre roi s'est fait reconnaître ! ajouta Escaramujo, qui jeta sa calotte en l'air.

Au contraire, Moscatel, Caparrosa, Domingo et tous ceux qui connaissaient le saint d'Antequerre dirent à la fois, comme s'ils se fussent donné le mot :

– Qui donc est cet homme ? Esteban n'aurait pas fait cela !

Le groupe de cavaliers se dirigea en même temps vers la maison du Sépulcre. L'homme au sombrero léonais murmura :

– Si c'est le duc, le duc est fou ! nous n'avons plus rien à faire ici.

– Mettez-lui les bracelets, ordonna Diego Solaz et serrez comme il faut.

Il parlait encore quand une robuste main le saisit au collet par derrière.

– Stupide coquin, gronda une voix impérieuse, n'as-tu pas honte de compromettre ainsi l'autorité du roi ?

– N'avez-vous pas vu ce que ce malheureux vient de faire ? s'écria l'alguazil en se retournant avec colère, son talon est encore sur l'écrit portant le sceau royal et le nom très illustre de Sa Majesté.

– Lâche prise ! commanda le nouveau venu.

– Il paraît, dit Esteban qui n'avait rien perdu de son calme railleur, il paraît que je n'aurai pas l'honneur d'être arrêté comme grand d'Espagne.

Celui qui avait saisi le chef des alguazils au collet était évidemment un homme d'importance, malgré son feutre sans plume et l'étoffe sombre de son manteau. Son bras levé laissait voir la dentelle qui s'échappait par les crevés de son pourpoint de velours.

Diego Solaz remarqua fort bien cela, mais il s'écria :

– Fussiez-vous le premier ministre, j'ai des ordres du président de l'audience, passez votre chemin ou malheur à vous !

– Tiens ! tiens ! ricana Esteban ; supposons un moment que je sois Medina-Celi, ce serait donc mon cousin Alcoy qui me jetterait tous ces chiens dans les jambes ?

– Dieu vous garde ! mon noble cousin ; ne jugez point mal ceux qui vous aiment.

Ceci fut prononcé tout bas et très près de son oreille.

Malgré son impassibilité qui semblait à l'épreuve de toute aventure, Esteban ne put retenir cette fois un mouvement de violente surprise.

– Alcoy ! murmura-t-il.

Puis regardant cette manière d'athlète qui tenait le maître alguazil au collet, il ajouta :

– Don Pascual de Haro !

– Allons ! allons ! poursuivit-il tout haut et d'un ton plus délibéré que jamais, arrangez-vous entre vous, alguazils et grands seigneurs ; j'ai mes affaires.

– Rends ta baguette, Diego Solaz, dit le président de l'audience en soulevant à demi son feutre, je te retire ton emploi. L'édit de Sa Majesté n'a pas abrogé le rescrit d'Alphonse le Juste, qui défend de porter la main sur un chrétien, le jour du Seigneur, pendant les offices, étant exceptés seulement les cas d'hérésie et de haute trahison.

– Eh bien ! balbutia l'alguazil, le cas de haute trahison…

Alcoy étendit la main vers les fenêtres de la maison de Pilate, qui tour à tour allaient s'illuminant.

– Medina-Celi est là, dans son palais, prononça-t-il avec une dédaigneuse sécheresse ; pendant que tu l'attendais ici, Medina-Celi est entré par le grand portail donnant sur la rue des Douleurs. Va-t'en, nous n'avons plus besoin de toi.

Diego Solaz baissa la tête et s'éloigna.

Cette fois, ce n'était pas le chien d'Ulysse qui hurlait, c'était la maison d'Ulysse tout entière qui entrait en fièvre. Il se faisait un grand mouvement dans les cours intérieures. La voix mâle de Catalina Nunez éclatait, appelant son mari, ses enfants, tout le monde, comme le commandement du capitaine fait sortir les matelots de l'entrepont à l'heure de la manœuvre. Manifestement, un fait principal venait de se passer de l'autre côté de ces vieilles murailles.

En même temps, les cloches de la basilique sonnaient pour la solennelle bénédiction qui termine le salut.

Esteban rejeta le pan de son manteau sur son épaule, posa son feutre de travers, et se prit à marcher, le poing sur la hanche, vers ce coin obscur situé à droite du perron de l'église où le bataillon des gueux s'était reformé. Il appela par leur nom Picaros, Gabacho, Mazapan, Caparrosa, Raspadillo, Moscatel, tous ceux enfin qui avaient pris part à la récente discussion.

Quand ils furent rassemblés autour de lui, sombres et muets, il mit son feutre à la main et découvrit son large front où foisonnaient les boucles de son épaisse chevelure.

– Je n'ai pas besoin de vous, dit-il, et vous avez besoin de moi. Le temps d'être lâches est passé. Désormais, si vous voulez vivre, il faut être hommes.

– Nous sommes des hommes, répondit Caparrosa ; nous t'avons abandonné parce que tu nous as dit toi-même de ta propre bouche : Je suis le duc de Medina-Celi.

– Je dis ce que je veux ; je suis le maître. J'ai vu le temps où tous les frères de Séville auraient mis leurs bâtons et leurs poitrines au-devant de Medina menacé d'un danger.

– C'est vrai, c'est vrai, appuyèrent Picaros et ceux de son âge.

Mais Caparrosa repartit résolument :

– Ce n'est pas notre métier d'être braves. Nous sommes jeunes, Medina-Celi n'a rien fait pour nous.

Domingo dit :

– Caparrosa parle bien. Il pourrait être notre roi.

Un long murmure suivit cette parole. Caparrosa posait fièrement en face du saint d'Antequerre. Il avait pour lui une partie de la jeunesse, mais la majorité restait indécise.

– Nous ne voulons pas de Caparrosa, dit Raspadillo, parce que nous valons Caparrosa !

– Nous valons mieux que Caparrosa, enchérit Escaramujo le superbe.

– Étranger, ajouta Picaros toujours ami du style noble, prouve-nous seulement que tu es Esteban, et nous sommes à toi !

– C'est cela ! s'écria-t-on de toutes parts ; qu'il prouve qu'il est Esteban ?

– Je l'ai prouvé deux fois déjà, répondit notre homme avec une légitime fierté ; je l'ai prouvé en mettant en fuite, moi tout seul, un troupeau d'alguazils ; je l'ai prouvé en foulant aux pieds l'insolente proclamation de Gaspar de Guzman, duc d'Olivarès. Faut-il le prouver une troisième fois ? à cela ne tienne ! Vous ne sauriez prendre trop de sûreté avec moi, mes fils, j'en conviens et je vous approuve. Vous avez entendu parler d'Esteban, je vois cela ; vous savez qu'il tiendra ferme le mors entre vos dents. Choisissez donc l'épreuve.

– Je demande à choisir l'épreuve, dit Caparrosa.

– Soit, l'ami… et ne m'épargne pas, car je n'oublierai point, moi, que tu es mon ennemi !

– Parle, Caparrosa ! fit la foule.

Le plus aimable et le plus avancé des gueux de la nouvelle école réfléchit un instant. Les chants se taisaient dans l'église ; ils étaient remplacés par ce bruit sourd de piétinements et de bancs qu'on remue, annonçant l'instant de la retraite. De l'autre côté de la place, la porte de la maison de Pilate venait de s'ouvrir ; des valets, parmi lesquels les trois Nunez étaient au premier rang, franchirent le seuil, tenant à la main des torches allumées, et se rangèrent en haie.

Le vieux Savien, armé en guerre, vint jusqu'à la borne qui marquait le milieu de la place, escortant la litière vide de la bonne duchesse.

Tout ce monde semblait rayonner de joie. On voyait bien sur leurs visages qu'une grande bénédiction emplissait le palais des Medina-Celi. C'était là surtout, du reste, ce qui occupait la foule des curieux depuis le départ des alguazils. À Séville, patrie de Figaro, les nouvellistes abondèrent de tout temps. Tous les

nouvellistes de Séville étaient là et glosaient sur le bon duc qui venait de rentrer dans la maison de ses pères.

Il y avait, en vérité, de quoi gloser. En supposant la nouvelle vraie, et personne ne songeait à la révoquer en doute, c'était un fait de la plus haute importance. La cour d'Espagne n'était pas assez large pour contenir à la fois Hernan Perez de Guzman, et le comte-duc. Medina-Celi libre menaçait déjà Olivarès.

Aussi se trouvait-il là beaucoup de gens pour donner une signification à l'échauffourée qui venait d'avoir lieu devant le perron. Nul ne se souvenait d'avoir vu l'autorité du premier ministre si audacieusement méconnue. Chose véritablement inouïe, les gueux, vainqueurs, avaient le champ de bataille.

Qu'allait-il se passer dans Séville ? L'Espagne allait-elle changer de maître ?

Caparrosa, investi du droit de choisir l'épreuve, étendit la main vers le portail de l'église.

– Nous avons élu Esteban pour roi, dit-il, parce qu'il passe pour être le plus habile d'entre nous. Frères, cela est-il vrai ?

– Cela est vrai, fut-il répondu de toutes parts.

– En quoi consiste l'habileté d'un gueux ? poursuivit le poitrinaire de sa belle voix sonore et facile. À forcer la charité des passants, à ouvrir la bourse qui veut rester fermée, à dénouer le nœud gordien des escarcelles, cela est-il vrai encore ?

Très vrai.

– Il faut donc que celui-ci, qui prétend être Esteban d'Antequerre, nous prouve qu'il fait mieux que nous ; or, chacun

de nous peut se porter fort d'obtenir une demi-douzaine de réaux parmi la foule pieuse qui va tout à l'heure se répandre sur cette place : les plus adroits, Picaros, Escaramujo, Palabras, Gabacho et même Domingo pourraient parier à coup sûr d'aller jusqu'à un douro ; moi et Raspadillo, nous nous engageons à faire le double… quelle somme fixerons-nous au saint Esteban ?

– Le double encore, fut-il répondu ; quatre douros.

– Ce n'est pas assez ! le double encore : huit douros.

– Un roi vaut bien quatre hommes !

– Dix douros pour faire une somme ronde ! opina Caparrosa ; qu'il obtienne dix douros en tendant la main, et je me déclare son sujet le plus fidèle.

Pendant cette étrange discussion, l'inconnu était resté impassible en apparence ; mais si un rayon fût venu en ce moment éclairer son visage, Caparrosa qui l'observait, aurait vu un voile de pâleur descendre sur la belle régularité de ses traits.

À ce mot : tendre la main, un court tressaillement avait agité tous ses membres.

– Acceptes-tu l'épreuve, Esteban d'Antequerre ? demanda Gabacho.

L'inconnu ne répondit pas tout de suite. Il s'était tourné vers la porte de l'église. Une préoccupation puissante semblait y clouer son regard.

Quand il parla, enfin, on pouvait voir déjà sous le vestibule de la basilique une sorte de cortège qui s'avançait à pas lents vers la porte, au milieu des fidèles respectueusement alignés du côté de la nef.

– Ce n’est pas assez ! dit-il en relevant tout à coup la tête ; le double encore et encore le double ! Caparrosa, toi qui m’as défié, tu vaux deux douros, as-tu dit ? Esteban ne peut s’estimer moins de cent. Et il ne les prendra point un à un dans cent bourses. Si la première personne qui va sortir de l’église a cent douros dans son escarcelle, vous les verrez tout à l’heure dans ma main. Faites place et soyez juges !

Il se drapa dans son manteau et monta lentement les marches du perron.

Ce cortège qui descendait la nef de Saint-Ildefonse, c’était la maison de la bonne duchesse.

Esteban et Eleonor de Tolède se rencontrèrent sous le péristyle.

Esteban se présentait de face à la lumière lointaine de l’autel.

Il ôta son feutre et le tendit en disant :

– La charité, pour l’amour du Seigneur Dieu !

La duchesse s’arrêta comme si un spectre se fût dressé devant elle.

– Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ? balbutia-t-elle d’une voix étouffée.

Au lieu de répondre, Esteban poursuivit à haute voix :

– Cent douros pour la bonne nouvelle, noble dame ! Le duc de Medina-Celi est dans le palais de ses pères.

– Bravo ! firent les gueux, spectateurs émerveillés.

– Ô mes amis ! s'écria Picaros attendri par l'enthousiasme ; il a trouvé le joint ! Quel homme ! quel roi ! Le Grand-Lépreux n'était qu'un enfant auprès de lui !

La duchesse s'appuya chancelante, au bras d'Osorio, son écuyer. Elle attacha sur Esteban un long regard, qui peu à peu se voila sous ses larmes.

Le doigt d'Esteban se posa rapidement sur sa bouche.

– J'attends mes cent douros, dit-il, comme le duc attend sa noble compagne.

– Osorio, balbutia Eleonor, cent douros à cet homme !

– Cent douros ?… commença celui-ci.

– Cent pistoles, Osorio ! prononça impérieusement la duchesse ; et mille onces d'or demain s'il a dit vrai.

La lourde bourse qui pendait à la ceinture d'Osorio tomba dans le feutre d'Esteban, qui dit en tenant la bourse élevée :

– Que Dieu donne à Votre Grâce une longue vie de bonheur, entre son illustre époux et l'angélique enfant de vos jeunes amours !

Il s'inclina en même temps devant Isabel étonnée et descendit le perron comme il l'avait monté la tête haute et le pas ferme et lent.

Au bas des marches, deux hommes l'attendaient, le nez dans leur manteau.

– Don Baltazar de Alcoy avait reconnu Votre Seigneurie, murmura le premier.

– Et don Pascual de Haro, marquis de Jumilla, croit avoir donné un bon coup d'épaule à Votre Grâce, ajouta le second.

Ce fut tout. Ils se perdirent dans la foule, pendant qu'on portait jusqu'à sa litière la duchesse Eleonor, incapable de faire un pas.

Les hommes de valeur comme Caparrosa savent comprendre le génie. Caparrosa s'élança le premier vers l'inconnu et lui prit la main pour la baiser, en signe d'hommage. Ce fut autour du nouveau roi un tumulte frénétique. Esteban avait éparpillé sur le pavé, pour payer son joyeux avènement, le contenu de la bourse d'Osorio. Une enthousiaste acclamation retentit jusqu'au ciel.

Les principaux frères, les plus illustres parmi les compagnons de la sébile, sans distinction entre la jeune et la vieille école, Picaros, Mazapan, Raspadillo, Gabacho, Gingibre, Domingo, Escaramujo, Palabras, Moscatel, les plus incurables épileptiques, les paralytiques les plus abandonnés, la fleur des lépreux, la crème des estropiés, tous les meilleurs diamants enfin de ce fantastique écrin de misères, se réunirent et formèrent un groupe d'élite, dont le centre était le saint Esteban d'Antequerre. À l'œuvre, on connaît l'ouvrier. Désormais, ce monarque avait un trône bien autrement solide que celui du dernier représentant de la maison d'Autriche. Il possédait l'amour et l'admiration de ses sujets, il avait conquis sa couronne.

Il se laissa élever sur les épaules robustes des quatre plus hauts barons de la confrérie. Aussitôt que sa tête apparut au-dessus des autres, mille cris éclatèrent.

D’autres clameurs, célébrant un autre triomphe, retentissaient à l’intérieur de la maison de Pilate. Les curieux de la très héroïque cité de Séville avaient de l’occupation, ce soir-là.

Dans la cour du palais, splendidement éclairée, une armée de serviteurs criait sous le balcon de Medina Celi :

– Longue vie au bon duc !

Dans l’ombre du parvis, la cohorte déguenillée, en marche déjà vers la cour des Miracles andalouse, répondait à pleins poumons :

– Vive Esteban, le roi des gueux !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LES MEDINA-CELI

I

ENTRE CHIEN ET LOUP

– À quatre cuartos par famille, on te doit soixante-huit cuartos ou treize réaux et demi. Tends la main ! continua Pedro Gil.

Hadjar présenta sa main noire et velue. Pedro Gil, sans la toucher, y laissa tomber six douros en disant encore une fois :

– Voici la paye de la semaine.

Pepe, Nombres et les autres reçurent leur solde à leur tour. Le compagnon de Pedro Gil inscrivait sur ses tablettes les sommes ainsi payées, et ne prononçait pas une parole.

Bobazon se creusait la cervelle et cherchait, de bonne foi, un moyen de se présenter à ces mystérieux comptables pour recevoir aussi son appointement de la semaine.

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, une main se posa sur son épaule, et une voix creuse murmura tout près de son oreille :

– Rustre, que fais-tu là ?

Cette main lui parut peser cent livres. Il se retourna plus mort que vif, et vit derrière lui un visage de bronze, dont les yeux flamboyants le couvaient.

Dans les demi-ténèbres qui obscurcissaient encore le fond de la cour, cette apparition prit, pour notre fidèle Bobazon, des proportions gigantesques. Le dicton espagnol prétend que le

diable est derrière ceux qui écoutent aux portes. Bobazon se crut tout d'abord au pouvoir du diable. Il y a peu d'esprits forts en Estramadure. Bobazon n'avait pas beaucoup de préjugés au point de vue des idées de propriété : il confondait volontiers le tien avec le mien, par la bonne envie qu'il avait de se créer des ressources sur ses vieux jours : mais il avait peur du diable.

Par le fait, le personnage dont les doigts de fer pesaient sur son épaule avait en lui quelque chose de démoniaque et de fantastique. Il était grand. Sa peau brune empruntait aux lueurs qui venaient d'en haut des reflets cuivrés. Il portait une robe large d'étoffe moelleuse et sombre ; une écharpe brodée de métal était enroulée autour de son front.

II

LA CHAMBRE DES SORTILÈGES

Bobazon ouvrit la bouche pour pousser un cri de détresse. L'inconnu lui mit un doigt sur les lèvres et l'attira tout à l'autre bout de la cour. Une petite porte basse s'ouvrait non loin de l'entrée du logis du serrurier-maréchal-ferrant. L'inconnu poussa Bobazon, qui se trouva engagé dans un couloir humide et noir comme un puits. Bobazon tremblait de la tête aux pieds, et ses dents claquaient dans sa bouche. Au bout d'une douzaine de pas, l'inconnu lui dit :

– Monte !

Comme notre pauvre ami hésitait, l'inconnu ajouta :

– Tu en as vu et entendu dix fois plus qu'il n'en faut pour te faire pendre… monte !

Hélas ! le père de Bobazon, qui était pourtant un homme sage, ne lui avait jamais parlé de ce revers de médaille. Écouter aux portes est donc un métier qui peut tourner à mal ?

Bobazon éprouva du pied le sol à tâtons. Son soulier de corde rencontra une marche : il monta. C'était un escalier étroit et tournant.

Il entendait son terrible compagnon monter derrière lui.

– Halte ! fit ce dernier quand on eut gravi la première volée.

Puis il ajouta en élevant la voix :

– Ouvrez, monseigneur, voici l'homme qu'il nous faut.

Une porte s'ouvrit en grinçant sur ses gonds, et une échappée de lumière envahit le palier.

Bobazon vit au-devant de lui une chambre assez vaste, où la pâle lueur d'une lampe luttait contre les premiers rayons du jour.

Certes, Bobazon n'avait garde de désobéir ; mais il lui fallut tout le courage que donne la peur pour franchir ce seuil redoutable.

L'imagination de Bobazon n'avait jamais revêtu rien de si effrayant que le spectacle qui s'offrit tout à coup à ses yeux.

Un homme d'une cinquantaine d'années se tenait debout à droite de la porte ouverte. Ce qu'on voyait de son visage était livide, et ses cheveux d'un noir d'encre, où quelques poils argentés se mêlaient, se hérissaient littéralement sur son crâne. Il était coiffé d'un large sombrero, auquel, par surcroît de précaution, pendait un demi-voile de serge noire. Sa main, qui tenait encore le loquet de la porte, avait de courts et involontaires tressaillements.

Du même côté que cet homme, qui était celui qu'on avait appelé monseigneur, il y avait un pêle-mêle étrange d'instruments et d'objets propres à la science cabalistique : des cornues, des quarts de cercle, des sphères, des astrolabes, des lunettes d'approche et un vaste tableau noir couvert de caractères mystérieux tracés à la craie blanche. À gauche, se trouvait

une bibliothèque poudreuse, dont les livres, reliés en parchemin jauni, semblaient vieux comme l'art d'écrire.

Au fond, c'étaient deux croisées dont les vitraux avaient dû servir à quelque chapelle. On y reconnaissait ces sujets bizarres affectionnés par les ténébreuses dévotions du moyen-âge : c'étaient les tentations des saints et les sortilèges célèbres.

Une demi-douzaine de vitres de couleur sanglante avaient remplacé les compartiments où devaient se trouver dans l'origine les images de la Vierge et du Sauveur.

Entre les deux fenêtres, une panthère vivante était enchaînée, et immédiatement au-dessus d'elle, deux énormes hiboux perchaient sur deux tiges parallèles en bois d'ébène. Devant chaque fenêtre, il y avait un bahut à jour contenant des serpents, des iguanes et d'autres reptiles empaillés.

Enfin, au centre même de la pièce, sur une table de marbre noir, un cadavre était étendu, la tête pendante, les bras écartés. Le visage du cadavre disparaissait sous ses cheveux.

– Le connais-tu, Moghrab ? connais-tu ce paysan pour le charger d'une si terrible besogne ? demanda l'homme sous son voile.

– Le mieux que vous ferez en ce moment, monseigneur, répondit Moghrab d'un ton délibéré, sera de vous taire. Vous savez ce que vous vouliez savoir. Pour percer la nuit de l'avenir, nous avons dû nous procurer le cadavre d'un homme mort de mort violente. Nous voulons nous débarrasser de celui-ci, qui a fait son office. Je ne connais pas ce rustre, mais sa vie est à moi, déjà, parce qu'il a surpris une portion de mon secret. Vous venez de lui dire mon nom ; cela peut le rendre riche s'il est prudent ; s'il parle, cela le tuera. Tirez votre bourse, monseigneur, et comptez-lui dix pistoles, s'il vous plaît.

Monseigneur jeta la bourse sur la table en détournant la tête avec dégoût.

C'est ici que Bobazon montra qu'on peut être poltron et n'avoir pas de vaines délicatesses. La bourse était tombée sur le cadavre. Il s'en saisit comme d'une proie et recula d'une demi-douzaine de pas, parce que la panthère avait fait un mouvement sur sa paille.

Il se tint le plus loin possible de la table, serrant convulsivement la bourse et regardant tout autour de lui d'un air sournois.

Moghrab fixa sur lui ses yeux ardents et dit :

– Aide-moi !

Il y avait dans un coin de la chambre deux grands sacs posés debout contre la muraille. Moghrab en désigna un à Bobazon et poursuivit :

– Vide les trois quarts du son qui est là-dedans.

Bobazon dénoua la corde qui entourait le col du sac et répandit le son sur les dalles, jusqu'à ce que l'Africain lui eût dit : Assez !

Monseigneur respirait avec effort le contenu d'un petit flacon en métal ciselé. Bobazon n'avait point ce qu'il fallait pour deviner que celui-là devait être un très grand seigneur ; mais, d'instinct, il l'examinait à la dérobée, cherchant à fixer dans sa mémoire le peu qu'on apercevait de ses traits et surtout sa tournure.

L'excellence, ranimée par les subtiles effluves des sels renfermés dans son flacon, s'appuya sur une longue canne incrustée de nacre qu'elle portait à la main, et se dirigea vers la porte en murmurant :

– Voici le jour, mon bon Moghrab… Fais pour le mieux, et compte sur ma protection en cas d'accident… Je vais me retirer.

– Pas encore, repartit l'Africain ; nous n'avons pas fini… Quand il en sera temps, je profiterai de la litière de Votre Grâce.

Sa Grâce ne jugea pas à propos de discuter. Elle s'assit près de la porte et rabattit le lambeau d'étoffe qui lui voilait le visage.

Bobazon se doutait bien de l'usage auquel le sac était destiné. La bourse était dans sa poche, il en sentait le poids, et chacun de ses mouvements faisait agréablement chanter les pièces d'or dont elle était pleine.

C'était, ce Bobazon, une solide nature de rustre résolument avide. Certes, il y a des gens qui partent de très bas et deviennent très riches par des moyens honnêtes. Il y en a. La *Morale en action* affirme que l'économie, le travail, la probité, mènent le plus sûrement à la fortune. C'est notre avis personnel.

Mais peu de gens choisissent cette louable route.

L'homme qui, du fond de sa misère, fait délibérément le premier pas dans le sentier de la fortune est généralement doué de qualités spéciales. C'est un prédestiné : quelque démon le pousse. Il a autour du cou une cuirasse épaisse comme le bouclier d'Ajax, qui était doublé de sept peaux de taureaux. Rien ne l'arrêtera, le scrupule lui restera inconnu, il aura jusqu'au bout le courage de sa passion.

Ceux-là même qui se vantent de n'avoir point de vaine sensiblerie, les gens sérieux, contempleurs éclairés de la poésie et du rêve, les hommes positifs, les preux d'argent qui ont *mieux fait que tous les autres* dans le tournoi aux écus, ceux-là même seraient effrayés et stupéfaits en examinant à la loupe l'âme du va-nu-pieds fatalement appelé à l'opulence.

Pour percer comme un dard les épaisseurs superposées des diverses couches sociales, il faut de certaines conditions spécifiques. Le génie monte, il est vrai, comme le plomb tombe, par une mystérieuse loi de gravitation morale ; mais connaissez-vous de nombreux échantillons de génie ?

Le talent n'a déjà plus la certitude de cette marche exceptionnelle. Le talent combat ; il peut être vaincu. Regardez autour de vous. Les morts et les blessés du champ clos sont-ils toujours les plus faibles champions ?

Pour remplacer le génie, il faut la vocation, qui, par sa nature même, accepte tous les expédients et ne connaît aucune répugnance : la vocation ardente et aveugle comme l'amour.

Nulle part, le prix d'un sou n'est coté si haut qu'à la campagne. Les enrichis sont souvent nés au village. Un conquérant de ce genre, né au village, vaut pour la dureté, pour la trempe, pour la sauvage inflexibilité, dix Attilas nés dans les capitales. Cela vient de l'idée que les uns et les autres se sont faite du sou à leur point de départ respectif.

Bobazon, ayant vidé le sac, jeta un regard terrifié sur le cadavre ; mais son épouvante ne l'empêcha pas de sourire en reportant ses yeux sur l'Africain.

Celui-ci prit le sac et le donna à monseigneur en disant :

– Que Votre Grâce daigne le tenir ouvert.

L'homme voilé tressaillit de tous ses membres, mais il ne refusa point la tâche qui lui était imposée. Il élargit l'ouverture du sac à l'aide de ses deux mains, et attendit, dans cette pose vulgaire, le bon plaisir des deux principaux opérateurs.

Le brave et beau visage du Mauresque n'était pas accoutumé au sourire. Il y eut pourtant autour des lèvres de Moghrab une éclaircie de sarcastique gaîté à la vue de Monseigneur soutenant docilement le sac et en élargissant l'ouverture.

Bobazon indiqua du doigt le cadavre couché sur la table de marbre.

– Est-ce cela ? demanda-t-il.

– Oui, répondit le Maure ; c'est cela.

– Je ne pourrai pas tout seul, reprit Bobazon.

Moghrab répliqua :

– On va te donner un coup de main… Prends les épaules, je tiendrai les pieds.

Bobazon ne se le fit point répéter. Il tourna autour de la table, non sans jeter un regard timide vers la panthère, qui, belle et paresseuse, se pelotonnait sur sa litière. La panthère ne semblait pas se soucier de lui.

Il prit le cadavre par les épaules et le souleva sans effort, car il était robuste. Son raisonnement était simple et précis : finir bien vite sa besogne afin d'emporter bien vite son argent hors de ce lieu maudit.

Le bric-à-brac diabolique qui meublait si étrangement cette pièce l'effrayait encore plus que le corps mort.

Il tenait déjà le cadavre suspendu au-dessus du vide, lorsque la panthère s'étira tout à coup, promenant sa langue énorme et rouge sur son museau moustachu. Le mouvement imprimé au corps envoyait sans doute à nos naseaux des fumets plus actifs, et sa gloutonnerie en était soudainement irritée. Elle miaula, ses yeux s'allumèrent comme deux charbons pétillants, et, d'un seul bond, gracieux et féroce à la fois, elle tendit toute la longueur de sa chaîne.

Sa griffe raya la dalle à deux pouces du talon de Bobazon, qui lâcha prise en poussant un grand cri. Le corps tomba lourdement sur le carreau.

Moghrab porta la main à son poignard.

Monseigneur grommela dans son évidente et naïve détresse :

– Jésus Dieu ! que va-t-il arriver de tout ceci ?

– Dépêche, coquin ! ordonna le Mauresque, nous n'avons pas de temps à perdre !

Bobazon ébaucha un signe de croix, entama une patenôtre, et reprit son fardeau en ayant soin de se tenir à distance respectueuse de la panthère, qui montrait la double et terrible rangée de ses dents. La panthère regagna sa paille en rampant, les deux hiboux montrèrent le blanc de leurs yeux ronds, puis tout rentra dans l'immobilité.

Le corps mort fut introduit dans le sac, la tête la première. Monseigneur tint ferme, quoique sa respiration fût oppressée et que son menton blême eût des tressaillements convulsifs. Mog-

hrab traîna le sac jusqu'au tas de son et se mit à calfeutrer les interstices, de manière à dissimuler, autant que possible, la forme du cadavre. Il fit si bien que les deux sacs se ressemblèrent bientôt parfaitement tous deux, ronds et gonflés comme ceux qui viennent du moulin.

– Charge cela sur tes épaules, ordonna-t-il à Bobazon, en désignant le sac qui contenait le corps.

Bobazon essuya son front, où les gouttes de sueur abondaient.

– Qu'irai-je faire avec un pareil fardeau ? demanda-t-il. Je ne connais point la ville de Séville…

– Tu auras ta route tracée… charge !

Cet Africain aux regards étincelants faisait peur à Bobazon presque autant que la panthère elle-même. Dans la pensée de Bobazon, il y avait entre la panthère et l'Africain je ne sais quelle capricieuse affinité. Bobazon trouvait que l'Africain ressemblait à la panthère. C'étaient deux fières et belles créatures, douées chacune de sa grâce sauvage, souples toutes deux, et robustes et cruelles.

Bobazon était vigoureux, lui aussi, comme l'annonçait sa stature courte et trapue ; il parvint à mettre en équilibre sur ses épaules le sac qui contenait le mort. Moghrab chargea l'autre sac sur son dos, comme si c'eût été un paquet de pluies.

– Descend le premier, dit-il en montrant du doigt la porte.

Bobazon n'était pas fâché de sortir, bien qu'il fût peu rassuré sur les suites de son aventure. Le jour en effet grandissait ; il devenait malaisé de dissimuler ses actions au dehors.

Moghrab, avant de sortir dit à monseigneur :

– Que Votre Grâce veuille bien m'attendre. Je vais revenir dans deux minutes.

Sa Grâce ne paraissait pas extrêmement flattée de rester seule dans cet antre bizarre, mais il lui fallut faire contre fortune bon cœur.

La porte se referma sur Moghrab et sur Bobazon.

Pendant que Bobazon descendait l'escalier étroit et roide avec toute la prudence dont le ciel l'avait doué, Moghrab était derrière lui, disant :

– Qu'est devenu ton maître ?

– Comment savez-vous que j'ai un maître ? demanda le rustre entre ses dents.

– Je sais tout ! répondit Moghrab avec emphase.

– Alors, vous savez ce que mon maître est devenu.

Ils arrivaient au bas de l'escalier. Bobazon sentit la main de Moghrab sur son épaule. Il s'arrêta.

– Quand tu seras arrivé au lieu où je vais t'envoyer, prononça l'Africain d'un ton sec et emphatique à la fois, je ne te défends pas d'ouvrir le sac et d'examiner à ton aise le visage du défunt… Si tu y mets le soin convenable, peut-être pourras-tu répondre à ceux qui te feront la même question que moi : Qu'est devenu ton maître ?

Bobazon chancela du coup sur ses courtes jambes.

– Est-ce que ?… balbutia-t-il ; saint patron, ce n'est pas possible !… Pourquoi auriez-vous assassiné un pauvre jeune gentilhomme ?…

– Je n'ai assassiné personne, l'ami, riposta l'Africain ; ma loi défend de répandre le sang tout aussi bien que la tienne… Si ton maître est mort, c'est que les rues de Séville sont plus dangereuses que les gorges de vos montagnes d'Estramadure.

– Mort ! répéta Bobazon ; si jeune !

– Marche !… et souviens-toi de ceci : Quiconque se mêle des affaires d'autrui est menacé de malheur !

Bobazon essuya une larme que lui arrachait la fin prématurée de Mendoze. Ayant donné cette marque de sensibilité, il se tourna vers son compagnon et lui dit :

– N'avait-il rien dans les poches de son pourpoint, quand vous retrouvâtes son cadavre ? Je suis l'héritier du pauvre jeune gentilhomme, car il me devait tout son habillement avec six mois de gages environ… Si le don de ma créance pouvait seulement le ressusciter, j'y renoncerais de bon cœur… mais cela ne s'est jamais vu, et j'ai des petits enfants au pays, mon cher seigneur.

Il n'y avait rien au monde de plus célibataire que Bobazon. Ses petits enfants étaient un impromptu.

Moghrab eut un dédaigneux sourire.

– Menteur et mendiant ! murmura-t-il.

Puis il répéta péremptoirement :

– Marche !

Il faisait clair maintenant dans la cour. On ne voyait plus cette lueur derrière les jalousies de la salle basse, dans l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste. Les deux chevaux n'avaient pas bougé. Ils se tenaient à droite et à gauche de la fontaine, cherchant les brins d'herbe entre les cailloux.

Moghrab établit son sac de son en équilibre sur le dos de l'une des deux bêtes.

– Fais comme moi, dit-il à Bobazon.

Au moment où Bobazon essayait d'obéir, les deux chevaux, flairant le son, vinrent mettre leurs naseaux contre son sac. Bobazon leur témoigna son indignation par deux coups de pied bien détachés.

– Migaja, bête gourmande ! s'écria-t-il. Pepino, animal sans cœur ! Auriez-vous bien le courage de manger le son où est enterré un gentilhomme de votre pays ?... Quoiqu'il me fasse tort de beaucoup d'argent, je ne l'oublierai pas dans mes prières... Tourne, Migaja ! tu vas porter le pauvre Mendoze pour la dernière fois.

Moghrab fit un mouvement à ce nom de Mendoze et demanda :

– C'est bien ainsi que s'appelait le jeune hidalgo qui est entré de nuit à Séville avec l'escorte de la duchesse de Medina-Celi ?

– Oui, pour son malheur, répliqua Bobazon ; il avait élevé ses vues trop haut, le cher enfant, mais je ne parlerai point mal de lui, quoiqu'il ait emporté le pain de ma famille dans la tombe !

L'Africain parut réfléchir. Pendant cela, Bobazon était parvenu à charger son fardeau sur le dos de Migaja. Il demanda :

– Maintenant, qu'ai-je encore à faire ?

– Prends tes deux chevaux par la bride, répondit Moghrab.

Il se dirigea en même temps vers la porte de la cour qui donnait sur la rue de l'Infante. Les valets du forgeron ouvraient l'atelier et dressaient les fourneaux.

– L'ami, dit Moghrab en serrant le poignet de Bobazon, as-tu vu parfois crever les outres où l'on renferme le vin nouveau ?

– Qui n'a vu cela vingt fois en sa vie !

– Les outres vides durent cent ans, reprit Moghrab ; médite cela et tâche d'oublier tout ce que tu as vu, tout ce que tu as entendu ce matin… Tu n'es pas assez fort pour contenir ces secrets et tu crèverais comme l'outre trop pleine… Tâche d'oublier, c'est ton salut… Souviens-toi seulement d'une chose : l'ouvrier est au maître ; le maître n'est pas à l'ouvrier… Quiconque nous sert nous appartient, mais nous n'appartenons à personne…

– Vous… qui ? interrogea timidement Bobazon.

– NOUS ! répliqua l'Africain avec une étrange emphase ; nous qui étions ici (il désignait du doigt la salle basse de l'hôtellerie), nous qui étions là (il montrait le premier étage de la maison du forgeron), nous qui tenons dans nos mains le maître et le serviteur, le fort et le faible, l'élite et la multitude… nous que tu rencontreras désormais partout sur ton chemin… nous qui n'avons pas de nom et de visage, parce que nos mille formes portent mille noms divers… nous qui mettons la main sur toi, paysan, comme nous mettons la main sur Philippe d'Espagne et ses ministres…

– Seigneur, balbutia Bobazon, j'oublierai…

– Alors, qu'Allah te garde !… Allah ou le Dieu des chrétiens : ceci m'importe peu… Il te reste à savoir ce que tu dois faire de ta double charge. Écoute et ne te trompe pas, sous peine du bûcher.

– Est-ce que j'aurais affaire, sans m'en douter, au très saint tribunal ? balbutia Bobazon.

Cette idée n'était pas aussi extravagante qu'elle peut le paraître au premier aspect. En Espagne, sous les rois de la maison d'Autriche, l'inquisition était comme cette âme universelle qui est en tout et partout. L'Africain, il est vrai, parlait d'Allah, mais il parlait aussi du bûcher.

Bobazon venait de ce pays d'Estramadure près duquel les ténèbres de nos provinces paraîtraient pleines d'éblouissants rayons. Qu'il lui soit donc pardonné d'avoir pensé qu'en fait d'inquisition, et l'un portant l'autre, le bûcher pouvait bien faire passer Allah.

La sombre face du Maure se dérida en un rire sardonique et silencieux.

– Chien ! murmura-t-il, ignores-tu que le très-saint tribunal ne déchire jamais le voile qui couvre ses mystères ?… Ceux qui savent meurent… Veux-tu savoir et mourir ?

Bobazon courba l'échine et joignit ses grosses mains tremblantes dans une attitude de muette supplication.

– Va-t'en ! reprit durement Moghrab. Si tu rencontres jamais ceux que tu as vus ce matin, je te défends de les reconnaître.

– Votre volonté sera faite, mon digne seigneur.

– Va-t'en !… prends la rue de l'Infante en tenant les deux chevaux par la bride, tourne l'enclos du Sépulcre, traverse la place de Jérusalem, longe la façade occidentale de la maison de Pilate et engage-toi dans la ruelle déserte qui borde les jardins de Medina-Celi… La voie publique est déserte à cette heure, mais si quelqu'un te demandait en chemin : « Que portes-tu ? » tu répondrais : « Je portes du son pour les écuries du roi. » As-tu compris ?

– Oui, mon respecté seigneur.

– Dans la ruelle en question, le mur des jardins de la maison de Pilate est percé d'une poterne, juste en face de l'abreuvoir de Cid-Abdallah, où est l'entrée des tueries du boucher Trasdoblo… Tu déchargeras tes chevaux devant l'abreuvoir, en ayant soin de faire deux traces de son, l'une partant de la poterne de Medina-Celi, l'autre venant de la porte de l'abattoir, toutes deux aboutissant au sac qui renferme le cadavre.

– Et quand cela sera fait, monseigneur ?…

– Le plus sage serait de t'aller cacher tout au fond de l'Estramadure. Mais si ta fantaisie est de rester à Séville, fais en sorte que jamais nous n'entendions parler de toi !

L'Africain tourna le dos à ce dernier mot, après avoir indiqué la porte de la cour à Bobazon d'un geste impérieux.

III

AVENTURES DE BOBAZON

C'était Pepino qui portait le sac plein de son ; c'était Migaja qui avait le corps mort sur le dos.

Il n'en paraissait pas plus fier et ne se doutait pas de l'importance de sa charge. Tous deux avaient, ce matin, une certaine gaieté, fruit de la fraîcheur et aussi de la bonne odeur du son. Pepino essayait de se tenir à la queue de Migaja pour flairer sa charge appétissante ; Migaja, dans le même but, ralentissait le pas, et Bobazon tirait sur les deux brides.

Bobazon allait la tête basse. Ses réflexions étaient mélancoliques. Il distribuait équitablement à Pepino et à Migaja les marques de sa mauvaise humeur.

Dès la porte de la cour, il eut à répondre au forgeron, qui prenait le frais sous son porche et qui lui demanda :

– Combien du sac de son, l'ami ?

– Ils sont vendus, répondit Bobazon, qui passa franc.

Mais, se ravisant, il revint sur ses pas, et demanda en touchant son chapeau :

– Maître, sauriez-vous me dire qui est cet homme qui demeure au-dessus de votre forge et qui a des bêtes féroces dans son logis ?

Le forgeron le regarda avec défiance :

– D'où viens-tu, rustaud, grommela-t-il, si tu ne connais pas Soliman, le physicien de la reine ?

– S'il vous plaît, maître, on souffre donc des païens dans la cité de Séville ?

– Passe ton chemin, rustaud, et va porter ta marchandise à celui qui l'a achetée !

Le forgeron était rentré dans sa boutique.

Bobazon fit comme on lui avait dit : il passa son chemin.

À quelques pas de la maison, il fut croisé par un homme trapu et de courte taille, qui allait le nez dans son manteau. Bobazon s'arrêta pour le regarder, car il croyait reconnaître la tournure de ce mystérieux personnage qui distribuait l'argent de France dans la salle basse de l'hôtellerie.

L'homme parut examiner en passant les deux sacs.

– La besogne est bien faite, prononça-t-il à voix basse, je ne saurais dire lequel est le bon… Mais hâte-toi, l'homme, la ville est éveillée… bonne chance !

Il s'éloigna, rabattant son feutre sur ses yeux.

Bobazon le vit entrer dans la maison du forgeron.

Un esprit tant soit peu romanesque eût assurément fait naufrage parmi ce fouillis d'aventures qui s'ébauchaient autour de lui. C'était comme un océan d'intrigues au milieu duquel il nageait. Mille imbroglios se nouaient çà et là sur sa route, isolés

d'abord, puis liés entre eux par des rapports inattendus et bizarres. Il ne pouvait faire un pas sans effleurer une comédie ou un drame dont le prologue le déliait comme une énigme.

C'était, du reste, au plus haut degré le caractère de cette époque frivole et de ce règne posé dans l'histoire comme une effrontée gageure contre le bon sens. Nous n'ignorons pas le danger d'obscurité que nous courons en peignant ce carnaval inquiet, cette *Fronde* en même temps ténébreuse et naïve, mille fois plus tourmentée et mille fois plus puérile surtout que la Fronde française, qui allait bientôt mettre en scène, à Paris, ses personnages héroï-comiques. Le fil si simple de notre récit se brouille et court risque de se casser en parcourant les sentiers de ce labyrinthe ; l'unité de notre histoire se perd dans les détours de ces routes croisées ; mais nous en sortirons, s'il plaît à Dieu, et il nous a paru curieux de montrer au naturel, dans l'écheveau même de ces petites intrigues, crépues comme une chevelure de nègre, l'immense et indigeste charade de la chute de la maison d'Autriche.

C'était ainsi : des efforts burlesques courant en zigzags parmi des péripéties sombres et sanglantes ; une énorme farce jouée par d'innombrables acteurs, et qui glissait parmi ses accessoires le poignard, le billot, la hache et les instruments de torture.

Nous prétendons déduire clairement les faits de notre drame, mais toute autre clarté serait mensonge. Il faut, de nécessité, que le fond de ce tableau étrange reste dans ces teintes à la fois chaudes et voilées de noir qui faisaient vivre les toiles des maîtres espagnols.

Bobazon était précisément l'homme qu'il fallait pour marcher, du pas sûr et imperturbable des ânes, le long de cette marge étroite, toute bordée de fantasmagories. À de certains égards, Bobazon valait le juste d'Horace. Sa vocation d'acquérir

atteignait à la taille d'une vertu. Il n'était, à proprement parler, ni intelligent, ni brave, ni clairvoyant, mais il était hautement égoïste.

L'égoïsme isole, abstrait, concentre. L'égoïsme élevé à une certaine puissance est une valeur avec laquelle il faut compter, en l'absence même de toute autre faculté. Avec une idée fixe et une dose convenable d'égoïsme pur, tel balourd fera son trou dans notre humaine cohue comme un boulet de canon.

Bobazon était partagé entre deux sentiments : un vague effroi des menaces de l'Africain et une joie intime provoquée par la possession de la bourse conquise. Ces deux sentiments se modéraient l'un l'autre. Bobazon voulait bien avoir peur pour de l'argent. L'argent gagné lui laissait cet appétit qui vient, dit-on, en mangeant.

Son ambition du moment était de se débarrasser sans encombre de la mission dangereuse qu'il avait, bon gré, mal gré, acceptée.

– Retourner au fin fond de l'Estramadure ! se disait-il ; oh ! que nenni… on gagne ici plus facilement les onces d'or que là-bas les maravédis… Ce coquin de Maugrabin en parle bien à son aise ! La paix, Migaja !… Ah ! Pepino ! mauvais sujet, n'as-tu point de respect pour les dépouilles mortelles d'un chrétien ?

Il tourna l'angle de la rue de l'Infante et longea les terrasses du Sépulcre.

– Trois belles fillettes, pensait-il ; ce Cuchillo est un heureux maraud !… Et l'Anglais ! Vive Dieu ! sans le Maugrabin, j'aurais eu de l'argent de l'Anglais… et peut-être bien que malgré le Maugrabin j'en aurai… Et les deux hommes masqués dans la salle basse ? ah ! ah !… Il faut oublier tout cela, mécréant… Et combien me donnerait le grand inquisiteur si j'allais lui dévoiler

tes sortilèges ?… Est-ce pour un motif honnête qu'on a chez soi des tigres, des serpents, des oiseaux de nuit et des lézards empaillés ?… Il aura lavé le sang de la table, mais le corps mort… si j'allais avec le corps mort ?

Il donna un soufflet vigoureux à Migaja, qui frottait ses naseaux gourmands contre le sac de Pepino.

– Si j'allais avec le mort, reprit-il, on m'accuserait peut-être d'avoir fait le coup… soyons prudent… Allons, Pepino ! Un peu de sagesse ! nous ne pouvons pas garder nos charges tout le jour… Il faut que je vous vende, mes deux pauvres bêtes ; vous me rappelez des souvenirs trop cruels !

Il poussa un gros soupir, où il y avait peut-être un atome de regret sincère.

Les marchands de légumes traversaient en procession la place de Jérusalem. Bobazon passa sans prendre langue et s'engagea dans la ruelle qui bordait les jardins de la maison de Pilate. La ruelle était déserte. Au bout de quelques pas, Bobazon entendit qu'on marchait derrière lui. Il se retourna. Deux alguazils se glissaient le long du mur.

– Messeigneurs, demanda Bobazon de son air le plus innocent, suis-je bien sur la route de l'abreuvoir de Cid-Abdallah ?

Les alguazils se rapprochèrent de lui. L'un deux lui toucha la main d'une certaine manière, figurant sur la paume une croix de Saint-André.

– Bien, bien, fit Bobazon, qui cligna ses petits yeux gris ; je vois que vous en êtes… Eh bien ! donc, c'est moi qui porte le son pour l'écurie du roi.

– À quel jour de la lune sommes nous ? demanda l'alguazil sans lui lâcher la main.

Bobazon se dégagea par un brusque mouvement et haussa les épaules avec mépris.

– Mes maîtres, leur dit-il, sur la lune et le reste j'en sais peut-être plus long que vous… Allez à vos affaires… et si vous passez devant la potence, comptez vos pendus !

– Je ne sais pourquoi tu parles de cela, l'ami, répondit gravement l'alguazil, qui se signa ; on a en effet volé un corps à la potence, là-bas, à la porte de Xérès… M'est avis que tu dois bien avoir là-dedans deux cents livres de poudre à canon ?

Bobazon se mit à rire.

– Gardez seulement l'entrée de la ruelle, dit-il en affectant un air mystérieux ; nous verrons bientôt du nouveau, s'il plaît à Dieu.

Il reprit sa route en sifflant une complainte des montagnes. Comme il vit que les deux alguazils le suivaient de l'œil d'un air indécis et restaient à la même place, il leur cria de loin :

– À quoi bon la poudre sans les mousquets ? On a besoin de vous à la Barbacane.

Un double *merci* traversa l'espace et les alguazils redescendirent la ruelle à toutes jambes.

On se rappelle que Bobazon jouissait de sa liberté depuis la veille au matin. Il avait passé toute sa journée du dimanche à parcourir la ville de long en large, le nez au vent, évitant avec soin toute occasion de dépense.

Deux choses l'avaient frappé particulièrement :

En première ligne, la potence royale plantée sur la place de la Carne. Elle supportait deux patients, et la foule assemblée parlait d'un troisième qui avait dû être décroché la nuit.

En second lieu, l'admiration de Bobazon avait été excitée par les marchands de zandias ou melons d'eau, à la Barbacane (Bab-el-cana, porte du mont).

Pendant que Bobazon, émerveillé, mesurait la prodigieuse hauteur des pyramides que les marchands construisent à l'aide de ce fruit, un polisson, peut-être Maravedi ou Cornejo son collègue, ayant essayé de dérober une des pastèques rangées à la base du plus haut obélisque, il y eut un éboulement, et la montagne entière croula.

Bobazon vit avec étonnement des canons de mousquets apparaître sous les melons…

Ces deux faits majeurs lui étaient revenus à l'esprit, dans son embarras, et il les avait lancés au hasard, selon le système des rustres de tous les pays, qui croient avoir bataille gagnée quand on n'a pu les réduire au silence.

Bobazon n'avait donc point tout à fait parlé à l'aventure, mais il n'avait aucune raison pour penser que ses paroles décousues produiraient un si grand effet sur les alguazils. Son succès inespéré le laissa littéralement abasourdi. Il se gratta le front à deux mains et récapitula de son mieux les quelques paroles échangées pour y chercher le mot de cette nouvelle énigme.

– Un mort volé à la potence, murmura-t-il, c'est moi qui ai dit cela… Eux, ils ont parlé de deux cents livres de poudre à canon… Des mousquets… c'est moi… Saint patron ! il y a anguille

sous roche… Et à quel jour sommes-nous de la lune ? Le diable s'y perdrait !

Pepino et Migaja, les affamés, broutaient déjà l'herbe poudreuse qui essayait de croître le long des murs.

– Que dites-vous de ceci, vous autres ? continua Bobazon en s'adressant à eux ; – vous n'en dites rien ? Et que vous importe ! Ces brutes sont heureuses… moi j'ai ma charge de secrets d'État auxquels je ne comprends rien… Damné pays, où l'on marche dans les mystères jusqu'à la cheville ! Allons, Pepino, fainéant !… En route, paresseux de Migaja !

Comme il reprenait sa marche, il entendit un bruit de voix et d'éclats de rire dans le jardin de la maison de Pilate, dont les beaux ombrages s'étendaient à gauche de la ruelle. Le mur finissait à quelques pas de là et se remplaçait par une grille qui donnait point de vue sur les ruines de la Cartaja, ancien couvent de la règle de saint Bruno, au-dessus duquel à l'horizon nuageux, se dessinaient vaguement les cimes pourprées de la Sierra-Morena.

Bobazon jeta son regard curieux entre les deux premiers barreaux de la grille. Il vit un jeune homme très pâle et portant le bras en écharpe, qui causait avec une fillette.

– Charmante Encarnacion, dit-il, vous êtes cent fois, vous êtes mille fois plus belle que votre maîtresse… J'aime bien mieux votre sourire espiègle que la fade régularité de ses traits… Vous plait-il d'avoir la bague que je porte au doigt ?

– Ne voulez vous point la garder pour votre fiancée, seigneur comte ? demanda la soubrette avec moquerie. Si quelqu'un voyait le seigneur don Juan de Haro courir après une pauvre suivante comme moi, au lieu de rester dans son lit à soigner sagement sa blessure…

Don Juan réfléchit.

– Tu as raison, ma belle, dit-il en prenant un tout autre ton ; ce n'est pas pour te conter fleurette que je suis venu dans ce vieux logis qui va changer de maître. Puisque tu parles de ma blessure, occupons nous de celui qui l'a faite. Connais-tu ce jeune campagnard, don Ramire de Mendoze ?

Bobazon se fit petit derrière sa grille et ouvrit pour le coup ses oreilles toutes grandes.

– Voilà donc pourquoi mon pauvre maître a été pendu ! pensait-il ; mais les saltarines disaient tout à l'heure que cent onces d'or seraient comptées à celui qui livrerait le meurtrier de ce Juan de Haro que voici frais et bien portant !... Donnerait-on les cent onces pour le cadavre que j'ai dans mon sac ?... Ils me grilleraient plutôt quand ils verraient le trou qui est à la place du cœur... Et que pourrais-je dire ?... Ce mécréant d'Africain s'en est servi pour ses sortilèges. Voyez pourtant comme les histoires s'apprennent ! Celle de mon maître m'est venue pièce par pièce... Doucement, Migaja ! tu vas nous faire découvrir, bête damnée ! Le Maugrabin m'a appris que le cher jeune homme était défunt ; l'alguazil, qu'on avait volé un pendu à la potence ; les saltarelles, que ce mignon de Palomas avait reçu un méchant coup ; le mignon, que ce coup lui venait de mon pauvre jeune maître... Je jure bien par mon saint patron que l'amour ne me fera jamais faire de folies !...

Encarnacion avait cependant consenti à descendre de son tertre. La bague du comte Palomas brilla bientôt à son doigt.

– Qui donc connaîtrais-je, sainte Marie ! s'écria-t-elle, si je ne connaissais pas l'hidalgo d'Estramadure ?... Je vous fais juge, seigneur don Juan : doit-on garder le secret qui ne vous fut point confié ?

– Non certes, décida Palomas.

– Eh bien donc, soyez heureux en ménage, noble comte, c'est le souhait que je forme en votre faveur… ma maîtresse est une fille sage… Il y avait cinq palmes entre son balcon et le sol. Le jeune Ramire est timide et sot comme nos colombes montagnardes… Il n'aurait pas osé seulement se dresser sur la pointe des pieds pour lui serrer la main.

– Mais il venait ?

– Oh ! certes… toutes les nuits.

– Il parlait ?

– Comme un roman de chevalerie.

– Et ta maîtresse l'écoutait ?

– Mère des anges ! avec bien du plaisir.

– S'est-il approché d'elle pendant la route ?

– Il n'eût osé… Je crois qu'il se cachait de certain rustre, sale, lourd, ignoble et stupide, qui lui sert de valet.

– Ah ! coquine effrontée ! pensa Bobazon, qui eut, ma foi, le rouge au front, oses-tu parler ainsi d'un honnête garçon, toi, âme vénale, cœur perverti ?… Je voudrais t'inspirer, un jour venant, de l'amour, misérable fille, afin de te torturer par mes froideurs !

– Et depuis votre arrivée à Séville, reprit don Juan, l'a-t-on vu rôder sous les balcons ?

– Vous le savez bien, seigneur, répliqua la soubrette, puisque c'est en quittant sa faction qu'il vous a donné ce bon coup d'épée.

– Peuh ! fit le comte, – une égratignure.

Ils descendaient le sentier qui menait à la grille. Bobazon fut obligé de reculer pour se mettre à l'abri derrière l'angle du mur. Sans cela il aurait été aperçu inévitablement.

Il ne voyait plus les deux interlocuteurs, mais il ne les entendait que mieux, car ils étaient maintenant tout près de lui.

Le comte de Palomas demanda encore :

– La nuit dernière est-il venu ?

– Pour cela, non, répliqua la soubrette. Aussi on a bien pleuré.

– Par tous les saint du paradis ! s'écria don Juan, qui éclata de rire, au moins je n'épouse pas chat en poche ! je sais a quoi m'en tenir… Quant au bel hidalgo, ma mignonne, il ne viendra plus.

– Il faut donc qu'il soit mort ! dit Encarnacion.

Sans doute qu'il fut répondu par un geste seulement, car Bobazon n'entendit aucune réplique.

Le comte reprit après un silence :

– Quand Isabel sera ma femme, répéteras-tu devant témoins ce que tu m'as dit de ses entrevues nocturnes avec ce rustique galant ?

La voix était déjà si éloignée que Bobazon put se remettre à son poste d'observation. Il y arriva pour voir don Juan et sa compagne tourner un massif de citronniers et disparaître derrière la verdure sombre et luisante.

Les derniers mots d'Encarnacion furent ceux-ci :

– Que me donnerez-vous si je parle ?

Nous ne saurions exprimer combien la vénalité de cette créature inspirait à Bobazon de répugnance et de dégoût.

– Hein ? Migaja, grommela-t-il en revenant à ses chevaux, voilà une âme corrompue ! As-tu entendu, Pepino ?... si l'on allait raconter tout cela au bon duc qui est nouvellement revenu ?... À chaque instant notre arc prend une corde de plus... Vive-Dieu ! avec ce que je pêcherai ici en eau trouble, je veux acheter tout le terrain qui est entre la Mabon et la Sierra. Bonifaz sera mon vassal, le vieux radoteur... et les bonnes gens du pays viendront me voir dîner par les fenêtres !

Vous voyez bien qu'au fond il avait son genre de générosité, ce Bobazon. Ce n'était pas un Harpagon. Il prétendait faire bonne chère.

Il avait hâte désormais d'achever sa besogne et d'arrondir sa bourse par la vente des deux chevaux. L'abreuvoir de Cid-Abdallah devait être éloigné à peine de quelques centaines de pas. Il souffleta les oreilles de Migaja pour lui donner du nerf, et offrit à Pepino un de ces bons coups de pied qu'il n'épargnait jamais. La caravane reprit sa marche.

C'était un sentier étroit, silencieux et désert. Le soleil, frappant d'aplomb, ces murs blanchâtres et ce sol aussi aride que le torchis, arrivait à produire une lumière véritablement éblouissante. On ne pouvait fuir ces rayons qui venaient de droite et de

gauche, d'en haut et d'en bas, multipliés par eux-mêmes en quelque sorte et poursuivant le regard dans toutes les directions.

Si la nuit évoque les fantômes, l'excès de la clarté produit les hallucinations et les mirages, autre genre de fantastique. Tout en suivant cette route solitaire baignée d'incandescents rayonnements, Bobazon songeait à Ramire, et le sac inerte qui renfermait le cadavre du malheureux jeune homme lui semblait parfois tressaillir comme si un choc intérieur en eût secoué la toile.

Le plein jour fait de tout rustre un esprit fort, Bobazon haussait les épaules et se raillait lui-même. Toutefois sa pensée allait s'assombrissant et s'accoutumant aux vagues terreurs que soulèvent les événements surnaturels.

Souvenez-vous qu'il sortait de cette chambre, au premier étage de la maison du forgeron, et que dans ce réduit étrange son courage avait bien été déjà un peu entamé.

La fontaine mauresque appelée l'abreuvoir de Cid-Abdallah était une ruine de grand style, située au milieu d'une place assez étendue, où l'on apercevait encore çà et là des vestiges d'habitations. Il y avait eu là autrefois un caravansérail et tout un grand quartier descendant vers la basse ville. Le fameux incendie de 1328 avait mis ces demeures au niveau du sol. Le mouvement de Séville chrétienne s'était porté ailleurs. Sauf les anciens jardins de Cid-Abdallah, occupés en partie par les derrières de la boucherie Trasdoblo, quelques décombres poudreux témoignaient seuls de l'importance passée de ce lieu.

L'abreuvoir présentait l'apparence d'une vaste coupe de marbre rouge posée à terre et d'une forme légèrement allongée en ovale. Au centre, trois lions acculés étaient chargés de vomir trois jets d'eau par leurs naseaux largement ouverts. Le temps

avait fait grand tort à cette disposition monumentale. Les trois lions, réduits à un lamentable état, n'étaient plus guère que d'informes débris. Les anciens tuyaux qui portaient l'eau à leurs gueules, crevés ou obstrués, ne fonctionnaient plus. En revanche, des citronniers sauvages et des bigaradiers avaient poussé dans les interstices de la maçonnerie, et, favorisés sans cesse par la fraîcheur de l'eau, présentaient une large touffe de verdure au milieu de cet aride désert.

L'eau elle-même s'était frayé un nouveau chemin ; elle coulait, limpide et abondante, entre les pattes du dernier lion qui fût resté debout.

À gauche de l'abreuvoir s'élevait le mur des jardins de Pilate, la poterne annoncée par Moghrab était juste en face de la fontaine. À droite, à une distance d'une cinquantaine de pas environ, se voyait la porte de l'abattoir de maître Trasdoblo, dont l'enclos faisait un retour et fermait la place du côté du nord.

En avant de la fontaine, sur la droite aussi, la ruelle s'ouvrait tout à coup sur de grands terrains vagues, arides, qui rejoignaient les faubourgs en traversant une portion de la ville inhabitée et désolée.

Ce fut de cet endroit caractéristique et tout inondé d'une lumière torride que surgit pour Bobazon l'apparition étrange, inouïe, invraisemblable qui devait terminer la première série de ses aventures dans la capitale andalouse.

Il venait d'atteindre l'abreuvoir et de baigner son front dans cette eau claire et fraîche. Son esprit, tout à l'heure un peu agité, avait repris son calme. En somme, la solitude de ce lieu le servait. Pour accomplir la besogne équivoque à lui imposée par le Maugrabin, il n'avait certes pas besoin de compagnie.

Le silence le plus complet régnait, soit dans les jardins de Medina-Celi, soit dans l'établissement du boucher Trasdoblo, qui semblait dormir encore. Au loin, les bruits de la ville s'étouffaient. Nul pas ne sonnait aux environs du sentier.

L'heure était favorable.

Bobazon, après s'être rafraîchi le visage et les mains, monta sur la margelle de marbre, afin de décharger Migaja, qui contenait le sac portant le corps du malheureux Mendoze, perdu à la fleur de l'âge. Il comptait, selon ses instructions, déposer le cadavre près de la fontaine et ouvrir le second sac pour faire ces deux traînées de son dont l'une devait rejoindre la poterne de la maison de Pilate, l'autre, la porte de derrière de l'établissement de maître Trasdoblo.

C'était là une diabolique idée de l'Africain. Bobazon en comprenait vaguement la double perfidie ; mais, en ce moment, Ramire occupait exclusivement sa pensée. En déchargeant le sac, il sentait au travers du son les formes du cadavre, et, malgré la chaleur croissante, la sueur qui inondait ses tempes était froide. Ses pensées, malgré lui, tournaient au funèbre. Il avait contribué à ce voyage au bout duquel Ramire avait trouvé la mort. Si près du cadavre encore chaud, il avait spéculé sur l'héritage. Il se sentait de vagues effrois dans l'âme, et, pour tromper sa peur, il causait, selon son habitude, avec les deux chevaux dont il enviait la tranquillité.

– Quoi donc ! disait-il, quel mal cela peut-il faire à un défunt ? Est-il encore capable de se servir de toi, Migaja ?… et de toi, Pepino ?… En vous vendant à quelque bon bourgeois de Séville, quel tort puis-je lui causer ?… La simple raison dit que tout cela lui est bien égal ; une chose qui lui importe, à ce pauvre jeune homme, ce sont les prières. Eh bien ! je lui ferai chanter une messe… Sur mon salut, je le ferai ! et peut-être même que je m'arrangerai de manière qu'il ait une tombe en terre sainte…

Voilà une idée chrétienne. Pepino, boiras-tu toute la fontaine, ivrogne ?… Ne bouge pas, Migaja !… ce sac est lourd comme s'il était rempli de péchés mortels !…

Il était parvenu à faire glisser le sac sur le dos du cheval. Par une sorte de pieux scrupule auquel la solitude n'était pas étrangère, il lui répugnait de faire tomber lourdement sur le sol ces dépouilles chrétiennes. Il voulait y mettre des formes. Dans son opinion, en quelque sorte, il rendait ainsi les derniers devoirs à ce pauvre Mendoze.

Mais les meilleures intentions sont souvent mal récompensées. Pendant que Bobazon se livrait à ce soin vertueux, il se sentit frissonner tout à coup de la tête aux pieds. Un bruit de pas se faisait dans les terrains vagues.

On ne voyait encore personne à cause des pans de muraille disséminés dans la poudre du quartier détruit ; mais les pas approchaient.

Dans son trouble, Bobazon laissa échapper le sac, qui bascula et tomba en sonnant lourdement sur le sol desséché. Le sac s'était retourné dans sa chute. La partie qui pesait naguère sur le dos du cheval se présentait maintenant à la vue. Ce trou hideux que les pratiques païennes du Maugrabin avaient laissé à la place du cœur avait suinté sans doute, car une large tache d'un rouge noirâtre se montrait à la surface du sac.

Et les pas approchaient.

Il parut impossible à Bobazon que personne pût se tromper sur la nature de cette tache humide et rouge. Cela dénonçait hautement le cadavre. C'était comme si le cadavre lui-même, eût déchiré la toile du sac pour montrer à nu sa poitrine vide.

Un éblouissement passa devant les yeux de Bobazon. Sa tête tourna sur sa nuque endolorie. Il fut obligé de se maintenir aux lèvres du bassin pour ne point tomber lui-même, tant la pesanteur de son front l'attirait en avant.

Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il eût rendu en ce moment de bon cœur les pièces d'or de la bourse pour être tiré de peine ; mais il aurait peut-être donné une demi-douzaine de réaux sans trop se faire prier.

Que cela soit pour les lecteurs la mesure de sa détresse.

Depuis qu'il se connaissait, Bobazon, sauf pour le manger et le boire, n'avait jamais rien donné.

Le bruit de pas devenait de plus en plus distinct. Malgré l'engourdissement qui tenait ses membres, Bobazon essaya de retourner le sac afin de cacher au moins la tache accusatrice. Mais le sac était lourd. Bobazon ne put le soulever. Il chancela, et des feux se prirent à danser capricieusement devant ses paupières.

Migaja et Pepino, qui n'étaient plus retenus et se sentaient libres de tout fardeau, s'en allaient déjà de compagnie, la tête basse et traînant leurs licous entre leurs jambes à la conquête de quelques touffes d'herbe maigres qui poussaient à l'ombre du mur de Trasdoblo.

Bobazon n'osait les rappeler. Il avait frayeur du son de sa propre voix.

Ses yeux effarés cherchaient un refuge.

Il aperçut, au coude du sentier qu'il venait de parcourir, deux formes humaines qui se glissaient le long des jardins de Medina : deux faces hâves et poilues sur deux corps déhanchés

vêtus de guenilles aux couleurs éclatantes, regards avides et brûlants, allure de bêtes fauves.

Comme ses yeux effrayés s'attachaient à ces deux chacals à visage d'homme, un mouvement se fit dans les sables blanchâtres du quartier incendié. Bobazon tourna ses regards de ce côté et se crut le jouet d'un songe.

Dans ce champ une apparition eut lieu pour lui, aussi bizarre, aussi fantastique que celles qui surgissent de l'ombre aux pâles lueurs de la lune.

C'étaient deux jeunes filles, merveilleusement belles, dont les cheveux baignés de sueur ruisselaient jusque sur leurs épaules demi-nues. L'une était brune, l'autre avait des boucles blondes sur une peau plus blanche que le satin.

Bobazon n'eut pas le temps d'admirer en détail leurs visages ni leurs costumes. Sa terreur allait grandissant. Les deux jeunes filles tenaient dans leurs mains délicates et gracieuses les bâtons d'une chaise de forme massive, en bois d'ébène et tendue de noir. Par la portière, Bobazon apercevait le pâle visage d'un cavalier, dont les moustaches retroussées lui semblaient longues et tranchantes comme des glaives.

Deux jeunes filles portant une litière ; et dans la litière un soldat ! Bobazon pressa ses tempes à deux mains. Il se crut fou.

Il fit un effort désespéré pour lui. Il se traîna sur ses genoux et sur ses mains le long des bords de l'abreuvoir. Il invoquait son patron et tous les saints du paradis ; il ordonnait à Satan de se retirer de lui : *Vade retro !* il enfilait à la suite l'un de l'autre tous les lambeaux d'oraison qu'il avait dans la mémoire.

Au moment où il tournait l'abreuvoir, dont les saillies allaient lui faire un abri momentané, il risqua un dernier regard

en arrière. La litière était arrêtée à l'ombre d'un pan de mur ; les deux belles filles riantes et animées étanchaient leurs chevelures, qui ruisselaient de sueur ; la portière de la chaise s'ouvrait pour donner passage à un brillant seigneur élégamment costumé.

Mais Bobazon ne vit guère que sa longue épée à l'acier de laquelle le soleil arracha une gerbe de fugitives étincelles.

Ces étincelles blessèrent les yeux de Bobazon comme une menace.

Il tourna les yeux vers les deux hommes déguenillés qui venaient par le sentier conduisant à la place de Jérusalem.

Ceux-ci avançaient toujours cauteleusement.

À leurs mouvements, Bobazon devina qu'ils avaient aperçu les deux sacs au bord de l'abreuvoir.

Son épouvante lui rendit quelque force. Il dépassa le profil de la piscine, et, sûr désormais de n'être plus aperçu, il rampa jusqu'au mur de la boucherie, derrière lequel il trouva les deux chevaux qui broutaient avec avidité.

– Viens ! Migaja, dit-il doucement et d'un ton de supplication ; viens, Pepino, mon ami… approchez, mes agneaux, approchez !

Son dessein bien arrêté était d'enfourcher une de ses bêtes et de détaler ensuite au triple galop.

Mais Migaja et Pepino étaient dans des dispositions diamétralement contraires. Ils avaient chaud, ils avaient faim. Ils tenaient à leur étroite marge d'ombre et au fourrage étique dont les gratifiait leur bonne étoile. Leur dessein, quoique les bêtes,

dit-on, n'aient point de raisonnement, était aussi parfaitement arrêté que celui de Bobazon. Ils prétendaient profiter de l'aubaine et tondre l'herbe du sentier jusqu'au dernier brin.

Les prières et les exhortations de Bobazon n'obtinrent aucun succès. Les damnés chevaux semblaient deviner qu'il était hors d'état de les poursuivre. Ils s'éloignaient pas à pas, faisant honneur à leur provende et ne perdant pas un coup de dent.

Bobazon s'affaissa contre le mur et resta immobile, se confiant à la garde des saints.

Il entendait des gens qui allaient et venaient. Outre l'excès de sa fatigue, il n'osait plus bouger, tant il craignait de révéler sa retraite.

Au bout de dix minutes, le bruit cessa du côté de l'abreuvoir.

On ne voyait plus la litière ni les deux jeunes filles.

Les deux sacs de son avaient disparu.

Un homme était à cheval, juste en face de lui, sur le mur de clôture des jardins de la maison de Pilate.

Bien que cet homme tournât le dos, Bobazon, du premier coup d'œil, le reconnut pour le seigneur qui naguère était descendu de la chaise attelée de ces deux étranges porteurs, la belle brune et la jolie blonde.

Il l'eût reconnu rien qu'à l'éclair que le soleil faisait jaillir de la garde d'acier de son épée.

Il avait l'air, ce seigneur, de guetter le moment favorable pour sauter de l'autre côté de la muraille. Quelqu'un sans doute le gênait dans les jardins de Medina. Il attendait.

Les yeux de Bobazon ne pouvaient se détacher de lui. Bobazon n'eût point su dire pourquoi il avait une impatience extraordinaire de découvrir son visage. Il se faisait des reproches ; il se disait :

– J'ai pourtant bien autre chose à penser : ma sûreté d'abord, et mon pauvre maître Mendoze que ces coquins ont volé pour le faire servir encore à quelque maléfice…

Mais c'était comme un charme qui clouait ses regards à cette taille svelte, à cette tête coiffée de bruns anneaux, à cette épée qui ressemblait…

Par les cinq plaies ! elle ressemblait à l'épée de Mendoze lui-même !

Et cette taille, et cette chevelure…

Si les morts pouvaient ressusciter…

Le jeune gentilhomme se retourna, parce que Bobazon avait fait du bruit en trébuchant contre un caillou.

Bobazon poussa un grand cri et se laissa choir sur le sol. Il mit ses deux mains au devant de ses yeux en gémissant :

– Mendoze ! mon bon maître je comptais vous ensevelir en terre sainte !… Je ferai chanter des messes pour vous, mon maître Mendoze !… Les chevaux ne pouvaient plus nous servir puisque vous étiez mort… Ayez pitié d'un pauvre malheureux… Si j'avais su, je vous aurais ouvert le sac moi-même… Pitié ! pitié !…

Au travers de ses mains convulsives qui pesaient sur ses paupières fermées, il croyait voir l'apparition glisser de la muraille sur le sol du sentier pour s'avancer vers lui, silencieuse et lente. Ses oreilles, qui tintaient, entendaient un bruit sourd, prodigieux, inexplicable : c'était la marche du spectre.

Oh ! certes, la terreur n'a pas besoin de la nuit. D'ailleurs, tout poltron peut produire autour de lui les ténèbres en agissant comme notre Bobazon et en se mettant un bandeau sur la vue. Bobazon comptait en quelque sorte les pas du fantôme. Pour un empire il n'eut pas ouvert les yeux, de peur d'apercevoir près de lui ce pâle et beau visage du mort ressuscité.

Mais fuit-on les esprits ? Bobazon avait beau fermer les yeux, l'ombre approchait. À peine avait-il encore la force de balbutier d'une voix étranglée par la terreur :

– Pitié ! pitié !

Des chocs sourds agitèrent la poudre autour de lui. Un objet frôla son vêtement.

– Pitié, grand saint Antoine !

Un souffle ronfla tout près de son oreille ; une haleine humide et chaude procura à sa nuque une indicible sensation d'horreur.

Il se leva d'un bond : une lèvre mouillée avait touché son cou…

Ses yeux, qui sortaient de leurs orbites, virent à sa droite Migaja, à sa gauche Pepino…

Toute l'herbe du chemin était broutée.

Il n’y avait plus personne sur la muraille de la maison de Pilate. Le sentier était désert. Le soleil blanchissait les ruines muettes.

IV

LE MARAGUT

Dans la chambre des sortilèges, au premier étage de la maison du forgeron, cet homme voilé de serge noire qu'on avait appelé monseigneur resta seul un instant, après le départ de Moghrab et de Bobazon. Il eut coup sur coup trois ou quatre tressaillements rapides qui le secouèrent de la tête aux pieds, puis tout son corps se prit à trembler uniformément, comme il arrive au début d'un violent accès de fièvre.

Il desserra le ceinturon de son épée et respira sous son voile un flacon d'odeurs.

Puis, défaillant et prêt à tomber, il arracha brusquement son voile afin de donner de l'air à ses poumons oppressés.

Nous avons vu passer une fois déjà dans ces pages ce roide et froid visage, encadré de cheveux plus noirs que l'ébène, où brillaient çà et là des fils d'argent révoltés. Nous avons vu cette taille aux théâtrales fiertés se redresser dans sa marche processionnelle au travers des salles mauresques du palais royal. Nous avons vu tous les fronts s'incliner sur sa route, et les grands eux-mêmes devenir petits devant sa souveraine omnipotence.

Du premier coup d'œil, en effet, sous ce voile qui tombait, nous eussions reconnu les traits aigus, la longue figure, le masque austère et hautain du favori de Philippe IV.

Ce mystérieux visiteur, faisant concurrence au vieux Bernard de Zuniga, venait dans le repaire même du sorcier infidèle et ne reculait point devant les plus effrayantes formules de la science infernale.

C'était le zélé défenseur de la vraie foi, le champion de l'église orthodoxe, la meilleure colonne de cette cathédrale mystique symbolisant la religieuse Espagne, l'homme enfin qui, chauffant jusqu'à la cruauté les ardeurs de sa conviction sincère, venait de rallumer tout récemment le bûcher des relaps, dont le feu avait quelque temps couvé sous la cendre.

C'était le comte-duc qui était dans l'antre même de Moghrab le païen, en face d'une table que souillait encore le sang d'un sacrifice diabolique.

Il faut attribuer le fait pour une part à l'influence du temps. Le temps était aux grimoires, à la cabale, aux sorciers. On brûlait les sorciers plus que jamais, ce qui est le triomphe de la sorcellerie ; pour une autre part, il faut attribuer le même fait au caractère même du comte-duc. C'était un homme savant, crédule, faible, oseur et ambitieux jusqu'à la folie.

Richelieu, son rival et son maître, ne se privait point de consulter le sort ; Buckingham, son plus mortel ennemi, n'agissait, dit-on, que d'après les textes obscurs de son horoscope tiré par le fameux Daniel de Lynn. Ne nous étonnons donc pas de trop de voir le vizir de l'Espagne arriéré dans les mêmes eaux que les ministres de la France et de l'Angleterre, où déjà le grand crépuscule des idées nouvelles essayait de naître.

En pareille circonstance, Buckingham et Richelieu étaient assurément plus inexcusables que le comte-duc, ce sauvage écolier tout farci de latin et de grec puisés aux sources les plus troubles de la barbarie scolastique.

Et cependant, si l'on en croit les mémoires de leur temps, ils se montraient l'un et l'autre bien mieux aguerris avec Satan ou ses suppôts, et le plus timide des deux eût rendu des points au comte-duc à ce jeu. À Londres, Buckingham, moitié de païen, avait donné mille guinées à la pythonisse qui lui fît voir dans un miroir magique Anne d'Autriche, et à Paris, l'homme de Montfaucon, le sinistre Labat sortait parfois longtemps après le père Joseph du cabinet de Son Éminence.

Quoi qu'il en soit, la physionomie du comte-duc exprimait en ce moment un singulier mélange de remords, d'épouvante, de dégoût et de crédulité. Les gens qui repassaient le seuil du temple de Delphes devaient avoir un peu cet air contrit et terrifié. Les odeurs contenues dans son flacon richement ciselé, n'avaient pu ranimer son esprit. Il aspira à pleins poumons l'air vicié et chaud de l'antre, puis il ferma les yeux comme si la syncope victorieuse allait le jeter sur le sol.

C'étaient, il faut l'avouer, d'odieux et hostiles parfums que ceux qui emplissaient cette chambre close. L'Arabe, chacun le sait bien, dégage de rudes effluves, la panthère aussi, les hiboux de même. Nous ne parlons même pas du cadavre ni des serpents. Ajoutez à cela les subtils alcalis renfermés sous le cuir des bêtes empaillées, la fumée des liqueurs cabalistiques, et les vapeurs d'un brasero sur lequel avait cuit le cœur du pendu, vous aurez une idée affaiblie de l'atroce bouquet placé sous les narines de Sa Grâce.

Un instant, il resta les yeux fermés. Ses joues livides se creusaient et ses paupières battaient malgré lui. Peut-être voyait-il dressé devant lui le spectre de l'Inquisition, dont l'œil perçait les plus épaisses murailles et qui s'attaquait à tout, même aux rois. Il y avait certes là de quoi allumer toutes les foudres du Saint-Office, et, si haute que fût la tête du favori, le san-benito pouvait la coiffer.

Ces choses, qui semblent impossible au vulgaire, tentées hardiment et soudain, réussissent toujours. Ce pouvait être un grand coup politique. Le comte-duc connaissait son Espagne.

Le comte-duc savait bien que si cette comédie invraisemblable était offerte au peuple de Séville, le favori, vêtu de la robe à flammes rouges, et conduit au bûcher par la procession des pénitents, Séville entière rugirait l'acclamation de sa joie folle.

Il y songea, car il sourit. Cette crainte ayant trait aux choses de ce monde soulagea pour un moment ses superstitieuses défaillances.

– Ils n'oseraient… murmura-t-il. Le roi lui-même n'a-t-il pas son mystérieux sorcier, Hussein-le-Noir ?… La reine n'a-t-elle pas le physicien Soliman ?… des Africains aussi… des infidèles ! Ce sont les maîtres du présent qui sont excusables de chercher à deviner l'avenir.

Sa pensée tournait. Des rides se creusaient à son front.

– Hussein-le-Noir ! répéta-t-il ; ma police a pu le dire le nom de cet homme… Il va chez le roi à toute heure du jour et de la nuit… Je donnerais une fortune pour l'avoir là sous la main et m'en faire un allié… – Mais, se reprit-il d'un accent chagrin, il faut bien convenir qu'il y a là-dedans des choses qui dépassent l'intelligence humaine… Ce mécréant est insaisissable… il se dérobe comme un esprit de l'air à toutes les recherches. J'ai beau faire garder sévèrement toutes les avenues de l'Alcazar, nul ne l'aperçoit quand il vient, nul ne le surprend quand il sort… On dirait qu'il surgit de terre et qu'il y rentre. Cosmo, le chambrier secret, voit tout à coup une sombre silhouette au bout du corridor qui conduit dans mes propres appartements ou dans l'embrasure de la porte de Zuniga, mon oncle. Derrière les draperies blanches qui tombent d'un turban mauresque, il entend une voix creuse qui dit : « Va prévenir le roi, Hussein-le-Noir

veut lui parler. » Étrange ! s'interrompit-il encore ; nous vivons dans un temps tout plein d'inexplicables bizarreries… Qui est cet Hussein ? Dans quelles ténèbres cache-t-il sa vie ? Que dit-il au roi ? Sait-il lire vraiment dans le livre fermé ?… Voit-il nos ambitions, nos luttes, nos efforts ?… J'aurai sous peu la réponse à cette question. Mes mesures sont bien prises, Cosmo est acheté !

La panthère s'étira sur sa paille en rendant un rauquement paresseux.

Le comte-duc tressaillit et ses paupières s'ouvrirent. Il avait oublié peut-être le lieu où il se trouvait.

Ses regards rencontrèrent les yeux demi-clos de la panthère, dont les cils tamisaient une flamme sombre et la braquaient sur lui. Les yeux ronds et rouges des deux hiboux suivaient la même direction. Les serpents tournaient vers lui leurs prunelles immobiles. Tout ce qui était là, vivant ou pétrifié par la mort, le regardait. Il était le centre de cette attention fixe et muette.

Sa bouche se crispa convulsivement pour essayer un amer sourire.

– Moi… pensa-t-il tout haut ; ici !… moi… le premier ministre de Philippe d'Autriche !… L'historien qui raconterait cela passerait pour un extravagant calomniateur !… – Rampe, tigre ! poursuivit-il en se redressant, pâle encore, mais l'œil haut et grand ouvert ; fascinez, oiseaux de sinistre présage !… reptiles immondes, déguisements de Satan, roulez sur vos anneaux !… Je n'ai pas peur… j'ai sur ma poitrine le talisman béni qui brave l'Enfer… Dieu accompagne son serviteur au fond même de ces abîmes.

Il entrouvrit son pourpoint et baisa un reliquaire qu'il portait sous ses habits.

Les hiboux gardèrent leur somnolente impassibilité ; la panthère ne hurla point ; aucun serpent empaillé ne siffla.

Le comte-duc fut peut-être un peu désappointé de voir ce suprême défi rester sans réponse. Sa crédulité s'ébranla ; mais ses yeux tombèrent par hasard sur la table, où le sang se figeait, et le poids qui oppressait sa poitrine s'alourdit de nouveau.

– Ce n'est pas un assassinat, balbutia-t-il. Le pauvre malheureux était mort.

– Oui, répondit sa conscience ; mais c'est une profanation.

Il ferma les poings, révolté contre sa propre honte, et s'écria avec colère :

– Et qu'y a-t-il au fond de tout ceci ?... Ai-je entendu la voix de l'enfer ? Suis-je la dupe d'un effronté charlatan ? J'ai étudié, de par saint Antoine ! On se souvient de moi à Salamanque !... Suis-je au-dessous des grandeurs de ma tâche pour descendre à de si vils moyens ? Non, non ! s'interrompit-il, quelque chose en nous témoigne qu'il doit exister des liens entre ce monde et les espaces supérieurs... ou inférieurs... qui sont au delà de la tombe... Je parle d'études..., l'étude fortifie cette opinion... Les anciens ont cru à la magie... les livres saints le prouvent tout aussi bien que l'histoire. Que m'a dit Moghrab ? que je vaincrais... que ma victoire serait due à l'excellence de mon style dans mon *Antidoto contra las calumnias*... L'éloquence fut toujours une arme supérieure à l'épée... Mais ce païen tarde bien ! Il doit faire jour maintenant au palais.

La panthère se dressa tout à coup sur ses jarrets souples et nerveux. Les hiboux hérissèrent leurs plumes et voilèrent de

blanc le disque rouge de leurs prunelles. Une draperie située de l'autre côté de la table s'ouvrit brusquement, laissant voir Moghrab debout, les bras croisés sur sa poitrine.

– Seigneur, dit-il, je suis revenu depuis longtemps et mon esprit n'avait point quitté Votre Grâce.

Le favori fronça le sourcil et murmura :

– Ces momeries sont bonnes pour ceux que tu réussis à effrayer, Maragut ; je t'avais défendu de me traiter comme un enfant… Pourquoi ne m'as-tu pas laissé sortir ?

– Parce que, répondit le Maure, Votre Excellence ignore encore une partie de ce qu'elle doit savoir.

– Parle donc, et hâte-toi !

– Votre Excellence a le temps, prononça péremptoirement l'Africain ; la porte des appartements du roi ne s'ouvrira pour elle qu'à deux heures après midi.

– Comment sais-tu ?…

– Comment sais-je qu'à deux pas de nous le cardinal de Richelieu fait recruter des soldats pour l'émeute qui doit éclater demain dans Séville ?

– Par le ciel ! s'écria le favori, tu ne m'as jamais rien dit de cela.

– Comment sais-je, continua paisiblement Moghrab, que de l'autre côté de cette cour le duc de Buckingham fait offrir à l'heure qu'il est sa charge de guinées à l'homme qui privera l'Espagne de son plus ferme soutien ?

– Buckingham veut me faire assassiner ! râla le favori pris d'une véritable terreur.

– Ces Anglais ont la réputation d'être ponctuels à payer leurs dettes, répondit Moghrab sans rien perdre de son impassibilité.

Le comte-duc était livide.

– Maragut ! prononça-t-il entre ses dents serrées, prends garde de perdre le respect… si tu sais tout, tu dois connaître ce qui s'est passé jadis entre Buckingham et moi.

– Excellence, répliqua l'Africain, je suis d'un pays où le mari tue l'homme qui tente de séduire sa femme.

– Eh bien ! – s'écria le comte-duc en proie à la plus terrible agitation, – n'envoyez-vous pas vos esclaves armés contre ceux qui rôdent autour du sérail !

– L'Anglais porte à l'épaule gauche la cicatrice d'un coup de poignard, ajouta Moghrab. Or, il y a un homme à Séville qui ce matin lui a vendu son bras.

– Le nom de cet homme ?

– Cuchillo.

– Le toréador ? un aventurier sans peur, dit-on.

– Un homme habitué à jouer avec la mort.

Il y eut un silence. Le comte-duc était sombre, mais il avait recouvré ce flegme castillan qu'il possédait à un si haut degré.

Ce fut Moghrab qui reprit le premier la parole.

– Votre Grâce court encore d'autres dangers, dit-il.

– Je veux connaître tous les dangers que je cours, répliqua le favori.

– D'abord, repartit Moghrab qui s'inclina, il y a le duc de Medina-Celi…

– Passe ! je connais cette burlesque aventure. Elle sert mes intérêts : je laisse aller.

– Votre Grâce connaît… ? répéta Moghrab avec une inflexion de voix étrange. Mais, – se reprit-il, – je suis pour obéir aveuglément à vos ordres… Que Votre Grâce daigne seulement ouvrir les yeux et passer la revue sévère de tous ceux qui la servent.

– Passe ! prononça pour la seconde fois le duc ; – ceux qui me servent me trahissent… Il n'y a pas besoin de sortilèges pour deviner cela.

– C'est juste, murmura Moghrab doucement, vous trahissez bien vous-même, sans le savoir, celui que vous servez.

Le rouge monta violemment au front du comte-duc, dont la pâleur revint aussitôt après plus livide.

S'il eut de la colère, il la contint en lui-même. La brutale insinuation de l'Africain ne fut point relevée.

– Le roi doute, reprit ce dernier ; vos amis conspirent… vos amis et vos parents… Celui qui doit vous remplacer, si votre étoile vous abandonne, Juan de Haro, grandit malgré ses vices et ses débauches. Votre Grâce veut-elle un conseil après avoir écouté des oracles ?

– Voyons le conseil, Maragut, dit Gaspar de Guzman d'un ton un peu dédaigneux.

– Que Votre Grâce aille à ses ennemis, puisque ses amis l'abandonnent.

– Qui appelles-tu mes ennemis ?

– La reine, Medina, Sandoval, Moncade, Richelieu, Buckingham et les *desservidores*.

– Tu oublies Bragance ! fit le favori qui haussa franchement les épaules.

– Votre Grâce a raison, repartit Moghrab, j'oubliais Bragance, et j'avais tort. Quand le poisson ne mord pas à la ligne, j'ai ouï dire que les pêcheurs du Guadalquivir troublent l'eau, ce qui emplit leurs filets à coup sûr…

Le comte-duc se leva et fit un geste de fatigue hautaine.

– Brisons-là, Maragut, dit-il, tu es un sorcier, je suis un ministre. Souviens-toi de ce que le peintre grec dit au cordonnier : *Ne sutor ultra crepidam*. En politique, crois-moi, je suis plus fort que toi. N'as-tu rien à m'apprendre ?

– Je n'ai plus rien, seigneur.

– Eh bien ! moi, j'ai encore quelque chose à te demander. As-tu entendu parler parfois de Hussein-le-Noir ?

La physionomie de l'Arabe ne broncha pas.

– On dit que c'est l'astrologue du roi, répondit-il.

– Tu ne l'as jamais vu ?

– Jamais.

– Tu ne sais rien sur lui ?

– Si fait… Je sais qu'Hussein-le-Noir a prononcé devant Sa Majesté le nom du successeur de Votre Grâce.

– Le roi ?…

– Le roi a demandé à Hussein-le-Noir un philtre qui le fasse aimer de la belle marquise d'Andujar.

Le comte-duc garda un instant le silence.

Puis fixant tout à coup ses yeux sur Moghrab :

– Maragut, dit-il, pourrais-tu entrer en lice contre cet Hussein-le-Noir ?

– Dans le champ clos de la science mystérieuse, oui, seigneur, répondit l'Africain sans hésiter.

– Quel prix demandes-tu pour entamer la lutte ?

– Nous compterons plus tard, seigneur… Ce que je demande à Votre Grâce, ce sont les moyens de combattre, la plus minutieuse prudence et la plus complète neutralité.

– Qu'entends-tu par moyens de combattre ?… Des armes ?

– J'ai des armes… Ce qui me manque, c'est le champ de bataille.

– Choisis-le : tu l'auras.

– Donnez-moi donc, seigneur, la libre disposition du cabinet de Votre Grâce qui communique avec l'appartement de Sa Majesté.

– À dater de cette heure, tu l'as… Quant à la neutralité…

– Vous ne pouvez plus me la promettre, n'est-ce pas, seigneur ? interrompit Moghrab ; ce matin même, Hussein doit tomber dans le piège tendu en quittant votre oncle Bernard de Zuniga ?…

– Il voit donc vraiment don Bernard ?…

– On le rencontre aussi souvent sortant de chez vous que de chez votre oncle.

– C'est vrai !… murmura Olivarès sans prendre la peine de cacher sa préoccupation profonde ; voilà où est le miracle !… et j'ai peur que celui-là ne soit un plus fin sorcier que toi, Maragut !

L'Africain eut un orgueilleux sourire.

– C'est un homme habile, seigneur, je ne dis pas non, répliqua Moghrab, car vous avez perdu votre argent et votre peine à séduire Cosmo, le chambrier secret. Les mercenaires apostés devant le logis de don Bernard attendront en vain Hussein-le-Noir… Hussein-le-Noir a éventé le piège. Mais je suis plus habile que Hussein-le-Noir, et dès que je me mettrai contre lui, son pouvoir tombera. Il est temps de nous rendre à notre devoir, seigneur : descendons et prenons la litière de Votre Grâce.

Le comte-duc se leva aussitôt. Évidemment, aucun attrait ne le retenait plus en ce lieu.

Moghrab poussa les contrevents de la fenêtre, aux vitres de laquelle le soleil se jouait déjà. Il caressa la panthère, qui fit le gros dos à ses pieds comme un chat esclave, et prit sous son bras une boîte de maroquin de forme carrée, dont le couvercle était chargé de caractères hébraïques.

Cela devait être plein de diableries, et c'étaient sans doute les armes dont il comptait se servir dans la bataille engagée contre ce terrible Hussein-le-Noir.

Le comte-duc ne put s'empêcher de jeter un regard de défiance sur cet arsenal portatif. Il passa néanmoins le premier, sur l'invitation de Moghrab, et quand celui-ci eut repoussé la porte de son antre il put entendre à l'intérieur de la serrure une demi-douzaine de crochets qui retombaient d'eux-mêmes et s'engrenaient l'un après l'autre.

Au bas de l'escalier, Moghrab ouvrit une porte basse qui donnait dans une sorte de remise très obscure où la chaise de Sa Grâce l'attendait d'ordinaire avec ses porteurs, lors de ses excursions secrètes.

Moghrab appela doucement :

– Thomas ! Zaccaria !

Personne ne répondit.

– Les paresseux se sont endormis, murmura le comte-duc.

Moghrab entra et ressortit presque aussitôt après, l'étonnement peint sur le visage.

– La chaise de Votre Grâce a disparu, dit-il.

– Et mes porteurs ?

– Ils ronflent.

– Et la sorcellerie ne t'avait pas fait deviner cela, Maragut ?

Ce disant, il leva sur le Maure un regard railleur, et fut tout surpris de voir un fin sourire sous les masses soyeuses de sa moustache.

On travaillait chez le forgeron. Le bruit des marteaux allait en cadence. Moghrab s'avança jusqu'au milieu de la cour et interrogea de l'œil les étages supérieurs de la maison. Il vit une corde tendue qui traversait la cour, rejoignant les deux balcons.

Son sourire s'éclaira davantage.

Ses doigts arrondis touchèrent ses lèvres, un sifflet aigu s'en échappa.

Il attendit le quart d'une minute, puis il prononça d'un ton guttural et doux ces deux noms de femme :

– Aïdda ! Gabrielle !

Le bruit des marteaux de la forge répondit seul à ce double appel.

– Par le Prophète, grommela-t-il entre ses dents, bien en prend à celui-ci d'être bon cavalier ! S'il va toujours ainsi, il faudra un Cervantès pour raconter ses aventures. Votre chaise est maintenant au palais, seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers le comte-duc. Elle a joui du droit d'asile, ce matin, comme le sanctuaire d'une cathédrale.

– Explique-toi !

– Grâce à elle, poursuivit Moghrab, celui qui mit hier son épée dans la poitrine de votre honoré neveu, le comte de Palomas, pourra nous rendre quelque bon office.

– Je te dis de t'expliquer.

– J'offrirai d'abord mon humble litière à Votre Grâce, et nous causerons en chemin.

– Holà ! Zaccaria ! fit-il en entrant dans la remise, où il secoua rudement les deux porteurs ; holà ! Tomas ! Debout ! coquins de fainéants !

Les deux pauvres diables, réveillés en sursaut, se frottaient les yeux, combattant le sommeil opiniâtre et lourd qui les accablait.

– Il y avait quelque chose dans ce vin d'Alicante ! grommela Tomas le premier.

– Deux jolies filles sur ma foi ! ajouta Zaccaria.

L'Africain les poussa dehors par les épaules. Ils s'attelèrent à une chaise formée de draperies mauresques qui stationnait sous le hangar voisin de la forge.

– Au palais ! ordonna le duc courroucé.

– Quel bouquet ! dit Zaccaria soupesant sa double charge, car l'Africain était monté près du ministre.

– Quels yeux !... soupira Tomas.

Et ils prirent leur course, habitué qu'ils étaient à verser des torrents de sueur sur le pavé pointu de Séville.

En chemin, Moghrab donna au ministre l'explication qu'il voulut. Le lecteur connaîtra forcément la véritable dans la suite de ce récit.

La litière, discrètement fermée, pénétra dans l'intérieur de l'Alcazar et s'arrêta dans la cour privée qui desservait les appartements du favori. La valetaille eut clémence de se cacher derrière les jalousies pour espionner, de sorte que le comte-duc regagna son cabinet avec l'espoir de n'avoir point été aperçu.

Il demanda à son chambrier si le roi l'avait fait appeler, et, sur sa réponse négative, il ordonna à cet homme de sortir.

Moghrab montra du doigt le cadran de la pendule à contrepoids, dont le mouvement grondait dans son armoire d'ébène.

– Dans dix minutes, dit-il, Hussein entrera chez le roi. Madame la duchesse est sans doute inquiète de son noble époux.

– Si je restais près de toi, tu ne pourrais donc agir ? demanda le comte-duc.

– La présence de Votre Grâce me paralyserait complètement.

Que répondre à ces déclarations qui font la force de tout charlatanisme ? De deux choses l'une, on veut ou l'on ne veut pas. La première condition si l'épreuve doit être tentée, est de ne point ôter à l'ouvrier son moyen d'action.

Il est le maître à cette heure. Ce qu'il ordonne doit être accompli.

Le comte-duc ferma ostensiblement les tiroirs et panneaux de ses bahuts, mit les clefs dans sa poche et se retira.

Moghrab était seul. Sa physionomie se détendit au moment où le battant de la porte retombait lourdement sur le ministre. Le sourire moqueur, nous allions dire cynique, que nous avons déjà vu sur ce noble visage, releva encore une fois le coin de ses lèvres. En même temps son regard s'éteignit sous un voile de fatigue découragée.

– Pour qui tant de travaux ? murmura-t-il, et pourquoi ?...

Il resta un moment immobile, puis l'éclair se ranima tout à coup dans sa prunelle.

– C'était écrit, poursuivit-il, tandis que son regard devenait plus railleur ; un bon musulman a-t-il des comptes à demander à la destinée ? S'il me manque un motif pour édifier, j'ai du moins les raisons qui mettent en branle mon marteau démolisseur. Les plaies envenimées se guérissent par le fer et le feu !...

Il se dirigea vers la porte par où le ministre s'était retiré. Il en poussa doucement les verrous et fit retomber sur le trou de la serrure le bouton de cuivre préparé pour cet usage.

Après quoi il fit quelques pas vers la sortie opposée, petite porte dissimulée dans les tentures à hauts ramages qui recouvraient de toutes parts la nudité des murailles mauresques. À moitié route, il s'arrêta devant la table magnifiquement sculptée où le comte-duc faisait ses écritures. Des feuilles volantes de vélin étaient éparses sur le maroquin. Moghrab y jeta les yeux et lut deux ou trois phrases longues, symétriques, hérissées de citations grecques et latines.

– Ce n'est point par haine pour cet homme, pensa-t-il tout haut avec une dédaigneuse fierté ; le fils de mon père ne peut pas haïr ce licencié pédant, tout bouffi de sa science puérile... De par Dieu... ou de par Mahomet ! si mon turban le veut, je suis

un juge qui condamne et qui porte avec soi la hache pour exécuter lui-même ses arrêts…

Il repoussa les feuilles de vélin et ouvrit la boîte mystérieuse qu'il avait apportée avec lui. Elle contenait un long voile de cachemire noir brodé de fil d'argent. Le turban de Moghrab prit dans la boîte la place de ce riche et sombre tissu, qui fut roulé autour de sa tête rasée de façon à ce que le visage restât presque entièrement voilé de noir, tandis que la frange argentée retombait sur le dos et les épaules en torsades éclatantes.

Moghrab dissimula sa boîte refermée sous les plis amples de son bernuz, et gagna la porte dérobée dont il souleva la draperie. Le pêne quitta la serrure sans bruit, et sans bruit aussi l'unique battant tourna sur ses gonds. La draperie retombée ferma passage au jour qui venait de l'intérieur du cabinet. Moghrab se trouva dans l'ombre, au bout d'une étroite et longue galerie dont l'autre extrémité était brillamment éclairée.

Au milieu de cette lumière, une silhouette ressortait, découpant ses profils avec brusqueries. C'était un homme déjà voûté par l'âge, immobile et posé aux aguets. Il n'avait point entendu Moghrab : il lui tournait le dos, dirigeant ses regards vers une galerie coupant à angle droit celle où l'Africain venait de pénétrer.

Cette galerie conduisait au logis de don Bernard de Zuniga, premier secrétaire d'État.

L'entrée particulière des appartements royaux était précisément derrière le vieil homme, et faisait face à la galerie de don Bernard.

Ce vieil homme était don Cosmo Bayeta, gentilhomme de Biscaye et chambrier secret du roi don Philippe d'Espagne.

Les sandales de Moghrab ne faisaient aucun bruit sur le marbre qui pavait la galerie. Il arriva jusqu'à trois pas du chambrier sans avoir éveillé son attention. Celui-ci était en train de se frotter les mains tout doucement. Il se disait en regardant au loin :

– Trois solides gaillards !... Cette fois-ci, le moricaud ne nous échappera pas !

Une lourde main se posa sur son épaule. Il se retourna. Un cri d'effroi voulut s'échapper de sa gorge, mais la sombre apparition était derrière lui avec son voile noir frangé de blanc.

Le vieux Cosmo demeura muet et comme pétrifié. Dès que la main du nouveau venu eut quitté son épaule, il recula de plusieurs pas pour coller son dos voûté à la muraille du corridor.

– Seigneur ! seigneur ! dit-il, croyez bien que je ne parlais pas de vous !

La voix qui sortait de cette cagoule en cachemire qui retombait jusque sur la poitrine de Moghrab était calme et sévère.

– Ne vous corrigerez-vous point, dit-elle, de tenter l'impossible ? Faudra-t-il attacher l'un de vous à la potence pour que les autres restent en repos ? Aposte cent coquins au lieu de trois, mille au lieu de cent, je me rirai de leurs couteaux !... Prend-on les oiseaux du ciel dans des pièges à loup ?... Murez les portes, je passerai par les fenêtres... barricadez les fenêtres, je me glisserai avec un souffle d'air ou avec un rayon de soleil.

– La terre s'ouvre pour vous donner issue, seigneur, murmura Cosmo Bayeta, de bonne foi et courbant respectueusement la tête ; ne m'imputez point ce qui a été fait, car je ne suis qu'un pauvre malheureux.

L'Africain se redressa de toute la hauteur de sa taille.

– Chacun a son heure marquée, dit-il ; je suis homme et je mourrai… mais jusqu'à ce que l'aiguille de ma destinée ait touché le chiffre fatal, le fer et le feu ne peuvent rien contre moi.

Il entr'ouvrit son écharpe de cachemire, et jeta un poignard aux pieds de Cosmo tout tremblant.

– Donne ceci à Gaspard de Guzman, poursuivit-il ; hier, on me le mit dans la poitrine, et me voici ! Dis-lui que Hussein-le-Noir est un ennemi trop puissant pour sa faiblesse… Que je sois poignardé de nouveau, perçant comme aujourd'hui ces murs de pierre, je reviendrai te dire : Hussein-le-Noir veut entretenir le roi d'Espagne… fais ton devoir !

Cosmo Bayeta, pâle et tout frémissant de superstitieuse épouvante, passa devant l'Africain sans lever les yeux sur lui, et ouvrit la porte des appartements royaux.

– Hussein-le-Noir, prononça-t-il à voix basse, demande audience à Sa Majesté.

– Qu'il entre, répliqua une voix frêle et cassée ; j'ai justement besoin d'un philtre pour ce soir.

Une autre voix beaucoup plus mâle, mais qui semblait appartenir à un perroquet, ajouta :

– Philippe est grand… il est grand, Philippe !

V

DANSE DE CORDE

C'était à l'heure où notre Bobazon, graine de millionnaire et Crésus en expectative, pénétrait dans l'écurie de Saint-Jean-Baptiste pour en extraire Pepino et Migaja, héritage de son pauvre jeune maître. Au quatrième étage de la maison du forgeron, où déjà le crépuscule matinier envoyait de clairs reflets, une porte s'ouvrit sur un des balcons qui servaient de paliers aux escaliers régnant en saillie, un homme sortit, puis une jeune femme qui le retenait par la main.

L'homme était enveloppé dans un ample manteau brun dont le collet relevé dissimulait le bas de son visage. Son front et ses yeux disparaissaient sous un sombrero à larges bords.

La femme se drapait dans une longue mantille de soie. Son voile, qui semblait avoir été disposé à la hâte et au hasard des ténèbres, laissait voir les boucles en désordre de ses magnifiques cheveux noirs. C'était une beauté orientale aux yeux profonds et long fendus. Sa taille avait des souplesses gracieuses et hardies. Le charme de son regard parlait de mélancolie vaguement.

Elle était toute jeune, grande, élancée, et brune de peau comme les filles d'Afrique. Ses deux bras s'appuyaient, arrondis avec abandon, sur l'épaule de son compagnon.

C'étaient des adieux. L'alouette avait chanté. Roméo se séparait de Juliette.

Ils jetèrent tous deux le même regard à la cour déserte.

– Adieu, Moncade, murmura la belle fille ; tu dis que tu as un devoir à remplir, un ami à sauver, je ne te retiens pas… Mais, au fond de mon cœur, il y a comme une menace… Quelque chose me dit que je ne te verrai pas demain.

Le baiser d'adieu de Moncade fut léger et distrait.

– Qui sait où je serai demain, Aïdda, ma pauvre âme ? répliqua-t-il ; l'Espagne est comme un malade dont chaque heure chauffe la fièvre…

Tu as raison de craindre : la crise approche… elle sera terrible.

Les longs cils noirs d'Aïdda voilèrent sa prunelle.

– Combien y a-t-il de jours que tu n'as été au tombeau de ta sœur, marquis ? demanda-t-elle tout bas d'une voix sombre.

Moncade tressaillit. Il ne s'attendait point à cette question. Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

– Il y a bien des jours, n'est-ce pas ? reprit la belle Mauresque d'un ton où la mélancolie s'imprégnait d'amertume. Tu es Espagnol, tu n'as pas renoncé à venger ta sœur, mais tu oublies déjà de prier pour elle… La fille du comte-duc a un cou de cygne et de belles lèvres roses… elle est Guzman ! on a vu l'amour couler comme un baume sur cette plaie qui s'appelle la haine.

– Tais-toi, Aïdda ! tais-toi ! balbutia Pescaire.

– Ce n'est pas l'explosion que je crains, poursuivit-elle, ce n'est pas la bataille… La pensée du combat où tu perdrais la vie

ne me fait pas peur, je saurai te retrouver au delà de la mort… Ce que je crains, Moncade, c'est ton inconstance.

– Folle ! repartit le cavalier qui parvint à sourire ; sait-on où vont les rêves des femmes ?…

Puis, d'un accent sérieux et plus triste, il ajouta :

– Les cheveux de mon père sont devenus blancs en une nuit… J'ai ouï dire que dans les officines des savants, il est des liqueurs qui prennent feu subitement quand on les met en contact l'une avec l'autre : ainsi arriverait-il si le sang du meurtrier se mêlait au sang de la victime.

Aïdda se pendit à son cou.

– Marquis, dit-elle, tu as un noble cœur !

– Blanche de Moncade, poursuivit le cavalier en étendant la main, sera vengée, je le jure.

Il rejeta sur son épaule le pan de son manteau et porta les doigts effilés de la jeune fille jusqu'à ses lèvres.

Puis il descendit rapidement l'escalier et disparut dans l'ombre de la cour.

Aïdda resta un instant accoudée au balcon, plongeant son regard rêveur dans ces ténèbres.

À l'étage supérieur on aurait pu voir une autre tête de jeune fille pendre au-dessus de la sienne : une tête blonde, celle-là, rieuse, douce, espiègle et adorablement jolie.

Il y avait un charme enfantin et naïf dans cette franche gaieté qui est rarement l'apanage de la vierge espagnole.

Une rose qu'elle tenait à la main s'effeuilla sur le front d'Aïdda, puis dispersa ses folioles légères qui allèrent voltigeant et tournoyant dans le vide.

Aïdda rougit, mais elle sourit.

– Curieuse ! dit-elle sans relever encore les yeux.

– Bonjour, Aïdda, dit la blonde, raillant un peu, mais si peu !

– Bonjour, Gabrielle, répondit la brune avec une légère nuance de reproche dans l'accent.

Elle releva enfin les yeux. Leurs regards se croisèrent. Je ne sais pourquoi le choc de leurs prunelles les fit plus jolies.

– Je ne suis pas une curieuse, reprit Gabrielle ; je suis venue sur le balcon pour mes affaires.

– Tu as donc des affaires maintenant ?

– Pas autant que toi…

– Méchante !

Les doigts rosés de Gabrielle s'arrondirent au-devant de sa bouche, qui semblait une fleur de corail. Elle décocha un souriant baiser.

Aïdda la rancunière répondit par un signe de menace.

– Je n'ai rien vu, je te l'assure, poursuivit Gabrielle, qui se fit humble pour apaiser cette colère.

– Est-ce bien vrai, cela ?

– Bien vrai… Le manteau me cachait la tournure… et comment reconnaître le visage sous ce large sombrero ?

– Alors tu étais là ? murmura la Mauresque, dont les sourcils se froncèrent.

– Monte, dit Gabrielle, mon père n'est pas là, nous allons causer.

– Descends, si tu veux, repartit Aïdda, mon père n'est pas là… mais je n'ai rien à te dire…

À son tour, la blonde fit une délicieuse petite moue.

– Tu ne m'aimes donc plus ?… murmura-t-elle.

– Je n'aime pas les espionnes qui cherchent à surprendre le secret de leurs amies.

– Mais il y a longtemps que je le sais, ton secret, dit bonnement Gabrielle.

– Tu saurais…

– Monte… J'ai mon secret aussi, je vais te le dire.

Le courroux de la belle Africaine n'était pas bien profond, car un éclair de gaieté brilla derrière ses longs cils abaissés.

– Ah !… fit-elle en mettant le pied sur la première marche.

Puis elle ajouta :

– Ce n'est que pour savoir ton secret.

L'instant d'après, Gabrielle l'entraînait dans le frais réduit qui lui servait de chambre à coucher… C'était une petite pièce ornée avec cette simplicité gentille qui parle tout de suite de jeunesse, à moins que cette condition suprême ne soit remplacée par l'exquise saveur du goût qui ne vieillit pas. Les draperies et tentures n'étaient qu'en toile peinte de Grenade, mais leurs couleurs se mariaient si gaiement qu'on les eût regrettées entre quatre lambris tapissés de cordouan doré ou de hautes lisses flamandes. La couchette, plate et sans bords, selon la coutume léguée aux Espagnols du sud par la domination arabe, disparaissait derrière un nuage de gaze sous lequel transparaissait une niche fleurie où la Vierge, vêtue de guirlandes, tenait l'enfant Jésus dans ses bras.

Deux fenêtres donnant sur la galerie intérieure et la cour laissaient sourdre le jour doux et l'air embaumé au travers d'un fouillis de lianes si vaillamment arrosées, que l'ardeur du soleil avait respecté toutes leurs feuilles et toutes leurs fleurs.

Les deux jeunes filles échangèrent le baiser rapide, brusque, mais charmant, qui fait songer toujours au becquetage des tourterelles : il n'y a pour se bien ressembler dans la nature que les jeunes filles et les oiseaux. Puis Gabrielle fit asseoir Aïdda sur le divan, près de la fenêtre, et resta debout devant elle, tout à coup timide et embarrassée pour la première fois de sa vie.

Le regard d'Aïdda, qui l'interrogeait avidement, devenait peu à peu triomphant.

Gabrielle rougit sous ce regard ; mais elle secoua la tête et murmura dans son ravissant sourire :

– Non… non… pas encore !

– Pas encore quoi ? interrogea malicieusement la Mauresque.

– Tu sais bien, Aïdda…

– Alors, peu s'en faut…

La blonde Gabrielle, rose comme une cerise et les yeux cloués au sol, répondit :

– Si fait, tu te trompes… Il ne me connaît même pas, et c'est hier que je l'ai vu pour la première fois.

– Oh ! oh ! s'écria l'Africaine, qui montra dans un franc éclat de rire la double rangée de ses dents perlées, nous allons vite en besogne, à ce qu'il paraît.

Ce fut au tour de Gabrielle de froncer ses sourcils délicats et mignons.

Elle dit, comme avait dit sa compagne :

– Méchante !

Dans la bouche des fillettes, ce mot signifie presque toujours : Pourquoi t'avises-tu de deviner si bien ?

Gabrielle resta un moment boudeuse, puis elle dit soudain :

– Si tu ne veux pas m'aider à le sauver, je le sauverai bien toute seule !

– Le sauver ! répéta Aïdda étonnée ; il est donc en danger ?

– En danger de mort.

Ceci fut prononcé à voix basse.

Aïdda regardait sa compagne en face.

– Tu l'as vu ? demanda-t-elle.

– De loin… hier et aujourd'hui.

– Tu lui as parlé ?

– Jamais.

– Alors comment sais-tu qu'il est en danger de mort ?

– Par mon père… Mon père a dit devant moi : « On a promis cent onces d'or à quiconque livrera le meurtrier du comte de Palomas. »

– C'est le meurtrier de don Juan de Haro que tu aimes ? s'écria Aïdda.

– Qui t'a dit que je l'aimais ? riposta vertement Gabrielle : je veux le sauver.

– Pourquoi veux-tu le sauver ?

La jolie blonde hésita. Son petit pied mutin battit le sol, et son regard sournois se détourna de sa compagne, mais ce fut l'affaire d'un instant.

– Parce qu'il est tout jeune, répondit-elle, parce qu'il a la bonté du cœur peinte sur le visage, parce qu'il a l'air loyal, timide et si doux !…

– Quand on dit cela d'un cavalier, on l'aime, prononça sentencieusement la Mauresque.

Gabrielle fit un geste d'impatience, et cette repartie plus prompte que l'éclair s'échappa de ses lèvres :

– Tu te connais à ces choses-là, toi, Aïdda.

La Mauresque lui prit les mains et se rapprocha d'elle.

– Je t'ai blessée, Gabrielle, dit-elle, puisque tu essayes de te venger de moi ?

C'était une chère enfant, cette Gabrielle ; deux grosses larmes jaillirent de ses grands yeux bleus.

– Je sais que tu es bonne et pure, Aïdda, dit-elle ; je t'ai vue prosternée aux pieds de la Vierge sainte, qui est notre mère, à nous autres orphelines… Tu n'es point comme celles de ton pays, tu es tendre et noble ; j'ai fait de toi ma meilleure amie… mais tu m'as blessée en effet, ma sœur, parce que, au lieu de me consoler, tu me railles…

– Si tu m'avais dit cela ! J'ai de la peine… commença la Mauresque, qui attira sa jeune compagne contre sa poitrine.

Gabrielle se laissa faire et cacha sa tête dans le sein de son amie.

– Est-ce que tu crois vraiment que je l'aime ? demanda-t-elle après un silence.

Aïdda ne put s'empêcher de sourire encore, malgré sa bonne résolution de ne plus railler.

– En dépit de toute l'expérience que tu me prêtes généreusement, répondit-elle, je ne puis décider le cas… Quand on

consulte un médecin, chez nous autres sauvages, on commence par lui expliquer les symptômes du mal…

– Hélas ! petite sœur, interrompit Gabrielle, je n'ai point de mal ; c'est toi qui m'as mis martel en tête. Voici mon histoire en deux mots.

Gabrielle continua ainsi :

– Hier, je m'en allais seule à la messe avec ma duègne ; mon père avait de l'occupation au palais. Le long du chemin j'étais contente parce que les bonnes gens disaient : « Voici la fillette de don Pedro Gil, le nouvel oïdor, qui a l'oreille de don Bernard de Zuniga… Elle est blonde comme une Française et pieuse comme une Espagnole. » Je souriais sous mon voile et je faisais la révérence à ceux qui parlaient de nous si honnêtement, lorsque, parvenue devant la maison de Pilate, au milieu de la place de Jérusalem, j'entendis tout à coup un grand fracas. Des escouades d'alguazils se précipitaient vers ce logis maudit qu'on appelle le Sépulcre, et la foule criait : « Forcez les portes ! on s'égorge là dedans ! » Il n'y avait de tranquilles que les gueux, échelonnés sur le perron de Saint-Ildefonse, notre paroisse, et un homme, le nez dans son manteau, sous le porche des Delicias… En cet homme je reconnus mon père.

– Ah ! fit Aïdda, dont l'attention parut redoubler.

– Bientôt, continua Gabrielle, le bruit augmenta au dedans des Delicias. Les portes du Sépulcre avaient été fermées après l'entrée des alguazils… Tout à coup une des fenêtres de la demeure privée de maître Galfaros fut jetée en dehors violemment, et deux cavaliers s'élancèrent sur le parvis, l'épée nue à la main.

– C'était lui ! fit la moqueuse Aïdda.

Elle eut son châtiment tout de suite, car la jolie blonde fermant à demi ses yeux bleus où revenait le sourire, répondit :

– Je t'en fais juge : c'était le noble Vincent de Moncade, second marquis de Pescaire.

– Quoi ! s'écria la Mauresque en pâlissant.

Il y avait aussi des perles dans la bouche de Gabrielle, qui les montra en riant de tout son cœur.

– J'avais bien cru reconnaître ce sombrero et ce manteau, dit-elle, au lieu de continuer son histoire.

Aïdda se mordit les lèvres.

– Je ne te demande pas tes secrets, reprit Gabrielle doucement ; je n'étais pas ici pour toi ; tu vas tout à l'heure en avoir la preuve… Quelque soit le nom de celui à qui tu parles en l'absence de ton père, je n'ai pas défiance de toi, Aïdda : je sais que tu es noble de cœur et pieuse comme les anges… Je continue mon récit : Après le premier cavalier, qui était, je le répète, le marquis de Pescaire, un autre, plus jeune et encore plus beau, sauta sur le pavé du parvis… Il avait les cheveux épars et des gouttes de sang tachaient son justaucorps de buffle… Au devant de lui, Moncade faisait le moulinet avec son épée pour lui ouvrir un passage.

– Est-ce donc un si grand seigneur, fit la Mauresque, pour que le marquis de Pescaire lui ait ainsi servi de garde du corps ?

– Il portait hier le costume d'un pauvre hidalgo de province.

– Et aujourd'hui ?… car tu l'as revu, j'en suis sûre.

Gabrielle, au lieu de répondre, écarta les feuillages entrelacés au-devant de sa croisée, et montra du doigt la fenêtre qui lui faisait face, de l'autre côté de la cour, à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste. Le regard de la Mauresque suivit ce geste. Elle aperçut, dans une chambre en désordre, sur un lit dont la couverture n'avait pas été relevée, un jeune homme élégamment vêtu, qui dormait le visage à demi caché par les boucles éparses de ses cheveux. Les premiers rayons du soleil arrivaient de biais dans ce réduit et mettaient en lumière les profils gracieux du dormeur, brillantant çà et là les anneaux abondants de sa chevelure.

Gabrielle avait raison ; il était beau, et sa pose rappelait le juvénile abandon que les peintres de toutes les écoles ont prêté au sommeil de l'amant favori de Diane.

Aïdda, cependant, ne le compara point à Endymion. En ce premier moment, elle donna peu d'attention aux traits de son visage. Ce qui la frappa, ce fut le costume, car l'inconnu dormait tout habillé.

– Je connais ce manteau ! s'écria-t-elle ; et ce pourpoint… et la plume de ce feutre…

– Je me suis dit cela, murmura Gabrielle ; j'ai vu, moi aussi, la plume de ce feutre, ce pourpoint et ce manteau.

– Où donc ?

– Sur ton balcon.

Cette fois, l'Africaine ne songea pas à nier.

– Mais qui est-ce donc celui-là, dit-elle seulement sans savoir qu'elle parlait, qui porte les vêtements de don Vincent de Moncade ?

– Tu le sauras peut-être, répondit Gabrielle ; mais le temps passe, et Vincent de Moncade n'est plus là comme hier pour lui porter secours.

Aïdda courba la tête et devint rêveuse.

– C'est peut-être lui qu'il veut sauver… murmura-t-elle.

– Lui, qui ?

– Écoute, fit l'Africaine, qui se redressa résolue et alerte : à Séville, quand on met la vie d'un homme au prix de cent onces d'or, chaque minute perdue est une once de sang tirée de ses veines… Tu dois avoir une idée, un plan… parle vite : je suis prête à risquer tout ce que tu risqueras.

Gabrielle se jeta à son cou. Elle se mit à danser dans la pétulance de sa joie. Elle avait une alliée, et c'était Aïdda. Il lui semblait que tout était gagné.

– Parle donc ! reprit la belle Mauresque avec impatience ; dis-moi ton plan… dis-le moi tout de suite !

À cette question précise, toute la joie de Gabrielle tomba :

– Je n'ai pas de plan, dit-elle, bonne Aïdda ; c'est sur toi que j'ai compté.

Elle était bien humble, la pauvre Gabrielle, en faisant cet aveu. Aïdda, au contraire, semblait grandir, plus intelligente et plus vaillante, à mesure qu'augmentait sa responsabilité.

– Dis-moi tout ce que tu sais, ordonna-t-elle. Qu'advint-il de Moncade et de lui au sortir des Delicias de Galfaros ?

– Ils entrèrent à l'église, protégés par les gueux. Mon père dit au chef des alguazils : « Ce n'est pas la peine de les poursuivre ; la moitié de la ville est dans la conspiration. »

– Dans la conspiration ! répéta la Mauresque ; en est-on déjà à parler de la conspiration sur la place publique ?

– Je répète les paroles de mon père. L'église fut cernée, mais les fugitifs étaient sortis par la poterne de la Vierge. Plus tard, vers deux heures, quand Pedro Gil et Moghrab sont rentrés à la maison, avec cet homme qu'ils appelaient seigneur duc…

– Medina-Celi ? interrompit l'Africaine.

– Soit ! quoiqu'il boive comme un portefaix, ce duc !… Quand ils sont revenus, j'ai appris qu'un inconnu, monté sur un cheval des écuries de Pescaire, avait quitté Séville au plus chaud de la méridienne, par la porte Royale.

– Et ensuite ?

– Rien, pendant tout le reste de la journée. Le soir mon père est revenu tout joyeux… On dit qu'il est l'ennemi des Medina, ses anciens maîtres… et vois comme le monde se trompe ou ment, Aïdda !… la joie de mon père n'avait d'autre motif que le retour triomphant du bon duc… Se peut-il qu'un si puissant seigneur ait la soif d'un ouvrier du port !… Mais la captivité fait descendre les hommes… et le bon duc a été quinze ans captif… Mon père ne se coucha point ; il reçut le toréador Cuchillo et d'autres… J'entendis qu'on disait : « Le petit hidalgo d'Estramadure (c'est ainsi qu'il désigne notre protégé) ne peut manquer de revenir à Séville… Nous savons l'aimant qui l'attire. » Quel est cet aimant ? Je ne l'ai pas deviné. Ils disaient encore : « Son valet est resté à l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste avec les deux chevaux… S'il peut franchir les portes de

Séville cette nuit, c'est ici que seront gagnées les cent onces d'or. »

– Mon père était-il présent quand furent prononcées ces paroles ? demanda la Mauresque.

– Non… Moghrab était à son laboratoire, avec le seigneur dont la litière noire est encore en bas.

Aïdda réfléchissait.

– Tu es sûre que la litière est encore en bas ? fit-elle.

– Je ne l'ai point vue partir… les porteurs doivent dormir sous la remise.

– C'est… continue.

– Il me reste peu de choses à t'apprendre… et Dieu veuille t'inspirer une bonne idée de salut !… Sais-je pourquoi la pensée du piège tendu à ce jeune gentilhomme, que je ne connaissais pas hier, éloignait le sommeil de mes yeux ? Je descendis pieds nus, sans trop savoir ce que je voulais faire… En passant près de la porte, je frappai doucement ; tu dormais… Je demandai au palefrenier de l'hôtellerie où logeait le paysan chargé de garder les deux chevaux… Il se fit en ce moment un bruit à la porte extérieure : c'était le gentilhomme qui frappait pour demander un gîte… Je le vis passer, je le reconnus… Il semblait accablé de fatigue, et, au lieu des pauvres habits qu'il portait le matin, il avait déjà ce riche costume tout souillé de poussière… Le hasard fit qu'on lui donna cette chambre qui s'ouvre vis-à-vis de nos fenêtres… Il se jeta sur son lit et s'endormit tout d'un trait, près de sa lampe qu'il oublia d'éteindre.

– Il était quelle heure ? dit Aïdda.

– Pas tout à fait minuit.

– Et depuis ce temps ?

– Tu vas me croire folle… Depuis ce temps je songe, je cherche, je mets ma pauvre cervelle à la torture, et je le regarde dormir.

– C'est tout ?

– Hormis un détail… Un peu avant que tu sortes, cinq hommes, enveloppés dans des manteaux bruns, ont monté l'escalier de l'hôtellerie. Ils se sont arrêtés à l'étage où est la porte du jeune gentilhomme, laquelle s'ouvre sur un corridor intérieur… J'ai failli mourir d'effroi, car j'ai cru qu'ils allaient faire invasion dans sa retraite ; mais ils ne sont pas entrés.

– Et tu ne les as pas vu ressortir ?

– Non, quoique j'aie toujours fait sentinelle.

– Alors, dit Aïdda, ils ont dressé une embuscade à sa porte. La retraite est coupée, et mon idée ne vaut rien.

– Quelle idée, ma bonne Aïdda ?

– Comment faire pour tromper leur surveillance ? murmura celle-ci au lieu de répondre.

La blonde Gabrielle se mit à chercher, mais elle ne trouvait point. Les larmes lui venaient aux yeux, tant elle accusait cruellement son impuissance.

Tout à coup Aïdda se toucha le front.

– Décroche ton hamac, dit-elle.

Gabrielle obéit sans demander d'explications, car elle avait grande confiance en son amie ; Aïdda défit les cordes de soie destinées à soutenir le hamac, et les réunit par un nœud solide, puis elle dit :

– Ce n'est pas assez long : va chercher le mien.

– Que veux-tu faire ? interrogea pour le coup Gabrielle, qui se mourait d'envie de savoir.

– Va vite ! insista l'Africaine ; le temps passe.

Gabrielle descendit quatre à quatre l'escalier qui conduisait chez sa compagne, et remonta l'instant d'après avec le filet léger qui servait de lit de jour à la belle Mauresque.

Les choses avaient bien changé pendant la minute qui venait de s'écouler. Elle trouva Aïdda appuyée sur le balcon, et causant déjà avec le jeune cavalier qui était à sa fenêtre.

Un quartier de grenade que l'Africaine tenait encore à la main apprit à Gabrielle de quel projectile on s'était servi pour interrompre le sommeil de son inconnu.

Notre Ramire allait vite en besogne. Malgré son sublime amour pour Isabel, il envoyait déjà des baisers à la volée.

Disons, pour l'excuser, que ces brusques réveils laissent la cervelle un peu troublée ; sans doute, ce parfait amant n'avait pas bien la conscience de sa culpabilité.

Gabrielle resta toute interdite. Aïdda lui prit le hamac qu'elle tenait à la main, et se hâta d'allonger la corde.

Elle attacha une orange à l'un des bouts, et lança le tout au travers de la cour en disant :

– À vous, seigneur cavalier !

Ramire eut l'adresse de saisir l'orange et le cordon de soie. Il ne savait point encore de quoi il s'agissait et croyait à un pur enfantillage de jeunes filles.

– Merci, dit-il en portant l'orange à ses lèvres, j'aurais voulu seulement la partager avec vous.

Aïdda mit son doigt sur sa bouche d'un air si impérieux qu'il demeura muet et tout surpris.

Il se faisait du bruit dans la cour. Nos saltarines montaient l'escalier de l'hôtellerie, et Bobazon amenait ses chevaux à la fontaine.

Le doigt de l'Africaine ordonna le silence jusqu'au moment où Ximena entra chez l'Anglais, tandis que Carmen et Seraphina poussaient la porte de Cuchillo, le toréador. On se souvient peut-être que les trois danseuses, revenant des Delicias de Galfaros, avaient précisément parlé de l'étranger dont la tête était mise à prix.

C'était là un des premiers appâts qui avaient excité la convoitise de Bobazon.

Aïdda saisit au vol quelques bribes de l'entretien. Elle attendit immobile. Gabrielle avait le cœur serré, car le jour allait grandissant.

Bientôt il ne resta dans la cour que Bobazon, Migaja et Pepino. Dans l'ombre qui persistait au fond de cet entonnoir formé par les deux maisons jumelles, on voyait briller faiblement cette

jalousie derrière laquelle Pedro Gil opérait ses mystérieux payements. Le bruit des voix montait. Aïdda vit Bobazon s'approcher de la jalousie pour écouter.

Elle saisit ce moment et dit tout bas à Ramire :

– Cavalier, ceci n'est point un jeu. Il s'agit de vie et de mort… Je vous adjure d'attacher solidement la corde à l'appui de votre balcon.

– Avez-vous donc besoin de moi, belles dames ? demanda Ramire.

– Oui, répondit l'Africaine sans hésiter.

Ramire attacha la corde de soie à son balcon.

– Je suis tout à vous, reprit-il, dites-moi seulement ce qu'il faut faire.

Aïdda tendait la corde.

– Aide-moi, commanda-t-elle à Gabrielle.

Leurs efforts réunis parvinrent à serrer un nœud qui fixait fortement l'autre extrémité de la corde au balcon de la fenêtre de Gabrielle.

Aïdda enjamba résolument la barre d'appui et se suspendit à ce frêle soutien.

– Que faites-vous ? s'écria Ramire effrayé.

Un cri s'était étouffé dans la poitrine de Gabrielle, plus morte que vive.

– J’essaye, répondit froidement l’Africaine.

Elle resta un instant balancée à la corde, en dehors, puis elle regagna le balcon.

– Il est plus lourd que toi ! murmura Gabrielle qui avait deviné, car sa voix tremblait.

– C’est de la soie de Ceuta, répondit la Mauresque, dont un fil porterait un homme.

– Elle ajouta en se forçant à sourire :

– Êtes-vous prêt, seigneur cavalier ?

Pour toute réponse, Ramire enjamba à son tour l’appui de son balcon.

– Halte ! s’écria Gabrielle, penchée tout entière au dehors.

Son doigt crispé montrait le fond de la cour, où se passait cette scène que nous avons racontée dans un des précédents chapitres : Moghrab surprenant Bobazon aux écoutes.

Ramire, suivant la direction indiquée par le doigt de la jeune fille, vit le danger et se colla aux barreaux du balcon.

Aïdda, muette et pâle, dévorait des yeux les demi-ténèbres de la cour. La sueur ruisselait sur son front.

Dès que Moghrab eut entraîné Bobazon pour lui confier la mission que nous savons, Aïdda frappa dans ses mains et dit :

– Allez !

Gabrielle ferma les yeux et posa la main sur son cœur qui défaillait. Ramire fit une première brasse.

Les deux balcons crièrent à la fois et la corde s'allongea terriblement.

– Au nom de Dieu, fit Gabrielle, retournez sur vos pas !

– N'en faites rien, au nom de Dieu ! prononça l'Africaine d'une voix contenue, mais ferme.

Nous savons si Ramire était brave ; cependant il hésita. Rien n'épouvante comme la menace du vide, abîme béant qui s'ouvre sous vos pieds.

L'entreprise semblait si folle que toute réflexion lui devait être contraire.

– Mes belles, demanda Ramire, dont les doigts ressaisirent un barreau du balcon, n'y a-t-il pas une autre voie pour parvenir jusqu'à vous ?

– Aucune, répondit Aïdda.

– Cet escalier ?

– Il vous faudrait passer devant la fenêtre de Cuchillo.

– J'ai déjà ouï parler de ce Cuchillo, murmura Mendoze, mais il y a la porte.

– Votre porte est gardée.

– Ah çà ! fit Ramire, dont cette parole éveilla les soupçons, le danger en question est-il donc pour moi ?

Les deux jeunes filles devinèrent à la fois que cette pensée arrêterait l'élan du cavalier.

Gabrielle ouvrit la bouche pour répondre affirmativement, car le péril de la traversée lui semblait désormais supérieur à tous les autres, mais Aïdda prit les devants.

– Le péril est pour nous, répondit-elle ; au nom de Vincent de Moncade, votre bienfaiteur, agissez en Espagnol et en gentilhomme.

Mendoze ne discuta plus. Sa main s'assura seulement que son épée pendait à son flanc. Il saisit la corde et se laissa glisser.

Malgré toute la confiance qui se peut accorder à la soie de Ceuta, dont un fil soutiendrait un homme, c'était un spectacle effrayant que de voir une créature humaine suspendue à ce mince et tremblant appui. La corde, tendue par le poids mouvant qui sans cesse se rapprochait de son milieu, s'allongeait à l'œil ; son diamètre, déjà si faible, semblait diminuer encore. Le regard fatigué arrivait à ne plus saisir cette courbe imperceptible au centre de laquelle se balançait un homme ; Ramire paraissait pendre dans le vide.

La corde résistait cependant, la vaillante corde africaine. Gabrielle, qui en avait pris le bout dans ses pauvres belles mains, convulsivement crispées, gardait ses yeux cloués sur le nœud. Aucun fil hérissé ne se détordait. Le lien souple et léger restait entier.

Elle s'applaudissait déjà, croyant gagnée cette prodigieuse gageure, lorsque la voix d'Aïdda, brisée par l'épouvante, frappa son oreille.

– Tiens ferme, disait-elle ; la barre du balcon faiblit.

C'était trop vrai. Le poids de Mendoze attirant violemment la balustrade mignonne, qui, certes, n'était point faite pour supporter des épreuves pareilles, l'entraînait hors de son aplomb. Aïdda venait de s'apercevoir que les barreaux perdaient leur position verticale et se penchaient en avant.

Le plancher, subissant la pesée de ces leviers, gémissait, prêt à éclater.

– Tiens ferme ! répéta-t-elle ; sa vie est entre nos mains.

Ramire, qui ne se doutait point de ce danger nouveau, avançait toujours, fournissant avec adresse et vigueur sa course aérienne. Les deux jeunes filles, attelées à la barre, faisaient contre-poids de tout leur pouvoir. Elles luttaient avec cette vaillance résignée qui est le courage des femmes. Désormais aucune parole n'était échangée entre elles ; elles comprenaient que le péril était désormais commun. Rivées qu'elles étaient au balcon, dans leur suprême effort, la chute du cavalier devait fatalement les entraîner à soixante pieds de profondeur sur le pavé de la cour.

Mais la pensée de déserter cette tâche ne vint ni à l'une ni à l'autre. Vous les eussiez vues toutes les deux, pâles et belles différemment, s'acharner à leur œuvre avec l'entière conscience du danger personnel qu'elles couraient. Leurs yeux se levèrent seulement vers le ciel ; elles firent par la pensée le signe de la croix et donnèrent leur âme à Dieu.

Quelques secondes s'écoulèrent, longues comme des heures. Mendoze gagnait du terrain, il est vrai, mais la balustrade fléchissait malgré les efforts réunis de ces mains charmantes et trop faibles.

– Je ne peux plus… murmura Gabrielle prête à défaillir.

– Courage ! répondit Aïdda blême comme une morte.

– Nous y voilà, mes belles ! dit en ce moment Ramire, dont le visage souriant n'était plus qu'à quelques pieds de la galerie.

Il leva les yeux par hasard ; il vit ces deux pauvres anges qui semblaient deux mortes, inclinés déjà au-dessus de l'abîme. Il devina. Son cœur se serra dans sa poitrine.

– Reculez-vous ! lâchez prise ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Le plancher du balcon rendit un long craquement. Il se fendait par le milieu.

– Courage ! répéta Aïdda, vous nous perdrez si vous hésitez.

L'idée de se laisser choir au fond du gouffre pour sauver ces deux chères créatures, traversa le cerveau de Ramire. Il hésita, en effet, un instant, et c'était trop.

Mais la douce voix de Gabrielle la blonde s'éleva.

– N'aimez-vous donc rien en ce monde, cavalier ?... murmura-t-elle, un effort !... un effort !

L'image adorée d'Isabel passa devant les yeux de Ramire.

Hélas ! pauvre petite Gabrielle !

Ramire concentra toutes ses forces en un dernier élan.

Il parvint à saisir un des barreaux, et, fort de cet appui solide, il franchit la balustrade d'un bond, entraînant avec lui les deux jeunes filles qui s'affaissèrent dans ses bras.

Ainsi sont-elles. Le danger passé les laisse évanouies ou brisées. En ce monde, il n'y a rien de miraculeusement beau comme le courage des femmes.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Gabrielle. Aïdda était immobile, son cœur n'envoyait pas une goutte de sang à sa joue. Vous eussiez dit une statue.

Ramire les porta tour à tour dans la chambre. Il frémit quand son regard tomba sur les tringles faussées du balcon.

– Senoritas, demanda-t-il cependant, que faut-il faire pour don Vincent de Moncade ?

VI

PRÉCIEUX ATTELAGE

Quelques minutes s'étaient passées : Ramire, Aïdda et Gabrielle étaient toujours réunis dans la chambre de cette dernière. Les deux jeunes filles, complètement remises de leur frayeur, avaient repris chacune sa physionomie propre. Mendoze subissait pour un peu cet embarras qui prend les plus braves de son âge en présence des femmes.

Il se tenait debout près de la croisée ; Gabrielle, souriant d'un sourire espiègle et timide à la fois, baissait ses grands yeux bleus qui savaient regarder au travers de ses paupières. Aïdda pensait.

– Ton père aime le vin, dit-elle brusquement à Gabrielle ; as-tu la clef de l'armoire où il met son alicante ?

Mendoze releva sur elle son œil étonné. Il venait de province ; il avait dans la tête bon nombre d'histoires romanesques.

– Senoritas, dit-il, vous n'avez pas besoin de m'enivrer. Je déclare à l'avance que, sauf actions contraires à l'honneur d'un hidalgo, je suis prêt à risquer ma vie pour votre service.

Gabrielle aussi s'étonnait, mais en silence.

Aïdda tourna vers le cavalier son regard profond, d'où elle voulait chasser une nuance de moquerie.

– Seigneur, dit-elle, ce n'est pas vous que nous voulons enivrer.

– Et qui donc ? demanda la fille de Pedro Gil.

– As-tu les clefs ? insista l'Africaine.

Gabrielle souleva le couvercle d'un petit coffre et prit un trousseau de clefs, parmi lesquelles s'en trouvait une d'acier poli et guilloché. Les clefs ont un langage comme les fleurs. On reconnaît celle de l'armoire préférée, à part même les ornements qui peuvent l'embellir. La gloire des clefs, c'est le brillant que l'usage donne. Voyez la clef du linge chez une ménagère, la clef du coffre-fort chez l'homme d'argent, la clef du réduit où vous serrez vos adorés chiffons, mesdames, la clef de la bibliothèque d'un savant, la clef du cabinet d'un amateur.

Il paraît que la clef favorite chez l'oïdor Pedro Gil était celle du bahut aux bons vins.

– Prends deux flacons d'alicante, ordonna encore la Mauresque.

Gabrielle poussa une porte qui communiquait avec l'appartement de son père. Elle revint, l'instant d'après, portant les deux flacons.

– Senoritas, murmura Mendoze, à qui tout ceci plaisait médiocrement, quelle diable de besogne allez-vous me commander ?

– À vous, aucune, seigneur cavalier, répondit Aïdda sèchement ; votre rôle est de rester en repos et d'attendre.

– Cela serait-il très utile à mon noble ami le marquis de Pescaire ? interrogea Mendoze.

– Vous en jugerez, seigneur.

Ramire se jeta sur un divan et dit avec l'insouciance de son âge :

– L'aventure a commencé comme celles des romans de chevalerie… Le mystère sied bien à ces imbroglios… Mais si j'avais su que mon rôle fût de rester étendu sur ces coussins, j'aurais accompli avec moins de zèle le tour de force qui m'a conduit ici.

Aïdda prit la main de Gabrielle et l'entraîna. Elles firent toutes deux la révérence en passant devant Ramire, qui les suivit des yeux en souriant.

– Vont-elles m'enfermer ? se demanda-t-il.

La clef qui tourna dans la serrure répondit péremptoirement à sa question.

– Pauvres belles ! pensa-t-il, elles n'ont pas songé à la fenêtre.

Il se leva, non pas pour s'enfuir, car cette captivité ne lui déplaisait point, mais pour bien constater qu'entre lui et la liberté il n'y avait que ce faible rempart de feuillages et de fleurs.

C'était la vérité. Le balcon, communiquant avec l'escalier extérieur, était de plain-pied avec la fenêtre.

Pendant qu'il examinait cela, un mouvement qui se fit en face de lui, de l'autre côté de la cour, attira son attention. Il aperçut, par la fenêtre ouverte de sa chambre, située précisément vis-à-vis de lui, de sombres visages, des manteaux bruns

et des feutres rabattus. Il entendit même ce bruit des rapières qui se heurtent contre les meubles.

Il s'orienta. Son étonnement fut grand quand il se rendit compte de ce fait que la chambre où s'agitaient tous ces personnages à lugubre mine était celle qui lui avait servi de retraite cette nuit.

On avait du y pénétrer par la porte donnant sur le corridor intérieur.

Les alguazils et archers se comportaient du reste en limiers sûrs de tenir la piste. Ils cherchaient sous le lit, derrière les draperies ; ils sondaient le fond des placards avec leurs baguettes et leurs épées.

Deux d'entre eux sortirent sur le balcon, et Ramire se vit perdu, car la corde de soie restait attachée aux deux balustrades comme une dénonciation muette de la voie que le fugitif avait prise.

Les alguazils, en effet, examinèrent la corde et parurent se consulter.

Mais l'un dit en haussant les épaules :

– Un lapin briserait cela ! Ce n'est bon qu'à faire sécher du linge !

En regardant mieux, Ramire vit que, par une admirable prévoyance, les deux fillettes avaient étendu sur la corde, avant de s'éloigner, leurs écharpes, leurs mouchoirs et quelques menues pièces de lingerie. Ces petits stratagèmes de femme ont beau être communs et tout naïfs, ils réussissent toujours.

Ramire se tint coi derrière les lianes et attendit.

En le quittant, Aïdda et Gabrielle avaient descendu un étage. L'Africaine avait introduit sa compagne dans l'appartement de son père, absent comme Pedro Gil.

Nous savons où l'on eût trouvé le sorcier Moghrab à cette heure.

Aïdda avait laissé Gabrielle dans la première pièce, meublée à l'orientale avec un certain luxe ; elle était entrée toute seule dans une grande salle dont les fenêtres closes opposaient une barrière presque impénétrable aux premiers rayons du jour. D'épaisses draperies tombaient du plafond jusqu'au tapis.

Il n'y avait pour meubles dans cette salle que des coussins, rangés autour des lambris, pour ornement qu'une sorte de calvaire en bois sculpté et peint, où l'on voyait le saint crucifix entouré des attributs de la Passion.

Personne n'ignore que les infidèles avaient souvent dans leur logis des représentations de cette sorte, soit pour parer autant que possible aux sévérités de l'Inquisition, soit pour se livrer à certaines profanations systématiques dont la coutume, dit-on, ne s'est pas entièrement perdue.

En passant devant le calvaire, Aïdda fléchit le genou et fit le signe de la croix. Ses grands yeux noirs dardèrent au ciel ce regard éloquent qui est toute une prière.

Comme elle se relevait, un mot tomba de ses lèvres merveilleusement sculptées :

– Mon Dieu ! qu'il m'aime !

Puis, hâtant le pas, elle traversa la salle dans toute sa longueur, pour gagner un cabinet dont l'unique fenêtre donnait sur

la rue de l'Infante. Ce cabinet semblait une succursale de la fameuse chambre des sortilèges, située au premier étage de la maison. Il ne renfermait à la vérité ni panthère vivante ni reptiles empaillés, mais une armée de bocaux étiquetés de latin et de grec se rangeait sur des planchettes régnant tout à l'entour.

Aïdda portait les deux flacons d'alicante. Elle les déboucha tous les deux et prit dans un bocal de verre, capuchonné avec soin, deux ou trois pincées d'une poudre de couleur neutre, qu'elle introduisit à dose égale dans les flacons.

Ce fut tout. Elle recouvrit le bocal, reboucha les flacons, et joignit sa compagne, qui l'attendait dans la pièce d'entrée.

– Où allons-nous ? demanda Gabrielle.

– Chercher les moyens de faire sortir ton beau cavalier sans qu'on le voie, répondit Aïdda.

La jolie blonde avait recouvré toute sa pétulance.

– Tu me fais mourir avec tes réponses ambiguës, s'écria-t-elle. Va ! tu n'es encore qu'une moitié de chrétienne, puisque tu ne comprends ni l'impatience ni la curiosité.

L'Africaine lui mit un doigt sur la bouche en disant :

– Écoute !

On entendait des voix sur le balcon de la maison jumelle, au devant de la chambre occupée naguère par Mendoze.

Les deux jeunes filles se glissèrent jusqu'à la croisée et regardèrent.

C’était au moment où deux alguazils examinaient la corde de soie.

Elles échangèrent un sourire. Celui de Gabrielle n’était pas exempt d’inquiétude.

– Sois tranquille ! murmura la Mauresque, nous le sauverons.

Au lieu de se réjouir, Gabrielle devint plus triste.

– Qu’as tu donc ? demanda Aïdda.

– Tu ne me laisses rien à faire, repartit Gabrielle.

Les alguazils venaient de rentrer dans la chambre de Mendoze.

– Viens, dit Aïdda en souriant, je vais te donner de la besogne.

Elles sortirent toutes deux et descendirent l’escalier légères comme des gazelles. La cour était déserte. Aïdda remit un des flacons à Gabrielle et lui dit :

– Les deux porteurs du comte duc sont là, dans la remise ; voici une bouteille qui est fée. Nous allons les endormir comme si nous possédions la baguette du génie, dans les contes arabes.

Les beaux yeux bleus de Gabrielle s’ouvrirent tout grands.

– Les endormir, répéta-t-elle, et pourquoi ?

– Pour prendre leur place.

– La place des porteurs du comte-duc ? balbutia Gabrielle stupéfaite.

– Une fois que nous aurons la chaise, poursuivit l'Africaine, ce ne sera pas le comte-duc que nous porterons.

La jolie blonde resta un instant bouche béante, puis le rouge du plaisir lui monta aux joues, ses yeux pétillèrent. Elle se jeta au cou de sa compagne en disant :

– Je comprends, Aïdda, je comprends !... Pourquoi n'ai-je pas autant d'esprit que toi ?

La Mauresque laissa glisser sur son front un long baiser de sœur aînée, et dit tout bas :

– C'est qu'il n'y a pas assez longtemps que tu aimes.

– Aimer ! fit Gabrielle de bonne foi, cela donne donc de l'esprit ?

Aïdda sourit et frappa résolûment à la porte de la remise.

– Entrez, dirent à la fois deux grosses voix.

Aïdda poussa la porte, qui céda aussitôt.

Tomas et Zaccaria étaient demi-couchés sur la paille, jouant aux dés auprès d'une chandelle collée aux dalles et qui achevait de se consumer.

Gabrielle tremblait bien un peu, mais l'idée de remplir un rôle la soutenait. Ceci, qu'on se le dise, est un souverain cordial pour la timidité des filles d'Ève. Au théâtre, les jeunes filles timides sont beaucoup moins troublées que les hommes hardis.

– Tiens, tiens ! fit Tomas, deux senoritas qui se trompent de porte !

– Et deux jolies ! ajouta Zaccaria.

– Que voulez-vous, mes belles petites ? demandèrent-ils à la fois.

– Parle, ma sœur, murmura Aïdda en baissant les yeux.

– Oh ! ma sœur, je n'ose ! répondit Gabrielle qui recula.

Tomas dit à son ami Zaccaria :

– Elles ont des bouteilles.

Leurs yeux brillèrent comme deux paires d'escarboucles. Ils se levèrent tous deux, repoussant leurs dés, et en prenant de galantes postures. Tout Espagnol a des dispositions naturelles à faire la roue.

– On voit bien que vous êtes une très noble senora, reprit Tomas en s'adressant à Gabrielle, qu'il salua jusqu'à terre. Parlez sans crainte, si vous avez besoin de nous.

– Nous sommes tout au service de Vos Seigneuries, appuya Zaccaria en dessinant une respectueuse révérence à l'adresse d'Aïdda.

Les yeux ne quittaient pas les flacons, qui semblaient exercer sur eux une sorte de fascination.

– Nous ne sommes pas de nobles senoras, mes amis, répliqua l'Africaine, feignant un redoublement d'embarras ; nous sommes de simples fillettes, et nous ne savions pas qu'il était si malaisé de satisfaire une fantaisie.

– Si nous l'avions su, commença Gabrielle en poussant un gros soupir.

– Mais quelle fantaisie avez-vous ? interrogèrent les deux porteurs.

– Dis cela, toi, ma sœur.

– Ma sœur, tu sais mieux parler que moi.

– En un mot comme en mille, s'écria Zaccaria, ordonnez, nous obéirons !

Elles hésitèrent encore, puis Aïdda faisant un courageux effort :

– Ma sœur et moi, dit-elle, nous mourions d'envie de voir de près la litière de Son excellence.

– Et le coussin sur lequel s'assied un si grand personnage, ajouta Gabrielle.

Les deux porteurs se consultèrent du regard. Ils avaient peine à s'empêcher de rire. Cependant Zaccaria dit en fronçant le sourcil :

– C'est grave.

– C'est même audacieux, enchérit Tomas.

– Mes amis, ne nous refusez pas, s'écria Aïdda ; laissez-nous seulement passer la tête par la portière. Personne n'en saura rien, et ce n'est certes pas manquer de respect à votre maître.

– Qu'en dis-tu, toi, Zaccaria ? interrogea Tomas.

– Nous risquons gros, repartit Zaccaria ; il s'agirait de savoir ce que les senoritas donneront pour cela.

– Hélas ! fit Gabrielle, – nous n'avons point d'argent.

– Nous avions apporté ces flacons, ajouta Aïdda, – espérant que vous étiez peut-être de bons garçons, qui aiment à se rafraîchir.

Elle tendait sa bouteille à Zaccaria ; Gabrielle faisait de même à l'égard de Tomas.

Encore une fois, nous tenons pour légitime et inattaquable la réputation de sobriété conquise par la race ibérique. Il y a du chameau dans ces basanés ; mais quand le chameau rencontre une source au fond du désert, il boit d'un seul trait pour toute sa semaine.

Tomas et Zaccaria firent comme le chameau, type pur et universellement accepté de la tempérance. Ils avaient soif ; ils avancèrent leurs mains ; ils prirent les flacons et les débouchèrent vivement.

– Ce n'est pas par gourmandise, au moins, dit Zaccaria avant de mettre le goulot dans sa bouche ; – c'est pour faire plaisir à deux jolies demoiselles.

On entendait déjà le glouglou de la bouteille de Tomas.

Quand il eut bu ample rasade, il montra du doigt la chaise remisée dans un coin et dit :

– Regardez, on vous le permet.

– Mais ne touchez à rien ! recommanda Tomas.

Il fit en même temps claquer sa langue et porta sa main au creux de son estomac.

– C'est du vrai, dit-il.

– Un baume ! prononça pieusement Zaccaria !

Les deux jeunes filles s'étaient élancées vers la chaise et la contemplaient avec un respect plein d'émotion.

– Voilà donc, disait Aïdda tout haut, un objet qui appartient au meilleur ami du roi !

– Au plus illustre politique de l'univers ! ajoutait Gabrielle.

– À celui qui a vaincu le cardinal de Richelieu !

– Au comte-duc, qui a mis Buckingham sous ses pieds.

– Il a respiré là-dedans !

– Ses épaules ont touché cette doublure !…

– Dans cent ans, ma sœur, cette chaise sera une relique qui vaudra son pesant d'or.

– Ma sœur, penses-tu donc qu'on la veuille céder si bas prix ?… Elle sera mise dans le trésor royal… ce sera un des joyaux de l'Espagne.

Les porteurs écoutaient et buvaient.

– Sont-elles naïves, ces caillettes ! fit observer Tomas.

– Elles vont bientôt faire du comte-duc le plus grand saint du calendrier.

– Le diable doit rire…

– Quel velours que ce vin !

Ils burent. – Aïdda et Gabrielle avaient fait le tour de la chaise, qui était fort belle, mais sans aucune espèce de signe héraldique qui pût la distinguer. Cela n'empêchait point qu'elle ne fût très connue dans Séville.

Nos deux jeunes filles continuèrent un instant encore leurs exclamations admiratives, puis Aïdda, touchant le bras de Gabrielle, dit tout bas :

– Ne les perdons pas de vue. Dans quelques minutes, ils ne nous gêneront plus.

– Il me semble que le plus grand a les yeux chargés de sommeil.

– Le plus petit chancelle.

– Qu'as-tu donc mis dans leur breuvage, Aïdda ?

Aïdda ne jugea pas à propos de répondre. Elle observait les deux porteurs, qui, après avoir choqué une dernière fois les flacons en signe de fraternité parfaite, les égouttaient avec soin dans leur bouche. Ils étaient pâles, tous deux, mais riants. Aucun indice de malaise ne paraissait sur leurs visages. Seulement, ils avaient le regard indécis, et le sourire énervé de l'ivresse abaissait le coin de leurs lèvres.

– Tu n'en a plus, toi, Tomas ? dit Zaccaria en contemplant d'un œil triste le vide de sa bouteille.

– J’ai tout bu… et toi ?

– J’ai tout bu… c’est vite fini une bouteille !

– Est-ce que ta tête tourne, à toi, Zaccaria ?

– Allons donc !…

– Te voilà qui penches à droite.

– Pour une bouteille !… j’en boirais dix !…

– Et moi cent… mais tu penches… à gauche.

Ce disant, Tomas se laissa choir tout doucement sur la paille, saisi qu’il était d’un rire somnolent et lourd.

Zaccaria voulut se moquer de lui, mais ses jambes fléchirent. Il s’allongea par terre auprès de son compagnon en répétant :

– J’en boirais dix !… quel baume !

Ses paupières battirent, puis se fermèrent. Tomas, qui le vit s’endormir, eut une velléité vague de résister au sommeil qui n’emparait de lui. Il lança la bouteille à tour de bras contre la muraille, où elle se brisa.

– Je ne dors pas ! balbutia-t-il, content d’avoir témoigné ainsi sa vigueur ; vous voyez bien que je ne dors pas !

Il n’aurait pas pu articuler un mot de plus. Il fit un demi-tour lentement, et s’affaissa auprès de son collègue, qui déjà ronflait de tout son cœur.

Gabrielle n'eut pas le temps de s'étonner.

– À l'œuvre, s'écria l'Africaine, sans prendre souci désormais de contenir sa joie ; Dieu veuille que le comte-duc et mon père n'achèvent pas leur besogne avant notre départ !… mets-toi devant.

Elle poussa sa compagne entre les deux brancards.

– Penses-tu que nous pourrons soulever cela ? fit Gabrielle.

– Il le faudra bien… pas de paresse, et en avant !

Les bridons qui d'ordinaire attelaient Tomas et Zaccaria se tendirent, tranchant en noir sur ces deux paires de ravissantes épaules. Elles donnèrent littéralement un coup de collier et la chaise fut soulevée.

– Tiens ! dit Gabrielle, ce n'est pas si lourd que je le croyais.

– Hâtons-nous ! hâtons-nous ! ordonna la Mauresque ; comme le jour a déjà grandi !

La porte de la remise fut refermée.

Nos deux charmants porteurs traversèrent en un clin d'œil la cour solitaire, et firent entrer la chaise sous la voûte de la maison du forgeron. Gabrielle ouvrit la portière, et s'installa sur les coussins avec ordre de garder le silence sous son voile, si quelque indiscret se permettait une question.

Aïdda monta pour chercher Mendoze.

Au bout de deux minutes, une porte située sous la voûte s'ouvrit en dedans. Aïdda et Mendoze parurent.

– Tu as donc une clef de l'escalier dérobé de mon père ! dit Gabrielle, qui marchait de surprise en surprise.

– Nous causerons de tout cela plus tard, répondit l'Africaine ; cède ta place au cavalier.

Gabrielle sauta hors de la chaise. Mendoze regarda tout autour de lui.

– Je vois bien la litière, dit-il, mais les porteurs…

Elles firent toutes deux en même temps une belle révérence, et Gabrielle répondit :

– Nous voici au service de Sa Seigneurie.

Comme Mendoze hésitait, l'Africaine ajouta d'un ton sérieux et pressant :

– Le risque est pour nous trois, désormais. Ne perdez pas celles qui s'exposent pour votre salut !

Des bruits intérieurs annonçaient que la forge n'allait pas tarder à s'ouvrir. On marchait déjà dans la rue de l'Infante. Mendoze s'assit sur les coussins de la chaise et demanda :

– Saurai-je enfin ce que je puis faire pour don Vincent de Moncade ?

Aïdda referma la portière.

– Cavalier, demanda-t-elle au lieu de répondre, par quelle issue vous plaît-il de sortir de Séville ?

– Mais, répliqua Ramire très vivement, je prétends ne pas sortir du tout de Séville !… hier soir j'ai risqué ma vie pour y rentrer.

Il mit en même temps la main au bouton qui retenait la portière.

– Au nom de Dieu, pas de folie ! s'écria la Mauresque.

– Au nom du diable ! fit Mendoze, je n'aime pas marcher les yeux bandés… Je suis maître, et Moncade lui-même n'aurait pas le droit de me conduire en laisse comme un lévrier muselé… S'il y a malentendu entre nous, mes belles, séparons-nous, et sans rancune !

Sous la porte close de la rue, des rayons de jour passaient. On entendait au delà de cette barrière des pas lents et réguliers comme ceux des sentinelles en faction. Et de temps en temps, à des intervalles réguliers, le jour de la porte était obscurci tout à coup.

La main étendue d'Aïdda montra la porte.

– Écoutez et voyez, dit-elle à Mendoze, les deux maisons sont cernées.

– Avec ma bonne rapière, je passerai.

– Avec votre bonne rapière vous serez pris. Votre tête est estimée cent onces d'or ; avec moitié de cette somme on ferait un lion de chacun de ces malheureux.

– Je vais donc combattre ce troupeau de lions ! s'écria Mendoze, car mon cœur et ma vie sont à Séville ; je n'en veux point sortir.

La charmante tête de Gabrielle s'inclina sur sa poitrine.

– Il aime ! pensa-t-elle, tandis que deux larmes brûlaient sa paupière abaissée.

L'Africaine frappa du pied avec colère. Un éclair s'alluma dans ses yeux.

– Ne le menace pas, ma sœur ! murmura Gabrielle à son oreille.

Aïdda fit effort pour réprimer sa fougueuse impatience, et gronda entre ses dents serrées :

– Ce paysan va-t-il nous tenir en échec ?

– Seigneur cavalier, reprit-elle tout haut, avez-vous, dans la cité, quelqu'un ou quelque connaissance dont le logis puisse être un abri pour vous ?

– Le noble Moncade… commença Mendoze.

– La maison du noble Moncade, suspecte aujourd'hui, peut être ruinée demain.

– À Dieu ne plaise !

– Amen ! seigneur cavalier, mais le temps s'écoule… N'avez-vous d'autre ami que don Vincent de Moncade ?

Mendoze réfléchissait.

– Sauriez-vous me dire, senora, demanda-t-il, si le duc de Medina-Celi est rentré en son palais ?

– Depuis hier au soir, oui, seigneur.

– Alors le palais du duc de Medina-Celi sera mon asile.

– Qu'il soit fait suivant votre volonté… fermez vos rideaux, et, quoi qu'il arrive, ne prononcez plus une parole !

Cette fois, Mendoze obéit. Seulement, quand il fut caché derrière les draperies noires de la chaise ministérielle, il mit son épée en travers sur ses genoux.

Un peu de défiance était bien permise au milieu de ce dédale d'aventures.

La lourde porte de la maison du forgeron fut ouverte. La litière passa le seuil. Les alguazils et archers étaient en embuscade sous les porches voisins. Il y eut un mouvement parmi eux à la vue de la litière noire.

– La chaise de Son Excellence ! dit l'un d'eux.

– Portée par deux jeunes filles ! ajouta un autre.

– Et sortant du logis du maragut !…

Plus d'un, parmi les archers, se signa en tournant la tête à la dérobée. Quel mystère recouvrait cette apparence étrange : la chaise du comte-duc portée par deux belles jeunes filles !

Ceci avait-il trait aux sortilèges de Moghrab le mécréant ?

Ou le favori de Philippe arrivait-il, comme le bruit en avait déjà couru dans le public, à commettre des actes d'extravagance ?

La chaise passa. Les jeunes filles muettes et graves allaient d'un pas rapide malgré la pesanteur de leur fardeau.

Quand elles eurent tourné l'angle de la rue de l'Infante, alguazils et archers sortirent des porches et se rassemblèrent en groupes devant la maison du forgeron.

– J'ai vu le temps, dit un vieil archer de l'hermandad, où les plus grands seigneurs se servaient de bétail noir pour atteler leur chaise.

– C'est métier de Maure et de damné, voilà la vérité !

– Depuis, les gens de la cour se mirent à prendre des chrétiens…

– Et maintenant voilà qu'ils attellent des femmes !

– Nous vivons dans un siècle de perdition !

– À votre besogne ! commanda rudement le chef des alguazils ; je connais une autre mode qui vient, c'est le bâton… Si l'hidalgo d'Estramadure s'échappe, vous serez bâtonnés… veillez !

Dans la rue les passants matineux se montraient les uns aux autres cette chaise noire qui allait silencieusement. L'incognito du favori était le secret de la comédie : de toutes parts, on se disait à l'oreille :

– Le comte-duc ! le comte-duc !

Et Dieu sait que les commentaires n'étaient pas épargnés. On parlait bas et l'on se cachait pour parler, car chacun devinait derrière les draperies sombres le sombre visage de Gaspar de Guzman. Mais toute compression amène l'explosion. Cette rumeur bizarre se mit à courir par la ville : le comte-duc attelait des jeunes filles à sa chaise !

Cette rumeur avait la suprême condition des nouvelles qui font fortune : l'absurdité.

Elle pénétra en un clin d'œil au fond des quartiers les plus éloignés. Séville, c'est déjà l'Orient : Séville aime les contes merveilleux. Ceci était de la démence orientale. Le conte réussit comme si on eût montré à cette population fiévreuse et bavarde le char du vizir traîné par des lions d'Afrique.

D'où revenait-il, ce vizir ? Que s'était-il passé dans les ténèbres de cette nuit ? Allait-on avoir un sérail à l'Alcazar ? Si le ministre agissait ainsi, que ne devait point oser le roi ?

Il y avait alors en Espagne une vaste conspiration dont le but était vague et la marche mal dirigée. C'était comme une troupe d'assaillants désordonnée et toujours prête à se débander, se ruant à l'assaut d'une place à peine défendue. Au moindre choc, les assiégés et les assiégeants lâchaient pied. La panique était dans les deux camps et, comme il arrive parfois, dit-on, dans les héroï-comiques mêlées de l'insurrection chinoise, le champ de bataille ne restait à personne.

Si les conspirateurs eussent inventé cette machine de guerre, s'ils avaient eu l'idée de cette baroque exhibition, nous devrions marquer un point à leur jeu, mais tout le mérite en était au hasard.

C'était un expédient purement fortuit. Aïdda, qui était peut-être de la conspiration, n'avait point voulu servir ici les conspirateurs.

Et quant à notre Gabrielle, la jolie blonde, Dieu sait qu'elle n'avait eu d'autre pensée que de sauver ce beau jeune homme dont la tête était mise au prix de cent onces d'or.

Quand elles arrivèrent sur la place de Jérusalem, Aïdda, qui marchait en avant, se dirigea d'abord vers la porte de la maison de Pilate. Nos deux gentils porteurs étaient bien las déjà, et la sueur découlait de leurs fronts.

Mais il y avait du monde sur la place et devant la porte ouverte de la maison de Pilate. Les serviteurs de Medina-Celi étaient groupés. Impossible de faire descendre Mendoze sans donner le mot de l'énigme.

Aïdda poussant un soupir de fatigue tourna sur sa droite et prit ce long chemin suivi déjà par Bobazon et ses deux chevaux. Avant d'entrer dans la ruelle, elle s'approcha de la portière et parla bas à Mendoze. Les alguazils qui avaient arrêté Bobazon croisaient toujours à la tête du sentier.

Une grosse voix s'éleva derrière la draperie et prononça d'un ton impérieux :

– Au large, coquins !

Les alguazils disparurent comme une troupe de corbeaux.

Le soleil montait à l'horizon. La chaleur devenait accablante. Nos deux fillettes, acharnées à leur tâche, s'engagèrent dans ces terrains crayeux et désolés qui s'étendaient à droite des abattoirs de Trasdoblo. Elles cherchaient un peu d'ombre pour prendre quelques instants de repos. L'une et l'autre étaient arrivées depuis peu à Séville, car Moghrab et Pedro Gil avaient eu jusqu'alors à Madrid, leur habitation ordinaire. Ils vivaient de la cour. En conséquence, Aïdda et Gabrielle connaissaient peu ces quartiers déserts, qui n'avaient avec le centre de la ville que des communications détournées.

Quant à Mendoze, il était là complètement dépaysé.

Ce fut au moment où elles regagnaient la ruelle, après avoir pris un peu de repos à l'abri d'un mur en ruine, que Bobazon les aperçut pour la première fois. Elles ne pouvaient voir Bobazon, mais elles avisèrent fort bien ces deux hommes de méchante mine qui, regardant tout autour d'eux avec précaution, se dirigeaient vers les sacs déchargés auprès de la fontaine.

Aïdda ordonna de faire halte. Il fallait que l'entrée de Mendoze dans la maison d'asile n'eût aucun témoin.

Nos deux rôdeurs, qui, par leur costume et leur tournure, appartenaient manifestement à la population du faubourg de Triana, tout pavé de Maures convertis ou relaps, ou même de chrétiens brouillés avec le saint tribunal, firent à demi le tour de la fontaine des Lions, et, revenant brusquement sur leurs pas, s'emparèrent des sacs abandonnés.

Après avoir échangé quelques paroles à voix basse, ils chargèrent leurs sacs et se dirigèrent à toutes jambes vers les terrains vagues de l'ancien quartier incendié. Aïdda, profitant de leur absence, donna le signal du dernier effort. La chaise atteignit la poterne de la maison de Pilate, qui donnait sur l'abreuvoir. Mendoze en sortit. Les deux jeunes filles lui tendirent tour à tour leurs fronts, qu'il baisa fraternellement, puis Aïdda essaya d'ouvrir la poterne, qui se trouva fermée à clef.

Gabrielle restait toute pensive. Ses yeux n'osaient point rencontrer le regard du cavalier depuis que la bouche de ce dernier avait touché son beau front.

– Êtes-vous bien sûr de trouver l'hospitalité là-dedans ? demanda l'Africaine en montrant les jardins de Pilate.

– J'en suis sûr, répondit Mendoze.

– Aidez-moi donc à ranger la chaise près du mur, répondit Aïdda, et que Dieu vous conserve !

La chaise servit de marchepied à Ramire, qui aurait sauté tout de suite dans le jardin, s'il n'eût aperçu sous un massif Encarnacion et le comte de Palomas on conférence privée. À quelques toises de là, les jardiniers travaillaient, sans doute en considération du retour du maître. Le passage était clos.

Mendoze resta à cheval sur le mur pour attendre une occasion favorable.

À ce moment, nos deux rôdeurs revenaient de leur expédition. Les sacs de son étaient en sûreté dans quelque trou à eux connu. Ils manœuvraient déjà pour détourner les deux chevaux qu'ils avaient avisés de l'autre côté de l'abreuvoir.

– Ismaïl ! appela tout bas Aïdda.

Ils tressaillirent, mais, selon la coutume des gens de leur race, ils ne tournèrent point la tête vers l'endroit d'où venait la voix.

– Sélim ! prononça encore l'Africaine qui releva son voile.

Les deux vagabonds glissèrent enfin un regard cauteleux vers la poterne.

À peine eurent-ils reconnu la fille de Moghrab qu'ils posèrent leurs mains sur leurs fronts, en fléchissant par deux fois les genoux.

Aïdda leur fit signe d'approcher. Ils obéirent.

C'étaient deux sauvages figures de coquins, montées sur des corps hâves et maigres à peine vêtus de quelques lambeaux aux couleurs dures et tranchées.

Aïdda leur dit quelques mots en arabe. Ils se placèrent docilement entre les deux brancards.

– Monte ! reprit l'Africaine en s'adressant à sa compagne.

Celle-ci adressa un dernier regard à Mendoze, qui lui envoya de la main un souriant baiser.

Hélas ! le sourire gâtait le baiser. Les yeux de la pauvre Gabrielle se mouillèrent.

– Conduisez-nous où vous avez caché les sacs ! ordonna Aïdda.

Ismaïl et Sélim se prirent à trotter en hommes qui n'étaient point novices à ce métier de porteurs. Les sacs étaient accotés au revers d'un mur, non loin de l'embouchure de la ruelle.

Aïdda fit descendre Gabrielle et mit une pièce d'or dans la main d'Ismaïl.

– Vous avez fait une bonne matinée, leur dit-elle ; chargez là dedans le sac qui a une tache rouge, et ramenez à l'Alcazar la chaise de son Excellence le comte-duc.

– Que faudra-t-il dire ? demanda Ismaïl.

– Il faudra dire que la chaise renferme tout ce que les alguazils de Séville cherchent en vain depuis vingt-quatre heures… Allez !

VII

MÈRE ET FILLE

C'était la chambre à coucher de la duchesse Eleonor : une vaste pièce carrée avec un plafond en forme de baldaquin, composé de quatre cartouches accolés qui se fermaient par un ovale d'azur, figurant le ciel ; les boiseries hautes et chargées de lourdes sculptures encadraient des panneaux peints par quelque vieux maître dans la manière la plus noire de l'école espagnole.

Le lit, bas et large, avait quatre colonnes torses soutenant un dais de velours dont les arêtes d'or bruni brillaient faiblement.

La ruelle contenait une niche ou chapelle tapissée d'une tenture bleu sombre, semée d'étoiles d'or. On y pouvait dire la messe.

Vis-à-vis du lit, entre les deux fenêtres, dont la carrure, pesante et grave à la fois, offrait ce type achevé de la vieille architecture espagnole, un portrait en pied s'éclairait à rebours dans son cadre sévère et sans dorure.

Ce portrait était celui d'un homme de guerre, tout jeune encore et dans tout l'éclat de sa mâle beauté.

À mesure que l'œil s'habituait à la demi-obscurité qui régnait dans cette pièce, on aurait pu distinguer les objets représentés par les panneaux : c'était la légende historique du fameux

Alonzo Perez de Guzman « le cid de Tarifa », fondateur de cette noble dynastie des Medina.

Le premier panneau, coupé au-dessus de la porte d'entrée, contenait le chiffre du glorieux capitaine et la date de sa naissance, 1253, le tout entouré de fleurons où s'enroulait le nom de Valladolid, si fière d'avoir été son berceau.

Le second montrait les anges ameutés autour de Catherine, sa mère, à l'heure bénie où elle fit à l'Espagne ce précieux présent. Le troisième racontait l'enfance pieuse d'Alonzo. Le quatrième l'armait chevalier par les mains de don Clare de Mendoze, dans la chapelle du palais d'Alphonse le Sage.

Le sixième et le septième le montraient dans la mêlée, battant les infidèles qui fuyaient devant sa masse d'armes, toute hérissée de pointes d'acier longues comme autant de poignards.

Le huitième était consacré au siège de Tarifa, cette épopée qui motiva les armoiries chevaleresques accordées à la race de Medina.

On y voyait au haut d'une tour carrée Alonzo Perez de Guzman tenant à la main sa dague et prêt à la lancer.

Au bas de la tour, l'infant portait dans ses bras une frêle créature crispée déjà par l'effroi.

Voici maintenant la légende : Alonzo Perez était dans Tarifa pour le roi Alfonso ; l'infant révolté en faisait le siège.

Le fils aîné d'Alonzo Perez, qui était âgé de quatre ans, tomba au pouvoir des rebelles. Le tableau représentait l'instant où l'infant dit au grand marquis :

– Rends-toi, Perez de Guzman, ou ton sang va couler !

Le sang le plus cher de ses veines, le sang du premier-né de son amour !

La légende rapporte qu'avant de répondre, Perez jeta un regard vers sa femme, dona Maria Coronel, et que celle-ci lui dit :

– *Mas el rey que la sangre !*

Ce mot plus que romain servait depuis lors de devise aux Guzman.

Ce fut une mère qui le prononça. Il est peut-être au-dessus, mais à coup sûr en dehors de la nature humaine.

PLUTÔT LE ROI QUE LE SANG ! Périsse notre fils plutôt que notre fidélité au maître !

Soit qu'on admire, soit qu'on éprouve, ceci est grand comme la sauvage splendeur des romanceros de l'Espagne.

Les siècles ont passé sur ces prodigieuses tragédies. Le temps ternit jusqu'à l'or lui-même. Ce qui était sublime peut faire horreur.

Mais tant que la langue espagnole sonnera, emphatique et vibrante, sur cette terre des batailles épiques, la devise du *bon duc* retentira comme le cri du clairon.

Pour toute réponse, il jeta à l'infant la dague qu'il tenait à la main.

Cela voulait dire : tue !

Après quoi, raconte la légende, qui se vautre à plaisir dans la lie de cet étrange héroïsme, après quoi Perez de Guzman s'en alla tranquillement dîner avec Maria Coronel, sa femme.

L'histoire romaine, au moins, ne parle pas du souper de Brutus.

Le neuvième panneau était en face du second ; l'heure de la mort faisait pendant à l'heure de la naissance. C'étaient des anges encore qui entouraient un lit funèbre où Alonzo el Bueno, livide, mais couronné d'une auréole, baisait dévotement la croix de son épée.

Enfin, vis-à-vis de la porte d'entrée, le dixième panneau, coupé comme le premier, contenait l'écusson de Guzman : d'or, à la tour enterrée de sable, supportant un chevalier armé du même, dans l'action de jeter un poignard, avec la devise : *« Mas el rey que la sangre… »*

Il était environ neuf heures du matin. La duchesse Eleonor était seule dans sa chambre à coucher. Le coussin de velours du prie-Dieu placé devant la niche ou chapelle gardait la récente empreinte de ses genoux dévots.

Les deux fenêtres donnaient sur le jardin, dont les vertes perspectives s'étendaient à perte de vue. Les brises matinières apportaient les senteurs des orangers et des jasmins d'or. Il se faisait autour de cette retraite un doux et respectueux silence.

La duchesse était assise devant une table où quelques feuilles de parchemin étaient éparses. Sa tête pensive s'inclinait sur sa main.

On dit que ces heures du matin sont peu favorables aux beautés qui regrettent déjà leur printemps. La duchesse Eleonor était assurément dans ce cas, puisque quinze années s'étaient

écoulées depuis qu'elle avait quitté, toute jeune et toute charmante, la maison de Pilate pour aller chercher au fond de l'Estramadure le silence et la solitude de l'exil. Cependant la fière régularité de ses traits supportait sans peine la lumière du premier soleil. Elle était belle le matin comme aux lueurs moins sincères des bougies du soir. C'était un noble visage, pâli par la souffrance, il est vrai, mais conservant cette fleur d'attraction, ce charme, cette suavité à la fois haute et tendre qui jadis lui avait soumis tous les cœurs.

Philippe d'Espagne aurait reconnu en elle l'enchanteresse qui avait exalté jusqu'à la passion sérieuse et douloureuse les puérils caprices de sa jeunesse. La duchesse songeait. Sa rêverie était si profonde qu'elle n'entendit point s'ouvrir la porte qui était sous le grand écusson de Guzman. Une brune et rude figure de vieille femme se montra derrière les battants entrebaillés.

– Sa Grâce m'a fait appeler, dit la voix masculine de Catalina Nunez ; me voici.

Eleonor tressaillit comme on fait au sortir d'un pesant sommeil.

– Ah !... murmura-t-elle, t'ai-je fait appeler, Catalina ? Quelle nuit !

– La joie donne la fièvre comme le chagrin, bonne dame... commença la Nunez.

– La joie, dis-tu ?... tais-toi... Mais tu as raison : tous les bonheurs à la fois tombent sur la maison de Medina-Celi : son chef est libre... l'exil a pris fin... et l'on parle d'un mariage pour notre fille unique...

– Verrais-je cela ? s'écria la vieille femme dont les yeux brillèrent ; les enfants de ma Nina dormiront-ils aussi sur mes genoux ?

Eleonor de Tolède passait sa main sur son front, comme si ses idées rebelles eussent échappé à sa volonté.

– Quelle nuit ! répéta-t-elle tout à coup. Ton mari et tes enfants sont toujours dévoués, n'est-ce pas, Catalina Nunez ?

– Ah !… bonne dame !… fit la nourrice avec reproche.

– Je n'ai point voulu t'offenser, Catalina… Sont-ils braves ?

– Est-ce Votre Grâce qui demande cela ?

– S'ils sont braves, tant mieux !… cela fait quatre épées… Savien est un bon vieux serviteur.

– Avez-vous donc besoin de défenseurs, bonne dame ? demanda la nourrice en se rapprochant.

– Et contre qui aurais-je besoin de défenseurs ? répliqua la duchesse, dont le sourire s'imprégna d'amertume et d'égarement ; ne nous aime-t-on plus à Séville ?… et le roi ne prend-il pas soin de nous protéger ?

Catalina Nunez courba la tête. Elle n'avait point ce qu'il fallait pour analyser ce trouble, mais elle était femme : elle devinait vaguement qu'il y avait au fond une grande détresse ou une grande épouvante.

– Non, non, bonne femme, reprit brusquement Eleonor de Tolède, je n'ai pas besoin de défenseurs… Et que ferais-je de trois enfants et d'un vieil homme ?… C'est la maladie, vois-tu…

Il y a bien longtemps que je souffre… Si tu savais quelle nuit j'ai passée !

– A-t-on fait appeler le médecin de Votre Grâce ?

– Les médecins ne guérissent pas le mal que j'ai…

Elle s'interrompit tout à coup et dit en posant sa main sur l'épaule de la nourrice :

– Je sais maintenant pourquoi je t'ai fait appeler… Le chien… Zamore ?… Quand mon seigneur est entré hier soir dans le logis de ses pères, je n'ai pas entendu les joyeux aboiements de Zamore.

La nourrice eut cet air contrit que l'on prend pour excuser un camarade en faute.

– Le chien a beaucoup d'âge, dit-elle.

– Alors, s'écria Eleonor de Tolède, t'es-tu bien aperçue de cela, le chien n'a pas reconnu le duc Hernan ?

– Le chien s'est mis entre mes jambes à moi qui vous parle, ma bonne dame et maîtresse… Je l'ai poussé, il a hurlé ; je l'ai pris par le collier pour le mettre à la piste, il a failli me renverser… lui qui vous avait flairé de si loin !

Le nuage qui chargeait le front de la duchesse s'épaissit.

– Mais, poursuivit Catalina Nunez, il était si vieux… et il y avait quinze ans qu'il n'avait vu son maître… On a été bien sévère pour le pauvre Zamore.

– Bien sévère ?… répéta la duchesse sans comprendre ; l'aurait-on maltraité par hasard ?

Le visage de la nourrice s'éclaira.

– J'étais bien sûre, s'écria-t-elle, que cela n'était point fait par les ordres de ma bonne maîtresse.

– Mais quoi donc, Catalina ? demanda Eleonor de Tolède, de quoi parles-tu ?

– Je parle de l'empoisonnement du pauvre Zamore.

La duchesse devint si pâle que Catalina s'élança pour la soutenir.

– Ah ! fit-elle d'une voix sourde, ils ont empoisonné le chien ?… Qui donc a fait cela, nourrice ?

– Je ne sais, bonne dame… Cette nuit, j'ai entendu des pas dans la cour. Ce matin, j'ai trouvé Zamore à la porte de notre loge… il avait l'œil mourant et il tremblait… J'ai couru chez mon cousin Antonio Nunez qui est barbier et sait manier la lancette… Antonio a dit : – « Le chien meurt empoisonné. »

Les yeux de la duchesse prirent cette expression morne et fixe des gens qui n'écoutent plus.

Comme la nourrice continuait de parler, elle l'interrompit d'un geste plein de fatigue.

Puis, tournant la tête à demi, elle dit tout bas :

– Catalina Nunez, tu n'avais pas vu ton maître depuis quinze ans ?

– Oh ! si fait, bonne dame… Nous allions tous les ans, le jour de Pâques, à la chapelle de Alcala… En quinze ans, j'ai vu quinze fois mon seigneur.

Il y eut encore un silence.

La duchesse reprit avec une sorte de timidité :

– As-tu bien regardé le duc Hernan, hier au soir, Catalina ?

– De tous mes yeux, bonne dame… J'ai pu m'approcher de lui et lui baiser la main.

– T'a-t-il appelée par ton nom, Catalina Nunez ?

La nourrice répondit avec tristesse, mais sans aucune nuance de rancune :

– Une pauvre femme comme moi ne peut en vouloir à son seigneur qui l'a oubliée.

– Ah ! fit Eleonor de Tolède, tu crois que le duc Hernan t'a oubliée, toi, une Nunez par ton père et Nunez encore par ton mari ? Sais-tu que vous servez les Guzman depuis trois siècles, nourrice ?

– C'est notre noblesse ! bonne dame, répondit Catalina qui se redressa avec orgueil.

– Mais, ajouta-t-elle après une pause et en baissant la voix, la mémoire des maîtres n'est pas aussi longue que celle des serviteurs.

– T'ai-je donc oubliée, moi, Catalina ? demanda Eleonor avec reproche.

– Vous, bonne dame, repartit la Nunez, vous avez le cœur des anges.

La duchesse lui tendit la main, et la serrant d'un mouvement nerveux :

– Hier, prononça-t-elle d'un accent saccadé, quand il est entré… quand tu l'as vu, tu l'as bien reconnu, n'est-ce pas ?

– Comme je vous reconnais, madame.

– C'est bien, Catalina… Il a parlé pendant que tu étais là ?

– Sans doute.

– Et tu as reconnu aussi sa voix ?

– Comme je reconnais la voix de Votre Grâce.

– C'est bien, Catalina, fit pour la seconde fois la duchesse, qui se laissa choir sur un fauteuil, en proie à un véritable accablement ; va-t'en, nourrice, va-t'en !

Elle cacha son visage entre ses mains tremblantes.

Catalina crut l'entendre sangloter.

– Bonne dame ! bonne dame ! s'écria-t-elle, inquiète et désolée, y a-t-il encore un nouveau malheur sur la maison ?

– Va-t'en ! répéta impérieusement Eleonor de Tolède.

Puis, comme la nourrice obéissait en courbant la tête, elle la rappela soudain.

– Est-ce toi qui gardais la porte ce matin ? demanda-t-elle.

– Oui, Votre Grâce.

– Peux-tu répondre que le duc ne soit point sorti depuis son retour ?

– J'en puis répondre.

– Quelqu'un est-il venu le visiter ce matin ?

– Plusieurs personnes.

– Qui sont-elles ?

– D'abord le président de l'audience d'Andalousie.

– Don Baltazar de Zuniga… le beau-père du comte-duc… Après ?

– Le commandant des gardes du roi…

– Don Pascal de Haro… celui qui m'a proposé ce mariage pour ma fille… Après ?

– Cet homme… ce malheureux que vous épargnâtes autrefois…

– L'intendant Pedro Gil ?

– Lui-même, senora, présentement oïdor de l'audience.

– Après ?

– Il n'est venu personne autre.

– Laisse-moi, Catalina, et dis qu'on m'envoie ma fille.

La nourrice sortit après avoir baisé la main de sa maîtresse.

Eleonor de Tolède, restée seule, se leva soudain, comme si la fièvre lui eut communiqué une force passagère, et se prit à parcourir sa chambre à grands pas.

– Je ne suis pas folle ! pensait-elle tout haut. Ma raison peut être ébranlée, étonnée surtout par ces mystères qui me pressent et m'entourent… mais je vois clair au-dedans de moi-même… J'en suis sûre… j'ai la conscience de ce fait que mon esprit est sain, mon intelligence lucide.

Elle s'interrompit. Une vague terreur se refléta dans son regard.

– Tous les fous sont ainsi, murmura-t-elle… ils se croient sages !

Elle marcha droit au portrait appendu entre les deux fenêtres.

Elle le contempla longuement, ardemment, pourrions-nous dire, et comme si son âme tout entière avait passé dans ses yeux.

– Hernan, dit-elle d'une voix brisée par l'émotion, mon amant, mon époux… mon maître !… tu as été mon premier amour, tu seras ma dernière pensée… Hernan, pourquoi mon cœur bat-il plus vite devant ton image muette et morte que devant toi vivant ?… Pourquoi mon âme s'élance-t-elle vers cette toile insensible ?… Que signifie cette vision d'hier au soir, ce mendiant plus fier qu'un roi, ce fantôme ? Par quel mystère ne t'ai-je pas retrouvé en toi-même, Hernan, mon seul bien, ma vie !…

– Quinze années ! murmura-t-elle, essayant une objection contre le doute qui la poignait ; quinze années d'absence !… tout un siècle de captivité !… Les longues tortures pèsent lourdement sur le front du martyr… Est-ce à moi de te reprocher les changements qui sont l'injure du temps et le fruit du supplice ?

– Oh ! non ! non ! s'interrompit-elle en joignant les mains ; j'essaye en vain de me tromper moi-même… ma tendresse ne s'est point lassée. Je t'aimerais, Hernan, mon époux, avec des rides au front, avec des cheveux blancs, avec des mains tremblantes et amaigries… C'était toi que j'aimais et non point ta jeunesse… Où es-tu ? Est-ce toi, Hernan ? Est-ce toi que j'ai revu sans défaillir d'allégresse ?

Un pas léger se fit entendre sous les croisées.

Sans se rendre compte assurément de son action, Eleonor de Tolède se rapprocha de la fenêtre et mit son œil à la jalousie. La fenêtre donnait sur les jardins. Une jeune femme, la tête enveloppée dans une mantille de dentelle noire, traversait lestement le parterre et se dirigeait vers le bois.

Du premier coup d'œil, Eleonor reconnut Encarnacion, la femme de chambre d'Isabel. Encarnacion était la fille d'un hobereau d'Estramadure qui s'était mésallié sur ses vieux jours. Les bienfaits d'Eleonor avaient soutenu les dernières années de sa mère ; elle-même avait été élevée au château de Penamacor.

Nous n'en avons pas bien long à dire sur cette jolie fille, qui était au moral le produit légitime de cette combinaison : un hidalgo rustique et une duègne ayant servi pour des gages pendant les cinq sixièmes de sa vie. Encarnacion avait la vanité du sang paternel et l'avariée de lait de sa mère.

Le tout recouvert d'une couche suffisante de décence et de réserve. C'était une très passable camériste.

La duchesse ne put s'empêcher de remarquer qu'en traversant les parterres, Encarnacion semblait craindre d'être aperçue. Plusieurs fois le regard de la camériste se dirigea vers les fenêtres de la maison. Elle s'arrêta à différentes reprises, faisant mine d'admirer les sculptures des fontaines, puis de cueillir çà et là quelques fleurs.

La duchesse aurait peut-être fini par prêter une attention sérieuse à ce manège, car rien de ce qui touchait de près ou de loin à sa fille chérie ne la laissait indifférente, mais le jardin fut tout à coup envahi par une véritable armée de jardiniers et de valets qui venaient, le vieux Nunez en tête, faire rafle des fleurs du parterre pour panacher un mai destiné à fêter le retour du bon duc.

Pendant que la duchesse tournait ses yeux de leur côté, écoutant avec son sourire amer et triste les joyeux propos de ces serviteurs fidèles, Encarnacion disparut derrière les massifs ombreux qui formaient la pelouse.

Presque aussitôt après, la porte par où Catalina était sortie se rouvrit doucement, la chambre sembla s'éclairer en même temps que le visage de la bonne duchesse : Isabel, vêtue de blanc et belle comme les sourires de la jeunesse était sur le seuil.

– Bonjour, mère chérie, dit-elle de sa douce voix qui pénétrait le cœur comme un chant.

Vous eussiez cherché en vain sur les traits d'Eleonor de Tolède une trace de cette soucieuse agitation qui les bouleversait naguère. Celle qui entrait avait été l'ange béni, chargé par la divine miséricorde de consoler son veuvage et son exil.

Elle mit un baiser sur ce front charmant, qui gardait toutes les candeurs de l'enfance. Ses doigts caressants se jouèrent dans l'abondance de cette soyeuse et brillante chevelure.

– Nous sommes pâles, ce matin, Bel, dit-elle.

– On dort mal après tant d'émotions, ma mère, répondit la jeune fille avec une nuance d'embarras.

Puis, levant son doigt mignon en signe de menace, elle ajouta :

– Mais se peut-il que vous ayez encore pleuré !... ce doit être de joie ?

La duchesse l'attira près d'elle sur le sofa. Pendant quelques secondes elle la tint serrée contre sa poitrine, puis parlant tout bas et à l'oreille, elle murmura :

– Non, chérie, ce n'est pas de joie.

Le regard d'Isabel devint interrogateur.

– Est-ce donc un pressentiment qui me défendait de me réjouir ? dit elle.

Et, comme Eleonor de Tolède tardait à répondre, elle ajouta :

– Je me reprochais cela, ma mère, je me disais : Dieu doit punir l'ingratitude de l'enfant qui ne partage pas l'allégresse de son père et de sa mère... Je faisais en moi-même le compte de nos récents bonheurs, et je restais triste, et il me semblait voir, à mon chevet, dans mon insomnie, votre front bien-aimé qui était aussi chargé de tristesse. Je vous le demande encore : Est-ce donc un pressentiment ?

– As tu bien prié ce matin, Isabel ? fit la bonne duchesse, que sa rêverie semblait reprendre ; Dieu et la Vierge sainte écoutent les anges qui leur parlent.

– À toutes les heures du jour je prie pour vous, ma mère.

– Tu fais bien… tu fais bien… Qui sait si cette longue nuit n'aura pas enfin son aurore ? Dieu est bon. Sois toujours pieuse, mon Isabel. Prie pour ta mère… prie pour ton père…

– Je croyais le trouver ici, près de vous, interrompit la jeune fille.

Eleonor garda le silence.

– Je vous en prie, ma mère, reprit Isabel, dites-moi quelle souffrance vous est venue… me voici d'âge à prendre ma part de vos chagrins.

Ses grands yeux, d'un bleu obscur et profond, étaient fixés sur ceux de la duchesse, qui la contemplait avec la dévote admiration des mères.

– Que je te voie sourire, dit la bonne duchesse.

– Je sourirais si vous étiez moins pâle.

– Te souviens-tu, Bel, dit Eleonor en changeant soudain d'accent, que je te répétais sans cesse : « Tu lui ressembles, tu es son image vivante et parlante… tu as son beau front si noble et si grand… tu as sa bouche qui savait si doucement sourire… tu as son regard si franc, si brave et si tendre…

– J'ai bien regardé mon père hier au soir, fit Isabel.

– Vois ! interrompit la duchesse, dont la main étendue désignait le portrait, situé entre les deux fenêtres.

Les yeux de la jeune fille se fixèrent sur le portrait. Un éclair d'admiration y brilla.

– C'est là mon père ! balbutia-t-elle, mon noble père !

– C'était là ton père, ma fille.

Les yeux d'Isabel se baissèrent.

– Mon père, tel que je l'ai vu hier au soir, dit-elle, a la grave beauté de son âge.

– Retrouves-tu ses traits dans ce dessin, Isabel ?

En faisant cette question, Eleonor de Guzman avait la voix tremblante.

– Oui, dit la jeune fille, après avoir hésité.

– Et n'as-tu jamais retrouvé ses traits sur un autre visage ?

– Que voulez-vous dire, ma mère ?

La demande et la réponse furent cette fois balbutiées si bas qu'on ne les aurait pas entendues à l'extrémité de la chambre.

Eleonor de Tolède resta un moment immobile et muette, la tête inclinée sur sa poitrine. Mais il n'était pas dans sa nature de feindre ou de fuir. Elle se redressa bien vite, et, attirant jusqu'à ses lèvres le front pâli d'Isabel, elle dit d'un ton délibéré qui cachait mal son émotion concentrée :

– Ma fille, nous sommes entourées d'étranges avertissements. Les grandes races qui meurent éprouvent, dit-on, ces troubles mystérieux et ces terribles défaillances. Est-ce nous qui allons mourir, nous, les Guzman Perez ! nous, les fils du héros de l'Andalousie ! Est-ce l'Espagne elle-même qui agonise ? L'époux de mon amour et de mon choix a brisé sa chaîne, et je pleure au retour de sa terre d'exil… je pleure et je tremble après la tempête, devant un ciel miraculeusement éclairci. Tu es trop jeune et tu ne sais pas… Cette vision qui m'a bouleversée…

– Vous parlez du mendiant de Saint-Ildefonse, n'est-ce pas, ma mère ? s'écria Isabel vivement.

– Tu l'as remarqué, fillette ? repartit la duchesse avec une sorte de négligence affectée.

– J'ai vu, répliqua Isabel, l'impression extraordinaire qu'il produisait sur vous.

– Et c'est tout ?

– On a frayeur de ce qui dépasse l'intelligence… Je n'ai pas compris comment l'aspect d'un mendiant pouvait émouvoir la duchesse de Medina-Celi… J'ai eu peur.

Elle sentit la main de sa mère frissonner dans la sienne.

– Moi aussi, murmura la duchesse, j'ai eu peur !

– Ma fille, reprit-elle après un silence, tu réunis en toi seule tout ce qui me reste d'espoir, et tous les prétextes que j'ai, en dehors de ma foi chrétienne, pour supporter une existence désormais bien triste. J'avais commencé, il y a quelques mois, à t'instruire des événements qui composent notre histoire de famille, ceci en prévision de ma fin prochaine, car je croyais que Dieu prenait pitié de mes longues fatigues… Dieu n'a pas voulu

m'appeler à lui : je vis, et cependant il faut que tu saches qui nous sommes, nous, les derniers Medina-Celi ; quels ont été nos triomphes et nos revers, quels furent nos amis, puissants et nombreux autrefois, maintenant morts ou abattus par les tempêtes politiques… Assieds-toi prés de moi, Bel… Là-bas, au château de Penamacor, grande et triste solitude que nous regretterons peut-être, je t'ai raconté les divers incidents qui précédèrent et suivirent mon mariage avec le duc Hernan ; je t'ai dit l'amour du roi, perfidement attisé par l'homme qui voulait se faire de cette fantaisie une arme et un marchepied ; je t'ai dit notre fuite de Madrid, nos traverses, notre humble bonheur sous ce toit de famille que je revois aujourd'hui après quinze années ; je t'ai dit enfin la catastrophe qui éclata comme un ouragan de malheur au milieu de notre humble repos : ton père prisonnier, nous exilées.

Avant d'achever le récit qui nous concerne particulièrement, ce qui se peut faire, hélas ! en quelques paroles, je veux te parler de nos amis et parents dont le sort est lié au nôtre par notre amour et par la haine de nos acharnés persécuteurs.

Il le faut. J'ignore ce que sera demain. Cette fortune menteuse m'effraye plus que mes revers eux-mêmes. Nous connaissions au moins notre malheur, et là-bas le sol de l'exil ne tremblait pas sous nos pieds.

Oui, je l'ai dit : j'ai peur. Je sens un abîme derrière le voile épais qui nous cache l'avenir. Tout autour de nous, j'entrevois des pièges. Ceux qui nous détestaient hier n'ont pu pardonner ainsi sans motif. L'obscurité où l'on nous oubliait était propice. La lumière s'est faite autour de nous et malgré nous. J'ai peur.

Ma fille, si j'étais morte demain ou prisonnière… tu frémis, pauvre enfant !… si demain, pour ne point caver au pire, nous étions seulement séparées, souviens-toi des noms que je vais prononcer : ce sont ceux de tes amis et de tes protecteurs.

Louis de Haro d'abord, qui peut remplacer ton père si Dieu lui a laissé la vie ; Louis de Haro, comte de Buniol, qui portait dans son cœur et sur son noble visage la promesse vaillante de son écusson ; Louis de Haro, qui, tout jeune et tout ardent, s'écriait autrefois, traduisant les paroles latines de sa devise : « Je serai un héros ! »

En second lieu, Hernan de Moncade et Avalos, premier marquis de Pescaire, un chevalier des anciens jours, et Vincent de Moncade, son fils, deuxième marquis de Pescaire.

Ceux-là sont des Espagnols et ils ont à exercer une terrible vengeance.

Nous étions trois sœurs autrefois, mon Isabel chérie : moi l'aînée ; la seconde, Isabel d'Aguilar, qui prit don Louis pour époux et resserra ainsi nos liens, puisque don Louis était le frère d'armes du duc Hernan, mon bien-aimé ; enfin Blanche de Moncade, chère enfant qui souriait entre nous deux et nous donnait par anticipation la caressante joie des jeunes mères.

Nous disions bien souvent : « Nos enfants seront une famille. » Si ma chère Isabel avait laissé un fils…

Mais notre petite Blanche avait un frère cadet, le noble don Vincent. J'ai fait parfois le rêve de voir vos mains unies…

Eleonor de Tolède s'interrompit après ces dernières paroles. Ses yeux, qui, naguère se baignaient dans le vide, allèrent vers le visage de sa fille. Celle-ci écoutait attentive.

La duchesse, qui peut-être craignait de la trouver distraite, s'étonna des battements précipités de son sein.

Isabel était visiblement émue. Ses paupières abaissaient leurs longs cils recourbés.

– Tu n'es qu'un enfant, ma chérie, reprit la duchesse dont l'accent comportait maintenant une vague intention d'interroger : ton cœur est tout entier à ta mère… l'obstacle ne pouvait venir de toi.

Elle s'arrêta encore. Isabel garda le silence.

Un incarnat fugitif venait de monter à ses joues.

– N'est-il pas vrai ? insista la bonne duchesse.

Isabel hésita un instant, comme si elle eût cherché la forme de sa réponse.

Puis, sans relever les yeux, mais d'un ton plus ferme que ne l'eût pronostiqué la douce timidité de sa nature :

– Ma mère, dit-elle, pourquoi me demandez-vous cela ?

La duchesse ne put réprimer un mouvement de surprise.

Il est, entre femmes, un genre de conversation bien difficile à rendre par le travail de la plume. Là, les paroles perdent leur valeur usuelle, l'accent sa notation, le silence son sens, le regard son diapason. Tout cela change et revêt une puissance qui n'est pas même de convention, qui est d'instinct ; chaque mot devient un chiffre. La gamme des intonations est pervertie audacieusement ; les jeux de physionomie sont transposés, pour employer une expression musicale. Il faut une clef pour comprendre ce qui se dit et aussi ce qui ne se dit pas.

Pour peu que deux femmes soient réunies et qu'il y ait un atome de passion dans leur fait, c'est cette langue qui se parle.

Personne ne peut nier cela : j'entends personne qui ait écouté deux femmes.

– Or, ceux-là qui savent écouter les femmes sont plus rares qu'on ne croit.

Puisque le théâtre prétend être le grand art littéraire, puisqu'il se vante de tout rendre, de tout peindre, de tout traduire, pourquoi cette langue si pittoresque et si usuelle ne se parle-t-elle jamais au théâtre.

Pourquoi le théâtre, grossier comme la monnaie de sa recette, ne sous-entend-il jamais rien ? Pourquoi dit-il *tout ce qui se devrait dire*, posant les virgules qu'on omet et se faisant une loi de marquer les points que jamais on ne met sur les i ?

Est-ce pour perfectionner la nature ?

N'est-ce pas plutôt que les fleurs en papier qu'on prodigue sous les chapeaux manquent fatalement de certaines qualités ; la souplesse, le parfum, le mouillé, le *fleuri*, si l'on peut ainsi dire, dont le bon Dieu s'est réservé le secret ? Le théâtre qui parlerait la langue commune et mystérieuse de la passion ne serait pas entendu, et le fleuriste qui trouverait le secret de la nature ferait faillite, Le théâtre a raison d'être fier ; les fabricants de soldats de plomb aussi. Ce sont, ayez la bonté de le croire, de purs et simples créateurs.

Les yeux baissés d'Isabel avaient, pendant qu'elle attendait la réplique de sa mère, un petit air farouche ; car les yeux ont encore de l'expression au travers des paupières abaissées.

Elle attendit longtemps. Une parole sincère vint jusqu'aux lèvres de la duchesse, qui ne la prononça point.

Sa physionomie disait qu'une tristesse nouvelle était entrée dans son âme.

Puis tout à coup une sérénité inexplicable éclaira la fière beauté de son front : elle eut presque un sourire, tandis que son regard caressait l'embarras de sa fille.

– Ce n'était qu'un rêve, Bel, reprit-elle d'une voix plus tendre et à la fois plus contenue ; ne nous occupons pas d'un rêve… nous avons assez à faire de donner notre intérêt à de tristes et cruelles réalités. Rends-moi toute ton attention, ma fille. En te parlant d'Isabel et de Blanche, mes sœurs, je te raconte ta propre histoire.

C'était à la fin du dernier règne. La cour d'Espagne pouvait passer pour la première cour du monde. On disait déjà que nous étions en décadence, mais l'Europe nous craignait et nous respectait. La faveur de Philippe III était aux Sandoval. Tous ceux dont je t'ai parlé appartenaient aux Sandoval par le sang ou par l'amitié. Hernan de Moncade et Alphonse IV de Guzman, ton aïeul, duc de Medina-Celi, formaient le conseil intime de François de Roxas de Sandoval, duc de Lerme, qui gouverna les Espagnes pendant plus de vingt ans. Moncade, Hernan de Guzman, ton père et Louis de Haro étaient les meilleurs amis, les compagnons inséparables de l'infant, dont la jeunesse généreuse promettait au pays un règne brillant et glorieux.

J'avais quinze ans ; j'étais orpheline ; on me disait belle. Le crédit de don Tello de Tolède, mon oncle paternel, m'avait ouvert les portes de la maison de la reine. Ce fut chez sa mère que l'infant don Philipe me vit et qu'il m'aima.

Celui que nous nommons à présent le comte-duc était alors un maigre aventurier, cadet de la branche cadette de Guzman. Il postulait en cour un humble bénéfice et se destinait à la prê-

trise. Il se tenait bien ; sa vie était régulière jusqu'à l'austérité ; il se targuait tout haut de ses études et de sa science.

De là au rôle dont il s'affubla il y a loin, mais pour le peu que j'ai vu la cour, je puis affirmer que l'intrigue et l'austérité y peuvent vivre on parfaite intelligence.

Je fus, sans le vouloir et sans le savoir, le premier degré de cette échelle mystérieuse qui devait conduire le comte-duc au pinacle. Il était, comme tous les affamés, en quête d'une piste : il découvrit la passion naissante que j'avais éveillée dans le cœur de l'héritier du trône. Il n'avait rien à perdre, ce qui, dans la lutte, est souvent un gage de victoire. Il s'introduisit près du prince, et feignit effrontément d'être mon ami d'enfance.

La faveur du duc de Lerme faiblissait. C'était son propre fils, le duc d'Uzède, qui allait le supplantant dans les bonnes grâces de Philippe III. Cette révolution de camarilla troublait l'eau juste assez pour que le comte-duc pût y tendre commodément ses filets. À la mort du feu roi, la famille de Sandoval, minée par les dissensions intestines, tomba pour ne plus se relever. Pendant que le duc d'Uzède prenait le chemin de l'exil, le duc de Lerme, brisé par la trahison de son fils et ruiné par l'ingratitude du nouveau favori, mourait de chagrin dans ses terres.

On dit que l'amour avait été le mobile du duc d'Uzède et qu'il n'avait passé le Rubicon que pour entourer son front de l'auréole du souverain pouvoir. Il espérait réduire ainsi celle que ses tendres plaintes n'avaient pu fléchir. Celle qu'il aimait était la belle entre les belles : Isabel d'Aguilar, comme moi dame de la reine. Il avait plus d'un rival ; deux d'entre eux étaient redoutables : Louis de Haro, parce qu'il possédait le cœur d'Isabel ; Gaspar de Guzman, parce que son étoile montait rapidement au firmament de la faveur.

Remarque bien ceci, Bel, le soleil couchant et le soleil levant, malgré la guerre acharnée qu'ils se faisaient entre eux, étaient ligués contre Louis de Haro, qui n'avait d'autre défense que sa belle âme et sa loyale épée. Le duc d'Uzède, pour l'éloigner de Madrid, lui donna un commandement en Flandre. Il y fit des prodiges de vaillance, et pendant qu'il versait son sang pour l'Espagne, Isabel se défendait héroïquement à la cour.

Nos destinées communes nous rapprochaient, elle et moi. Je combattais comme elle. La fraternelle amitié qui liait nos doux fiancés nous unissait aussi. Bien des fois, la main dans la main, nous avions juré sur nos reliquaires de mourir plutôt que de tomber.

Quand le comte-duc succéda au second Sandoval, Isabel n'eut pas le temps de respirer ; le comte-duc demanda sa main à la reine mère, tutrice et souveraine maîtresse de celles d'entre nous qui étaient orphelines. La reine mère méprisait le favori qu'elle n'appelait que le *bachelier de Salamanque*. Elle refusa. Le comte-duc s'adressa au roi.

Nous avions une alliée dont je t'ai dit le nom, et qui plus tard devait subir un sort plus cruel encore que le nôtre. Blanche de Moncade, plus jeune que nous de plusieurs années et jouissant encore des privilèges du premier âge, écoutait pour nous aux portes du palais : elle nous servait d'éclaireur.

Nous apprîmes par elle que le comte-duc méditait un double enlèvement : il lui fallait Isabel pour son propre compte, moi pour le compte du roi. Un exprès partit pour l'armée : deux semaines après, ton père et Louis de Haro étaient à Madrid.

Ce qui me regarde, tu le sais, ma fille chérie. Nous essayâmes, Hernan et moi, de tenir tête à l'orage, et je n'abandonnai que deux ans après le service de la reine-mère. Don Louis et Isabel en agirent autrement ; il fallait fuir ; le comte-duc était

déjà bien puissant. Je n'ai pas besoin de te dire que nous fûmes les complices des chers fugitifs. Une seule circonstance est à noter, car tu ne l'aurais pas devinée.

Pendant que deux chevaux rapides emportaient ma sœur bien-aimée et don Louis vers la Vieille Castille, où ils comptaient trouver un refuge, notre autre petite sœur, notre Blanche, si adroite et si dévouée, restait enfermée dans la chambre d'Isabel, où elle chantait en s'accompagnant sur sa guitare.

Les espions du comte-duc, qui rôdaient sans cesse autour du quartier des filles d'honneur, furent trompés par ce naïf stratagème. On ne s'aperçut du départ d'Isabel qu'au moment où Blanche s'esquivait pour regagner la maison de son père.

L'histoire fit du bruit. Le roi voulut voir Blanche. Les rieurs ne furent pas du côté du favori.

Malheur à qui blesse le tigre ! Il faut le tuer. Sa griffe cruelle retrouve toujours le chasseur maladroit ou trop faible qui n'a pas su l'abattre au premier coup.

Mais avant d'arriver à l'odieuse vengeance du comte duc, je veux achever ce qui regarde don Louis et Isabel. Don Louis erra longtemps de province en province. Les persécutions dont il était l'objet finirent par lasser sa patience. Il leva l'étendard de la révolte, non point contre le roi, mais contre le tyran subalterne qui opprime l'Espagne avant de la perdre. Il fut le chef avoué des *desservidores* qui soulevèrent pour la première fois la Catalogne.

À dater de ce moment, sa vie fut couverte d'un voile.

Les récits les plus bizarres, les plus contradictoires coururent. Vingt fois on le dit mort, vingt fois on le ressuscita. Enfin, Hernan, ton père, reçut de lui un message où don Louis le

sommait de tirer l'épée pour sa cause. Le bon duc était déjà exilé à Séville en ce temps, depuis un an je portais son nom ; tu venais de naître.

Le bon duc passa la nuit en prières dans l'oratoire du grand marquis de Tarifa. Je le trouvai, à l'aube, endormi sur les marches de l'autel et tenant dans sa main l'écusson de Medina, dont la devise ordonne de tout sacrifier au roi, tout, jusqu'aux saintes amours de la famille !

Le bon duc refusa. Don Louis l'appela faux frère et lui envoya un cartel dans une lettre souillée de boue.

Le bon duc baisa la lettre en présence du messager et dit :

– Mon cœur est à Louis, mon sang est au roi.

– Alors, dit le messager, qui était le Portugais Ruy Cabral de Barros, donne ta femme au roi, puisque c'est sa fantaisie.

Ruy Cabral de Barros ayant prononcé cette parole insultante, recula d'un pas et tira son épée pour se défendre, car il sentait bien qu'il avait mérité d'être châtié. Le bon duc le fit héberger dans la maison de Pilate et lui donna l'accolade au départ.

Tu n'ignores point, pauvre enfant, quel long deuil, partagé par nous, fut la récompense du dévouement héroïque.

Louis de Haro, vaincu au combat d'Arbos, fut fait prisonnier quelques jours après aux environs de Tarragone. Ce fut comme un signal. La persécution contre les anciens amis de Sandoval redoubla de rigueur. Les portes d'une forteresse s'ouvrirent pour ton père, et nous prîmes le chemin de l'exil.

La duchesse s'arrêta pour reprendre haleine.

Isabel, toute pâle, releva ses yeux où brûlait un feu sombre.

Sa mère ne l'avait jamais vue ainsi.

– Mon père est un saint, dit elle d'une voix sourde et lente ; y a-t-il encore des hommes comme lui, ma mère ?

Comme Eleonor de Tolède hésitait, cherchant peut-être ce qu'il y avait sous cette bizarre question, Isabel reprit en se redressant de son haut :

– Si un roi m'aimait, je me poignarderais !

– Que dis-tu, Bel ?… s'écria la duchesse effrayée.

Une rougeur vive était montée aux joues de la jeune fille qui se prit à trembler.

– Qu'ai-je dit, en effet, balbutia-t-elle. Je songeais… non pas à moi, ma mère, je le jure, mais à ce que doit souffrir l'époux, celui qu'on a choisi.

Elle se tut. On eût dit que sa propre parole la terrifiait maintenant.

– Je suis folle ! murmura-t-elle, tandis que deux larmes roulaient sur sa joue tout à coup pâlie.

La duchesse l'observait à la dérobée. Elle poursuivit bientôt comme si aucun incident n'eût interrompu sa narration :

– Elles sont épaisses les murailles de ces prisons où le comte duc enterre les véritables amis de son roi. Don Louis fut enseveli vivant comme le bon duc, ton père. Nul ne saurait dire avec précision ce qui lui advint. Mille rumeurs ont couru, mais

d'où venaient-elles ? Combien de fois ce bruit fatal n'a-t-il pas épouvanté nos oreilles : « Le duc de Medina-Celi est mort dans son cachot. »

– Et votre sœur, ma mère, interrompit la jeune fille, cette noble et belle Isabel d'Aguilar ?

– C'est en souvenir d'elle que tu as reçu ce nom d'Isabel, ma fille, répondit la duchesse ; nous nous étions mutuellement promis de tenir nos enfants sur les fonts du baptême… Elle n'était plus déjà quand tu vins au monde, et je la fis ta marraine dans le ciel.

– Elle n'était plus !… répéta la jeune fille ; pourquoi ne m'as tu pas appris plus tôt à l'aimer, ma mère ?

– Souviens-toi de ta prière d'enfant, répondit la duchesse en souriant avec tristesse, ne parlais-tu pas à Dieu chaque jour de ta bonne amie qui était une sainte au paradis ?

– C'est vrai, murmura Isabel ; depuis que je dis ma prière, j'ai répété cela sans le comprendre.

– Elle mourut, reprit la duchesse, toute jeune et toute belle. Ceux qui l'aimaient ne savent même pas où est sa tombe. Son dernier message, arrivé quelques mois avant sa mort, nous apprenait qu'elle portait dans son sein un gage de l'amour de don Louis. L'enfant a sans doute subi le même sort que la mère…

Au travers de l'attention qu'Isabel portait au récit de sa mère, il y avait comme une vague et distraite rêverie. Ces choses du passé ne pouvaient pas l'éloigner complètement du présent. Ses beaux yeux fatigués accusaient une nuit sans sommeil. La cause de son insomnie était celle de sa distraction.

La veille, en traversant la place de Jérusalem pour se rendre à la grand'messe, Isabel avait vu Mendoze aux prises avec le comte de Palomas. Son cœur n'était pas entré avec elle dans l'antique mosquée où se célébraient les mystères chrétiens ; son cœur s'était élancé sous cette voûte où le jeune gentilhomme, seul et entouré d'ennemis, dressait si fièrement sa tête intrépide.

Elle n'avait adressé au ciel qu'une prière pendant toute la cérémonie : Sauvez-le, mon Dieu, sauvez-le !

Quand elle était ressortie de l'église, après l'office divin, la place était tranquille. Cette sombre maison du Sépulcre fermait ses jalousies muettes, et la solitude régnait sous le porche où naguère la foule bruyante se pressait.

Que s'était-il passé ? Ces murailles ne disaient point leur secret. Isabel n'avait personne qu'elle pût interroger, personne même à qui confier sa peine.

Pendant l'office, une rumeur s'était faite, il est vrai, dans l'église de Saint-Ildefonse. Un mouvement avait eu lieu parmi les fidèles. Quelques mots étaient parvenus jusqu'à l'oreille d'Isabel : Fugitifs… l'étranger… le meurtrier de don Juan de Haro…

Mais ce fut seulement le soir de ce même jour que sa suivante Encarnacion lui dit avec un équivoque sourire :

– La tête de Mendoze est mise au prix de cent onces d'or.

Isabel eut froid jusque dans la moelle de ses os, et pourtant elle remercia la Vierge, car la justice met à prix seulement les têtes de ceux qui ont échappé à ses recherches.

Ramire était donc en liberté.

Elle fut ardente et passionnée la prière que fit Isabel avant de chercher le sommeil qui devait fuir ses paupières. Toute la nuit, une fiévreuse agitation la tint éveillée ; elle craignait, elle espérait : elle craignait que Ramire, imprudent, ne vînt au rendez-vous accoutumé, car c'eût été une mortelle douleur que de voir les archers l'entourer et le saisir sous cette fenêtre ; elle espérait, parce qu'il lui semblait que l'angoisse qui étreignait son cœur serait guérie par le seul bruit de ses pas.

À chaque instant elle se levait pieds nus pour gagner la croisée. Son regard inquiet et désolé interrogeait le silence de la place.

Comme la veille, les fenêtres entr'ouvertes de la maison du Sépulcre laissaient sourdre une harmonie voilée, et, de temps en temps, le joyeux roulement des castagnettes réveillait tout à coup la nuit muette ; comme la veille, la lanterne du sereno passait, lentement balancée au bout de sa hallebarde, et rayait les ténèbres, tandis que le cri monotone tombait de ses lèvres engourdies : Il fait beau…

Rien n'existait, pour Isabel, en dehors de sa préoccupation. Les événements de cette journée, si graves pourtant et qui la touchaient de si prés, disparaissaient devant l'image de Ramire.

Les heures passèrent : Ramire ne vint pas. Que signifiait son absence ? Était-il libre ou captif ?

La présence de sa mère et ces douloureuses révélations qui étaient l'histoire de sa famille faisaient trêve à l'inquiétude d'Isabel, mais ne réussissaient pas à la guérir. La pensée de Mendoze revenait à la traverse de ce récit, et parfois elle tressaillait, parce que ses yeux fermés voyaient un fantôme pâle, couché dans l'ombre d'un cachot.

Il y avait une chose étrange ; la duchesse sa mère l'observait et semblait lire sur son visage comme en un livre ouvert. Devinait-elle son secret ? avait-elle déjà le mot de l'énigme ? Les physionomies, si expressives qu'elles soient, n'en disent point si long ; mais il est certain qu'il y avait dans le regard d'Eleonor de Tolède plus de curiosité que de colère.

VIII

LA PORTE SECRÈTE

– Peut-être ai-je trop compté sur ta tendresse pour moi, ma fille, reprit la duchesse, en espérant que tu t'intéresserais à toutes ces personnes que tu n'as point connues…

– Je ne mérite pas ce reproche, ma mère, protesta Isabel.

– Ceux dont je parle t'auraient aimée… Ils eussent été les bons anges de ta jeunesse… C'était ta vraie famille, et ton avenir est lié fatalement à tout ce passé… Je serai brève désormais, car il se peut que nos minutes soient comptées. Louis de Haro, prisonnier, resta le chef de la conspiration. Sa fière devise devint le mot d'ordre des conjurés, qui s'emparèrent aussi du nom du bon duc pour s'en faire un drapeau. L'Espagne vint à s'amoindrir peu à peu. Le Français et l'Anglais rétrécirent la ligne de nos frontières. Il y eut un roi de Portugal ; et la Catalogne, sans cesse révoltée, ne tint plus que par un fil au réseau des provinces espagnoles.

Pendant cela, le comte-duc, après avoir réduit au dénûment le plus honteux les derniers jours du duc de Lerme, grossissait la fortune de sa maison et dressait des monuments à la gloire imaginaire du maître qu'il perd.

Un jour (c'était l'année où le favori prit ce titre pompeux de comte-duc), un jour, tout au fond de mon exil, la nouvelle de la mort de don Louis vint mettre le comble à ma consternation.

– Quoi ! s'écria la jeune fille… mort aussi, celui-là !… Dieu ne vous a donc pas laissé un ami ?

– Dieu est bon comme il est grand, repartit la duchesse avec une involontaire emphase ; la Providence garde surtout les abandonnés… Ce jour-là même dont je parle, un honnête vieux gentilhomme cultivateur, dont le manoir était voisin de notre château de Penamacor (si mes souvenirs me servent, il s'appelait Mendoze, tout comme un grand d'Espagne), vint demander à m'entretenir et me dit : « On a déposé cette nuit des fleurs sur la tombe de l'étrangère. Parmi les fleurs il y avait un lambeau de parchemin que voici… »

Le parchemin contenait un nom : *Louis* et ces mots : *Grâces à Dieu !*

Je demandai au bon vieil hidalgo pourquoi il me l'apportait. Mon cœur battait bien fort, ma fille. J'avais cru reconnaître une écriture amie.

Voici ce que me répondit le paysan Mendoze :

– Après la méridienne, en retournant aux champs, les garçons ont fait rencontre d'une jeune fille mauresque belle comme le jour, si belle qu'ils n'ont pas eu le cœur de lui jeter des pierres. Elle leur a dit : « Le château de la bonne duchesse est-il bien loin d'ici ? – Deux lieues de Léon », a répondu Fabrice, le fils aîné. La fillette a regardé l'ombre des chênes verts sur la route. Elle a murmuré : Il est trop tard et je suis trop lasse !

Puis, tout haut :

– Si vous êtes des chrétiens, a-t-elle ajouté, vous irez au cimetière de Quijo et vous lui porterez ce que vous trouverez sur la troisième tombe.

– De la part de qui ? interrogea Fabrice.

– Je me nomme Aïdda, repartit la fillette qui disparut au coude du sentier.

Il n'était plus besoin de réclamer l'attention d'Isabel. Ce vieux gentilhomme paysan était le père de Mendoze. Isabel savait cela.

– Ce nom d'Aïdda, poursuivit la duchesse, fixait tous mes doutes et m'en disait plus que le parchemin lui-même. C'était la fille d'un Maure tangérien nommé Moghrab ben Amar, relaps deux fois et brûlé sur la grande place de Valladolid, dans l'acte de foi des quarante heures, en l'année 1622. Blanche de Moncade avait demandé au saint-office la pauvre petite orpheline ; elle l'avait baptisée, lui donnant le nom de Marie-Blanche, elle l'avait élevée et choyée comme sa sœur, si bien qu'Aïdda, reconnaissante, aurait versé tout son sang pour elle.

Je savais qu'Aïdda n'était plus dans la maison de Moncade. Elle ne pouvait l'avoir quittée que par obéissance et pour accomplir un acte de dévouement. C'était donc, selon toute apparence, un message du prétendu mort. Mais pourquoi ce laconisme ? Et comment Aïdda n'était-elle pas venue jusqu'au château de Penamacor ? Et que signifiait en outre ce message ? Don Louis était-il sauvé ? Réclamait-il mon aide ?

Des années se sont écoulées depuis lors, ma fille, et n'ont point apporté la réponse à ces questions. Je n'ai jamais revu don Louis une fois, une seule fois, et cette jeune Aïdda a passé devant moi comme un rêve, sans que j'aie pu obtenir d'elle ce mot qui eût mis fin à toutes mes inquiétudes.

Il me fut donné seulement de savoir pourquoi elle s'était entourée d'un si grand mystère. Le lendemain, en effet, notre manoir fut envahi par les archers de l'hermandad, qui tinrent

chez nous garnison pendant deux semaines, battant et fouillant tout le pays aux alentours.

Si Marie-Blanche ou Aïdda, comme tu voudras la nommer, s'était risquée jusqu'à Penamacor, elle eût été prise infailliblement.

Depuis longtemps j'avais des soupçons sur un homme qui était alors dans notre domesticité très intime, et dont tu as sans doute gardé souvenir : je veux parler de notre ancien intendant Pedro Gil. Pendant le séjour des cavaliers de l'hermandad au château, je crus remarquer de mystérieuses accointances entre leur chef et Pedro Gil. Tu étais bien petite en ce temps là, Bel, ma chérie, mais tu n'as peut-être pas oublié les menaces que proféra ce misérable quand on lui donna son congé.

– Je n'ai pas oublié ce Pedro Gil, ma mère, dit la jeune fille ; s'il est notre ennemi, prenez garde, car il est à Séville et il rôde autour de notre logis.

Une question vint aux lèvres de la duchesse, qui la refoula pour continuer ainsi :

– Pedro Gil occupait au château ce petit pavillon où tu fis plus tard ton salon de sieste et ton boudoir. Quelques jours après son départ, je me promenais dans les parterres, pendant que nos gens nettoyaient. Parmi la poussière qui s'échappait des croisées, un papier s'envola. Ce n'était qu'un lambeau sans adresse ni signature, mais le peu de paroles qu'il contenait me frappa vivement.

C'était Pedro Gil lui-même qui l'avait écrit, et ce devait être le brouillon d'une missive dont il avait sans doute expédié la copie.

Le mot à mot de ce que je lus alors est resté gravé dans ma mémoire. Je puis le reproduire exactement :

« …. Pour les projets de Son Excellence.

« La jeune Mauresque est maintenant à Ceuta, j'en ai la certitude. L'homme qui l'accompagne ne peut être qu'un agent des conjurés. Nous ne pouvons rien contre eux sur la rive africaine, mais ils ne peuvent rien contre nous.

« Le seul moyen d'attirer la Moncade dans le piège, c'est de palier au nom de cette Aïdda, qu'elle aime si tendrement et avec qui elle doit correspondre. On peut écrire une de ces lettres qui ne disent rien et qui laissent deviner beaucoup. J'ai ici quatre mots de l'écriture de la donzelle ; je me chargerais de minuter la lettre.

« L'autre viendrait au rendez-vous : j'en mettrais ma main au feu ! »

C'était tout.

Je ne sais pas si je peux dire que je devinai dans toute la force du terme, mais l'idée d'une trame atroce et infâme me sauta aux yeux. Blanche de Moncade avait favorisé autrefois la fuite de notre pauvre Isabel. Il y avait en Espagne un homme qui devait lui garder une mortelle rancune.

Un homme qui a mérité la réputation de ne pardonner jamais, un homme à qui l'on doit, par le malheur des temps, ces titres d'Excellence et de Monseigneur qui étaient dans le brouillon de Pedro Gil.

La lettre ne pouvait pas avoir moins de quinze jours de date, puisque Pedro Gil avait quitté Penamacor à cette époque, mais elle ne pouvait guère être plus vieille de deux semaines, car

l'hermandad était partie depuis un mois seulement. La lettre devait avoir été écrite entre le départ de l'hermandad et le congé donné à Pedro Gil.

Que s'était-il passé ? Le piège avait-il été tendu ? J'eus froid jusqu'au fond du cœur, car l'idée me vint que le brusque éloignement de Pedro Gil pouvait avoir hâté la catastrophe. J'ordonnai à Savien de seller deux chevaux. Je partis avec lui, le soir même, sans suite et sans sauf-conduit. Nous mîmes trois nuits et trois jours pour arriver jusqu'à Séville, car nous évitions les chemins battus, fuyant la rencontre de l'hermandad, comme si nous eussions été des malfaiteurs.

Le quatrième jour, au coucher du soleil, nous entrâmes dans la ville, et, quelques minutes après, je descendais de cheval à la porte de Moncade.

Bel, tu ne connais pas la mort. Tu n'as vu sur aucun visage aimé cette livide pâleur, cette immobilité redoutable qui annoncent que l'âme envolée a laissé ici-bas le corps inerte et plus froid que la pierre.

La mort est terrible, ma fille, bien que les malheureux l'appellent souvent comme un refuge.

La mort est toujours terrible, soit qu'elle entre en nous par l'issue qu'à ouverte l'épée ou le poignard, soit qu'elle s'asseye près de nous sur le lit de douleur après une lente maladie, soit qu'elle tombe avec la foudre écrasant à l'improviste nos fronts orgueilleux.

Mais la mort par le chagrin, Bel, la mort par la honte et le déshonneur, la mort qui empoisonne l'âme elle-même avant de décomposer le sang, celle-là est hideuse et lamentable entre toutes, ma fille… Dieu nous en garde, nous et ceux que nous aimons !

La mort était dans la maison de Moncade. J'arrivais trop tard.

Les valets étaient rangés dans le vestibule, silencieux et mornes. Aucun d'eux ne m'arrêta, voilée que j'étais, pour me demander : « Que venez-vous faire céans ? »

Dans le grand escalier, des enfants de chœur jouaient en riant tout bas.

Les jeux de ces pauvres créatures endurcies aux choses funèbres sont lugubres par le contraste, autant et plus que le deuil lui-même.

Au haut de l'escalier, des femmes en pleurs attachaient aux lambris des tentures noires.

Je prononçai le nom de Blanche, car un pressentiment oppressait ma poitrine.

L'une des femmes me reconnut : la nourrice de Blanche ; elle leva sur moi ses yeux creusés par les larmes, et me montra du doigt la porte ouverte.

En même temps l'odeur des cierges et de l'encens vint à moi comme une muette révélation.

Blanche était couchée sur son lit. Les prêtres veillaient, récitant leurs prières à voix basse. Vincent de Moncade, agenouillé, cachait son visage dans les draps.

Au chevet, il y avait un homme debout, une statue de marbre : don Hernan de Moncade, dont les cheveux avaient blanchi la nuit précédente.

On lui avait rapporté, à ce père, sa fille déshonorée et mourante.

Devines-tu, Bel (l'innocence n'empêche pas de comprendre), devines-tu que le piège avait été tendu, que ces quelques mots tracés sur le parchemin : *Louis… Grâces à Dieu…,* avaient servi au traître Pedro Gil pour contrefaire l'écriture d'Aïdda la Mauresque, et que la pauvre Blanche de Moncade, trompée par un message menteur, avait été attirée hors de la maison de son père ?

Tu es Espagnole ; tu sais le culte que nous rendons à l'honneur. Blanche nomma son ravisseur : c'était le comte-duc ; que son nom soit à jamais maudit ! c'était l'hypocrite à qui l'histoire arrachera son masque !

Lucrèce avait eu besoin d'un poignard pour mourir. Ce n'était qu'une Romaine. Quand Blanche de Moncade eut demandé vengeance, elle se coucha sur son lit, croisa ses bras sur sa poitrine et rendit son âme à Dieu. C'était une Espagnole !

Au moment où je pénétrais dans la chambre mortuaire, un silence profond y régnait ; les prêtres venaient d'interrompre leurs litanies, et l'un d'eux commençait la cérémonie de la purification, si imposante autour de nos couches funèbres. Le vieux Moncade, qui n'avait pas encore prononcé une parole, leur ordonna de s'arrêter. Il fit un mouvement, redressant sa haute taille et s'appuyant de la main au pilier du lit. La statue s'animait ; une étincelle prit feu sous sa paupière lourde et demi-close.

Il appela son fils par son nom. Je ne l'avais vu qu'enfant. Les années de notre exil avaient fait de lui un fier jeune homme. J'eus pitié dans mon angoisse, tant le désespoir mettait de pâleur sur ce front vaillant et robuste.

– Que voulez-vous de moi, mon père ? demanda-t-il.

Le vieux marquis ne répondit pas tout de suite. Ses paupières battaient et ses lèvres tremblaient.

– Laissez-nous, dit-il aux prêtres.

Celui qui tenait le goupillon répliqua :

– Nous sommes ici pour accomplir notre devoir. La chambre du deuil est encore le sanctuaire.

– Laissez-nous ! répéta le vieillard d'un air impérieux et sombre.

Les prêtres se consultèrent et sortirent. J'allais les suivre, lorsque Hernan de Moncade m'arrêta, disant :

– Eleonor de Tolède, duchesse de Medina-Celi, vous êtes deux fois notre cousine par Guzman et par Tolède… Restez et soyez témoin !

Il fit signe à don Vincent d'approcher. Celui-ci obéit.

Le vieux marquis lui mit la main sur l'épaule. Son regard sembla plonger jusqu'au fond de son cœur.

– Celui qui a tué ta sœur, prononça-t-il après un long silence, celui-là a une fille.

La duchesse s'interrompit. Isabel n'avait pu retenir un mouvement de répulsion.

– La morte était là sur son lit, reprit la duchesse, toute jeune et si belle qu'on eût dit un pauvre ange endormi… La veille encore, cet homme de fer avait des cheveux noirs autour

de ses tempes. Cette nuit l'avait vieilli de vingt ans… Je devinai comme toi, ma fille, et un frémissement gagna la moelle de mes os… Don Vincent lui-même détourna la tête.

– M'as-tu entendu, marquis ? demanda le vieillard.

– Mon père, répondit don Vincent, Inez n'est qu'une pauvre enfant, innocente des actions du comte-duc.

Un peu de sang remonta aux joues du vieux Moncade.

– Dent pour dent, œil pour œil ! prononça-t-il d'une voix creuse mais distincte, telle est la loi de nos pères… Nous sommes les Goths : pourquoi renier leur antique justice ?… Le comte-duc m'a pris l'honneur et la vie de ma fille, je prendrai l'honneur et la vie de sa fille à lui… Je suis le père et le maître : j'ordonne ; refuses-tu de m'obéir ?

Bel, ne juge pas cet homme. Il disait vrai, nous sommes les Goths. Notre honneur est barbare, mais c'est l'honneur. Je regardai la morte. Elle me sembla sourire.

Ce sang des fils d'Alaric est amoureux de la vengeance.

Don Vincent de Moncade courba la tête.

Le vieillard lui dit : « Jure ! »

Don Vincent de Moncade jura.

Les prêtres rappelés poursuivirent leur prière. Je te le dis, la morte souriait dans ses voiles blancs, moins pâles que son front et ses joues…

Dix heures du matin sonnèrent à l'église de Saint-Ildefonse, dont le carillon entonna un cantique. Isabel restait silencieuse et pensive.

– Enfant, lui dit la duchesse dont le visage était encourageant et doux, j'ai été jeune fille ; je sais où vont ces premiers rêves… Crois-moi, n'aie jamais de secrets pour ta mère.

Isabel rougit, mais elle répondit :

– Ma mère, je n'ai pas de secrets pour vous.

La duchesse souriait. Elle reprit :

– L'heure des batailles arrivera. Blanche de Moncade n'est pas encore vengée. Tu sais, maintenant, Bel, quels sont nos amis et nos ennemis. Puisque tu n'as point de secret, ma fille, si ton père vient aujourd'hui et te dit : « Voici l'âge où il te faut un ami, un protecteur, un époux… »

– Oh !… fit Isabel dont la poitrine s'oppressa, ma mère !…

Il eût été fort malaisé d'interpréter en ce moment l'expression du regard de la duchesse.

– Résisterais-tu, Bel ? demanda-t-elle.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues de la jeune fille.

La duchesse l'attira contre son cœur et l'y pressa passionnément.

La confession était sur les lèvres d'Isabel, mais la scène continua, bizarre comme elle s'était entamée. Il sembla

qu'Eleonor, après avoir sollicité les aveux de sa fille, y voulût soudain couper court.

– Mignonne, demanda-t-elle d'un ton dégagé, as-tu bien écouté ? as-tu bien compris ? Si demain la foudre éclatait, serais-tu prête à choisir tes protecteurs ?

Isabel tendit son front à sa mère et laissa errer sur ses lèvres un mélancolique sourire.

– J'ai compris, répondit-elle, que nous sommes des vaincus, par nous mêmes et par nos alliés… Parmi ceux-ci, les seuls qui soient vivants et libres ont pris le fardeau d'un vœu cruel et insensé. Tous les autres sont prisonniers, fugitifs ou morts.

– Les victorieux, murmura la duchesse, sortent souvent de l'exil, des cachots… et même de la tombe !

– J'ai compris encore, poursuivit Isabel, que vous aviez un secret, ma mère… ou plusieurs secrets, ou des espoirs et des terreurs qu'il ne vous plaît pas de me faire partager… Si la foudre éclate, la Providence divine fera que nous soyons frappés tous ensemble…

– Est-ce l'héritière du bon duc qui met son espoir dans la fin de sa race ! dit Eleonor de Tolède en redressant sa belle tête sévère.

– Je ne suis qu'une pauvre fille, madame…

– Guzman n'a pas de sexe ! interrompit Eleonor de Tolède. Dans notre maison, les femmes ne meurent point sans combattre.

Le front d'Isabel s'inclina, et ces mots tombèrent de ses lèvres :

– Si la foudre tombait, pour employer vos propres expressions, ma mère, serais-je encore la fille de Medina-Celi ?

– Bien cela, Bel ! s'écria la duchesse, vous avez trop tardé à éclaircir vos doutes ; mais mieux vaut tard que jamais. Je vous écoute, ma fille ; regardez haut et parlez franc !

Le front et les joues d'Isabel étaient pourpres. Elle baisa les mains de sa mère avec un respect plein d'amour.

– Je romps le silence seulement parce que vous le voulez, madame, prononça-t-elle d'une voix basse et lente ; Dieu me garde cependant de rien dire qui puisse offenser ou attrister ma mère bien-aimée… Du fond de l'âme, j'affirme que je préfère la tendresse de ma mère à tous les héritages et à toutes les grandeurs… Les grandeurs m'effrayent bien plus qu'elles ne m'attirent, et, s'il faut parler franc, selon votre ordre, ce que j'éprouve est plus près de l'espoir que de la crainte… C'est de tout mon cœur, c'est avec joie, entendez-vous, que je renoncerai à ce redoutable héritage.

– Isabel, interrompit la duchesse qui fixait sur elle ses yeux perçants, tu aimes… et tu aimes au-dessous de toi !

– Quand ma mère me dira : « Je veux savoir », répondit la jeune fille, les yeux baissés, mais le front relevé, je m'agenouillerai près d'elle et je lui montrerai toute mon âme.

– Elle est pure, je le sais, murmura Eleonor, et les voies de Dieu sont pleines de mystères…. Dis-moi tes espoirs, Bel ; je n'ai pas besoin de toi pour sonder le fond de ton cœur.

– Votre époux est revenu, ma mère, repartit Isabel doucement, mais avec fermeté ; j'ai cherché la joie dans vos yeux, l'allégresse sur votre front ; je n'y ai trouvé que la douloureuse

inquiétude. À Séville, au milieu de votre triomphe, n'êtes-vous pas toujours l'exilée et la veuve ?... Je me suis demandé pourquoi cela ? Mes souvenirs ont répondu.

– Tes souvenirs, ma fille ?

– Ma mère, il est des paroles qui ne sortent jamais de la mémoire... L'enfance les lègue à la jeunesse... Parfois, quand on les entendit d'abord, on n'en comprenait point le sens... mais l'intelligence vient, et cette lettre morte des souvenirs prend tout à coup une signification précise... J'étais toute petite : un soir, ma gouvernante me tenait sur ses genoux dans votre château de Penamacor... Je m'éveillai, parce que ma gouvernante parlait avec colère, menaçant une personne que je ne pouvais voir. Ma gouvernante disait : « Vous mentez ! le mariage fut célébré à la chapelle de la reine à Madrid ; je le sais, j'y étais, et notre chère petite est Medina-Celi comme Philippe, roi, est Espagne ! »

Un ricanement lui répondit. Je crus reconnaître Pedro Gil, votre intendant, qui fuyait vers les charmilles.

Je voulus interroger ma gouvernante ; elle me dit que j'avais rêvé. Mais que cela fût ou non un rêve, ces paroles restèrent dans mon esprit comme un de ces obsédants refrains dont la mémoire essaye en vain de se débarrasser. Je me disais : « Je suis Medina-Celi comme Philippe roi est Espagne... »

Et plus tard, je remontai de ces paroles à celles qui les précédaient, car la compréhension naissait. Je connus qu'elles étaient une riposte. La riposte me fit deviner quelle avait été l'attaque. Je compris qu'il y avait des doutes sur ma filiation. Et ne croyez pas, ma mère, que j'aie jamais perdu le respect jusqu'au point de vous soupçonner ! Je vous vénère autant que je vous aime... mais, entourées d'ennemis comme nous le sommes, on a pu fausser la réalité et dénaturer le fait lui-même. J'ai

conclu que votre mariage, régulier devant Dieu, manquait de sanction vis-à-vis des hommes ; que ma naissance ne me donnait point au nom illustre de mon père des droits incontestables ; me suis-je trompée, ma mère ?

– Vous vous êtes trompée, Bel, prononça froidement la duchesse.

– J'ai donc mal interprété aussi, reprit la jeune fille incrédule, les demi-mots sans cesse répétés sur notre passage, les ricanements des valets congédiés, les insolents regards des soldats de notre escorte…

– Nous étions des proscrits… l'outrage est le pain quotidien des proscrits… Je suis la duchesse de Medina-Celi devant les hommes aussi bien que devant Dieu… Vous êtes, devant Dieu et devant les hommes, l'unique héritière d'une grande race. Si vous avez espéré fuir les devoirs imposés à ce glorieux malheur, vous avez erré, ma fille.

Eleonor de Tolède avait, tout en parlant, glissé sa main sous les dentelles qui garnissaient son corsage. Quand sa main reparut, elle tenait un portefeuille de soie fermé par une plaque d'or poli.

Elle fit jouer le ressort secret qui cachait la plaque et mit au jour un parchemin jauni par l'âge, qu'elle tendit tout ouvert à sa fille.

– Ceci est notre trésor, dit-elle ; je ne l'ai point enfoui dans la terre, je ne l'ai point mis sous la garde d'un coffre-fort ; je le porte sur moi depuis le jour où il me fut confié. Ma vie en répond, tant qu'un souffle sera dans ma poitrine, j'en serai maîtresse. Nous n'avons que ce témoin, Bel ; sans ce témoin, tout ce que tu viens de me dire serait vrai, rigoureusement, car nos ennemis attaquent la sincérité de notre mariage ; le chapelain qui

l'a célébré est mort, et les registres de la chapelle ont été lacérés à plaisir. Pour nous, pour toi, l'avenir est là… Et crois-tu donc que j'aie été sourde pendant quinze années aux rumeurs qui ont offensé ton oreille d'enfant ? Crois-tu donc que je n'aie point entendu des demi-mots insultants ? Crois-tu donc que je n'aie point vu ces outrageants sourires ?… J'ai souffert, Bel ; rien ne m'a été épargné, mais j'ai gardé le silence… L'avare va-t-il publier qu'il cache des lingots dans sa cave ? S'ils avaient su que ce parchemin était en ma possession, ils m'auraient tuée. Ce parchemin vaut une province… ce parchemin est un acte de mariage : grâce à lui, je suis la femme de ton père et tu es, toi, la Medina-Celi !

Isabel prit l'écrit que sa mère lui tendait. Avant d'y jeter les yeux, elle baisa pieusement la main qui le tenait.

– Je me réjouis de ce qui vous donne de la joie, madame, dit-elle avec une résignation triste.

Pendant qu'elle lisait, la duchesse poursuivit :

– Ce fut, il y a six ans, à l'époque ou il fut question de substituer nos domaines à la branche des Medina de las Torres, que je reçus miraculeusement cet écrit. Je connaissais son existence, mais j'ignorais si le duc l'avait mis en dépôt quelque part ou s'il avait pu le conserver dans sa prison. L'impossibilité où j'étais de communiquer avec notre cher captif me laissait dans la crainte que nos persécuteurs n'eussent réussi à détruire cette pièce. Les tentatives nouvelles que l'on faisait contre nous me donnaient tout à redouter. Le chapelain de Penamacor, qui avait fait un voyage à Valladolid, où était la cour, me rapporta qu'on parlait de nous chasser du château, moi comme concubine, toi comme fille naturelle.

J'étais presque résolue à rompre une seconde fois mon ban pour m'aller jeter aux pieds de Sa Majesté, lorsqu'arriva

l'événement singulier qui formera la fin de mon récit. Après cette narration en effet, je n'aurai plus rien à t'apprendre.

J'étais seule dans le grand salon du château avec mon confesseur, lorsqu'on vint me dire que deux vagabonds maures, le père et la fille, demandaient à me voir pour me vendre des reliques. Ils portaient, dit-on, des amulettes d'Hippone, des nattes arabes et des grenades de Tanger.

Je refusai de les recevoir, ordonnant qu'on les renvoyât après leur avoir donné le *refresco* à l'office.

Quelques minutes après, le majordome entra, pâle de colère, accusant les vagabonds d'avoir volé la coupe d'argent où leur boisson avait été servie.

Je dus ordonner qu'on les fît comparaître devant moi, car, en l'absence du maître, je gouvernais le domaine. Ils vinrent. C'était un vieillard et une jeune fille. Dès le premier coup d'œil je crus reconnaître que le père était affublé d'un déguisement, et grimé comme les comédiens au théâtre. Malgré ce masque, il me sembla que j'avais vu ce visage quelque part. La jeune fille était plus blanche que les filles de Tanger. Impossible de voir une plus gracieuse enfant.

À mes questions, le vieillard refusa de répondre. Il me montra sa bouche, avec ce geste si connu des gens privés de la parole. L'enfant me dit :

– Hussein-le-Noir est muet.

Je les regardais tous les deux tour à tour. La physionomie de l'enfant ne m'était pas plus inconnue que celle du père. J'allais ordonner qu'on me laissât seule avec eux lorsque Savien entra pour annoncer l'arrivée d'un détachement d'archers de la confrérie. Ces visites se renouvelaient plusieurs fois chaque se-

maine, et ma position m'ordonnait de supporter les brutales exigences de ces soudards.

Je me tus. En éloignant l'assistance, désormais j'aurais peut-être des soupçons.

– Pourquoi avez-vous dérobé cette coupe d'argent ? demandai-je en faisant mon accent sévère.

La fillette fixa sur moi ses grands yeux noirs.

– Pour te forcer à nous entendre, répondit-elle en langue italienne et sans hésiter.

Je dois te faire observer que la langue italienne était fort en usage dans la maison de Moncade, dont les aînés ont de père en fils la vice-royauté de Naples. Cette circonstance donna un corps à mes soupçons. La dernière fois que j'avais vu Marie-Blanca, la filleule et la protégée de ma pauvre Blanche de Moncade, c'était encore un enfant. Je crus retrouver ses traits dans ce beau visage de jeune fille.

– Parlez espagnol, ordonnai-je en prêtant à mon accent toute la dureté possible.

– Le besoin, la faim, murmura la fillette.

Ses yeux éloquents étaient toujours fixés sur moi. Il me fallait feindre de ne point comprendre. Je détournai la tête.

Les accusés étant des Mauresques, l'affaire rentrait dans la juridiction officiale. En attendant que le juge ecclésiastique de Badajoz fût prévenu, j'ordonnai que le père et la fille fussent enfermés dans la prison du château. Mon intention était de me rendre auprès d'eux en secret, car il y avait là manifestement un mystère. En se retirant, Hussein-le-Noir jeta sur moi un long et

pénétrant regard. La jeune fille me dit en Italien, malgré ma défense :

– Tu ne nous reverras plus. Notre temps est court et notre route est longue… Ouvre la grenade que tu trouveras au chevet de ton lit : son écorce est grossière, mais son fruit est d'or… Adieu !

Pendant tout le reste de cette journée, il me fut impossible de m'approcher des captifs. Les cavaliers de l'hermandad avaient pris d'autorité la garde de la prison. Le soir, le valet chargé de leur porter leur nourriture trouva le cachot vide ; cette fuite tenait du miracle. Elle s'était accomplie en plein jour, sans bruit, sans effort apparent, sans laisser derrière elle aucune trace.

Je me trompe : un bras avait tordu et brisé l'un des barreaux de la fenêtre avec une vigueur surhumaine. La fenêtre était ouverte sur les fossés de Penamacor, profonds comme un abîme.

Les archers de l'hermandad dirent que ces sorciers arabes, quand ils le veulent, se font pousser des ailes. Dans leurs bagages, qui furent visités, on trouva seulement deux ou trois tapis, quelques amulettes sans valeur et des grenades de Tanger complètement desséchées.

Ces grenades me firent songer aux dernières paroles de la jeune fille, que j'avais oubliées. Je rentrai dans mon appartement, dont j'éloignai mes femmes. Au chevet de mon lit, selon la promesse de ma fugitive, j'aperçus un de ces énormes fruits d'une grosseur énorme. Pressée par la curiosité, je m'en saisis : il était léger comme une plume, et certes les paroles de la Mauresque ne pouvaient être vraies à la lettre. Ce n'était pas de l'or qui était dans cette enveloppe desséchée.

Au moment de briser la coque, je m'aperçus qu'elle était d'avance séparée en deux par une rainure habilement dissimulée. C'était une sorte de boîte, qui s'ouvrit à mon premier effort. Elle contenait deux plis. Le premier était ce parchemin, qui tenait, à lui seul, la promesse de la Mauresque. Pour nous, il est d'or. Le second était un billet écrit en italien et signé : BIANCA-MARIA. Il portait ces mots :

« Pour l'amour de ma bien-aimée marraine, vivez, vous verrez. Après l'orage le soleil brille. »

Quelqu'un travaillait donc en secret à déblayer ces ruines que l'avènement d'Olivarès avait faites ! Dirai-je quelqu'un de bien faible ? Non, car ses actes indiquaient une étrange puissance. Les épaisses murailles de l'Alcala de Guadaïra n'avaient pas été, pour le mystérieux agent, une suffisante barrière.

Ce parchemin venait du cachot du bon duc.

Le billet ne parlait point de lui ; mais le soleil peut-il briller pour moi tant que mon époux est dans les fers ? C'était une promesse ; j'eus la folie d'y croire. Pendant bien des mois j'attendis chaque jour ce bizarre messie dont la venue devait signaler la fin de notre martyre.

J'attendis en vain. Depuis lors je n'ai jamais entendu parler de nos mystérieux défenseurs.

Eleonor de Tolède releva les yeux sur sa fille en prononçant ces dernières paroles. Celle-ci était pensive et comme absorbée. Elle avait approché le parchemin de ses lèvres et baisait la signature du bon duc de Medina-Celi.

– N'as-tu rien perdu de mes paroles, Bel, mon enfant chérie ? demanda la duchesse.

Comme la jeune fille allait répondre, un bruit léger se fit dans la ruelle du lit : Eleonor de Tolède se leva de son haut et resta bouche béante.

– Tais-toi ! fit-elle en voyant l'étonnement que son émotion causait à Isabel ; pas un mot !… Seigneur mon Dieu, me serais-je trompée, et nos jours d'épreuves seraient-ils enfin révolus ?

Il y avait dans cette invocation une ardeur si passionnée, le calme que la duchesse avait gardé jusque-là s'était si soudainement évanoui, qu'il fallait bien accorder à ce bruit une importance extraordinaire.

Isabel reçut le contre-coup de l'émotion de sa mère. Elle n'en devinait point l'objet, mais elle sentait qu'il y avait là, tout près d'elle, quelque symptôme imperceptible annonçant une crise de vie et de mort.

Quelle était cette crise ? Où allait cet espoir d'Eleonor de Tolède, espoir immense, on le voyait, et poignant jusqu'à la détresse ?

Quel juge invisible suspendait ainsi l'arrêt au-dessus de sa tête ?

Elle écoutait toujours, pâle, tremblante, le sein révolté, l'œil fixé avidement sur la ruelle de son lit.

Mais l'éclair qui s'était allumé dans ses yeux allait s'éteignant : le bruit avait cessé.

– M'étais-je trompée ?… murmura-t-elle d'un accent craintif en s'adressant à sa fille ; ai-je pris pour la réalité ce qui n'était qu'un souhait fiévreux et découragé déjà ?… Bel, n'as-tu rien entendu ?

– J'ai entendu, ma mère, répliqua la jeune fille.

– N'est-ce pas… le bruit d'une porte ?…

– Le bruit d'une porte, c'est vrai… quoique je ne voie point de porte.

La duchesse lui saisit les deux mains et les posa sur son cœur qui battait avec violence.

– Tout ce que je t'ai dit est inutile peut-être, s'écria-t-elle ; oublie-le, enfant, ma chère enfant, si Dieu nous rend notre vrai défenseur !…

Puis s'arrêtant et retenant son souffle :

– Écoute !

Le bruit eut lieu de nouveau.

– Il vient ! murmura Eleonor dont les genoux fléchirent ; Seigneur mon Dieu, soyez béni !

Non ! reprit-elle, avec une exaltation croissante. Tu ne vois pas cette porte… nul ne la connaît, vois-tu ! c'est un secret entre lui et moi… le secret de nos belles amours et de nos jeunes caresses ! personne ne sait cela, personne… S'il entre par là, Bel, nous sommes sauvées !… tu as un père, j'ai mon époux adoré… jette-toi à son cou, ma fille, pendant que je tomberai à ses pieds.

– Vous aviez donc des doutes, ma mère ? demanda Isabel : – vous aviez donc pu penser que mon père ?…

– Je ne sais ! interrompit Eleonor ; à quoi bon m'interroger ?… Mon cœur s'élance vers lui, tout mon cœur ! Quinze années de larmes payées par un seul baiser… Enfant,

enfant, tu ne peux pas comprendre cela !… Qui donc t'aurait dit les souffrances et les bonheurs d'aimer ?

Elle prêta l'oreille. Son sourire était jeune, ses larmes de joie lui faisaient une beauté céleste.

Isabel l'admirait en silence, n'osant dire : Si fait, mère, je connais ce bonheur et cette souffrance…

La voix d'Eleonor vibra douce comme un chant, quand elle murmura sans savoir qu'elle parlait :

– Hernan !… mon seigneur !… mon mari ! mon bien suprême et adoré !…

Mais il tarde bien, s'interrompit-elle, souriant parmi ses larmes, à mettre la clef dans la serrure… Il guette, il veut me surprendre…

Une troisième fois le bruit se fit, mais plus fort. Une porte invisible battit distinctement derrière les draperies.

– C'est le vent, fit Isabel.

À peine ce mot lui eut-il échappé qu'elle eut regret et frayeur. Ce fut comme un coup qui frappa la duchesse en plein cœur. Elle eut un tressaillement convulsif, et les muscles de sa face se contractèrent.

– Le vent ! répéta-t-elle : est-ce toi qui as dit cela ?

– Ma mère… voulut commencer Isabel.

– Si c'est le vent, malheur sur nous !… Si c'est le vent, Dieu n'a pas pitié !… Si c'est le vent…

Elle s'élança vers son lit au lieu d'achever, disant de sa propre voix qui chevrotait et tremblait :

– Sainte Vierge, oh ! sainte Vierge ! non, non, ce n'est pas le vent !

Isabel la vit tourner autour du lit et pénétrer dans la ruelle. À la paroi de l'oratoire ou chapelle, du côté droit, était suspendu un tableau de Montanez représentant l'épouse et l'époux du Cantique des cantiques. La duchesse, qui avait peine à se soutenir, pesa sur l'angle inférieur du cadre. Le tableau bascula comme une porte qui s'ouvre, montrant un réduit noir et profond.

La duchesse s'appuya au marbre de l'autel. Tout son être défaillait.

– Hernan ! appela-t-elle d'une voix mourante, Hernan ! je vous en supplie, répondez moi !

Ce fut le silence qui lui répondit.

La duchesse chancela. Isabel s'élança pour la soutenir.

– Tu avais raison, Bel, murmura-t-elle, étouffée qu'elle était par les sanglots ; le vent, ce n'était que le vent !

Trois coups distincts et solennellement espacés furent frappés à la porte principale.

La duchesse fit effort sur elle-même. D'une main elle essuya ses larmes, de l'autre elle ramena le tableau de Montanez qui ferma l'ouverture secrète.

– Autrefois, balbutia-t-elle, c'était par là qu'il venait.

– Monseigneur le duc, dit la chambrière majeure, demande s'il fait jour chez madame la duchesse.

– Il vient, ma mère ! murmura Isabel qui pressa les deux mains de la duchesse entre les siennes ; du courage !… Qu'importe la voie, puisqu'il vient !

Eleonor de Tolède secoua la tête lentement.

– Tu as vu si je l'aime ! répondit-elle à voix basse ; Bel, ma fille, s'il faut combattre, Dieu me rendra ma force… ne me jugera pas avant de savoir !…

Puis, tout haut et d'un ton qu'elle réussit à rendre calme :

– Monseigneur le duc a le droit d'entrer ici à toute heure, qu'il soit introduit !

IX

RÉPARATION D'HONNEUR

C'était encore une chambre à coucher, et, derrière le lit à colonnes, c'était encore un oratoire. La forme de la pièce était absolument la même, et l'on eût pu se croire encore dans la retraite de la bonne duchesse, sans la différence de l'ameublement. Pour compléter la ressemblance, une des parois de l'oratoire était recouverte par un grand tableau de Montanez, représentant aussi l'époux et l'épouse du Cantique des cantiques.

Ces deux tableaux, évidemment destinés à se faire pendant, semblaient s'appeler l'un l'autre, séparés qu'ils étaient par toute l'épaisseur du principal corps de logis de la maison de Pilate.

La parité des deux chambres était, du reste, un résultat de la symétrie des bâtiments. Elles occupaient en effet une position parallèle aux deux extrémités du corps de logis, et formaient le premier étage des deux pavillons carrés qui flanquaient la façade.

De tout temps ces deux pièces avaient servi de retraite, l'une au bon duc, l'autre à la bonne duchesse, depuis l'époque où le grand marquis de Tarifa éleva ce monument aux pieux souvenirs de ses voyages en terre sainte.

Le duc actuel, pendant son séjour à Séville, après son mariage, avait fait placer seulement les deux tableaux, l'un dans sa chambre, l'autre dans la chambre de sa femme. Les serviteurs

de Medina-Celi pouvaient se souvenir qu'à cette époque un artisan maure avait exécuté, à l'intérieur de la maison de Pilate, de longs et mystérieux travaux.

L'ameublement de la chambre à coucher du bon duc était simple et grand. Nos jeunes seigneurs, clients de Galfaros et amoureux des modes françaises, l'auraient, certes, trouvé trop austère, mais il allait bien aux souvenirs et à l'histoire de cette solide maison de Guzman qui avait fourni tant de héros à l'Espagne. On y voyait appendue aux murailles la série des reliques et trophées que l'illustre pélerin avait rapportés de Palestine. On y voyait aussi divers plans de la vallée du Jourdain et des lieux célébrés dans les saintes Écritures.

À l'heure où nous entrons dans cet antique et vénérable musée, sa physionomie évangélique était un peu déparée par certains objets qui contrastaient grandement avec l'ensemble du décor, et surtout par un désordre général qui semblait de fraîche date. Le lit défait avait ses couvertures à la diable ; des débris de réveillon restaient sur les tables. Un manteau était jeté fort irrévérencieusement sur la crèche, cachant les trois mages et une partie des paysans de Bethléem. Un bonnet de nuit coiffait insolemment l'urne authentique qui contenait l'eau du Jourdain.

Vous eussiez dit qu'Héliodore était entré dans le temple. Rome avait ouvert ses portes au fléau de Dieu. C'était l'outrage de la conquête.

Et pourtant, il n'y avait là ni païen, ni mécréant.

Le bon duc, réintégré depuis la veille au soir dans le palais de ses pères, était tranquillement étendu sur une ottomane et devisait avec un personnage discrètement couvert, qui tenait dans le monde une position officielle et honorable : le seigneur Pedro Gil, oïdor second à l'audience de Séville.

Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

a dit notre La Fontaine. En prison le choix des distractions n'est ni très copieux ni très varié. Quand on n'est pas du tempérament de ceux qui font l'éducation des mouches ou élèvent des araignées, quand on n'a pas cette poétique puissance des esprits repliés sur eux-mêmes et suffisant aux besoins d'une longue solitude, on se laisse aller parfois. Les exemples abondent. La prison a écrasé plus d'un grand cœur, étouffé plus d'un grand esprit.

L'oiseau trop longtemps captif ne sait plus voler. L'âme aussi peut perdre ses ailes dans ces cages, avares de jour et d'air.

Le bon duc avait prés de lui un guéridon. Sur le guéridon étaient rangées quelques bouteilles de grès, courtes et ventrues comme celles qui servaient alors à conserver les parfums du nectar de l'Espagne, le xérès mayor de Rota. Une tasse de bonne taille, à demi pleine d'or liquide, accompagnait les flacons.

Un plat de jambon vermeil, soit qu'il eût été fumé à Andujar, soit qu'il eût été flambé à Padoue, étalait entre les bouteilles ses tranches appétissantes et violemment parfumées par l'ail, cher aux fortes haleines. Horace, poète du Midi pourtant, a maudit l'ail « plus empoisonné que la ciguë ; » mais l'ail peut se passer des flatteries de la muse, soutenu qu'il est par la tendresse des portefaix.

Le bon duc avait donc pris ce goût en prison : bien manger et mieux boire. Chez nous, pour arriver au même résultat, beaucoup de gens n'ont pas besoin d'une captivité de quinze ans.

Le bon duc était en négligé du matin. Sa pose indiquait la volonté de se mettre absolument à son aise. Un magnifique costume était étalé non loin de lui, attendant le moment où Sa Grâce daignerait le revêtir. Le seigneur Pedro Gil se tenait de-

bout à quelques pas. Il avait l'air soucieux, étonné, inquiet. Il gardait le silence.

– Je vous dis, maître Gil, prononça le bon duc en bâillant, et comme un homme qui poursuit avec fatigue un entretien dépourvu d'intérêt, je vous dis que votre vieux Zuniga m'ennuie… Par Saint Jacques ! je suis habitué à fréquenter de joyeux lurons qui ont besoin de leur esprit pour vivre. Tous vos grands seigneurs sont épais, ils m'endorment… je veux que vous m'ameniez ici quelques bons gaillards qui sachent un peu ce que parler veut dire… Pensez-vous que je vais vivre ici en ermite !

– Il faut d'abord, répliqua Pedro Gil sèchement, que nous fassions nos affaires… Quand nos affaires seront faites…

– Mon ami, interrompit le duc, qui renversa sa belle tête sur les coussins, je me moque de vos affaires comme d'un pépin d'orange… Si vous vous mettez toujours en avant, je vous préviens que nous ne ferons rien qui vaille… moi d'abord, vous ensuite : voilà l'ordre logique.

Le rouge monta si violemment au visage de l'oïdor que l'émail de ses yeux lui-même s'injecta. Ses deux poings se fermèrent et un tremblement agita ses lèvres.

– Ah çà, maraud ! s'écria-t-il, incapable de contenir plus longtemps la colère qui l'étouffait, penses-tu pouvoir ainsi te moquer de nous ?…

Hernan de Medina-Celi ne quitta point sa pose indolente.

Il prit seulement sur la table une sonnette qu'il agita.

Un valet parut.

– Comment se nomme ce garçon ? demanda le duc du ton le plus paisible.

– Alonzo Nunez, répondit l'oïdor.

– Merci… Alonzo Nunez, mon ami, tiens-toi dans le corridor avec deux de tes camarades. Il se peut que j'aie besoin de toi ce matin pour jeter un insolent par les fenêtres.

– Son Excellence n'aura qu'à parler, répliqua le Nunez avec un sourire de mécontentement zélé.

– Va, mon garçon, et choisis deux bonnes paires de poignets.

Alonzo sourit. Pedro Gil avait de l'écume sous sa moustache. Il fit un pas vers l'ottomane. Le bon duc but une gorgée de xérès.

– N'ajoutez pas un mot, seigneur oïdor, dit-il, après avoir savouré une copieuse lampée de ce noble breuvage digne de la bouche des rois, si vous voulez que nous nous entendions, qu'il ne vous arrive plus jamais… jamais, vous me comprenez, de perdre le respect, même quand nous serons seuls !

– Tu te prends donc au sérieux ? voulut poursuivre Pedro Gil.

– Ces façons familières de parler ne me conviennent pas, maître Pedro. Je ne familiarise qu'avec les gens de ma sorte… Vous irez, ce matin, au quartier des gueux… vous m'amènerez Escaramujo, un épileptique de talent, dont je compte faire mon écuyer ; Mazapan, un vieux brave qui fait la paralysie à miracle : il sera mon secrétaire : et Maravedi, une jeune peste de bien belle espérance, que j'élèverai du premier coup à la dignité de page.

– Mais vous ne songez pas…

– Si fait ; cette vie d'apparat est triste : je veux y semer quelques fleurs. Escaramujo, Mazapan, Maravedi… et d'autres que je me réserve d'appeler, car il y aura beaucoup d'élus, seront une compensation aux visites de votre vieux ministre, de votre commandant des gardes, de votre président de l'audience…

Il eut un long bâillement au souvenir de ces trois hommes d'État.

– Et aussi aux visites que vous voudrez bien me rendre, seigneur oïdor, acheva le bon duc, quand le spasme eut pris fin.

Pedro Gil s'inclina, tâchant de prendre un air moqueur.

– À la bonne heure, fit le duc ; essayons un peu de raillerie ; cela couvre bien une défaite… et vous êtes battu à plate couture, maître Pedro Gil… Voyons ! parlons raison. Avez-vous pu croire un seul instant que j'abandonnais une position de premier ordre pour devenir le très humble serviteur d'un coquin tel que vous ?… coquin subalterne encore, exposé douze fois chaque jour à avoir les oreilles coupées !…

Si vous vouliez commander, messeigneurs, il fallait prendre un homme du commun, habitué à obéir… Le bon sens dit cela, que diable !… Vous m'avez choisi pour le hasard d'une ressemblance. Cette ressemblance elle-même devait vous ouvrir les yeux… Je ressemble à un duc trait pour trait, et si parfaitement que cela tient du miracle… n'est-ce pas preuve que Dieu s'est servi pour nous deux du même moule ?…

Je vaux le duc *à priori*, comme nous disions à l'Université… En creusant le parallèle, je vaux dix fois, je vaux cent fois le duc, car il est parti de très haut pour aboutir à une

prison, où l'on boit tiède, où l'on mange fort mal, où l'on dort sur une botte de paille, tandis que moi, parti des profondeurs où l'on jeûne, je suis arrivé, dès longtemps, à compter mes jours par mes bombances.

Je jure par l'écusson vénéré du marquis de Tarifa, mon aïeul, ajouta-t-il avec une solennité burlesque, que depuis dix ans et plus je me couche ivre chaque soir…

Item, je jure que je ne m'enivre jamais qu'avec du bon.

Item, je jure qu'il me faut beaucoup de bon pour me mettre dans cet état heureux qui prouve la supériorité de l'homme sur la brute… Seigneur Gil, ce sont là des faits, et notre professeur de logique avait coutume de dire : Un seul fait vaut tous les arguments du monde.

Le seigneur Gil avait perdu son sourire sarcastique. Ses épais sourcils s'abaissaient sur ses yeux, et son front se ridait. Évidemment le seigneur Gil était livré à des réflexions profondes.

– La forme n'y fait rien, dit-il enfin, et j'ai eu tort d'entamer cette guerre… Du moment que vous exécutez nos ordres…

Le duc l'arrêta d'un geste plein de grandeur et de véritable fierté.

– Je vous interdis ces expressions, dit-il en se levant sur le coude : la forme fait beaucoup. Je suis un homme de formes… Je prends l'engagement de ne jamais exécuter vos ordres.

– En ce cas…

– Je vous prie de vous taire quand je parle, maître Gil. Je ne veux pas de vos ordres… Seulement, comme il est certain

qu'une sorte de pacte a été conclu entre nous, quand vos fantaisies ne gêneront en rien les miennes, je pourrai à l'occasion vous donner un coup d'épaule… Ainsi par exemple, pour ce qui regarde ce fameux mariage, vous me présenterez le jeune homme… et si le cavalier a le don de me plaire…

– Vous présenter le comte de Palomas ? se récria l'oïdor.

– Et pourquoi non, insolente espèce ! n'est-ce pas la hiérarchie ?… De comte à duc, lequel a le pas ?

– Mais c'est le propre neveu du comte-duc !…

– Nous autres Medina, nous sommes les cousins du roi !

Ce disant, le bon duc passa ses doigts dans ses cheveux avec une adorable fatuité, puis il reprit :

– En conscience, marie-t-on sa fille unique sans avoir vu au moins le fiancé ?

– Esteban, prononça l'oïdor d'une voix sourde, croyez-moi, vous jouez là un jeu dangereux.

– Où est cet Esteban ? demanda le bon duc en promenant son regard tout autour de la chambre.

– N'équivoquons pas.

– Soit. Je suis brave dès qu'il ne s'agit pas de manier cet outil stupide et brutal qui se nomme une épée… Les jeux périlleux me plaisent. D'ailleurs, s'il faut parler franc, je ne crois pas courir le moindre risque… Il vous faut un duc de Medina-Celi ? Cela ne se trouve pas à chaque coin de rue… Tant que vous aurez besoin de moi, je suis à l'abri. En conséquence, la marche du

jeu, pour continuer votre métaphore, est de s'arranger de façon à ce que vous ayez toujours besoin de moi.

Pedro Gil ne put retenir une grimace de suprême mécontentement.

Le bon duc, qui le regardait en face, repoussa son verre et se mit sur ses pieds.

– C'est assez bu, dit-il en redressant sa haute taille et en croisant ses bras sur sa poitrine, c'est trop bavarder ? je dois à d'autres soins mon intelligence et mon cœur. J'ai la gloire de ma maison à soutenir, maître Gil, et j'ai ma famille à aimer.

L'oïdor ayant haussé les épaules, le duc, sérieux et hautain, reprit avec une dignité qui eût certes fait honneur à un grand d'Espagne.

– Niez-vous le fait ? Je répète que cette discussion indécente me répugne et me fatigue… Si vous ne voulez pas de moi tel que je suis j'offre ma démission… J'abdique comme Dioclétien, comme Charles-Quint, et comme différents autres monarques dont les noms ne me reviennent pas pour le moment… Seulement, ces têtes couronnées déposaient le diadème, l'un pour un chapeau de paysan (si toutefois cette coiffure était portée par les villageois du Bas-Empire), l'autre, pour un capuchon de moine… Moi, au contraire, c'est en déposant un vain titre que je reprends mon sceptre légitime… Le duc est-il mort ? vive le roi !

Il agita de nouveau sa sonnette, et comme l'oïdor étonné le regardait avec une certaine inquiétude :

– Non… non, murmura-t-il, souriant en bon prince qu'il était, ce n'est pas encore pour vous faire jeter par la fenêtre.

Alonzo reparut. Derrière lui se détachaient les silhouettes de son père et de ses frères ; en tout, quatre Andalous trapus et barbus, dont les yeux étincelants se fixèrent à la fois sur le seigneur Pedro Gil.

Alonzo avait parlé sans doute. Les quatre Nunez avaient l'eau à la bouche. Obéir au bon duc et châtier du même coup l'intendant scélérat, c'était pour eux une double aubaine.

– Qu'on m'habille ! ordonna Son Excellence, qui lança loin de lui son manteau de nuit.

Au moment où les deux chambriers enraient en cérémonie avec les divers instruments de leur charge, Pedro Gil, affectant un profond respect, s'inclina fort bas et dit :

– Monseigneur, ai-je la permission de prendre congé ?

Les Nunez échangèrent entre eux un regard. Ce regard voulait dire : On va vous le donner.

Saint Jacques et saint Antoine ! tous les saints de Galice et tous les saints des Asturies ! les Nunez étaient de vrais lions qui attendaient ce Daniel dans la fosse. Leurs physionomies avaient une si bonne expression de férocité domestique que Pedro Gil eut un peu la sueur froide.

– Parfumez ma barbe et mes cheveux, disait cependant le bon duc ; j'ai été privé de tout cela en prison… vous allez voir que je suis encore frais, malgré mon âge et mes infortunes.

Les quatre Nunez eurent des larmes dans les yeux et Dieu nous préserve de railler la naïveté de leur attendrissement !

– Monseigneur, reprit Pedro Gil, toujours courbé en deux, j'ai sollicité la permission…

Le bon duc l'interrompit, disant avec cette haute bienveillance qui appartient seulement aux vrais grands seigneurs :

– Point, Pedro, mon ami, point !... asseyez-vous plutôt... on vous a traité ici fort sévèrement autrefois, et peut-être avec injustice... il vous est dû une réparation ; vous l'aurez.

Les Nunez rentrèrent leurs griffes loyales et refermèrent la porte. L'oïdor s'inclina et prit un siège. Il faisait de son mieux pour garder une mine sereine, mais il se disait : Le drôle a beau jeu !... Il tient les cartes, et il a de l'esprit comme une demi-douzaine de grands d'Espagne !

Le bon duc faisait paisiblement sa toilette.

Quand il eût revêtu les habits qui convenaient à sa naissance et à cette fortune qui excitait si fort la convoitise de la cour, il dit aux deux chambriers :

– Qu'on ouvre la porte à deux battants, et que tous les serviteurs de Medina-Celi soient admis à saluer leur maître !

– Comment me trouvez-vous, oïdor ? ajouta-t-il en se tournant vers Pedro Gil ; quinze années de captivité m'ont-elles enlevé toute ma bonne mine ?

Pedro Gil admirait. Il ne regrettait qu'une chose, c'était d'avoir trop bien choisi son comédien. L'acteur dominait le rôle.

– Maître Pedro, reprit le bon duc, quand vous aurez bien compris cette vérité incontestable, qu'il faut faire en tout et pour tout selon ma fantaisie, vous verrez que nous serons les meilleurs amis du monde... Je ne refuse pas, entendez le bien, de favoriser les vues de vos patrons... J'ai un faible pour le comte-duc, tel que vous me voyez... C'est aussi un comédien dans son

genre, seulement il fait le genre lugubre… Veuillez me mettre un peu au fait du personnel de ma maison, car il faut que je dise un mot à chacun et vous sentez qu'après quinze ans d'absence j'ai pu oublier une foule de petits détails.

L'oïdor ne put que se prêter de bonne grâce à ce désir. Son intérêt était plus fort que sa mauvaise humeur. Le bon duc eut des renseignements courts et précis sur chacun de ses domestiques ; Pedro Gil était précisément l'homme qu'il fallait pour cela.

Bientôt une rumeur et un bruit de pas se firent entendre dans les corridors voisins. Les gens de Medina-Celi venaient passer la grande revue.

– Il ne me reste plus, dit le bon duc, qu'à mettre les noms sur les visages… Attention, oïdor ; tenez-vous près de moi et ne me laissez pas dans l'embarras.

– Peut-on entrer chez monseigneur ? demanda au seuil une voix vénérable.

– Approchez, guide respecté de mon enfance, répondit le bon duc qui ouvrit théâtralement ses deux bras, digne chapelain, mon directeur et mon précepteur… Approchez, frère Bartholomé… Mon noble père vous respectait, je vous aime !

La figure du vieux prêtre était baignée de larmes. Il voulut baiser la main de son maître, mais celui-ci l'attira dans ses bras.

C'était touchant. On a regret à dire que ces comédies peuvent atteindre aux grandes émotions de la réalité. Tous les cœurs battaient. Le vieux prêtre, défaillant, dut s'asseoir, car ses pauvres jambes tremblantes ne pouvaient plus soutenir le poids de son corps.

C'était son élève, ce maître qu'il revoyait après une si longue absence.

– Maintenant, dit-il, je puis mourir… Hernan ! mon cher enfant !… mon seigneur !

– Genuefa, votre nourrice… murmura Pedro Gil, qui riait dans sa barbe, incapable qu'il était de voir autre chose que le côté comique de la situation.

Le bon duc considéra un instant en silence une pauvre vieille femme courbée par l'âge, qui le contemplait l'œil humide, la tête branlante.

– Ma pauvre vieille mère Geneviève ! fit-il en un cri de l'âme parfaitement réussi.

Genuefa, galvanisée, redressa ses reins et vint tomber à ses genoux.

Il la releva ; il la pressa contre son cœur. Sur l'honneur, il pleurait.

Pedro Gil pensait :

– Un histrion merveilleux !… Talent de première force !

– Elle a mangé plus d'ail que moi, lui dit le bon duc à l'oreille.

– Elle a deux fils à l'armée, répliqua l'oïdor.

– Geneviève, ma seconde mère, reprit aussitôt le Medina-Celi, ta douce image m'a visité souvent dans ma captivité ; je m'occupais de toi… j'ai appris que mes deux frères de lait servent le roi.

– Feliz est mort, balbutia Genuefa.

– L'autre se nomme Lazaro, souffla l'oïdor.

– Nous ferons de Lazaro un capitaine, dit le bon duc.

Genuefa joignit ses pauvres mains ridées.

– Il se souvenait de nous ! murmura-t-elle en extase.

Puis, comme le chapelain :

– Je puis mourir ! oh ! je puis mourir !…

– Voici Manquera, le majordome, annonça tout bas Pedro.

– Que je sache seulement où il serre les doublons qu'il m'a volés ! grommela le duc.

Et tout haut :

– Serviteur intègre ! modèle des administrateurs probes et à la fois éclairés, Manquera, ta fidélité sera récompensée.

– Monseigneur… commença le majordome.

– Ta main ; c'est pour moi un bonheur que d'y poser la mienne.

– La famille Nunez, dit l'oïdor, une nichée de loups. La vieille a nom Catalina… elle est la nourrice de votre fille.

– N'aurons-nous jamais fini avec les nourrices ? gronda le Medina-Celi.

Et, sans transition, avec la rondeur affable des gens de bonne maison :

– Approchez, les Nunez, approchez, mes amis, ne craignez rien ; j'ai été on ne peut plus satisfait des soins que vous avez donnés au palais de mes pères… Catalina, ma bonne, nous avons pris de l'âge. Hé ! hé ! la dernière fois que nous sommes vus, vos cheveux étaient noirs… Comment va, vieux Pascual ? Nous sommes encore verts, n'est-ce pas vrai ?

Les Nunez avaient mis un genou en terre.

– Et les fils ? demanda le Medina en se tournant à demi vers Pedro Gil.

– Miguel… Alonzo… que le diable emporte l'autre ! son nom ne me revient pas.

– Tu étais un enfant, Miguel… Alonzo, je t'ai vu haut comme cela… et le troisième… la peste soit de ma mémoire ! enfin tu es Nunez aussi, cela suffit… j'aime mieux votre nom, sur ma foi ! que celui de bien des gentilshommes…

– Savien, ancien écuyer du dernier duc, dit l'oïdor.

– Est-ce que je ne me trompe pas ! s'écria aussitôt le Medina ; mon vaillant Savien, l'écuyer de mon bien-aimé père et seigneur !… Viens çà, de par Dieu, bon homme, que je t'embrasse sur les deux joues !

Savien avançait, chancelant comme un homme ivre.

Le bon duc lui donna une double accolade.

– Ah ! ah ! reprit-il, te souviens-tu que tu m'apprenais à monter à cheval ?

– Votre Grâce daigne se rappeler ?…

– Morbleu ! cette chute, Savien… là-bas… dans ce fond, sur les rochers… Je faillis me briser le crâne, ni plus, ni moins…

– Jamais avec moi, monseigneur ! protesta le vieillard vivement. Vous étiez écuyer de naissance… Une chute !… vous ?… À douze ans, vous domptâtes l'étalon genet de Medina-Sidonia, votre cousin… Vous, une chute !…

– Mère de Dieu ! s'écria le duc en riant, ne vas-tu pas te vanter d'avoir plus de mémoire que moi, Savien ? La cicatrice est encore là, sous mes cheveux… je montais l'étalon rouan… celui qui cassa l'épaule du maréchal ferrant quand on lui mit le feu sous le sabot pour la première fois.

Savien passa sa main sur son front.

– Celui qui cassa l'épaule ?… balbutia-t-il, du maréchal ferrant ?

– Vous glissez, monseigneur, murmura Pedro Gil à l'oreille du duc ; brisez là !

– Tu es vieux, mon ami Savien, dit le Medina ; tu te souviendrais mieux des aventures de mon honoré père.

– J'espère, murmura le vieillard, que monseigneur n'est pas irrité contre moi ?…

– Parce que tu as oublié l'étalon rouan ? allons donc !… Nous recauserons de tout cela, Savien…

– Carlotta, la femme de charge, dit Pedro Gil, continuant de présenter au duc les gens de sa maison.

– À la bonne heure ! fit joyeusement le duc, en voici une qui a pris de l'embonpoint !… Me contrediras-tu aussi, toi, Carlotta, si j'avance qu'autrefois on prenait ta taille entre les dix doigts ?

– Oh ! certes non, répondit la duègne, rouge de plaisir ; monseigneur était un jeune homme vif et de gai caractère.

– As-tu une fille, Carlotta ? Nous la marierons.

– Elle a distingué… dois-je avouer cela à monseigneur ? Osorio, ce grand jeune homme, l'écuyer de madame.

– Elle choisit bien, par les cinq plaies ! Cet Osorio me conviendrait, si j'étais duchesse.

Il éleva la voix brusquement.

– Lequel d'entre vous, demanda-t-il, est Osorio, l'écuyer de ma femme ?

– C'est moi, seigneur ! s'il plaît à Votre Grâce.

– Cela me plaît, mon garçon… Vive Dieu, vous voilà beau cavalier… J'ai mémoire d'un Osorio, mais vous n'étiez qu'un enfant quand je partis…

– Son père était gouverneur de votre château du Muchamiel, dit l'oïdor.

– L'Osorio dont Votre Grâce daigne parler… commença l'écuyer.

– Saint Jacques ! s'écria le bon duc ; j'y suis ! je cherchais à qui tu ressemblais… Je passai une semaine, en l'an 1628, au château de Muchamiel, dont ton père tenait le gouvernement…

– Précisément, seigneur, c'était mon père.

– Et il le tenait bien, Dieu vivant !… Je sais que la duchesse est contente de toi, l'ami : j'aurai soin de ta fortune.

Puis, tout bas, à Pedro Gil :

– Je ne me suis tant ennuyé de ma vie !… À un autre, souffleur !… et tâchons d'en finir !

Pedro Gil ne demandait pas mieux. Il enfila un chapelet de noms, accolant à chacun une épithète caractéristique ou une courte apposition. Le bon duc, brodant aussitôt ce thème avec une merveilleuse adresse, acheva sans encombre sa distribution de compliments et de souvenirs. Tout le monde eut sa part, tout le monde fut content. L'enthousiasme était général.

On n'entendait que ces mots haletants et accentués par l'émotion :

– Quel maître nous avons ! quel bon maître !

– Ouf ! dit le duc, quand il eut comblé, pour couronner l'œuvre, le cuisinier en chef, dont il prétendit avoir reconnu les ragoûts, la veille au soir, après quinze ans de jeûne ; voilà une assommante histoire !… À votre tour, oïdor !… voyons si vous savez amener une larme à votre œil.

– Seigneur Pedro Gil ! reprit-il à haute voix et d'un ton véritablement solennel, le roi notre maître vous a jugé digne d'occuper une place importante dans la magistrature, mais,

lorsque j'ai quitté Séville, vous étiez, vous aussi, au nombre de mes serviteurs.

– Je ne l'ai pas oublié, monseigneur, et je m'en honore, répondit l'auditeur qui se tenait sur la réserve.

L'assemblée n'était pas pour lui. Tout le monde restait froid.

– Pedro Gil, continua cependant le bon duc, donnez-moi votre main… Devant tous ceux qui sont ici rassemblés, moi, Hernan-Maria Perez de Guzman, marquis de Tarifa, duc de Medina-Celi, je vous fais réparation d'honneur !

Il y eut des murmures.

L'oïdor était très pâle.

D'autres que nous ont dû éditer cette observation, curieuse au premier chef : les acteurs eux-mêmes subissent l'impression d'une mise en scène bien faite.

– Je vous fais réparation d'honneur, répéta le bon duc d'une voix forte, en promenant son regard sur l'assemblée. Dieu m'est témoin que je n'accuse point la noble épouse que le ciel m'a donnée. Dona Eleonor de Tolède a agi selon sa conscience et dans la nature de ses pouvoirs ; mais la femme est une créature faible et facile à tromper…

– Monseigneur ! interrompirent à la fois Manquera le majordome et Osorio l'écuyer.

Un coup d'œil du bon duc arrêta la parole sur leurs lèvres.

– Ai-je parlé ? prononça-t-il lentement ; m'a-t-on entendu ? Quinze ans d'infortune ont-ils prescrit l'autorité que j'avais sur mes amis et sur mes serviteurs ?

Toutes les têtes se courbèrent. Le bon duc poursuivit d'un accent paternel :

– C'est le malheur des temps, vous ne connaissez pas votre maître ! Pouviez-vous voir son cœur à travers les murs épais d'une forteresse ?… L'âme de Medina-Celi ne peut pas être captive. Mon corps languissait dans les fers, mon esprit était au milieu de vous… Enfants, ne jugez pas ce qui est au-dessus de votre portée… Tout ce que cet homme a fait, je l'ai voulu… Et pensez-vous que les remparts de Alcala de Guadaïra soient tombés à mon commandement par miracle, comme autrefois les murailles de Jéricho au son de la trompette sacrée ?… Cet homme a gardé mon secret, cet homme a fait son devoir, cet homme, sauf la part qui revient à la miséricorde divine, est mon libérateur et mon sauveur !

– Que grâces vous soient rendues, monseigneur, lui dit Pedro Gil d'une voix altérée.

La situation le gagnait, comme l'avait prédit le bon duc, il avait, ma foi ! la larme à l'œil.

Le vieux Nunez s'avança le premier.

– Ce que mon maître veut, je le veux, dit-il ; réparation d'honneur au seigneur Pedro Gil !

Ce mot courut de bouche en bouche ; en courant il s'échauffa. Le sang andalous bout vite. Une minute après, on eût volontiers porté en triomphe le seigneur Pedro Gil, qui, par dévouement, s'était laissé accuser de concussions et autres vilenies pour travailler plus sûrement à la délivrance du bon duc.

Celui-ci donna congé. Tout le monde se retira dans des sentiments de componction et d'admiration. Pedro Gil participait à l'enthousiasme qu'inspirait le Medina-Celi. On a vu de ces abnégations sombres et sublimes, subissant tout, même la honte, pour arriver au but : Pedro Gil, pour employer cette forme éminemment espagnole, était le martyr de son dévouement.

Le bon duc se renversa sur l'ottomane et se reposa en un rire indolent et paresseux.

Pedro Gil le contemplait en silence. Sa tête travaillait. On voyait qu'une grande résolution était sur le point de naître en lui.

– Esteban, prononça-t-il avec une certaine hésitation, avez-vous cinq minutes à me donner ?

– Pourquoi m'appelez vous Esteban ? demanda le duc, sans faire paraître aucune colère.

– J'ai tort, répondit Pedro Gil ; c'était sans intention, je m'en excuse… Monseigneur peut-il m'accorder cinq minutes ?

Le duc regarda le cadran de la pendule.

– Cinq minutes, juste, répondit-il ; j'ai bien des choses à faire ce matin…

Pedro Gil se recueillit.

– J'ai mis douze ans, dit-il, après un court silence, à devenir oïdor second de l'audience de Séville… J'ai vendu mon âme au démon et j'ai risqué ma vie… Je ne suis pas riche, bien que j'aie volé effrontément… j'ai une fille, et chaque fois que j'entame une partie nouvelle, je sens que je joue ma fille… j'aime

ma fille comme certaines gens aiment leur honneur ou leur conscience… ma fille est belle comme les anges blonds qui sourient dans les toiles de Murillo… elle a un nom d'archange : Gabrielle… Je vais, je viens, je travaille, je m'efforce, je sers dix maîtres à la fois, je me dévoue, je trahis, tout cela c'est pour ma famille… Je vous le dis franchement, seigneur : je n'ai point encore eu de maître pareil à vous ; or, si j'estimais mon maître, je lui serais fidèle…

– Et tu veux essayer de moi, ami Pedro ?

– À une condition, oui.

– Peste ! des conditions ! Traitons-nous de puissance à puissance ? un duc et un auditeur !

– Un auditeur qui a fait le duc, prononça Pedro Gil à voix basse.

– Et qui ne pourrait plus le défaire !

– Souhaitons, seigneur, que l'auditeur n'ait pas à l'essayer… je vais retourner toutes mes cartes devant vous : je sers le comte-duc, je sers Bernard de Zuniga, et je sers don Juan de Haro, ensemble parfois, parfois séparément, je les sers au besoin les uns contre les autres… je n'ai pas foi en eux… Je crois deviner en vous un vaste esprit et l'audace qui fait les grandes destinées. Si vous voulez, j'abandonne tout le reste et je suis à vous.

– Ta condition ?

– Que vous visiez haut, pour que la place que vous laisserez pour moi au-dessous de vous soit bonne.

– Qu'entends-tu par viser haut ?

– Le duc est mort… bien mort… Avant sa disgrâce, il était l'ami du roi… Le roi est inconstant ; un ami oublié depuis quinze ans sera fruit nouveau pour lui… Le comte-duc chancelle… Voulez-vous vous asseoir à la place du comte-duc ?

Le bon duc sourit et caressa sa barbe d'un air content.

– J'avais peur que tu me proposasses un tour à la Bragance, dit-il négligemment : détrôner le Philippe, fonder une dynastie, avec tes grands mots « viser haut… » Mais s'il ne s'agit que de jeter à bas cet hypocrite ministre, c'est chose entendue. Manifestement, la cour est trop petite pour nous contenir tous deux. Tu viens trop tard : la poudre est inventée, ami Pedro !

L'oïdor s'inclina. Désormais son humilité n'était plus feinte.

– N'est-ce pas beaucoup déjà, murmura-t-il, que mon pauvre esprit se soit rencontré avec la haute intelligence de Votre Grâce ?

– Si fait, répliqua bonnement le Medina ; si tu veux être un joyeux convive, je ne refuse pas de t'inviter au banquet. J'ai veillé cette nuit, j'ai médité, j'ai rêvé pour la première fois de ma vie… Merci Dieu ! je crois que je suis poète, tant j'ai eu de merveilleuses idées ! Le hasard m'a conduit ici par la main ; c'est que le hasard est un gai luron… Il veut rire, nous rirons tant qu'il lui plaira, j'en réponds !… Cette cour est une mascarade ; j'y veux des gaillards qui sachent y mener le carnaval… N'est-ce pas pitié de voir ce Guzman noyer si tristement la monarchie ?… C'était du moins dans un tonneau de malvoisie que Clarence voulait perdre plante… Va-t'en et fais ce qu'on t'a dit : Je veux Escaramujo, Mazapan et Maravedi… et pendant que je suis en train de monter ma maison, je nomme ta fille suivante première de dona Isabel de Perez Guzman, ma fille…

– Ma reconnaissance envers Votre Grâce ne peut m'empêcher de lui faire observer…

– Ton observation m'ennuie d'avance… Va, et fais dire en chemin à madame la duchesse que je désire l'entretenir sur le champ.

Pedro salua et sortit. Quand il eut exécuté la commission de Sa Grâce, il reprit le chemin de sa maison. En route il se disait :

– Il faudra jouer pair ou non pour savoir si je serai avec cet audacieux drôle contre mes anciens patrons ou avec mes anciens patrons contre cet audacieux drôle !

X

TRASDOBLO CHEZ LE ROI

Ce Pedro Gil était parfaitement un Espagnol de ce temps-là, laissant passer à chaque instant le bout d'oreille du maraud sous sa perruque magistrale, et n'ayant même plus assez de vaillance pour soutenir le mensonge de son emphase castillane. Un coquin français serait plus gai, un coquin anglais plus lugubre ; mais je ne sais point de nation réputée productive en ce genre qui pût fournir un coquin plus coquin.

Il allait nageant dans ces eaux troublées jusqu'à n'être plus qu'une fange ; il se baignait à plaisir dans un océan d'intrigues plus ou moins honteuses. Peut-être voyait-il clair à se diriger dans le labyrinthe de ses propres fourberies, peut-être jetait-il ses plombs un peu au hasard.

Pour ces pêches en eau trouble, l'art, c'est l'activité ; donnez le plus de coups de filets possible, et vous aurez résolu le problème.

Quand, pour employer ses propres expressions, Pedro Gil avait retourné ses cartes devant le bon duc, il en avait volontairement filé quelques-unes. Pedro Gil ne servait pas seulement le comte-duc, Bernard de Zuniga et le comte de Palomas, il servait aussi le Carpentier d'Aulnet, agent prétendu ou véritable de la France ; il servait encore Abraham Coppen, envoyé secret de la Hollande, le juif Dagosta, émissaire de Bragance, et milord Dawes, comme se faisait appeler en Espagne le bon Nicolas Dawes, espion entretenu par ce chevaleresque Buckingham.

Probablement Pedro Gil ne s'en tenait pas là. Il était homme à servir l'Europe entière, outre le roi don Philippe, qu'il servait fidèlement aussi, nous le savons bien, en qualité d'oïdor second de l'audience andalouse.

C'était un effréné serviteur.

Qui trop embrasse mal étreint, dit le proverbe. Mais le proverbe dit aussi qu'il ne faut point mettre tous ses œufs dans le même panier. Le proverbe est comme la loi anglaise, qui chante le pour et le contre avec une gravité imperturbable. Pedro Gil avait des œufs dans tous les paniers, il courait cent lièvres à la fois. Il travaillait, cet oïdor, plus qu'une demi-douzaine de forçats aux présides !

Il était ambitieux vaguement ; ce sont les ambitions les plus dangereuses. Son but était en quelque sorte élastique : il convoitait le moins et le plus. Il était cupide ; il n'avait absolument rien qui pût le retenir : aucun principe, aucune pitié.

Nous avons vu que sa rancune contre Medina-Celi, sa rancune de valet congédié, l'avait porté tout froidement au guet-apens. Cela s'était fait en lui sans effort ni secousse. S'il avait eu jadis une conscience, c'était du plus loin qu'il pût se souvenir.

La vengeance ici, du reste, avait servi un de ses plans. Il n'eût pas tenté l'aventure pour se venger seulement. La vengeance est une passion : à proprement parler, Pedro Gil n'avait point de passions.

Il n'avait même pas de vices. Son malfaisant labeur avait lieu sans excuse ni prétexte. Il était cet ouvrier fatal qui pullule aux heures de la décadence comme les sauterelles d'Égypte. Son travail était celui de l'insecte nuisible.

L'amour n'avait point armé son bras ivre. Il défiait l'amour et se riait des femmes. Il était sobre, économe, la vie de famille l'attirait.

Il aimait sa fille. C'était la seule fibre humaine qui fût en lui ; c'était aussi le seul côté par où l'excès put entrer dans sa nature. Pour son intérêt, il était froidement impitoyable : par sa fille et pour sa fille, il aurait pu devenir cruel.

Pedro Gil possédait du reste à un fort haut degré cette bonne opinion de soi-même, qui est le fond du caractère espagnol. Il ne s'effrayait point de la brouille qui se mettait parfois dans l'écheveau de ses intrigues. Il prétendait tricher sans cesse impunément à ce jeu de colin-maillard dont l'extravagant tourbillon entraîna alors la cour de Philippe IV.

Dix heures du matin sonnaient à l'horloge Saint-Ildefonse comme il traversait la place de Jérusalem, en sortant de la maison de Pilate. Il allait d'un air préoccupé. Sa tête travaillait, se disant :

– Pourquoi non ? L'autre est dans la terre. C'est déjà bien que ma Gabrielle soit fille d'honneur de Medina-Celi… on aura beau faire, ce sera toujours le premier nom de l'Espagne !… Celui-ci a plus d'énergie dans son petit doigt que les autres en toute leur personne. Il me devra davantage, puisqu'il sera parti de plus bas… Si l'oïdor Pedro Gil allait être nommé un beau matin président de l'audience de Séville !

Il se frotta les mains en spéculateur qui vient de trouver un filon d'or dans sa tête.

– Serviteur au seigneur Pedro Gil, dit une voix près de lui.

Notre ami maître Galfaros, entrepreneur des *Delicias* du Sépulcre, marchait à ses côtés, chapeau bas.

– Quelles nouvelles ? demanda l'oïdor.

– Mon rapport de cette nuit est déjà chez Votre Seigneurie, répondit Galfaros ; mais depuis cette nuit, il s'est passé quelques petites choses… Ce peuple de Séville est de méchante humeur… Il y a plus de cinq cents majos, à l'heure qu'il est sur la place du palais…

– Bah ! fit Pedro, que les gardiens fassent seulement claquer leurs fouets…

– Si votre seigneurie savait ce dont il s'agit… Avec les Espagnols, voyez-vous, et surtout avec nous autres, bonnes gens de l'Andalousie, il n'est pas prudent de passer certaines bornes… Par les plaies saintes ! nous ne sommes pas en Turquie pour avoir des esclaves… Et encore les Turcs infidèles, que Dieu maudisse, ne se font pas porter en chaise par des jeunes filles.

– Et qui donc se fait porter en chaise par des jeunes filles, maître Galfaros ?

– Le comte-duc, seigneur Pedro Gil.

– Qui a vu cela ?

– M'est-il permis de parler franchement ?

– Sans doute, quand je vous interroge.

– Alors je le dirai pour le bien de l'État… c'est moi qui l'ai vu, seigneur.

Pedro Gil haussa les épaules. Maître Galfaros, piqué au feu, dit avec vivacité :

– Si Votre Seigneurie ne me croit pas, qu'elle interroge…

Il s'interrompit et baissa les yeux.

– Que j'interroge qui ? demanda l'oïdor avec impatience.

Le maître des Delicias se mordait les lèvres, affectant un grand regret de son imprudence.

– Seigneur oïdor… commença-t-il d'un air embarrassé.

– Parle, Galfaros, ou prends garde à toi ! s'écria Pedro Gil.

– Du moment que Votre Seigneurie l'ordonne… J'aurais préféré me taire… mais mon obéissance…

– Parle donc, misérable !

– J'allais dire… et je compte bien sur l'indulgence de Votre Seigneurie, car j'aurais eu bouche close sans votre commandement exprès… j'allais dire : Interrogez la senora Gabrielle, votre fille.

– Ma fille a vu ?…

– Elle a fait mieux.

– Que veux-tu dire ?

– Ce que j'ai pu voir de mes propres yeux, seigneur… Votre fille a porté la chaise de Sa Grâce.

Pedro Gil devint tout blême. L'orgueil espagnol est une maladie si incurable que l'infamie elle-même ne peut la guérir.

– Ma fille, répéta Pedro Gil, attelée comme une mule à la litière du parvenu !... Par toutes les épreuves de la Passion ! cet homme est fou, et il payera cher sa folie !...

– Vous parlez de Sa Grâce, n'est-ce pas, seigneur ? dit Galfaros qui se rapprocha.

– Ma fille ! la fille d'un oïdor !... Sur ma foi ! j'étais indécis...

– Il y a donc quelque chose en train ? demanda curieusement Galfaros.

À son tour, Pedro se mordit la lèvre.

– Quelque chose en train ? répéta-t-il en tâchant de paraître calme.

– Je ne sais pas, moi, répondit le maître des Delicias, tout le monde en parle.

– De quoi ?

– De la conspiration... M'est avis qu'une conspiration dont tout le monde parle...

– Évidemment, maître Galfaros, évidemment ! interrompit l'oïdor d'un ton glacial, vous êtes un homme sage... Qui peut conspirer contre le trône de Philippe le Grand, sinon quelques insensés abandonnés de Dieu ? Quelle était, s'il vous plaît, l'autre jeune fille ?

– La fille du Maragut, votre voisin.

– Aïdda la belle ?...

– Elle faisait la paire avec Gabrielle la jolie.

Pedro Gil réfléchissait.

– Maître Galfaros, dit-il brusquement après quelques secondes de silence, vous êtes un loyal et fidèle sujet du roi. Voulez-vous que je vous confie mon sentiment ?… Son Excellence a voulu se divertir… il s'agit de quelque innocente gageure, et ma fille va m'expliquer cela tout au mieux, dès mon retour à la maison… C'est votre établissement qu'il faut surveiller… ouvrez les yeux et les oreilles… et, croyez-moi, ne vous occupez jamais de ce qui ne vous regarde pas !

Il tourna le dos, laissant le cabaretier tout déconcerté.

Galfaros rentra chez lui d'humeur détestable, parce qu'il craignait d'avoir mécontenté le pouvoir. Il querella sa femme, invectiva ses servantes, et mit à la porte deux marmitons qui chuchotaient entre eux dans la cuisine.

Ces deux marmitons pouvaient parler politique.

Pedro Gil longeait à grands pas la rue de l'Infante. À la porte de sa maison, il trouva trois ou quatre familiers, une demi-douzaine de petits bourgeois du quartier, et maître Cubrepan, le forgeron, en compagnie de maître Nogada, propriétaire de l'hôtellerie de Saint-Jean-Baptiste.

Tout ce monde l'attendait. En sa qualité d'oïdor second, le seigneur Pedro Gil était chargé de la police de la cité. Or, dans les villes que nous pourrions appeler politiques, comme Madrid, Séville, Valladolid, Barcelone, cet emploi était loin de passer pour une sinécure, sous le règne des successeurs de Charles-Quint. Le nombre des employés officiels de la police, sans parler même de ceux qu'enrégimentait l'inquisition, était fort considérable. Quiconque voudrait maintenant énumérer les pelotons de

cette armée serait, à coup sûr, taxé d'exagération. Et cependant cette armée n'était que le squelette osseux de cet énorme corps, aussi gras qu'il était grand, et dont l'obésité majestueuse faisait la gloire des Espagnes.

En dehors des officiers et soldats de la justice proprement dite, une innombrable quantité d'affiliés avoués mettaient de la chair sur les os du colosse. En dehors des affiliés avoués, une troisième couche, plus épaisse, s'agglomérait : les espions bénévoles, les observateurs de fantaisie, les dénonciateurs d'occasion.

Des écrivains l'ont dit : la police espagnole, au dix-septième siècle, c'était presque tout le monde, grands et petits, riches et pauvres, nobles et vilains.

La péninsule entière, espionnante, espionnée, se battait à coups de délations. Aviez-vous un ennemi ? ce n'était plus la peine de le poignarder ou de l'empoisonner : il suffisait de le dénoncer, cela valait le meilleur couteau catalan ou la plus haute dose d'*aqua del milagro*. Seulement il fallait se hâter, de peur d'être prévenu.

Et bien souvent, sur ce terrain, comme les deux adversaires se rencontraient, il y avait coup fourré. C'était double aubaine pour la confrérie, qui taillait, qui dévorait, qui rongeait tout le gibier jusqu'à l'os.

Et parmi les hontes de cette décadence inouïe, le langage fanfaron de Lope et de Calderon florissait. Vous eussiez dit, à entendre les poètes, que l'Espagne n'avait qu'un Dieu : l'honneur.

Mais regardez de près l'honneur des comédies espagnoles, et vous verrez que c'est une idole de convention, fabriquée à plaisir, et dont l'or faux ne tient pas. C'est un dieu de bois que

cet honneur trop féroce. – Et puis le Gascon n'a-t-il pas toujours à la bouche le mot franchise ?

On chantait l'honneur. Les guitares râclaient l'amour sous les balcons ; les taureaux tombaient dans l'arène ; Philippe était surnommé grand.

Les familiers, les petits marchands, le forgeron et l'hôtelier s'élancèrent tous à la fois vers le seigneur Pedro Gil et l'entourèrent avec toutes les marques d'un profond respect.

– J'attendais Votre Seigneurie fort impatiemment, commença le mercier du coin.

– J'aurais été chercher Votre Seigneurie au bout du monde ! interrompit le tanneur d'en face.

Un familier dit en roulant les yeux :

– Il y a des choses importantes !

Un autre :

– Que Dieu protège l'Espagne ! Veuillez m'écouter un instant en particulier.

– Seigneur oïdor, cria maître Cubrepan, vous allez voir si je suis un homme utile !

– Tout est découvert, glissa maître Nogada, qui était parvenu à mettre sa large bouche au niveau de l'oreille droite de l'oïdor.

– À moi, s'il vous plaît, seigneur Pedro Gil !

– Ce que j'apporte intéresse l'État !

– Il s’agit du comte-duc !

– Il s’agit du roi !

– Il s’agit de votre fille ! murmura l’hôtelier Nogada. Et Cubrepan à l’autre oreille :

– Il s’agit de vous !

L’oïdor continuait son chemin d’un air superbe. Il repoussait à droite et à gauche le flot de ces zélés observateurs. Sa tête était haute, son geste fier.

– Au bureau, disait-il, au bureau… Je reçois les avis divers au bureau… Ne voyez-vous pas que je suis harassé de fatigue ?… Je me suis levé avant le soleil et je n’ai pas cessé depuis lors de m’occuper des affaires publiques… Qu’on ait pitié de moi… mon corps n’est pas de fer !

– À bon entendeur salut ! fit l’aubergiste qui était un petit homme sémillant et satisfait de lui-même. Ceux qui viennent déranger Sa Seigneurie pour les cancans du quartier…

– Ceux qui n’ont dans leur sac que de mauvais propos et des médisances, ajouta Cubrepan, gros homme taillé en cyclope et bronzé par la poussière du charbon.

Mais tout le monde était du même avis. Toutes les voix s’élevèrent en chœur, abondant dans le même sens et criant :

– C’est certain !… Ceux-là devraient avoir honte et se retirer au plus vite !

Personne n'eut honte, car personne ne se retira. Chacun fit effort, au contraire, pour se rapprocher, et l'oïdor dut interrompre sa marche, pressé qu'il était de tous côtés.

– Je sais le nom de l'homme masqué, lui dit un familier à la volée, l'homme qui distribue l'argent de France…

– Combien donneriez-vous, lui demanda le mercier, pour connaître par le menu un grand complot de l'Angleterre contre le premier ministre ?

– L'hôtelier est un traître ! fît le forgeron à l'oreille droite.

À l'oreille gauche, l'hôtelier :

– Le forgeron vous trompe indignement !

– Un mot seulement, seigneur oïdor !

– Seigneur oïdor, si vous refusez de m'entendre, vous vous en repentirez toute votre vie.

Pedro Gil était arrivé au seuil de la cour. Il repoussa rudement maître Cubrepan, dont le doigt révélateur lui montrait la corde de soie encore tendue d'un balcon à l'autre.

– Arrière ! fit-il en enflant sa voix. Le roi possède en vous de bons serviteurs et cela me fait excuser jusqu'à un certain point l'importunité de votre rôle… À qui pensez-vous parler, voisins ? Qu'espérez-vous m'apprendre ?… C'est un mince titre que celui d'oïdor second, et c'est le mien… Mais qu'importe le titre, s'il doit changer demain ? Il est naturel, n'est-ce pas, de monter quand on a le pied à l'échelle. Mes amis auront sujets d'être contents… Si j'ai des ennemis, qu'ils prennent garde !

Un grand chuchotement suivit ce discours mystique, prononcé avec toute l'emphase désirable.

Peste ! c'était pourtant déjà une belle place que celle d'oïdor second ; mais chacun s'avouait que le Seigneur Pedro Gil était fait pour de plus hautes destinées. Quelque chose en lui disait que la faveur planait sur sa tête comme une auréole. Quel devait être son lot ? Conseiller, peut être procureur du saint-office, peut-être inspecteur de la confrérie…

– Des ennemis, vous ! seigneur Pedro Gil ?

– Dans votre propre quartier !

– Qu'ils soufflent et nous les étranglons avant de les traîner au Guadalquivir !

L'oïdor imposa silence d'un geste à cet enthousiasme bruyant.

– Au bureau, dit-il, mon devoir est d'écouter vos rapports, et je n'ai pour vous que des sentiments de bienveillance… Me reprochez-vous les quelques minutes que je vais donner à un repas léger et frugal ?

Il y eut une protestation unanime.

– Entrez chez votre humble valet, seigneur, dit Nogada, ce sera pour lui un grand honneur que de vous servir à déjeuner… Votre fille, ajouta-t-il tout bas, n'est pas à la maison.

Pedro le regarda de travers, et comme il vit des œillades s'échanger dans la foule, il drapa son manteau avec une fierté nouvelle.

– L'homme qui veut percer les nuages du ciel est un fou, reprit-il ; parmi les animaux, l'aigle seul peut regarder le soleil en face… Es-tu donc un aigle, ami Nogada !

Nogada resta seul sérieux au milieu des rires qui éclatèrent de toutes parts.

– Et vous tous, continua Pedro Gil, êtes-vous des aigles ?… Prétendez-vous percer des mystères qui sont au-dessus de votre portée ?… Je vous écouterai, c'est ma charge, mais ne montrez pas tant de hâte et modérez l'orgueil de vos découvertes, car tout ce que vous savez, je le sais…

Il y eut un murmure.

– Je le sais avant vous, poursuivit l'oïdor en élevant la voix ; je le sais mieux que vous… et prenez garde ! nous vivons dans un temps où le hasard peut mettre dans des mains vulgaires une partie des secrets de l'État… L'État n'aime pas cela. Je vous le répète : prenez garde !

– Oh ! Oh ! fit maître Cubrepan, qui avait le sang chaud, je n'ai pas besoin des secrets de l'État pour ferrer mes mules… Cette corde qui pend là-haut est-elle un secret d'État, seigneur oïdor ?

– L'État, appuya Nogada aigrement, apporte-t-il des corps morts dans le repaire du sorcier Moghrab ?

– Est-ce l'État, ce beau cavalier qui a sauté d'un balcon sur l'autre, comme un oiseau, pour aller joindre deux jolies fillettes que je pourrais nommer ?

– Est-ce l'État qui marchande le poignard du gracioso Cuchillo ?…

– Et si vous savez tout avant nous, mieux que nous, devinez qui vous attend en votre logis, seigneur Pedro Gil ?

– Et devinez qui ne vous attend pas ?

– L'homme qui m'attend, répondit gravement l'oïdor, vient de chez le roi ; celle qui ne m'attend pas, dona Gabrielle, ma fille, sera l'honneur de ma maison, car elle a rendu ce matin à l'Espagne un signalé service.

– Il y avait donc un corps saint dans cette chaise demanda ironiquement Cubrepan.

– Et les tabliers de boucher passent donc le seuil de la chambre royale ? ajouta Nogada, qui cligna de l'œil en provoquant l'approbation de l'assemblée.

– Mes enfants, prononça Pedro Gil avec un dédain croissant, cette corde de soie fera la fortune de ma maison, et Trasdoblo le boucher mourra peut-être grand d'Espagne !

Les bonnes gens se regardaient en souriant, car l'oïdor n'avait pas tout deviné.

– Holà ! Diègue Solaz ! s'écria-t-il en levant la tête pour que sa voix montât.

Ce nom fit plus d'effet que tout le reste. Il prouvait en effet que l'oïdor n'ignorait rien.

Diègue Solaz, l'alguazil premier, parut au balcon du quatrième étage.

– Descends ! lui ordonna l'oïdor.

Pendant que l'alguazil obéissait, Pedro Gil parla bas aux familiers.

Les petits marchands et autres agents de fantaisie commencèrent à perdre de leur assurance.

Maître Cubrepan ôta son large sombrero pour faire la révérence.

Quand Diègue Solaz arriva au bas de l'escalier l'oïdor lui dit :

– Mets le bâillon à ces deux-là.

– Il montrait l'aubergiste et le forgeron, qui poussèrent aussitôt les hauts cris.

Mais les hommes de Solaz, joints aux familiers, eurent raison d'eux en un clin d'œil. Le mercier, le tanneur et les autres voisins donnèrent, du reste, un coup de main à l'alguazil. Entre gens du même quartier, en Espagne, on se rend volontiers de ces petits services : cela consacre les relations de bon voisinage.

– À la prison neuve ! dit l'oïdor, et au secret !

– Ils en savaient trop long ! chuchota le mercier.

– On les avait avertis ! fit observer le tourneur.

Et les autres :

– Voilà longtemps qu'on n'avait arrêté personne dans la rue de l'Infante.

C'était en somme une bonne matinée et le quartier avait de quoi causer.

La foule s'écoula, cherchant le mot de cette multiple énigme. Pedro Gil, en montant les marches de son escalier, se disait :

– Le moindre vent fait tourner la Giralda ; que faudrait-il pour changer tous ces moutons en loups ?

À la bonne heure ! s'écria-t-il en passant le seuil de son logis, voici un brave et honnête garçon, fidèle au rendez vous… Touche là, Trasdoblo ! As-tu fait ta besogne ?

Vous eussiez regardé à deux fois ce Trasdoblo herculéen avant de le reconnaître. Il était aminci, aplati, assoupli, dompté comme un lingot qui a passé au laminoir. Ses belles couleurs avaient disparu, ainsi que la confiante hardiesse de son regard. Sa taille était voûtée, ses mains maladroites et inquiètes ne savaient où se prendre. Il tremblait la fièvre, et sa voix chevrotait dans sa gorge embarrassée.

Il avait vieilli de dix ans, il avait perdu cent pour cent, il faisait pitié, comme un condamné ou comme un mourant.

En vérité, Trasdoblo n'était point changé ainsi le lendemain du jour où il avait arrangé ses affaires de famille avec son beau-frère, le pauvre Bertram Salda, le peaussier de la rue de l'Amour-de-Dieu. Il y a meurtre. Il paraît qu'entre proches cela fait moins d'effet chez les gens de cette espèce.

Ou peut-être les meurtres qui ne réussissent pas pèsent-ils davantage sur la conscience des scélérats.

Ou peut-être, enfin, ce bon Trasdoblo était-il malade tout uniment, malade de la peur qu'il avait eue.

Les employés de la forteresse l'avaient trouvé caché dans le cuir de son bœuf. C'était peu. Il eût assurément, au besoin, creusé la terre avec ses ongles pour s'y enfouir. Il avait eu peur jusqu'à l'agonie et jusqu'au délire. La vue d'une épée dans la main de Medina-Celi l'avait foudroyé.

Il était debout au milieu de la chambre où naguère nous avons vu rassemblées Gabrielle et Aïdda.

Il fixa sur l'oïdor, qui entrait, son œil hagard et morne.

– J'ai fait tout ce que m'a commandé votre seigneurie, dit Trasdoblo ; j'ai été chez le roi… Ah ! je ne me serais jamais cru capable de cela, Seigneur Dieu !

– L'appétit vient en mangeant. Trasdoblo, mon ami, répliqua l'oïdor : nous en verrons bien d'autres.

Pedro Gil était de la nature de ces gens que la détresse d'autrui met en belle humeur. Il se jeta dans un fauteuil, tandis que le colosse déchu grondait entre ses dents :

– Non… non… je n'ai plus qu'un désir, seigneur, c'est d'aller loin, bien loin d'ici… Le pavé de Séville me brûle les pieds désormais.

– Tu renoncerais à la récompense promise ?…

– Je renonce à tout, seigneur oïdor !… j'ai sur la poitrine un poids qui m'étouffe…

– Le remords, toi, Trasdoblo ?

Le géant poussa un soupir de bœuf qu'on égorge. La veille au soir, il avait subi, de la part de Pedro Gil, un premier et minutieux interrogatoire. Comme la menace du bûcher restait

suspendue sur sa tête, il avait effrontément déclaré que le bon duc était mort et bien mort. Il avait même donné sur le massacre des détails très précis d'une horrible vraisemblance.

Pedro Gil, qui trompait tout le monde, était trompé à son tour par cet inerte et aveugle instrument.

– Voyons, dit-il, raconte moi les faits et les gestes… et n'essaye pas de biaiser… Tu sais qu'on ne me donne pas le change à moi… À quelle heure es-tu entré au palais ?

– À sept heures, et le cœur me battait, j'en réponds… Il me semblait qu'on voyait écrit sur mon front : Il a coupé la tête d'un grand d'Espagne !… Ah ! les remords sont lourds à porter… Les portes du palais s'ouvraient seulement et l'on était en train de lâcher les eaux dans les cours. Le premier valet qui m'a vu a voulu me mettre dehors, mais j'ai suivi de point en point les conseils de votre seigneurie. J'ai demandé maître Ordonez, concierge de la cour de la Foi… Maître Ordonez m'a fait parvenir, pour l'amour de vous, jusqu'au chambrier du majordome premier, qui a exigé de moi cinq onces, et je suis parvenu dans la galerie des Lions… Saint-Antoine ! les armoiries du bon duc sont là. J'ai eu comme un vertige. J'entendais un concert de voix qui m'appelaient coupeur de têtes.

Ici, Trasdoblo étancha la sueur abondante qui ruisselait de ses tempes. On dit que la frayeur donne des ailes ; peut-être aussi peut-elle donner de l'éloquence et de l'esprit. Chaque fois, en effet, qu'il revenait à ce meurtre qu'il n'avait point commis, sa voix tremblait et prenait un irrésistible accent de terreur.

C'était bien la conscience de l'assassin qui parlait.

– Mais, reprit-il, les ordres de votre seigneurie me traversaient l'esprit et je me roidissais, car il fallait obéir. Après deux grandes heures de marche dans les corridors, dans les galeries,

dans les salles et partout, je suis arrivé jusqu'au chambrier troisième de Sa Majesté. L'alcazar est grand, il coûte cher d'y voyager. Quarante onces manquaient dans ma pauvre bourse quand je suis arrivé à l'antichambre du roi.

– Est-ce toi qui veut pénétrer auprès de Sa Majesté ? m'a dit le seigneur chambrier en me toisant avec mépris ; tu as odeur de sang.

Pour le coup, j'ai vu ma dernière heure arrivée. Je ne songeais plus qu'à l'abattoir. Il me semblait que tout le sang de l'univers était dans la cour de la forteresse d'Alcala. Bonté du ciel ! la terre en a bu du sang !...

Le chambellan a repris :

– L'or seul n'a pas d'odeur... donne dix onces, et déclare ce que tu viens demander au roi.

J'ai compté les dix onces. Ô mes pauvres économies ! J'ai dit : Je viens pour la fourniture, et si je l'obtiens, monseigneur sera content de moi.

On m'a fouillé. On m'a ôté jusqu'à mon couteau de poche et jusqu'à mes épingles, afin que le roi n'eût rien à craindre de moi... Saint-Jacques ! on m'a laissé mes poignets, et qu'y a-t-il de plus aisé que d'étrangler un homme ?...

Une porte s'est ouverte. J'ai vu un seigneur avec une veste de bazin. Ce seigneur donnait la becquée à trois perroquets de diverses couleurs qui répétaient tous les trois le bec plein :

– Philippe est grand ! Philippe est grand !...

C'était le roi. Nous avons eu peur l'un de l'autre au premier moment. Les perroquets ont battu de l'aile, et l'un d'eux ma montré sa langue difforme.

– Que me veut ce rustre ? a demandé Philippe IV (Dieu le conserve !) en reculant de deux ou trois pas.

– Votre Majesté ne doit rien craindre, a répondu le chambrier courbé en deux ; c'est un secret d'État qu'on lui apporte.

Le coquin ne croyait pas si bien dire.

Le roi a répondu :

– Almanzor refuse la pâtée… je crois qu'on met trop de cœur de mouton… veillez à cela, c'est votre charge… Voyez Asdrubal, comme ses plumes tombent !… Il faut qu'on m'ait jeté un sort !

Puis, s'adressant à moi :

– Parle, homme, et dépêche ! tu vois que je n'ai pas le temps.

Je me figurais le roi autrement. Je ne puis dire pourtant que ce ne soit un beau prince.

Il a les mains plus blanches que du lait et des bagues à tous les doigts.

– Grand sire, ai-je dit de mon mieux, je ne puis parler en présence de témoins.

Le roi a fait la grimace ; et je l'ai entendu qui grommelait :

– Il est peut-être soudoyé par le cardinal… ou par l'Anglais… ou par le Bragance…

Les trois perroquets s'accoutumaient à ma physionomie. Almanzor, malgré le faible état de sa santé, a dit le premier :

– Philippe est grand !

Les deux autres ont aussitôt répondu :

– Il est grand, Philippe ! il est grand !

– Voici les échos de l'univers entier ! a murmuré le chambrier troisième.

Et le roi :

– S'il veut me parler seul à seul, qu'on lui mette les menottes.

Il paraît que c'est d'étiquette. Le chambrier en avait dans sa poche. Il me les passa, non sans habileté, en homme qui pratique souvent. Quand cela fut fait, le roi lui dit :

– Va-t'en… et n'oublie pas pour la pâtée.

Nous étions seuls, Philippe d'Espagne, moi et les trois perroquets.

Je me suis prosterné aux genoux du roi et je lui ai dit :

– Majesté, je viens vous apporter ma tête.

– Et que veux-tu que j'en fasse, imbécile ? m'a répondu Philippe avec mauvaise humeur.

Il attendait mieux. Je ne me suis pas déconcerté ; j'ai mis mon front sur les dalles et j'ai poursuivi :

– Majesté, je suis cause que votre plus grand ennemi a recouvré la liberté.

– Est-ce que ce pataud va me parler en paraboles ? s'est écrié le roi. – Mes plus grands ennemis ne sont pas en prison… Que j'y tienne seulement Buckingham, Richelieu et don Juan de Portugal, tu verras si je les laisse échapper !… Explique-toi, et vite !

Je cherchais à me rappeler vos instructions, seigneur Pedro Gil, et la fable que vous aviez inventée, fable qui se greffe sur la vérité, de telle sorte que, sauf l'évasion du Medina-Celi qui est mort et bien mort, j'en fais serment sur mon salut ; tout le reste est vrai comme Évangile.

Depuis quinze minutes, Pedro Gil s'était assis devant une table et classait des papiers qu'il avait tirés de sa poche. C'était, selon toute apparence, la série des rapports de police reçus ce matin même, car leur contenu lui arrachait tantôt un geste, tantôt une exclamation.

Il écoutait cependant, car son regard défiant se releva sur le boucher.

– Voilà déjà bien des fois que tu me fais ce serment superflu ! murmura-t-il.

Et comme Trasdoblo, pris à l'improviste, changeait de visage, l'oïdor, fronçant le sourcil, ajouta entre haut et bas :

– Il faudra que tu me mènes à l'endroit où tu as enterré le cadavre de Medina-Celi.

– Certes, certes, seigneur, fit le boucher, qui essaya de sourire ; mais comment reconnaître un corps sans tête et bien tristement mutilé ? Je vous l'ai dit, et vous m'avez approuvé ; nous avons pris nos précautions précisément pour que le corps du bon duc fût méconnaissable…

– Tu me le montreras, prononça Pedro Gil d'un ton sec, j'ai mes moyens à moi pour reconnaître les gens… Continue… Jusqu'à présent, je suis content de toi.

– Eh bien ! reprit le colosse, il fallut contenter le roi. Je prononçai le nom du bon duc, et j'expliquai comme quoi j'avais essayé, moi septième, de m'opposer à son évasion. Je lui répétai le récit que je vous fis hier soir à vous-même, n'omettant aucune des péripéties de la bataille, et remplaçant seulement le coup de couteau, qui fut le vrai dénouement, par l'évasion, qui est un mensonge.

Pedro Gil releva encore une fois les yeux sur lui. Son regard était si perçant que les paupières du boucher se baissèrent.

Pedro Gil parcourait en ce moment un rapport signé du nom de Diègue Solaz, alguazil premier au service de la confrérie. Ce rapport lui rendait compte de ce qui s'était passé, la veille au soir, sur la place de Jérusalem, un peu avant la fin du salut, à savoir : l'émeute des gueux devant le perron de Saint-Ildefonse, l'arrivée de Saint-Esteban, les entraves que le président de l'audience de Séville et le commandant des gardes avaient mise à son arrestation.

Pedro Gil ignorait ces événements, ayant passé la soirée de la veille à Alcala de Guadaïra.

Il laissa tomber sa tête entre ses mains et se prit à réfléchir profondément.

Les fils déjà si embrouillés de l'intrigue se mêlaient au point de fatiguer et de décourager cette cervelle de calculateur.

Quel était ce nouveau coup de partie tenté par don Balthazar de Alcoy et don Pascual de Haro ? Et qui jouait le rôle d'Esteban, roi des gueux, pendant que le roi des gueux, Esteban, audacieusement déguisé en duc de Medina-Celi, reprenait possession de la maison de Pilate ?

– Continue, dit Pedro, qui était désormais soucieux.

– Le roi, reprit Trasdoblo, avait cessé de donner la becquée à ses perroquets. Il suivait mon récit avec une attention extraordinaire. Dès le premier moment, j'avais cru m'apercevoir qu'il s'intéressait au bon duc… Mais alors, me demandai-je, pourquoi l'a-t-il retenu pendant quinze ans prisonnier ? Je me répondais : Trasdoblo, ne te romps point la tête… les rois ne se conduisent pas comme les autres hommes… et puis tu n'entends rien à tout cela !

Quand je montrai pour la première fois le bon duc pendu à sa corde et nous autres l'attendant l'épée au poing sous la corniche, Philippe fronça le sourcil et dit :

– Sept contre un !… Par la sainte croix, voilà une honteuse vilenie !

Puis il frappa dans ses mains en voyant échouer la première attaque. La défense du duc, monté sur son tas de dalles lui arracha des cris d'enthousiasme, et quand vint l'épisode de ce coquin de jeune homme qui lança l'épée du haut du mur, il sauta véritablement de joie…

– Le reconnaîtrais-tu, ce jeune homme ? demanda ici l'oïdor.

– Oui, sur mon salut ! répliqua vivement le boucher, dans cinquante ans comme aujourd'hui, si Dieu me fait la grâce d'arriver à la vieillesse.

Pedro Gil écrivit quelques mots sur ses tablettes, et dit encore :

– Continue.

– Ma foi ! poursuivit Trasdoblo, qui avait reconquis peu à peu son assurance, le reste était bien le plus difficile, mais je crois que je m'en suis tiré comme il faut… Il s'agissait de transformer notre victoire en défaite, et de montrer le duc nous passant sur le corps… Je me suis lancé là-dedans à corps perdu. J'ai dit au roi : « Quand ce démon a eu l'épée à la main, ah ! seigneur Dieu ! quelle débandade ! Il a frappé d'estoc et de taille comme un sourd ! Je n'ai plus rien vu que des bras coupés, des poitrines ouvertes et des têtes fendues… Que pouvais-je faire, Majesté ? »

– Tendre le cou, coquin ! m'a répondu le roi. T'attaquer à mon pauvre Hernan ! Vive Dieu ! si j'avais été là !… J'ai envie de te casser la tête !

Heureusement qu'Almanzor a chanté : « Philippe est grand ! » Le roi, rendu à lui-même, n'a pas voulu souiller ses blanches mains dans mon pauvre sang.

Bien au contraire, il a été généreux : il m'a fait don de quatre onces d'or pour ma peine d'avoir laissé échapper le bon duc ; une once de moins que mon étrenne au valet du majordome ; aussi Asdrubal et Thémistocle (c'est le nom du troisième perroquet) criaient-ils à tue-tête et avec raison : « Il est grand, Philippe ! il est grand ! »

L’oïdor se frottait les mains tout doucement. Cette partie du récit lui faisait retrouver plante. La visite du boucher à l’Alcazar avait pleinement réussi.

– Est-ce tout ? demanda-t-il.

– À peu près, seigneur, répondit Trasdoblo, rassuré par le contentement qui brillait dans les yeux de son patron ; le roi a caressé ses bêtes, disant qu’il mettrait ses ministres à la tour de Ségovie si on touchait un cheveu du bon duc.

– Bravo ! ne put s’empêcher de crier Pedro Gil.

– Ah çà ! seigneur ! s’écria le boucher à son tour, vous avez l’air presque aussi satisfait que le roi… et quand vous m’avez donné mission contre le Medina-Celi, vous m’avez dit : « C’est pour le service du roi. »

– Est-ce tout ? répéta l’oïdor qui haussa les épaules avec dédain.

– À peu près, dit encore Trasdoblo. Mon histoire était finie, j’allais prendre congé lorsque j’ai vu commencer une autre histoire… Mais peu importe à Votre Seigneurie.

– Quelle histoire ?

– Je ne puis vous en dire que le premier mot : le chambrier troisième était en train de m’enlever mes menottes, lorsqu’un de ses confrères a ouvert la porte à haute voix :

– Hussein-le-Noir demande à entretenir Votre Majesté.

Pedro Gil tressaillit et laissa échapper les papiers qu’il tenait à la main.

– Qu'il entre, a répondu le roi ; il va visiter Almanzor…

J'ai vu paraître un grand diable de Maure avec des charbons ardents sous les sourcils. Il s'est avancé roide comme un piquet. Le roi salue comme un enfant maussade qui craint et déteste son maître, « Philippe est grand ! » disaient les perroquets ; mais il semblait bien petit auprès du mécréant.

Pedro Gil écoutait avec une avidité singulière.

– Après ? fit-il, voyant que le boucher se taisait.

– Après ?… répéta Trasdoblo. Eh bien ! le roi m'a dit : « Va-t-en… » et je l'ai laissé avec son Maure.

XI

L'ARC D'ULYSSE

– Assieds-toi près de moi, Bel, ma fille, dit la duchesse Eleonor quand se fut éloignée la suivante qui était venue annoncer la visite du bon duc ; je ne sais pas si je t'ai dit tout ce qu'il te faudrait savoir… je ne sais pas si je me suis fait comprendre… l'avenir se chargera trop tôt de t'instruire. En ce moment, il est également dangereux de parler et de se taire… Embrasse-moi, Bel, et dis-moi que, quoi qu'il arrive, tu m'aimeras toujours.

– En pouvez-vous douter, ma mère ? répondit la jeune fille, qui lui donna son beau front à baiser.

La duchesse l'étreignit entre ses bras avec une sorte de violence. Son émotion grandissait en ce moment d'autant mieux qu'elle essayait de se comprimer.

– Bel, reprit-elle, tu as deviné le grand trouble qui est en moi… La cause de ce trouble t'échappe encore, et pourtant tu es sur la voie… Si tu ne doutes pas encore, déjà tu as peur… Bel, mon enfant bien-aimée, ce sont des circonstances extraordinaires qui nous entourent… Il y a trois jours, nous avions au moins la réalité de l'exil et du malheur… maintenant… oh ! maintenant, il me semble qu'un mauvais rêve pèse sur nous… et qui peut dire quelles seront les angoisses du réveil ? Je te demande une preuve de ton amour filial, un témoignage de ta reconnaissance, Bel, car depuis quinze ans je t'ai donné tout mon cœur…

Ma fille, quoi que tu puisses voir et quoi que tu puisses entendre, crois-en ta mère, et ne la juge pas sur les apparences.

Isabel porta la main de la duchesse jusqu'à ses lèvres. Comme elle ouvrait la bouche pour faire la promesse qu'on lui demandait une voix mâle et sonore éclata dans la galerie voisine.

– Mes enfants, disait-elle, dans ce jour, qui est le plus beau de ma vie, voici l'instant bienheureux par excellence, l'instant où je vais revoir enfin tout ce que j'aime, après cette longue et mortelle séparation.

La main d'Eleonor, froide et convulsive, pressa les doigts de sa fille.

– Avec un mot vous pouvez tout me dire, ma mère, murmura Isabel ; au nom de Dieu, qui vous fait souffrir ainsi ?

La duchesse pensa tout haut, au lieu de répondre :

– C'est sa voix… sa voix aussi !… que croire ? Sainte Vierge, ayez pitié de nous !

Hernan de Medina-Celi franchit le seuil à ce moment. C'est à peine si les yeux voilés de la duchesse le virent ; mais Isabel admira franchement la beauté régulière de son visage et sa noble tournure. C'était bien ainsi qu'elle avait rêvé son père, d'après les récits poétiques de la duchesse elle-même.

Il referma la porte aussitôt qu'il fut entré, et traversa la chambre d'un pas empressé. Ses deux bras s'ouvrirent. Il parut hésiter un instant entre la mère et la fille.

– Toutes deux, prononça-t-il enfin d'une voix qui tremblait, toutes deux ensemble sur mon cœur !

La duchesse fit un mouvement comme pour s'élancer. Tout son sang rougit son visage. Ses bras s'ouvrirent d'instinct, mais ils retombèrent. La pâleur revint plus mate à ses joues. Elle resta immobile sur son siège.

Ce fut Isabel seulement qui répondit à l'appel de son père. Le bon duc l'embrassa tendrement, puis il l'éloigna de lui afin de la contempler à son aise.

– Vous êtes belle, ma fille, murmura-t-il comme s'il eût fait effort pour contenir son attendrissement ; on me l'avait dit, mais parfois on flatte l'amour des parents, si facile à tromper… Vous êtes comme était votre mère au temps heureux de nos chères amours.

Un sanglot souleva la poitrine de la duchesse.

– Pourquoi pleurez-vous, madame ? demanda Medina-Celi, et pourquoi n'êtes-vous pas encore dans mes bras ?

Ceci fut prononcé d'un ton doux, avec un mélancolique reproche.

Le bon duc avait ses lèvres distraites sur le front de sa fille, et couvrait sa femme d'un regard triste, où il n'y avait point de colère.

Des spasmes faisaient bondir le sein d'Eleonor.

– Mon Dieu ! balbutiait-elle, mon Dieu ! prenez compassion de moi et faites que je meure !

– Isabel, dit le bon duc, allez vers votre mère… Peut-être l'ai-je offensée sans le vouloir… Elle a été ma meilleure pensée et ma consolation la plus chère pendant les heures de ma capti-

vité… Si je suis coupable envers elle sans l'avoir voulu et sans le savoir, dites-lui, ma fille, que je l'aime et que je sollicite mon pardon.

Isabel obéit, mais la duchesse le prévint en se levant brusquement. Elle fit un pas enfin vers son époux.

– Soyez le bienvenu, seigneur, murmura-t-elle d'une voix brisée. Si je voulais expliquer l'état de mon âme en cet instant, qui devrait être tout à la joie, personne ne me comprendrait et chacun me condamnerait… J'ai souffert longtemps et beaucoup… peut-être n'ai-je pas ce qu'il faut de force pour supporter le bonheur que le ciel nous envoie.

Ce mot *bonheur* fut dit avec une amertume profonde. En achevant, Eleonor inclina son visage baigné de larmes.

Le bon duc avait marché à sa rencontre. Il prit sa main, qu'il effleura modestement de ses lèvres.

– Eleonor, dit-il avec un soupir qui sembla s'échapper malgré lui de son sein, était-ce ainsi que nous devions nous revoir ?

Pour un spectateur de cette scène, la conduite de la duchesse eût été assurément inexplicable. Par instants, elle semblait attirée tout à coup invinciblement, puis une répulsion soudaine venait à l'encontre de ce mouvement et restait victorieuse. Elle hésitait entre deux entraînements qui écartelaient son cœur. Quelque doute terrible était en elle, et chaque minute écoulée augmentait sa détresse.

Ce nom d'Eleonor, prononcé à voix basse fit vibrer tout son être. Un sourire naquit sous ses larmes.

– Parlez, fit-elle d'un accent où l'on sentait l'espoir lutter contre la terreur, vous voyez bien que je souffre, seigneur… je

donnerais sur le champ la dernière goutte de mon sang pour mon époux, mais…

– Mais… répéta le Medina-Celi qui fronça le sourcil.

– Mon père ! s'écria Isabel ; seigneur ! c'est elle qui m'a appris à vous connaître et à vous aimer… mes souvenirs d'enfance étaient si vagues !… Elle m'a refait une mémoire, et votre image y était si bien gravée, mon père, que je vous ai reconnu tout de suite.

– Dit-elle vrai ? demanda le bon duc, qui se tourna vers sa femme d'un air suppliant.

Eleonor baissa la tête.

– Ma mère ! fit Isabel implorant à son tour.

Le bon duc attendit un instant la réponse de sa femme. Il fut patient. Le rouge monta au front d'Isabel avant qu'il n'eût froncé le sourcil.

La colère venait cependant ; il sut en contenir les éclats. Sa haute taille se redressa lentement. Une expression de froide ironie fronça ses lèvres.

– Vive Dieu ! dit-il, quel rôle jouons-nous ce matin dans notre maison ? Que s'est-il passé en notre absence ? Hier, sur notre passage, on parlait du retour d'Ulysse, et cela me plaisait, car bien souvent, au fond de mon cachot solitaire, j'avais comparé Eleonor de Tolède, ma femme, à la sage et dévouée Pénélope… Mais Pénélope fut joyeuse et embrassa son époux sous les haillons qui le couvraient.

– Le ciel m'est témoin, s'écria la duchesse en levant un regard passionné vers le portrait suspendu entre les deux fenêtres,

que je mettrais mes lèvres dans la poussière du chemin pour baiser la trace des pas de mon Hernan bien-aimé !

Le charmant visage d'Isabel prit une expression de vague effroi. Pour la première fois, elle craignait de comprendre.

– Puis-je réclamer l'explication de l'énigme contenue dans les paroles de madame la duchesse ? demanda le Medina-Celi froidement.

Au lieu de répondre, elle prononça tout bas :

– Ulysse fit-il tuer son chien fidèle, la nuit de son arrivée ?

Le duc recula d'un pas et ses yeux brillèrent ; mais, au lieu de s'abandonner à son courroux, il reprit la main d'Eleonor qu'il avait abandonnée.

– Madame, dit-il d'un ton pénétré, moi aussi j'ai souffert beaucoup et longtemps… Me voilà presque un vieillard, moi qui ai quitté cette maison, un jour dans tout l'éclat de ma force, dans toute l'ardeur de ma jeunesse… Je ne veux point céder aux conseils d'une vaine colère… je ne veux point perdre, par une impatience d'enfant, l'espoir qui renaissait après toute une vie de tortures… Il se passe ici quelque chose d'étrange ; un obstacle mystérieux est entre nous, qui nous aimions d'un si tendre amour. J'ai sollicité de vous une explication, vous m'avez fourni une réponse ambiguë qui semble contenir un soupçon ou un outrage ; ceci devant votre fille, que voici, pâle, inquiète et dévorant ses larmes… Certes, ce n'était pas ainsi qu'elle se représentait l'arrivée d'un père. Revenez à vous, madame, je vous en conjure, pour moi d'abord, qui suis prêt à tout pardonner, car mes bras s'ouvrent d'eux-mêmes… pour vous aussi qui êtes une noble et sainte femme, égarée par je ne sais quel chimérique éblouissement… pour cette enfant surtout, pour notre fille chérie qui attend et se demande : Quel crime a commis mon père ?

– Cela est vrai, ma mère, balbutia Isabel.

Eleonor de Tolède cacha son visage entre ses mains. On put l'entendre murmurer :

– Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne peux pas… Je ne sais pas !

Le bon duc croisa ses bras sur sa poitrine et se tourna vers Isabel.

– Faites comme moi, ma fille, dit-il avec un redoublement d'onction, ne condamnez pas… cherchons à nous éclairer ensemble… ceci est une maladie : soyons-en les médecins…

– Vous êtes bon, mon père, dit la jeune fille, émerveillée de tant de douceur.

La duchesse pensait :

– Ce n'était pas ainsi qu'il parlait… Tout ce que celui-là dit, il l'eût fait…

– Les dernières paroles de votre mère, poursuivait cependant le Medina-Celi, m'ont donné à penser qu'il y avait un doute en elle… Qui sait si elle n'a point de bonnes raisons d'avoir de la défiance !… Moi, pendant ces quinze ans, j'étais du moins protégé par les murailles mêmes de ma prison… mais elle… L'exil laisse le champ libre à toutes les tentatives. Qui sait si l'imposture n'a pas déjà frappé à sa porte ?

Madame, poursuivit-il en s'adressant à la duchesse, dont l'air morne et farouche faisait songer à la folie, les sacrifices coûtent peu quand on aime, mon sang est orgueilleux, vous vous en souvenez bien… cependant il ne me répugne pas de m'humilier devant vous… J'aurai le courage de subir tous les

examens que me prescriront vos défiances. Mettez-moi à l'épreuve, je me livre à vous. Loin de souffrir en m'abaissant ainsi, je sens que j'éprouverai une sorte de plaisir à combattre le démon qui vous obsède. Je tendrai l'arc d'Ulysse si vous le mettez entre mes mains, et je serai heureux, et je serai fier, entendez-vous, madame, d'avoir reconquis, à force de patience, la place qui m'appartient dans ce cœur si digne et si grand… Je serai fier et je serai heureux de vous avoir rendue à vous-même !

– Oh ! ma mère ! s'écria Isabel, votre époux est un saint !

Eleonor découvrit son visage inondé par les pleurs. Son regard, où se lisait un poignant découragement, se fixa sur sa fille. Elle dit d'une voix haletante et brisée :

– Bel, pauvre enfant chérie, vas-tu m'abandonner ?

La jeune fille allait répondre. Le bon duc lui imposa silence par un signe tout paternel. Ce signe voulait dire : N'entravez pas la malédiction morale que je vais opposer au mal de cette pauvre femme.

– Que vous faut-il pour croire ? poursuivit-il en se rapprochant d'Eleonor ; dois-je vous traiter en incrédule et vous fournir des preuves irrécusables ? Dois-je me borner à ces souvenirs qui nous sont communs ? Dois-je vous parler de mon frère bien-aimé, Louis de Haro, et de cette autre Isabel dont la mémoire chérie a été la marraine de notre fille ?

Eleonor de Tolède écartait peu à peu les mains qui couvraient son visage. Son front s'éclairait, on voyait naître dans ses yeux la persuasion consolante.

Isabel était radieuse.

Le duc Hernan se prit à sourire.

– Non, n'est-ce pas ? poursuivit-il, ces choses, on a pu me les conter… Il en est d'autres dont nul n'avait le secret. Nos petits mystères à nous deux, nos joies et nos souffrances partagées. Madame, écoutez-moi ; écoutez-moi aussi, dona Isabel. C'était à la fin de l'hiver, en l'année 1627… il y a quinze ans… Février, si dur aux autres climats, avait laissé à nos jardins leurs senteurs embaumées… Comme nous nous suffisions à nous-mêmes, nous n'allions jamais chercher hors de l'enceinte de la maison de Pilate des distractions dont nous n'avions que faire, des plaisirs dont nous ne voulions point, cela est-il vrai, madame ?

– Cela est vrai, seigneur, prononça Eleonor d'une voix faible et comme malgré elle.

Le bon duc échangea un regard avec Isabel.

Ils triomphaient ensemble ; ils étaient d'accord.

– Oh ! oui ! reprit ce modèle des époux ; cela est vrai… nous n'avions qu'un cœur… nous nous étions dit tout ce qui peut se dire, depuis trois ans, que nous étions heureux, et cependant nous étions insatiables de cette joie d'être ensemble. Ces jours ne suffisaient pas à la félicité toujours nouvelle de nos longues et solitaires causeries.

La duchesse soupira.

– C'était donc, reprit Medina-Celi, le 9 février 1627.

– Date chère, mais fatale ! murmura la duchesse.

– Beau jour, n'est-ce pas, madame ?… et qui devait s'achever dans le deuil… Nous avions conduit le matin notre Isabel à l'église Saint-Ildefonse pour renouveler son vœu an-

nuel… car depuis sa naissance elle portait les couleurs de la sainte mère de Dieu…

– Le bleu et le blanc… c'est vrai…

– Notre Isabel s'était endormie dans son berceau, que j'avais porté moi-même après la chaleur du jour, sous les orangers en fleurs…

– Nous deux, rectifia Eleonor ; je tenais une anse, vous l'autre.

Isabel avait de bonnes larmes plein les yeux.

– Nous deux, répéta le duc, c'est vrai, dirai-je à mon tour… Le ciel qui, jusqu'alors, avait brillé pur et sans nuages, se couvrait tout à coup de noires vapeurs…

– Le vent venait de la sierra, interrompit Eleonor ; le premier coup de tonnerre éveilla notre cher ange.

– Et tous deux encore nous reprîmes le berceau, emportant Isabel effrayée.

Le duc s'arrêta ; la duchesse avait les yeux baissés, mais un sourire errait autour de ses lèvres ranimées.

Comme Hernan tardait à reprendre la parole, elle dit tout bas :

– Où courûtes-vous mettre à l'abri le berceau, seigneur ?

– Ici, madame.

– L'enfant tremblait aux éclats du tonnerre…

– Et vous prîtes votre mandoline, et penchée au-dessus du berceau, vous chantâtes la douce chanson des berceuses de l'Estramadure, et l'enfant qui n'entendait plus les grondements de la foudre, au travers de vos suaves mélodies, se rendormit souriante et heureuse.

Eleonor laissa tomber ses deux bras, et dit, sans savoir peut-être qu'elle parlait, tant sa rêverie était profonde :

– C'est vrai… Et nous étions seuls tous deux !

– Seuls avec l'enfant qui n'a point de souvenir… murmura Hernan.

– Tout à coup, s'interrompit-il en changeant de ton, cette porte s'ouvrit, cette porte que voilà… Un de nos valets entra…

– C'était Savien…

– Oui… Savien… Il nous dit : « Les gens du roi sont dans la cour… » Vous souvenez vous de ce que vous fîtes, madame ?

– Si vous le dites, seigneur, que Dieu soit béni !

– Vous croirez ?

– Je demanderai grâce.

– Les gens du roi venaient pour m'arrêter, madame. Vous tirâtes mon épée hors du fourreau, vous qui êtes femme, mais qui êtes Tolède… vous me la mîtes dans la main, et vous criâtes : « Défends-toi, Guzman, pour ton enfant et pour ta femme ! »

Eleonor glissa hors de son fauteuil et se laissa choir à genoux.

– Et ton père me répondit, ma fille, poursuivit-elle, car tu as raison, c'est un saint… ton père me répondît par la devise de son aïeul : *Mas el rey que la sangre*… le roi passe avant la famille. Et l'épée que j'avais mise dans sa main, il la rendit a don Martin Herrera, capitaine des gardes… et ce jour fut le dernier de nos jours heureux.

Elle embrassa les genoux du bon duc qui essayait de la relever, et acheva :

– Seigneur, vous êtes don Hernan, mon époux, et je vous demande grâce.

Une heure s'était écoulée. La duchesse Eleonor avait été si longtemps entourée de pièges ! Elle semblait guérie complètement de ses doutes.

Cependant la duchesse avait écarté de ces explications deux points qui naguère semblaient lui tenir fort au cœur. Elle n'avait point parlé de ce mendiant dont l'apparition soudaine l'avait si fortement émue, la veille au soir, sur le parvis de Saint-Ildefonse ; elle n'avait parlé ni de ce bruit entendu dans la ruelle, ni de cette porte ouverte dans l'oratoire, ce cri jeté à l'annonce de la visite du bon duc : « Ce n'était pas par là qu'il devait venir !… »

Certes, ce n'étaient pourtant point là des détails insignifiants. L'une ou l'autre de ces circonstances eût sans nul doute fait jaillir quelque lumière.

Ce ne pouvait être oubli. La duchesse Eleonor avait peut-être ses raisons pour ne point entamer ce chapitre.

Isabel venait de quitter le coussin où elle s'était assise aux pieds de son père et de sa mère.

Elle avait gagné la fenêtre. Son front pensif s'appuyait sur sa main.

Tout était bien. Tout nuage avait disparu de ce ciel pur. Il n'y avait là que repos et bonheur.

Mais comment exprimer cela ? Ce repos était morne ; derrière le double sourire des époux, ce bonheur était froid comme les pâles rayons du soleil d'hiver qui va se noyer dans les pluies.

Vous avez vu de ces comédies habilement et péniblement combinées où la situation se pose dès les premières scènes et grandit, ménagée avec un soin laborieux, jusqu'au moment où doit éclater la péripétie. La péripétie éclate, *l'effet se fait*, pour employer l'argot de ce grand art, étranglé vif par le métier. La foudre gronde en un mot, et le public est de glace, parce qu'il a deviné dans la coulisse la machine à tonnerre.

Rien ne manque, sauf la vérité. Cette pauvre vérité est-elle donc quelque chose, et faut il encore compter avec elle ?

Le regard d'Isabel se perdait dans l'ombre de ces grands massifs qui étaient au delà de la pelouse bordée d'orangers. Un instant elle avait senti au fond de son cœur une véritable joie. *L'effet* s'était fait, mais un vide étrange avait suivi cette plénitude.

Isabel s'étonnait franchement d'avoir essuyé sitôt ses larmes d'allégresse. Elle s'accusait d'indifférence et de dureté de cœur. L'image qui passait et repassait dans son rêve, Isabel eût voulu l'éloigner ce matin.

Toutes les heures de ses nuits et de ses jours étaient à ce rêve. Ne pouvait-il, ce rêve, laisser quelques minutes à la pensée de son père ?

Ce rêve exerçait sur elle une tyrannie effrontée.

– Mon père a trop souffert pour ne pas être compatissant, songeait-elle ; je lui montrerai mon âme… Ramire est un gentilhomme… nous nous agenouillerons tous les deux…

Elle s'interrompit pour écouter, parce que le bon duc élevait la voix.

– Je ne vous blâme point, madame, disait-il ; les apparences étaient sans doute contre ce pauvre homme, puisque, dans votre justice, vous avez cru devoir lui infliger un châtiment si dur… mais il s'est vengé comme il faut, je vous en fais juge… c'est à lui que vous devez d'embrasser aujourd'hui votre époux.

– Je ferai au seigneur Pedro Gil toutes les réparations qu'il vous plaira d'exiger, répondit la duchesse.

– Exiger, moi ! se récria Medina-Celi ; je plaide la cause du dévouement humble et de la patiente fidélité, voilà tout. Je m'adresse à votre intelligence en même temps qu'à votre équité ; je vous demande, chère âme, si ce bon serviteur n'a pas accompli un double miracle en réunissant à Séville, dans la maison de Pilate, l'exilée de l'Estramadure et le captif de Alcala de Guadaïra.

– Notre fortune est grande, seigneur… de pareils dévouements doivent être récompensés.

Ce disant, la bonne duchesse fit comme sa fille ; elle appuya sa tête rêveuse contre sa main.

Et, chose plus étrange, le bon duc profita de ce moment pour tourner la tête et pour ouvrir la bouche toute grande en un formidable bâillement.

À coup sûr, la situation changeait de physionomie. Le bon duc, à cette heure où personne ne l'épiait, détendait avec volupté les muscles de sa face et semblait chanter un hymne à l'ennui.

Ses traits, son regard, tout en lui disait mieux encore que son bâillement même :

– J'ai de tout cela par dessus la tête et je voudrais être à cent lieues d'ici.

Par les cinq plaies ! pour nous borner à ce seul juron du terroir, Ulysse démentait outrageusement son rôle. Est-on fatigué si tôt de Pénélope ?

Au milieu de ce silence anormal qui régnait dans cette chambre, où les tendres paroles auraient dû si vivement se croiser, on entendit un petit cri étouffé. C'était Isabel, qui se redressait en même temps, éloignant sa tête de la jalousie tombée.

– Qu'est-ce, Bel ? demanda la duchesse.

– Une guêpe… balbutia la jeune fille.

Elle s'assit ; le souffle lui manquait.

La duchesse la couvrit d'un regard perçant.

Une guêpe voltigeait en effet, voyez la providence d'amour ! bourdonnant et choquant bruyamment contre les lambris son thorax zébré de noir et de jaune.

Mais le trouble d'Isabel persistait et allait même en augmentant, bien que la guêpe se fut éloignée d'elle.

En outre, l'œil voilé de la jeune fille, invisiblement sollicité, cherchait à glisser un regard entre les tablettes de la jalousie.

Y avait-il une autre guêpe dehors ?

Eleonor fit mine de se lever pour se rapprocher de la fenêtre. Le bon duc la retint et Isabel respira.

Le bon duc avait aux lèvres un sourire légèrement ironique. Vous eussiez dit un homme qui prend tout à coup son parti en brave.

– C'est l'âge des guêpes, fit-il d'un ton délibéré en se penchant à l'oreille de sa femme ; auriez-vous ici quelque jeune page ?

– Monseigneur ? interrompit dona Eleonor stupéfaite et indignée.

– C'est l'âge, répéta paisiblement le bon duc ; j'ai pensé à cela bien souvent dans ma prison. Votre haute prudence me rassurait, madame… mais la fille d'un proscrit est exposée…

Il s'arrêta, croyant que la duchesse allait répliquer, mais elle avait baissé les yeux et gardait un fier silence.

Isabel avait repris sa place à la croisée. On voyait, de profil perdu, les battements précipités de son sang. La guêpe cependant était partie. Pourquoi le sein d'Isabel continuait-il de battre ?

C'est que la cause de son trouble se rapprochait au lieu de s'éloigner.

Le bon duc ne se trompait qu'en un point ; il ne s'agissait pas d'un page.

Au moment où dona Isabel avait laissé échapper son premier cri, elle écoutait sans frayeur aucune le vol bourdonnant de la guêpe. Dans le noir des massifs, une silhouette s'était soudain détachée.

Une vision plutôt, car le rêve d'Isabel prenait un corps.

Ramire était là. Veillait-elle ? Ramire dans l'enceinte des jardins de Pilate !

C'était lui. Les yeux d'Isabel ne pouvaient la tromper. Seulement, à la place de son pauvre harnois de la veille, Ramire portait un riche costume de gentilhomme.

Pour elle, Ramire n'était pas plus beau ainsi, mais il était toujours bien beau ; et comment expliquer la féerie de cette transformation ?

Ramire, dont la tête était à prix, Ramire costumé comme un grand d'Espagne !

Cela valait bien un cri étouffé. Bienfaisantes guêpes, pourquoi ces ingrates jeunes filles vous pourchassent-elles parmi les fleurs ?

Ramire disparut au coude d'une allée tournante. Désormais les massifs cachaient sa marche, mais Isabel sentait qu'il approchait.

Elle avait peur, et elle était heureuse ; son cœur battait à la fois de frayeur et de joie.

Que venait-il faire, grand Dieu ? À quoi s'exposait-il ? Combien son amour était grand pour braver tant de périls !

Isabel aurait bien voulu soulever la jalousie pour lui faire signe, pour lui dire : Au nom du ciel ! éloignez-vous !

Mais le moyen de soulever la jalousie ? Les guêpes ne servent point à cela.

– Croyez, madame, reprit le bon duc, que j'apporterai en cette matière tout le sérieux qui convient… Vous ne pouvez vous étonner que notre fille chérie ait occupé beaucoup ma pensée pendant les heures de ma captivité… Isabel a dix-sept ans… J'ai songé pour elle à un mariage…

Il n'y a point de préoccupation ni de distraction qui puisse empêcher ce mot d'arriver aux oreilles des jeunes filles. Elles entendent ce mot au travers des cloisons les plus épaisses, elles l'entendent hors de portée de la voix, elles l'entendent même souvent alors que personne n'a songé à le prononcer.

La brise le soupire en passant, ce mot qui est fée ; le feuillage des arbres le murmure, l'eau des ruisseaux le chante.

Qu'elles soient riches ou pauvres, belles ou laides, héritières de duc ou filles de vilain, elles l'entendent. Et les années n'y font rien, voilà le miracle. Ce sens fantastique se perfectionne avec l'âge. À cet égard, les oreilles les plus fines appartiennent aux filles de quarante ans.

Isabel entendit. Son regard épouvanté se réfugia vers sa mère. Celle-ci, parmi toutes les impressions qui se disputaient son âme, eut un vague mouvement de joie. Elle sentait se renouer ce pacte maternel et filial que l'arrivée du père avait relâché, sinon rompu.

Le premier besoin pour une mère est d'avoir le cœur de son enfant, tout le reste cède à cette nécessité de la loi de nature. Le

regard de la duchesse répondit à celui de sa fille. Les yeux se parlèrent. Isabel sut qu'elle avait un appui et un défenseur.

Le bon duc cependant poursuivait ainsi :

– J'y ai songé mûrement, j'y ai songé longtemps… Hier, nous étions au plus bas, et si les circonstances nous sont favorables, nul ne peut répondre de l'avenir. Qui sait si nous ne retomberons pas demain ? La prudence nous conseille donc d'assurer, pendant que la chose est possible et même facile, la situation de notre Isabel… Est-ce votre avis, madame !

– Je ne crois pas, seigneur, répliqua la duchesse, qu'on puisse répondre par un oui ou par un non a une semblable demande. Cela dépend du choix que vous avez fait d'abord. Cela dépend ensuite de l'inclination de notre fille.

Isabel écoutait assurément de toutes ses oreilles, mais elle regardait aussi de ses yeux. Ramire était maintenant au milieu du parterre. Il se dirigeait vers la maison, tête haute et sans prendre souci de se cacher.

Isabel n'osait plus faire un mouvement de peur de trahir sa joie ou sa détresse.

– Vive Dieu ! s'écria le bon duc en se renversant sur son siège ; je sais bien que je reviens de l'autre monde… Mais, pendant que j'étais sous les verrous, les mœurs espagnoles ont-elles si fort changé ?… Sommes-nous devenus, nous autres grands d'Espagne, des Français ou des Anglais, pour céder aux fantaisies de nos filles ? Avons-nous pris la coutume d'abdiquer notre puissance paternelle, qui a sa base dans la loi divine comme dans la loi humaine, dans les livres sacrés comme dans le droit des religions antiques ?… Si cela est, il faut m'en instruire, madame, car je suis de vieux sang, et je ne vois dans tous ces tableaux qui représentent mes aïeux au conseil ou au combat, je

ne vois aucun Guzman qui ait dépouillé follement sa prudence pour agir selon le caprice d'une fillette amoureuse.

– Monseigneur, murmura la duchesse, je ne sais ce qui est advenu des mœurs et coutumes de l'Espagne ; mais la prison a fait de vous un habile clerc. Vous étiez moins savant autrefois.

– Est-ce un crime, madame ? riposta Medina-Celi, qui rougit, mais domina sur le champ son trouble ; eh bien ! oui, j'ai étudié ; ces heures de solitude sont propices à la lecture et à la méditation… J'ai pardonné une fois, madame ! ajouta-t-il en voyant la défiance renaître sur les traits de dona Eleonor ; je ne voudrais pas, moi qui suis époux et père, en appeler dès ce premier jour à mes droits de maître absolu.

Une voix qui s'éleva sous la fenêtre prévint la réponse d'Eleonor.

La voix était douce et mâle à la fois. Vous eussiez dit qu'une invisible main venait de teindre en pourpre les joues et le front d'Isabel.

– Je veux parler au duc de Medina-Celi, disait la voix, j'ai rendez-vous avec lui ce matin.

– Serait-ce déjà Escaramujo ?… murmura le bon duc, dont le visage austère eut, ma foi, une nuance d'espièglerie.

Comme les valets discutaient au dehors, la voix reprit d'un accent péremptoire :

– Sa Grâce m'attend.

Isabel jeta sur son père un regard stupéfait. Son père attendait Ramire de Mendoze ! Parmi ces énigmes accumulées, quel nouveau mystère venait brocher sur le tout ?

La duchesse seule était calme, elle n'avait rien vu ; elle n'attendait personne.

La porte s'ouvrit ; un valet parut et dit :

– Monseigneur veut-il recevoir un certain gentilhomme qui prétend…

– Sans doute, interrompit le bon duc ; qu'il entre !

– Si toutefois, se reprit-il avec une grande affectation de courtoisie, madame la duchesse daigne le permettre.

– Vous êtes ici le maître absolu, prononça Eleonor en s'inclinant.

Le valet sortit. Isabel appuya ses deux mains contre son cœur.

L'instant d'après, notre Ramire faisait son entrée.

Il s'attendait à voir le duc seul. La présence des deux dames fit monter un incarnat léger à ses joues. Il salua la duchesse avec respect, et baissa les yeux en s'inclinant devant Isabel.

Puis, il s'avança vers Medina-Celi en disant :

– Monseigneur, me voilà pour vous obéir.

– Qui diable est celui-ci ? pensait le bon duc désappointé ; si je n'avais cru que c'était Escaramujo !

D'instinct, Isabel était revenue auprès de sa mère.

– Te voilà bien émue, Bel, dit la duchesse à son oreille.

– J'ai entendu, mère, et si vous saviez…

– Peut-être en sais-je plus long que tu ne crois, ma fille… Connais-tu ce cavalier ?…

– Oh ! non, mère ! balbutia Isabel.

Puis, honteuse d'avoir menti :

– Je crois que je l'ai vu.

– En Estramadure ?

– Non… oui… Peut-être en Estramadure, ma mère.

Le bon duc avait examiné Mendoze de la tête aux pieds. D'un mouvement brusque, et comme s'il se ravisait tout à coup, il lui tendit la main.

– Bonjour, bonjour, mon jeune gentilhomme, dit-il avec rondeur ; comment cela va-t-il depuis le temps ?

– Je rends grâces à Votre Excellence, répondit Mendoze.

C'est à vous qu'il faudrait demander des nouvelles de toutes vos blessures.

– Ah ! peste, pensa le duc, il paraît que je suis blessé… Le coquin de Pedro Gil m'a laissé au dépourvu sur ce chapitre-là.

– On dirait vraiment, reprit Mendoze dont le regard cherchait Isabel, qu'un bienfaisant enchanteur vous a fourni son baume.

– Vous comprenez, mon garçon, répliqua le duc, dans ma position, je puis me donner les deux meilleurs chirurgiens de Séville.

La duchesse était tout oreilles. Il semblait que chaque parole de son seigneur et maître vînt ajouter désormais aux soupçons qui la tourmentaient depuis le commencement de l'entrevue, et que la fameuse histoire du 9 février 1627 avait un instant dissipés.

– Sur mon honneur ! murmura-t-elle, mes idées vacillent dans mon cerveau… C'est lui et ce n'est pas lui !

– Que voulez-vous dire, ma mère ? demanda Isabel avidement.

La duchesse tressaillit et garda le silence ; mais en elle-même elle poursuivit :

– C'est son noble visage, ce n'est pas sa parole si simple et si grave… c'est sa voix, ce n'est pas son cœur…

– Et pourquoi disiez-vous tout à l'heure, ma mère, reprit Isabel en montrant la porte par où le duc était entré : « Ce n'est pas par là qu'il devait venir ! »

– Tais-toi, Bel, et prie Dieu, répondit la duchesse, la lumière se fera.

Medina-Celi, déjà las de cette entrevue qui le menaçait d'une longue suite de quiproquos, demandait en ce moment :

– Et qui me procure l'avantage de votre visite, mon cavalier ?

Mendoze pâlit. La duchesse se rapprocha.

– Restez, madame, s'empressa de dire Medina-Celi, ceci ne vous touche point.

Pour la première fois, le regard d'Eleonor rencontra celui de Mendoze.

– Ce doit être lui ! pensa-t-elle.

Mendoze ne répondit pas tout de suite. Il sourit à une idée qui lui traversa l'esprit et dit :

– La gaieté de Votre Grâce ne me surprend point. C'est l'effet du bonheur retrouvé.

– Eh, eh ! s'écria le duc en riant aussitôt, vous avez raison, jeune homme… Aujourd'hui ne ressemble pas à hier… Hé, hé, hé !… cette chambre est plus large que ma cellule…

– Je n'ai pas vu la cellule de Votre Grâce… commença Mendoze.

– Que le diable l'emporte ! gronda le duc à part lui ; j'ai cru qu'il m'avait aidé à prendre la clef des champs !…

– Pendant que Votre Grâce accomplissait ce miracle de vaillance… poursuivit notre jeune cavalier.

– Bon, j'ai accompli un acte des vaillance ! pensa le maître de céans ; coquin de Pedro Gil !… impur coquin !

– J'étais caché parmi les ruines, acheva Mendoze.

– Et qu'appelez-vous un miracle de vaillance, s'il vous plaît, mon jeune ami ? car ma modestie m'empêche de comprendre à demi-mot.

– Le fait est, répondit Ramire, que Votre Excellence a l'embarras du choix entre ces merveilles d'audace : la descente au moyen de la corde trop courte… le combat sans autres armes que quelques dalles de pierre… la foudroyante victoire dès que l'épée a été dans votre main…

– On dirait que mon père ne sait pas… murmura Isabel à l'oreille de la duchesse.

Un geste de celle-ci lui imposa silence.

Le bon duc s'essuya le front, où il y avait de la sueur.

– Oui, oui, grommela-t-il ; quand j'ai eu l'épée… c'est certain… Vous êtes un digne gentilhomme, mon jeune camarade, mais par tous les saints, votre nom ne me revient pas… Ne fronCez pas le sourcil, c'est pur défaut de mémoire… Si vous saviez comme le moral s'amoindrit dans ces épouvantables cachots…

Ramire, qui avait eu un mouvement de colère, s'en repentit aussitôt.

– Seigneur duc, répondit-il, Dieu me garde d'exiger votre reconnaissance pour le faible service qu'il m'a été donné de vous rendre… Je vous ai dit hier mon nom parce que vous me l'avez demandé, je suis venu en votre maison de Pilate parce que vous m'y assignâtes rendez-vous au moment où vous montiez sur mon cheval… Vous prononçâtes alors, seigneur duc, de nobles et chères paroles qui sont restées dans mon cœur, mais que je ne vous rappellerai point…

– Si fait, jeune homme !… rappelez ! rappelez ! ne vous gênez pas… La mémoire n'y est plus.

Ramire le regardait en face, et, comme la bonne duchesse, il pensait :

– C'est le même visage, c'est la même voix ? Est-ce bien le même homme ?… Y a-t-il là dessous magie ou sortilège ?

Quant au bon duc, il se recordait ainsi :

– Le jeune drôle, à ce qu'il paraît, m'a fourni l'épée et le cheval. Mais alors j'ai dû me sauver… et si je me suis sauvé, mes cartes s'embrouillent ; mon Sosie peut me tomber sur le corps d'un instant à l'autre !… Ah ! Pedro Gil ! Coquin de Pedro Gil !

– Puisque vous l'exigez, seigneur, reprit Ramire, je vous répéterai vos propres paroles… Vous m'avez dit, au moment où nous allions nous séparer : « Don Ramire, vous ressemblez au seul homme que j'aie bien aimé en ma vie. »

La duchesse, à ces premiers mots, ne put retenir un vif mouvement d'attention. Elle regarda Mendoze comme si elle ne l'eut point encore vu, et son âme sembla passer dans ses yeux.

– Que Dieu nous aide ! pensa-t-elle ; c'est la vérité : il lui ressemble. Je ne savais pas pourquoi ces traits si vaillants et si beaux me faisaient battre le cœur.

– Très bien ! fit le bon duc. Seigneur don Ramire, vous avez en effet un faux air… Votre manière de porter la tête… et votre nez… c'est surtout votre nez.

– Vous m'avez dit encore, poursuivit Mendoze : « C'est vous qui m'avez parlé le premier de ma fille ; c'est par vous que j'ai su qu'elle est belle comme les anges et comme sa mère… »

Isabel rougit. Ses yeux s'humectèrent et sourirent.

– Très bien ! répéta Medina-Celi. Vous comprenez : dans ces moments-là, on s'attendrit. Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait plaisir, mon jeune camarade !…

Il ajouta à part lui et comme le vieux Caton radotait son *Delenda Carthago :*

– Et que Dieu confonde cet infâme coquin de Pedro Gil.

– Vous m'avez dit enfin, acheva Mendoze : « Venez me visiter demain à la dixième heure. Je sais que vous êtes l'ami de Medina-Celi, et que désormais, don Ramire de Mendoze, vous passerez partout où Medina-Celi passera. »

– Voici enfin la parole de mon époux ! s'écria Eleonor de Tolède : cette fois, je le reconnais !

– Par ma foi ! fit joyeusement le bon duc, touchez-là, don Ramire, et pardonnez ce jeu. Vous êtes le meilleur garçon que je connaisse. Avez-vous quelque chose à me demander ?

– Un asile, répondit Mendoze.

Il allait poursuivre. Un geste rapide de la duchesse l'arrêta.

– Pour quelque folie de jeunesse, je suppose ? interrogea Medina-Celi. On vous donnera un lit au palais, mon garçon… Vous mangerez avec mes pages. Par Saint-Jacques ! ce n'est pas moi qu'on accusera jamais d'être un ingrat ? Mais le temps passe ! s'interrompit-il brusquement ; voyons, mon jeune camarade, entre nous deux, point de compliments, n'est-ce pas ?… J'aime à payer mes dettes, moi !… Prenez ceci et soyons quittes !

Il jeta sa bourse dans le feutre de Mendoze, pirouetta sur ses talons et se dirigea vers une embrasure.

Il se disait :

– Les grands seigneurs sont généreux, j'ai agi en grand seigneur… et je ne suis pas fâché de garder ce gaillard-là sous ma main…

Mendoze était resté en place comme si la foudre l'eût frappé. L'humiliation d'être traité ainsi en présence d'Isabel le laissait dans une sorte de stupeur. Il pâlit, saisit la bourse et fit un mouvement comme pour s'élancer vers le duc.

Son regard rencontra pour la seconde fois celui d'Eleonor de Tolède. Elle mit un doigt sur sa bouche et se retira vers son oratoire.

Mendoze salua profondément. Il se trouva un instant seul en face d'Isabel émue et toute tremblante.

Il laissa glisser la bourse à terre sans colère et sans bruit.

– Senora, murmura-t-il, je suis trop payé, malgré cet outrage puisque je vous vois… je vous parle…

– Dans le jardin, prononça tout bas Isabel, sous les massifs… dans une heure !

Mendoze mit la main sur son cœur et s'éloigna ivre de joie.

Isabel rejoignit la duchesse.

– J'ai compris vos hésitations et vos terreurs, ma mère, dit-elle ; Hernan-Perez de Guzman, mon père, n'aurait pas payé sa vie sauvée avec de l'or !

XII

LA PORTE SECRÈTE

Quelle que soit l'idée que le lecteur ait pu se former de notre personnage, ce n'était pas un homme ordinaire. Il jugea la situation d'un coup d'œil et releva un front d'airain contre l'orage qui se préparait.

– Il est parti, fit-il en se frottant les mains ; j'avais jugé du premier coup que le gaillard avait quelque chose sur la conscience… De là ma réserve… Je pense qu'il a dû être content de l'aubaine… Mais qu'est-ce à dire ? voici la bourse au milieu de la chambre… Il aura oublié la bourse !

– Non, seigneur, répondit Eleonor de Tolède ; il ne l'a pas oubliée.

Le bon duc ramassa froidement la bourse et la remit dans sa poche.

– Senoras, reprit-il, ce jeune aventurier nous a pris le meilleur de notre temps, et il nous faut maintenant brusquer notre conférence… l'heure de la sieste approche… quand je manque ma sieste, je suis indisposé tout le jour… Vous paraissiez curieuses tout à l'heure, et c'est bien naturel, de connaître le nom de l'époux que j'ai destiné dans ma sagesse à notre très chère fille Isabel de Guzman… je n'ai point à vous le cacher : c'est un de ces noms qu'on peut prononcer tête haute, devant ses amis et devant ses ennemis… un nom que vous devez respecter et chérir, dona Isabel… le nom de Haro…

La jeune fille resta morne et muette, les deux mains sur le prie-Dieu de sa mère.

La duchesse dit :

– Il n'y a plus de Haro depuis que don Louis est mort.

– Et le marquis de Jumilla, commandant des gardes du roi ! se récria le bon duc : – et ce brillant jeune homme appelé, selon toute apparence, à une faveur si haute, don Juan de Haro, marquis de Palomas…

– Un bâtard ! prononça sèchement Eleonor.

– Madame ! s'écria Medina-Celi.

– Seigneur, ma fille est Guzman par son père, Tolède par sa mère, elle n'épousera jamais la honte !

– Jamais ? répéta le bon duc dont la lèvre blême tremblait.

– Jamais !

Ce dernier mot tomba distinct et ferme, bien qu'il fût prononcé à voix basse.

– Mère bien aimée, murmura Isabel, merci du fond du cœur !

En somme la tournure que prenait la discussion semblait causer au bon duc plus de courroux que de surprise. Évidemment il s'était attendu à une résistance ; il avait sans doute compté la briser au premier choc de sa volonté de fer.

Mais une autre volonté se dressait en face de la sienne, et celle-là était d'acier.

Le ton de la duchesse disait mieux encore que ses paroles quelle était la force de sa détermination.

Il ne restait plus rien de l'effet produit par la mise en scène essayée, et le récit conduit avec tant d'habileté n'avait point laissé de trace. Si c'était Pedro Gil qui avait mis le bon duc à même de jouer cette comédie en lui racontant d'avance les détails de cette funeste journée du 9 février 1627, on peut dire que Medina-Celi avait mis fort habilement en œuvre les matériaux fournis, mais le résultat de ce tour de force n'avait pas tenu contre la réalité des faits. Dona Eleonor, surprise d'abord et violemment convaincue par le choix délicat et tout intime de cette preuve, Eleonor avait réfléchi. Sous ce climat, où le corps n'a pas plus souci des vêtements que les logis n'ont besoin de clôture, tous les voiles sont transparents. La vie, avide d'air, ne peut pas se cacher comme chez nous. Les excès de la jalousie castillane, les excès plus grands et plus tyranniques encore de la défense orientale, ne sont qu'une réaction contre ce besoin d'espace et de liberté. Les duègnes et les eunuques sont pour remplacer, non sans désavantage, la garde naïve, mais excellente, de nos portes fermées.

En ces jours de bonheur, nos jeunes époux n'avaient rien à dissimuler. Quelqu'un avait pu épier leur félicité et surprendre leur désastre.

À la rigueur, le récit tout entier, si vrai, si précis, ce chef-d'œuvre qui n'avait d'autre défaut que d'être rédigé avec trop de perfection, pouvait venir de seconde main. Chacune des diverses scènes qui le composaient pouvait avoir eu quelque témoin. Si ce récit fût resté isolé, peut-être aurait-il emporté la place, mais les soupçons l'avaient précédé, et la conduite subséquente du bon duc lui donnait un éclatant démenti.

À quoi bon prouver qu'on est lion, si la patte du singe passe sous la fière fourrure du roi des déserts ?

Ici le singe était adroit et hardi ; il devait se cramponner héroïquement à sa peau de lion ?

– Vous parlez haut, madame, dit le Medina-Celi en affectant un grand calme ; vous en avez le droit par votre naissance, par vos vertus, par la tendresse même que je vous ai vouée et qui est toujours dans mon cœur… Mais, dans cette grave question où il s'agit du bonheur de notre unique enfant, la raison doit me guider et non plus la galanterie chevaleresque à laquelle nos jeunes amours vous ont autrefois accoutumée… Il est permis de jouer autour d'un berceau et de mener ces jolis tournois où les armes sont des roses effeuillées ; mais devant l'autel nuptial on médite, on pèse des arguments sérieux, on se détermine selon le conseil de la conscience… Le privilège de la maison de Guzman nous oblige, madame.

L'Espagne entière sait que l'héritage auguste du marquis de Tarifa tombe en quenouille plutôt que d'aller à des mains étrangères… La fille de Guzman vaut un fils devant la loi… Honte au père de famille qui ne couvrirait pas de sa protection ferme et loyale le dernier espoir de sa race !

– Ma fille est à moi, seigneur, répondit la duchesse, qui s'exprimait avec rudesse parce qu'elle sentait sa cause mauvaise sur le terrain où la question était posée ; je l'ai élevée toute seule, je l'ai défendue, je l'ai protégée…

– L'avez-vous aimée toute seule, madame ? interrompit le bon duc, essayant un dernier coup de sensibilité ; suis-je déchu de mes droits de père parce que j'ai été martyr ?… Est-il honnête, est-il sincère, est-il chrétien de dire au captif de quinze

années : « Votre fille a grandi loin de vous ; elle ne vous connaît pas, donc elle n'est pas à vous ? »

La poitrine d'Isabel se serrait pleine de sanglots.

La duchesse la prit par la main.

– Enfant, dit-elle, tu ne dois point écouter cela… va prier pendant que ta mère combat pour toi.

– Je vous défends d'éloigner ma fille ! s'écria le duc avec colère.

– Et moi, je lui ordonne de sortir ! prononça lentement la duchesse ; qu'elle fasse choix entre nous.

Une pâleur mate couvrait le visage d'Isabel. Son sein battait. Ses traits exprimaient comme un remords.

Elle se disait, on le voyait bien :

– Si c'était véritablement mon père !…

Mais son hésitation ne dura qu'un instant. Elle baisa la main de dona Eleonor et se dirigea vers la porte.

Dès qu'elle fut partie, la duchesse prit son missel qui était sur le prie-Dieu, et le tendit à son mari en disant :

– Jurez sur ce saint livre que vous êtes Hernan de Guzman ; jurez !… et que le ciel vous foudroie si vous mentez, seigneur !

Le bon duc jeta le livre au loin avec emportement.

– Par mes aïeux ! s'écria-t-il, ne connaissez-vous pas le sang de mes veines ?… Femme, ne me tentez plus… Je suis le maître, et la loi des Goths, nos pères, me donne sur vous le droit de vie ou de mort.

Dona Eleonor, loin de trembler, le regardait avec une avidité singulière. Elle vit un éclair s'allumer dans ses yeux.

– Jure ! répétait-elle ; cette étincelle est à Guzman… Je mourrai si je me suis trompée deux fois.

– Je jure… commença le duc.

– Tais toi ! l'interrompit-elle grandie tout à coup et plus belle qu'aux jours de sa jeunesse ; le feu s'est éteint… ta prunelle ne sait pas garder la flamme… Tais-toi : Dieu te punirait !

Au lieu de s'irriter davantage, le bon duc eut un ricanement.

– Madame, dit-il avec tout son calme revenu, faisons trêve, je vous prie, à ces emportements tragiques. Leur moindre défaut est dans leur complète inutilité… Je veux que dona Isabel de Guzman soit la femme du comte de Palomas ; j'ai mes motifs pour cela, motifs sérieux, politiques, et, qu'il me soit permis de le dire, motifs au-dessus de votre portée… Je ne désire pas la mort du pécheur… Si vous venez à résipiscence, je suis prêt à vous pardonner derechef… mais, je vous le déclare avec la tranquillité de mon bon droit, madame, vous avez comblé la mesure, et ma patience est à bout.

Eleonor de Tolède, répondant au sarcasme de son sourire par un sourire de dédain, repartit :

– Hernan ne menacerait pas sa femme.

Puis, avec ce désordre de logique qui est tout féminin et qui dérange sans cesse la symétrie de l'argumentation, elle ajouta :

– Ce n'est pas le duc de Medina-Celi qui donnerait sa fille aux mortels ennemis de sa race, aux assassins de Louis de Haro, son frère d'armes, aux misérables qui se sont emparés, la nuit, par surprise, comme des voleurs infâmes, de l'héritage de Sandoval.

– J'ai réponse à cela, fit vivement le bon duc avec cette joie de l'avocat preste à la réplique. Discutons-nous de bonne foi ? alors nous allons nous entendre… Moi, je ne demande pas mieux que d'arriver à bien sans casser les vitres… mais s'il faut casser les vitres, je m'y résignerai, parce qu'il s'agit ici de vie et de mort. Nous sommes trop faibles, désormais, pour combattre… Une ville investie de toutes parts peut capituler sans honte, quand elle n'a point espoir d'être ravitaillée ou secourue… Or nous sommes dans cette situation précisément, et nous ressemblons à une ville assiégée. Nos ennemis sont tout-puissants : regardez autour de vous et cherchez nos alliés… Vous parliez des Sandoval ; où sont-ils les Sandoval ? Quel vengeur a surgi de la tombe du duc de Lerme ! Uzède est-il mort ou vivant ? on ne sait tant sa mort ou sa vie importe peu ! Louis de Haro n'a point laissé de postérité ; Moncade s'engourdit dans son impuissance ; Medina-Sidonia, notre cousin, s'est rallié au comte-duc, le favori. Nous sommes seuls, madame, ou plutôt je suis seul, car je suis abandonné de ma propre famille. Or, la première condition, le plus étroit devoir de celui qui, comme moi, résume en lui toute la responsabilité d'une race, c'est de vivre…

– Même aux dépens de l'honneur ?… interrompit amèrement Eleonor.

– J'ai médité quinze ans, madame, prononça le bon duc avec emphase ; la souffrance et la solitude ne sont pas de mauvaises conseillères ; aucun écrivain ancien ou moderne n'a pu

avancer un pareil sophisme… L'honneur est un de ces mots qui couvrent toutes les défaillances et toutes les déroutes… S'il ne s'agissait que de mon existence propre, peut-être ne dirais-je pas comme je le fais : « je veux vivre. » Que m'importe, en effet, les quelques jours qui me restent à souffrir ? J'ai vu ma maison, dona Eleonor ; je vous ai vue : vous avez étendu un voile de deuil sur mes dernières illusions… quand je dis : « Je veux vivre », c'est de ma postérité que je parle… Tout le sang de Medina-Celi est en moi par ma fille, je veux que ma fille vive… et j'entends par vivre s'épanouir au soleil de la cour… Végéter dans l'ombre et loin des rayons qui sont la gloire, c'est lentement mourir… Je veux que ma fille soit glorieuse… je veux étayer ce lierre frêle et gracieux à un arbre fort, supportant une abondante feuillée… Mes yeux ont cherché cet appui de toutes parts : je ne l'ai trouvé que chez mes ennemis : j'ai été l'y saisir, je m'en vante, madame, car c'est une proie conquise !… Les Romains n'avaient enlevé que des femmes dans la ville ennemie ; j'ai fait mieux : j'ai ravi un homme aux Sabins… et quand la tombe va s'ouvrir pour moi… je n'aurai pas cette tristesse et ce remords d'aller dire à nos pères : « J'ai votre écusson dans le cercueil. » Un autre duc de Medina-Celi conduira ma pompe funéraire…

– Un faux duc !… murmura la duchesse.

– Un vrai duc !… le père des petits-fils de Tarifa ! la branche greffée est-elle moins belle parmi celles qui couronnent le tronc d'un grand arbre ?…

Il se tut, et après un silence :

– M'avez-vous compris maintenant, madame ? Ce n'est pas une comtesse de Palomas que je veux faire de votre fille, c'est une duchesse de Medina-Celi.

Eleonor de Tolède, à bout d'arguments, mais non point de constance, répondit :

– Seigneur, je vous comprends… Autrefois vous n'étiez pas doué de cette éloquence, et cependant vous n'aviez nulle peine à faire entrer la persuasion dans mon âme… Aujourd'hui que vous avez acquis miraculeusement ces talents d'orateur, vous m'étonnez sans me convaincre… Je suis la mère d'Isabel de Guzman, et je refuse mon consentement à ce mariage.

– Je suis le père, madame, ma volonté suffit, je passerai outre.

– Je me jetterai aux genoux du roi.

– Le roi veut cette union. Don Juan de Haro est le neveu de son bien-aimé ministre.

– Le roi m'écoutera…

– Il y a quinze ans, madame, fit le bon duc avec un sourire matois où perçait le cynisme, je ne dis pas que le roi ne vous eût point écoutée.

Ce fut de la joie qui parut sur le visage d'Eleonor de Tolède.

– Ah ! s'écria-t-elle en reculant jusqu'au fond de son oratoire, vous venez de vous trahir !… Le duc était un chevalier… vous êtes un lâche, puisque vous insultez les femmes… vous n'êtes pas Medina-Celi, j'en ferais le serment devant Dieu !

Le bon duc se mordit la lèvre. Il eût voulu ressaisir le sarcasme intempestif que son irritation avait laissé échapper ; Eleonor lui tournait le dos. En prononçant ses dernières paroles, elle s'était agenouillée devant son prie-Dieu, comme pour rendre grâce au ciel de la lumière qui se faisait en elle.

– Madame, dit-il en se rapprochant, j'ai employé tous les moyens courtois… je les ai épuisés même, j'ai le droit de l'affirmer… il ne me reste plus qu'à recourir à la force. Je vous donne deux heures pour réfléchir… Si dans deux heures vous n'êtes pas revenue à des sentiments plus sages, je prendrai des mesures pour que vous soyez séparée de votre fille.

Il crut avoir frappé juste cette fois, car la duchesse poussa un grand cri.

Mais il la vit au même instant saisir un objet sur le prie-Dieu et le presser avec passion contre ses lèvres.

Avant même qu'il eût pu se demander quel était cet objet, elle se releva radieuse. Une expression d'indomptable vaillance éclairait la beauté de ses traits. Elle était lionne, pourrions-nous dire, lionne par l'attitude et par le regard.

– Dieu a parlé, dit-elle en faisant glisser dans son sein l'objet mystérieux qui était pour elle un avertissement ou un secours ; j'ai un ami… une protection invisible est autour de moi : je ne vous crains plus.

– Est-ce un accès de démence ?… pensa tout haut Medina-Celi.

– C'est un transport d'allégresse ! répondit Eleonor qui avait d'heureuses larmes dans les yeux… Seigneur, je n'ai pas besoin de vos heures… j'ai la tête libre, et, voyez ! mon cœur ne bat pas plus vite qu'il ne faut… seigneur, je n'ai pas besoin de réfléchir… j'ai là, tout près de mon cœur, le gage de ma délivrance. La certitude est née en moi… vous êtes habile, mais la Providence n'a pas voulu qu'une pauvre mère fût ainsi abusée… Seigneur, vous n'êtes point Medina-Celi… ne vous récriez pas encore : j'ai autre chose à vous dire… Vous avez mis sur vos épaules un nom trop lourd à porter… vous chancelez sous le

fardeau, seigneur… votre visage est semblable à celui de mon bien-aimé, mais vous n'avez pu lui voler son âme… J'ai regardé votre âme et je ne l'ai point reconnue… Alors j'ai cru que vous me l'aviez tué, et j'ai frémi jusque dans la moelle de mes os… mais il vient de me dire : « Je veille sur toi ; je suis là, ne crains rien : défends ta fille et défends-toi ! »

Le duc restait devant elle, pâle et les sourcils froncés.

– Prenez garde, madame !… prononça-t-il entre ses dents serrées ; dans notre Espagne, le châtiment est rude pour la femme coupable.

– Il n'y a point de châtiment pour la mère clairvoyante… Vous n'êtes point Medina-Celi !

Le duc saisit la sonnette d'or qui était au chevet du lit.

– Prenez garde ! répéta-t-il ; tout le monde ici m'obéit.

– Appelez ? fit Eleonor, dont la tête haut levée provoquait ; je vous dirai devant tous : « Vous n'êtes point Medina-Celi » Et je le prouverai en montrant l'objet qui est là dans mon sein… dernière épreuve, celle-là, et dont vous ne sortirez pas, car le traître Pedro Gil ne vous aura pas fait la leçon…

– Madame…

– Le traître Pedro Gil, reprit-elle avec un éclat de voix, ne savait pas quel médaillon béni mon Hernan portait sur sa poitrine… Il ne savait pas par quelle voie mon Hernan, absent et présent à la fois, pouvait entrer ici à toute heure, comme l'esprit invisible pénètre au travers des murailles… Appelez, j'appellerai… mandez, je manderai mon duc… Vous avez la force, dites-vous : moi je dis : j'ai le droit… Tentez la bataille, seigneur, je vous en défie !

Elle avait encore la main sous son corsage. Le bon duc, emporté par un de ces mouvements de rage que les plus prudents ne savent pas toujours réprimer, s'élança vers elle et lui saisit le bras avec brutalité.

Elle le repoussa, plus forte qu'un homme, et se réfugia jusque sur les marches de l'autel qui faisait le fond de son oratoire.

– Toi Medina-Celi ! dit-elle d'un ton tranquille et méprisant qui contrastait à la fois avec son animation récente et le trouble profond de son interlocuteur ; toi Guzman… toi mon époux !… toi le père de ma fille !… mais tu ne sais pas retenir ton masque qui retombe à chaque instant, laissant voir l'effronterie de ton mensonge… Va ! ta ruse est déjouée, malgré l'infernal hasard qui t'a donné les traits d'un chevalier… Sors de ma présence et va dire aux fourbes puissants qui sans doute sont tes patrons dans cette intrigue honteuse : J'ai été vaincu… vaincu par une femme !

Pendant qu'elle parlait, le front du bon duc se rassérénait peu à peu. Une idée venait de traverser son esprit, et cette idée était sans doute un moyen de rétablir la bataille aux trois quarts perdue.

Il étendit la main et prononça froidement :

– Ne faites pas trop de fond sur le dernier message.

Une pâleur livide couvrit le visage d'Eleonor qui faillit tomber à la renverse.

Le bon duc, voyant comme le coup portait, poursuivit :

– Il n'y a pour faire des miracles que les reliques des saints.

Dona Eleonor le regardait avec une épouvante mêlée d'horreur.

– Vous avouez donc !… commença-t-elle.

– Je n'avoue rien, madame, prononça d'un ton rude et menaçant le Medina-Celi ; je suis Hernan Perez de Guzman, votre époux et votre maître… je vous dis seulement ceci, en vous rappelant le proverbe : À bon entendeur, salut… je vous dis : pour soutenir l'accusation d'imposture que vous osez porter contre moi, il faudrait qu'un mort sortit du tombeau…

– L'ont-ils donc assassiné ? balbutia la duchesse atterrée.

– Et les morts ne ressuscitent plus, madame, depuis le temps de Lazare !… Vous êtes à ma merci, vous m'appartenez ; je puis faire de vous, selon la loi, ma servante et mon esclave… Votre fille est mon bien, ma chose. Nul n'a d'autorité sur elle, excepté moi. Vous m'avez outragé, vous m'avez renié, vous avez essayé contre mon souverain pouvoir de père et d'époux une révolte insensée… je ne me vengerai point, mais je punirai ; je ne céderai point à la colère, mais j'écouterai la voix de la justice qui vous condamne… Faites vos adieux à votre fille, madame, pendant que vous en avez le temps. Je vous retire l'autorité que vous aviez sur elle, et qui n'était qu'une délégation de la mienne… Isabel de Guzman n'obéira désormais qu'à moi seul, et je vous laisse le choix, pour vous, entre un couvent et votre château d'Estramadure.

Ayant parlé ainsi, d'un accent magistral, le bon duc s'inclina de nouveau et se dirigea vers la porte.

– Restez, seigneur, dit Eleonor qui semblait prête à défaillir.

Elle retira celle de ses mains qui était cachée dans son sein.

Le duc darda un regard avide pour voir le mystérieux médaillon qui, malgré l'audace avec laquelle il venait de jouer son va-tout, était pour lui une terrible menace.

Il ne vit point le médaillon. La main de la duchesse tenait un autre objet ; c'était une feuille de parchemin pliée en quatre.

– Que Dieu ait pitié de moi ! prononça-t-elle avec effort ; je suis abandonnée, et nulle prudence amie ne peut m'apporter un bon conseil… Je vais peut-être briser ici la seule arme dont je puisse me servir pour défendre mon héritage et l'avenir de ma bien-aimée Isabel… mais cette arme est un lien, un lien qui nous enchaîne. Je fais comme les marins qui jettent leurs trésors à la mer pour conserver au moins leur vie… je veux garder ma fille qui est ma vie ; je paye la rançon de ma fille au prix de tout ce que je possède en ce monde : fortune et honneur ?

Elle dépliait lentement le parchemin.

– Vous ne savez pas ce que contient cet acte, seigneur, reprit-elle après un silence et d'une voix que le découragement brisait. Nous n'en sommes plus au doute ; s'il pouvait en exister encore, le seul fait de votre ignorance le dissiperait, car ce parchemin me fut envoyé par celui dont vous avez revêtu la dépouille… Nos persécuteurs infatigables avaient d'abord attaqué mon état de femme légitime : ce parchemin était notre égide contre leurs coups…

– Ah ! ah ! fit impudemment le duc ; je crois reconnaître notre acte de mariage.

Eleonor eut un sourire amer et poursuivit :

– Vous n'avez pas été trop longtemps à deviner !

Elle se redressa. Ses yeux humides se levèrent au ciel. D'un geste lent et large, elle déchira le parchemin du haut en bas.

– Que faites vous ? commença le duc ?…

– Je me fais libre, seigneur, répondit-elle d'une voix sourde. En d'autres temps et en autres pays j'aurais essayé peut-être de combattre, mais je connais les gens qui gouvernent l'Espagne, et j'aime mieux fuir. Si Medina-Celi est mort, tout est dit : votre imposture triomphe, et j'irai cacher ma défaite dans quelque obscur asile… Si Medina-Celi existe il saura bien relever sa femme et sa fille…

– Medina-Celi, c'est moi ! s'écria le duc ; avez-vous cru m'échapper par cette puérile supercherie ?

Dona Eleonor achevait de déchirer l'acte, dont les lambeaux allaient s'éparpillant sur le plancher.

– Je le crois, dit-elle ; ce sont vos patrons eux-mêmes qui ont détruit les registres de la chapelle du palais. Par cet acte seulement, Isabel était l'héritière de Medina-Celi. Maintenant je suis une femme perdue, seigneur, et Isabel bâtarde n'appartient qu'à sa mère. J'ai acheté ma fille bien cher, n'est-ce pas, à votre compte ? Au mien ce n'est rien, et je l'eusse estimée plus cher encore ; au prix payé, j'aurais ajouté tout mon sang goutte à goutte. Pesez cela dans votre esprit, seigneur, et n'acculez pas la lionne expirante, car sa dernière morsure serait terrible !

Son doigt étendu désignait la porte. Elle tourna le dos et regagna en même temps son oratoire.

En s'agenouillant, elle put entendre le bon duc qui ricanait et qui disait en passant le seuil :

– Par saint Jacques ! je ne m'attendais pas à cette aubaine ! me voici veuf de ma femme vivante, et je puis désormais choisir parmi les meilleurs partis de la cour.

Elle voulut prier mais elle ne le put. Ce dernier sarcasme était comme une liqueur corrosive et caustique qu'on répandrait sur une plaie vive. Il attaquait la conscience même de la pauvre mère ; il faisait naître en elle la réaction immédiate de l'action qu'elle venait d'oser.

Elle ne savait plus. Elle se repentait presque. Était-ce en vain qu'elle avait immolé son propre bonheur et son propre honneur ? Le trésor qu'elle avait jeté à la mer était-il noyé en pure perte ?

La duchesse n'avait-elle pas fourni une arme nouvelle à son insolent oppresseur !

Son rire ! Elle entendait le sardonique éclat de sa gaieté ! Il était sorti triomphant ! Son triomphe n'était-il pas la plus cruelle de toutes les menaces ?

Elle croyait prier, elle méditait. Son esprit se perdait en mille combinaisons qui allaient se mêlant, se bifurquant, se croisant comme les détours d'un labyrinthe.

La duchesse retira de son sein l'objet que naguère elle avait trouvé sur le prie-Dieu. Elle le contempla longuement, et ses yeux se baignèrent de larmes.

C'était un médaillon, comme elle l'avait laissé entendre au bon duc, ou du moins à celui qui s'affublait si hardiment de ce titre. Le médaillon, fermé d'un côté par une plaque d'or et de l'autre par un rond de cristal, portait à l'intérieur trois compartiments : deux contenaient des cheveux, le troisième une relique.

Sur le cristal étaient gravés, à la pointe du diamant, des caractères arabes, au-dessous desquels était en langue espagnole la devise du grand marquis de Tarifa *Mas el rey que la sangre*. Au-dessous était la devise que nous avons vue déjà sur la boîte d'un autre médaillon : *Para aguijar a haron*. Ces deux légendes étaient réunies par une double accolade.

Au revers du médaillon il y avait une croix surmontant les deux écussons embrassés de Haro et de Guzman.

Certes, il était impossible de prendre ce reliquaire pour un autre. Les signes qui le distinguaient étaient nombreux et frappants. La duchesse l'avait reconnu tout de suite, et à sa vue un immense espoir était entré dans son cœur. Mais le doute avait pris une autre voie pour se glisser en elle. Soit hasard, soit raffinement de diplomatie, le faux Medina-Celi avait dit : « C'est le message posthume d'un mourant. »

Dona Eleonor contemplait le médaillon au travers des larmes qui baignaient sa paupière.

– Hernan ! Hernan ! disait-elle sans savoir qu'elle parlait, as-tu quitté cette terre où nous restons si malheureuses ? Hernan, suis-je seule ici-bas ? Ta femme et ta fille n'ont-elles plus de défenseur ?

Elle prêta l'oreille comme si elle eût attendu une réponse.

Puis, saisie tout à coup par un vague espoir, elle se leva. Sa main pesa sur le rebord du tableau de Montanez pendu à droite de l'oratoire. Le panneau s'enfonça aussitôt, laissant ouvert un carré long de la forme d'une porte.

La duchesse joignit les mains, et, mettant sa tête à cette ouverture, elle répéta :

– Hernan ! mon Hernan ! vivant ou mort, réponds-moi !

Était-ce une illusion ? Un bruit vague et incertain, comme un soupir contenu, se fit entendre dans les ténèbres.

Le vent froid qui sortait de cet obscur couloir apporta deux fois les mêmes sons.

Ce fut tout. – C'était une illusion.

La nuit du mystérieux corridor était vide.

Eleonor de Tolède revint au pied de l'autel. Incapable de se tenir à genoux désormais, elle s'assit sur les marches.

Comment aurait-elle pu prier ? Il faut pour parler à Dieu le calme de la pensée ; il y avait une tempête dans son esprit et dans son cœur.

Ce médaillon ! toujours ce médaillon ! Était-il tombé du ciel ?

Message de mort, avait dit le faux duc. Mais quelle invisible main l'avait remis à sa destination ce message ? L'avait-on déposé sur l'autel pendant la nuit ? Par quelle voie était-on entré ?

Par la porte secrète ? Mais le duc seul, le vrai duc, cette fois, connaissait cette issue, communiquant à travers le corps de logis tout entier, avec sa chambre à coucher, et donnant dans son propre oratoire, à la place occupée par l'autre tableau de Montanez…

Un quart d'heure s'écoula. Dona Eleonor, fatiguée d'agiter ces questions insolubles, quitta la ruelle de son lit et se prit à parcourir sa chambre à pas lents. Il était dans sa nature de

combattre jusqu'à la dernière extrémité, mais son isolement l'effrayait. À qui se fier ? Par ses fenêtres elle avait entendu ce matin ses serviteurs les plus fidèles crier : Vive le bon duc ! avec enthousiasme.

Il y a des choses obstinément invraisemblables. Leur réalité même n'inspire pas créance. De ce nombre est le phénomène pourtant si commun de la ressemblance complète : J'entends assez complète pour tromper. Cela rentre dans le domaine de la fiction. Personne, hors du roman ou de la comédie, ne prend au sérieux ces excentricités.

Dona Eleonor avait conscience de ce fait. Elle savait bien qu'au premier mot prononcé on l'accuserait de folie. Chacun avait vu le bon duc, chacun l'avait reconnu ; il avait rappelé à chacun de ces détails intimes qui prouvent surabondamment l'identité.

Absurdités ! impossibilités ! contes à dormir debout ! ces formules des vulgaires et souverains arrêts de la foule eussent bien vite interrompu le plaidoyer de la bonne duchesse. Elle se sentait d'avance condamnée, – surtout parce qu'elle était seule.

Plus elle creusait la situation, en effet, plus son isolement l'épouvantait. Elle évoquait tour à tour par la pensée ses amis d'autrefois : ils étaient morts ; elle passait la revue de ses serviteurs les plus dévoués : le doute et l'étonnement, voilà ce qui se lisait sur leurs visages ! – Démence ! inventions romanesques ! *Contes à dormir debout !...*

Mais tout à coup une autre image passa dans sa rêverie laborieuse : une tête toute jeune, un regard ardent, un naïf et fin sourire.

– Don Ramire de Mendoze ! murmura-t-elle.

Ce fut comme un trait de lumière. Elle ne le connaissait pas, celui-là, et pourtant elle espérait en lui. D'instinct, elle se rapprocha de la fenêtre sous laquelle la voix de Mendoze s'était fait entendre pour la première fois. Ses doigts distraits soulevèrent une des planchettes de la jalousie. Elle porta son regard au loin, répétant au dedans d'elle-même ce nom qui lui faisait battre le cœur : Don Ramire de Mendoze…

Elle aperçut une forme blanche qui glissait derrière le feuillage, au delà des parterres.

– Isabel !… un rendez-vous !…

Ces deux pensées lui vinrent à la fois. Elle n'eut point de colère. Elle jeta sur ses épaules une mantille de dentelle noire et sortit précipitamment.

Après son départ, pendant quelques minutes, la chambre à coucher resta déserte et silencieuse. C'était l'heure de la sieste ; rien ne bougeait dans la maison de Pilate.

Parmi cette immobilité muette, un bruit léger se fit vers la ruelle du lit, du côté de l'oratoire. La porte dissimulée par le tableau de Montanez tourna lentement sur ses gonds, livrant passage à un courant d'air qui fit voltiger sur le parquet les menus débris de l'acte de mariage déchiré.

Une forme sombre se montra au seuil. C'était un homme de grande taille, vêtu d'un costume simple et sévère. Avant d'entrer, il jeta un regard vers l'autel. Son manteau, relevé jusqu'à la lèvre, s'ouvrit ; son feutre à larges bords tomba, laissant à découvert une tête puissante, coiffée d'une riche chevelure noire où quelques fils d'argent couraient. L'homme se mit à genoux, joignit les mains et s'inclina. On ne pouvait apercevoir les traits de sa figure, qui restait cachée sous un masque de velours noir.

Il pria. Sa prière fut courte et ardente. Quand il l'eut achevée, il se leva et regarda tout autour de lui, au travers des trous de son masque. Vous eussiez deviné alors, derrière l'étoffe inerte qui cachait ce visage, une grande et profonde émotion. Les voleurs du pays d'Espagne s'agenouillent, dit-on, parfois et prient, demandant d'avance à Dieu, à la Vierge et aux saints, pardon de leurs pillages ; mais celui-ci n'était pas un voleur, car il toucha l'un après l'autre, plusieurs des objets précieux qui l'entouraient, et les remit ensuite à leur place avec un religieux respect. Ce n'était pas non plus un amoureux, bien qu'il eût jeté un long regard au portrait où souriaient les dix-huit ans de la belle duchesse ; non plus un espion, espèce pullulante sous le grand roi Philippe IV.

Qu'était-ce ?

Nous dirons ce qu'il fit, ne pouvant dire ce qu'il était. Il prit sous le revers de son manteau une large bourse de soie qu'il posa toute ouverte sur le plancher au milieu de la chambre.

Puis il courba sa haute taille, et se prit à ramasser un à un, avec un soin minutieux, les petits fragments de parchemin éparpillés çà et là. Il les mettait à mesure dans la bourse.

Quand il n'en resta plus un sur le sol, quand son œil attentif et perçant eut sondé les moindres recoins, il referma la bourse et la remit dans son sein. Il gagna la ruelle. Sa main sortit de son manteau pour dessiner un signe de croix en passant devant le Christ. Puis la porte secrète roula pour la seconde fois sur ses gonds, montrant la toile où le pinceau de Montanez avait vivifié la poésie des saintes amours. Et, dans la retraite d'Eleonor, ce fut de nouveau le silence et la solitude.

XIII

DOUBLE RENDEZ-VOUS

Aucun souffle n'agitait le feuillage gracieux et léger des lentisques. Les lauriers roses laissaient pendre leurs jeunes pousses, molles encore et alanguies par la chaleur. La brise retenait ses soupirs. Les rayons d'un soleil ardent et lourd tombaient sur la couronne des grands arbres et abaissaient vers le sol une ombre tiède, tout imprégnée de trop violents parfums.

Les eaux murmuraient claires et gaies parmi ces langueurs de la méridienne : c'était comme des voix de sirènes chantant les délices du bain frais dans ces solitudes torrides.

Les jardins de la maison de Pilate, dessinés à grands frais et selon l'art mauresque par un descendant immédiat du marquis de Tarifa, occupaient un espace énorme entre le vieux quartier et la place de Jérusalem. Depuis quinze ans que le palais n'était point habité, certaines parties, forcément délaissées, avaient pris la physionomie de forêts vierges. Le palmier-nain, ce conquérant, avait envahi de larges places, protégeant ses racines et ses tiges rampantes à l'aide de son feuillage lisse, luisant, impénétrable au soleil, comme la tortue des phalanges macédoniennes protégeait ses combattants contre la grêle des flèches ou des javelots. Le palmier-nain est l'Attila de ce sol rougeâtre, éventré par la canicule. Une seule tige, foisonnant, multipliant comme la postérité des pauvres, va couvrir en quelques années un arpent de terrain.

Dans toutes les parties hautes du jardin, le palmier-nain avait fait des siennes, mordant les bosquets, obstruant les sentiers, détruisant la symétrie bizarre de ces compartiments de buis et d'ifs qui sont le luxe des jardins arabes ; mais d'autres portions étaient restées intactes, étalant le long des eaux vives cette opulente végétation qui brave les rigueurs même du soleil andalous. Là, le mûrier rouge épaississait l'opaque abri de son ombrage ; là, le caroubier arrondissait sa tête feuillue où pendaient les longues gousses de ses fruits ; l'aloès rampait ou grimpait, variant ses difformités monstrueuses et dressant autour de ses fleurs magnifiques un rempart d'épines envenimées ; le cactus, ce prodigue habillé de pourpre, lançait de toutes parts ses tiges étoilées ; l'yeuse bossue coudoyait la robuste élégance du frêne, et par intervalles, dans les espaces découverts, une colonnade de palmiers africains prolongeait sa correcte ordonnance.

Au bord de l'eau, qui, abandonnant ses vasques de marbre, courait et bavardait sous les bocages, c'étaient des touffes vivaces de neriums prodiguant leurs roses blanches ou légèrement carminées, des jasmins portugais ou virginiens, des liliacées géantes et amphibies. Sur les rampes, le grenadier au tronc tordu mêlait le cinabre de ses grelots aux candides corolles de bigaradiers et à l'or des citronniers en fleur.

C'était l'heure de midi. Les oiseaux avaient la tête sous l'aile, les poissons dormaient dans leurs herbes molles et ondulantes comme des chevelures, les reptiles eux-mêmes sommeillaient paresseusement abrités. L'ombre des massifs était muette : aucun insecte ne bourdonnait dans l'air.

Non loin du pavillon oriental que notre Bobazon avait aperçu, le matin, de la ruelle conduisant aux abattoirs de Trasdoblo, était une grotte tapissée d'arches et de mousses, au devant de laquelle coulait un ruisseau masqué par une épaisse bordure de cannes. La grotte avait deux issues, dont l'une don-

nait sous le pavillon mauresque et l'autre dans un bosquet de lièges.

Au fond de la grotte, un homme était étendu et dormait. Aux lueurs du jour douteux qui arrivait jusqu'à lui, vous eussiez dit un adolescent, à cause de la mate blancheur de ses tempes couronnées d'abondants cheveux noirs. Son pourpoint entr'ouvert laissait voir un bandage taché de rose, comme ceux qui maintiennent les lèvres d'une blessure. Un pas léger bruit sous le bosquet, et une voix de femme murmura :

– Seigneur don Juan ! seigneur comte ! où donc êtes-vous caché ? Le dormeur s'agita dans son sommeil et balbutia quelques paroles sans suite. Encarnacion était déjà à l'entrée de la grotte ; elle l'entendit, car elle se dirigea vers lui aussitôt.

– Éveillez-vous, seigneur don Juan, dit-elle, nous avons des nouvelles, Dieu merci ! Voyons ! éveillez-vous ! éveillez-vous !

Le comte de Palomas se mit sur son séant et se frotta les yeux.

– J'étais dans le paradis de Mahomet, ma fille, dit-il en bâillant de tout son cœur ; je n'y veux pas retourner, ventre saint-gris ! on s'y ennuie… Les femmes sont vieilles et trop grasses, les hommes ont des barbes de capucin, le vin ne vaut pas le diable… c'est un pitoyable taudis, en somme !… Quelles nouvelles apportes-tu ?

– Épouseriez-vous encore dona Isabel, demanda la soubrette, si vous saviez qu'elle n'a ni sou ni maille ?

– Allons donc ! fit le comte, qui haussa les épaules ; tu m'avais l'air moins innocente que cela ce matin, fillette… Viens-tu me réveiller tout exprès pour me faire de pareilles questions ?

– Alors vous ne l'épouseriez pas ? insista la suivante.

– Viens çà que je t'embrasse. Dans toutes les comédies, le jeune seigneur prend ses privautés avec la camériste de sa maîtresse… cela s'appelle corriger les mœurs en riant… Sais-tu que tu es jolie comme un cœur, Encarnacion ?

– Mais oui, répliqua-t-elle, on me l'a dit déjà : tout le monde est mon miroir… Mais parlons raison, s'il vous plaît, seigneur comte.

Le seigneur comte fit la grimace au seul mot de raison. La soubrette poursuivit.

– Si votre intention n'est pas d'épouser une fille sans dot, sans nom, et qui a déjà la tête tournée par un autre, vous n'avez pas besoin de faire faction ici jusqu'à ce soir.

Don Juan essaya de se mettra sur ses jambes. La douleur lui arracha un cri.

– J'avais oublié cette maudite blessure, grommela-t-il. Au diable ce paysan d'Estramadure !… Il est sûr que je couperai les oreilles à maître Herrera, l'Asturien, dont la riposte de pied ferme ne vaut pas un maravédis !… Figure-toi, ma belle, que je l'ai placée trois fois, sa riposte… et exécutée à miracle encore !… Le rustre a paré sur place, comme s'il avait passé sa vie à l'académie de maître Herrera.

Il saisit à l'improviste la main d'Encarnacion, et il lui vola un baiser qu'elle lui eût donné d'elle-même du meilleur cœur du monde.

– Voilà mon devoir de galanterie accompli ! dit-il en bâillant derechef ; une bourse et un baiser : Lope de Vega n'en fait pas d'autres ! J'ai donné la bourse ce matin.

– N’en aviez-vous qu’une sur vous, seigneur ?

– Joli ! têtebleu ! charmant !… Elles ont de l’esprit comme des Françaises !… Voyons tes nouvelles, ma mignonne… Tu dis que Dona Isabel a perdu la meilleure portion de ses charmes, à savoir sa dot…

– Et son nom, seigneur.

– Pauvre chère, la voilà bonne pour son rustaud au justaucorps de buffle ! Et comment sais-tu cela ?

– Je suis adroite, répliqua Encarnacion, quand j’aime ceux que je sers.

– Tu m’aimes donc, petite, décidément ? fit don Juan avec la bonne foi de ses pareils.

Encarnacion mit sa main potelée sur la chaîne d’or qui lui pendait au cou.

– Si j’étais la fille d’un grand d’Espagne, dit-elle avec un léger accent de moquerie, je ne vous demanderais que votre amour.

Le comte de Palomas se mordit la lèvre.

– Allons ! charmant ! s’écria-t-il en faisant contre fortune bon cœur, cette minette me divertit plus que je ne puis dire… Je prétends que les femmes sont bien plus madrées, plus effrontées, bien plus dépourvues de cœur, et partant bien plus amusantes, dans la nature qu’au théâtre. Prends la chaîne, fillette, mais je te défends absolument de faire de l’esprit à propos de mes autres bijoux.

Encarnacion, rouge de plaisir, mit la lourde chaîne en sautoir sur sa poitrine.

– C'était pour avoir un souvenir de vous, seigneur, dit-elle ; maintenant, à nos affaires !… Quand je vous ai quitté pour aller faire mon service au palais, je n'ai point trouvé dona Isabel dans son appartement, madame la duchesse l'avait mandée près d'elle. Je suis descendue à l'office, où tous les domestiques chantaient les louanges de leur excellent maître… Ah ! quel beau-père vous auriez eu là, seigneur !… Rien que pour lui, moi, si j'avais été un noble cavalier, j'aurais épousé sa fille… je me disais donc, à part moi, pendant que les autres causaient : « Voici le comte de Palomas, qui est un joli seigneur et qui fait le pied de grue pour une innocente qui se moque de lui… »

– Tu perdais ainsi le respect, pécore !

– Quand je me parle à moi-même, je ne choisis pas mes expressions, seigneur… Excusez-moi, c'était par l'intérêt que je vous porte… Ce rustre, comme vous l'appelez, ce paysan d'Estramadure, don Ramire de Mendoze, en un mot, vous aurait causé bien des chagrins par la suite…

– La petite m'eût adoré !… interrompit don Juan.

– Le rustre avait déjà gagné une partie contre vous, seigneur.

– À un autre jeu…

– À un autre jeu où vous aviez marqué vos points d'avance… mais passons ! votre chaîne a du poids, et vous contrarier serait de l'ingratitude… Ma maîtresse n'est pas rentrée de toute la matinée, j'aurais bien donné quelque chose pour mettre l'oreille à la serrure de madame la duchesse, mais il y a

Savien qui ne bouge pas de l'autre chambre… vous comprenez, seigneur, que si j'avais envie de savoir, c'était pour vous…

– Naturellement, fit le comte.

Il cherchait un bon mot pour se venger de la récente piqûre. Mais les bons mots vont et viennent.

– Vers onze heures, reprit la soubrette, l'oïdor Pedro Gil… un laid coquin, je le dis comme je pense, est entré au palais avec une petite blonde douceâtre et sournoise qui a l'honneur d'être sa fille et qui va servir dona Isabel en qualité de première suivante… de sorte que je la déteste… je lui ferai mille caresses ce soir…

– Quel diablotin ! dit Palomas avec admiration.

– À onze heures et demie, continua Encarnacion, le jardinier est rentré pour faire sa sieste… il faut que tout le monde vive… le jardinier nous a dit que dona Isabel était à se promener seule au jardin.

– Au jardin ! répéta vivement le jeune comte, mais alors je pourrais la rencontrer, lui dire…

– L'aborder, lui parler, l'enflammer ! interrompit la soubrette en éclatant de rire ; – vous avez aussi contre les dames une riposte de pied ferme ; mais laissez-moi poursuivre… Quelques minutes après, le bon duc est sorti de la chambre de sa femme et s'est rendu dans la grande galerie, où l'oïdor Pedro Gil l'attendait. Je me suis permis de suivre Son Excellence pour voir un peu ce qu'on allait dire à la blonde Gabrielle…

– Ce n'était donc plus pour me servir ?

– Vous allez voir… Le bon duc était fort ému. Il avait les oreilles en feu comme tout mari qui vient de se disputer avec sa femme. De ces luttes on ne sort jamais que battu… aussi, en apercevant l'oïdor, il s'est écrié : « Victoire ! victoire ! »

– Mignonne, dit don Juan sèchement, tu arrives à avoir trop d'esprit !

– Allez-vous me quereller, seigneur, pour ne pas me payer vos dettes ? Je m'étais cachée dans l'embrasure, derrière la statue de Pedro de Guzman. Le bon duc avait besoin de parler : il n'a pas fait languir l'oïdor et moi je l'imiterai, car je suis bonne fille. Voici pourquoi le bon duc criait victoire : madame la duchesse a refusé péremptoirement de vous accorder la main d'Isabel.

– Ah ! bah ! fit le jeune comte en essayant de railler.

– Son refus, continua la soubrette, a été accompagné de commentaires plus ou moins flatteurs pour Votre Seigneurie… plutôt moins que plus…

– Passe !

– Le Medina-Celi a tenu bon : il paraît qu'il est des vôtres. Pourquoi ? ceci est un petit bout de charade qui me reste à deviner. J'ai trouvé fort surprenantes aussi les façons familières de l'ancien intendant Pedro Gil avec celui qui fut son maître ; mais, en étudiant bien, on finit par savoir, et il y a temps pour tout. Le Medina-Celi a parlé si ferme à sa femme qu'elle a déchiré son acte de mariage pour se débarrasser de lui…

– Il y avait donc vraiment un acte ! s'écria don Juan.

– Il n'y en a plus… et, selon les propres paroles d'Eleonor de Tolède, répétées par le bon duc, dona Isabel est une bâtarde, à l'heure que Dieu nous donne.

– Pauvre fille, murmura le jeune comte dans un premier moment de pitié.

La suivante sourit et murmura :

– Vous avez le cœur tendre, seigneur. Ce que je viens de vous apprendre vaut-il bien une de vos bagues ?

Don Juan voulut en prendre une à son doigt annulaire.

– Pas celle-là, seigneur, fit Encarnacion ; le diamant… Je n'ai jamais eu de diamant.

Don Juan donna le diamant.

– Vous êtes généreux comme un roi, fit la soubrette en le passant à son doigt.

– Que sais-tu encore ? demanda Palomas.

– Rien, sinon que j'ai entendu un pas furtif en longeant les lauriers-roses… Celui qui vous a donné ce coup d'épée est un bien beau cavalier, seigneur !

Le Jeune comte rougit de dépit.

– Le Mendoze serait ici ?… dans le jardin ! murmura-t-il.

– Que vous importe ? La fille sans dot n'est plus votre fait.

– Ventre-saint-gris ! s'écria don Juan, ce rustre maudit ne l'aura pas ! Elle m'intéresse, cette charmante Isabel ! Puisqu'elle

ne peut plus être ma femme, je veux du moins qu'elle ait l'honneur de m'appartenir en qualité de maîtresse.

– Ô grandeur d'âme ! chanta Encarnacion. Alors, vous prétendez toujours enlever ?

– De plus en plus… et je compte sur toi.

– Nous verrons à séduire la nouvelle camériste, seigneur… Elle est blonde… je lui offrirai ce saphir de votre part : le bleu va bien aux blondes.

Pendant que don Juan de Haro détachait sa seconde bague, un bruit se fit dans le bosquet voisin. Le jeune comte prêta tout à coup l'oreille et mit un doigt sur sa bouche. On entendait distinctement des voix aux travers des arbres. Encarnacion se tut, car elle était pour le moins aussi curieuse que son partenaire. Ils écoutèrent tous les deux de leur mieux, pendant quelques secondes. Le murmure sembla s'éloigner, puis s'éteignit.

– En chasse ! fit don Juan ; je ne suis pas assez amoureux pour rêver tout éveillé… suivons chacun une piste : toi par là, moi par ici… Le rustre me doit une revanche et je l'aurai.

Il ne rêvait pas, en effet, ce beau comte de Palomas. Les sons qu'il avait cru entendre étaient bien réels. Seulement le gibier qu'il prétendait poursuivre avait, lui aussi, éventé la présence du chasseur. Mendoze et Isabel s'éloignaient, cherchant un couvert plus épais pour abriter leur entretien. Il y avait déjà du temps qu'ils étaient ensemble mais c'est à peine si quelques rares paroles avaient été échangées entre eux. Ils allaient, timides l'un autant que l'autre, et tristes de cette grande émotion des sincères amours. Mendoze soupirait, le pauvre bachelier ! Son cœur s'épanouissait et se serrait tour à tour. Il souffrait, il n'osait : ce comble de la joie lui faisait peur. Isabel sentait les

larmes chatouiller les bords de sa paupière. Chez l'un il y avait plus de frayeur, chez l'autre plus de mélancolie.

– Nous étions des enfants, dit enfin Isabel ; sans cette excuse, seigneur Mendoze, ma conduite pourrait être fort sévèrement jugée…

– Et qu'importe à l'ange des puretés célestes, répliqua Mendoze, le jugement d'un monde corrompu ?

Isabel sourit doucement.

– Je ne sais pas si vous connaissez le monde, Ramire, murmura-t-elle ; moi, j'avoue avec franchise que je ne le connais pas… nous étions des enfants, nous sommes des enfants, car ces trois jours n'ont pu ajouter beaucoup à notre expérience de la vie. Et pourtant, s'interrompit-elle d'un accent rêveur, que d'événements dans ces trois jours !… Il me semble qu'un siècle s'est écoulé depuis que je ne vois plus les bords tranquilles du Rio-Mabon et ce clair horizon de nos montagnes… Ramire, je vous en prie, au nom de Dieu ! ne vous exposez plus à mourir par l'épée !…

– Madame, répliqua Mendoze en baissant les yeux, on insultait ce qu'il y a pour moi de plus cher et de plus sacré ici-bas !

– Votre père ?…

– Il serait mort à l'heure qu'il est, madame !… Je vous supplie de ne point m'interroger.

Dona Isabel garda le silence. Ses yeux ne se relevaient point.

– Si c'est pour moi que vous avez risqué votre vie, seigneur Mendoze, reprit-elle à voix basse, vous avez mal fait… nul ne vous avait donné le droit de me défendre.

Ramire changea de couleur et répondit :

– Senora, vous parlez à un esclave… Pour que votre volonté soit accomplie, il vous suffira toujours de l'exprimer.

– C'était donc pour moi, Mendoze ? dit la jeune fille en lui tendant sa main, qu'il porta passionnément à ses lèvres, je voulais le savoir, et j'ai pris un détour… Mendoze, c'est un charme pour moi de vous parler comme je le fais, car vous êtes mon ami d'enfance et mon frère… J'ai eu ce désir douloureux et cher de passer près de vous une heure sans témoins ni contrainte avant de nous séparer pour jamais.

– Nous séparer !… pour jamais ! répéta le jeune homme avec détresse.

Les premières paroles d'Isabel avaient enchanté son oreille et son cœur comme une musique céleste. Les derniers mots étaient un coup de foudre.

– Nous étions des enfants, reprit-elle pour la troisième fois, savais-je, moi qui vous parle, que vous prendriez tant de place dans mon cœur ?… Quand je vous vis, j'eus comme un étonnement tout au fond de mon âme… et puis il me sembla que je vous avais vu toujours… Je n'étais pas effrayée, parce qu'il n'y avait en moi ni passion, ni tumulte… Votre image évoquée amenait sur mes lèvres un sourire et dans ma pensée je ne sais quelle fraîcheur reposée et calme… Sont-ce des excuses que je donne ici à vous et à moi-même ?… Peut-être, car je vous aime, et je sens que vous emporterez avec vous tout mon bonheur.

– Isabel ! balbutia Mendoze pleurant et souriant ; voulez-vous donc que je meure à vos pieds ? se peut-il qu'on puisse à la fois prodiguer de si belles joies et infliger de si amères souffrances ? Ils marchaient lentement sous ces arbres muets dont la brise paresseuse agitait à peine le feuillage endormi. La mousse molle étouffait le bruit de leurs pas. L'air tiède et tout imprégné mettait sur leurs poitrines un poids plein de délices.

Ils étaient beaux. La vierge, fière et douce, inclinait son front pur, que la pudeur confiante entourait comme d'une auréole. Le jeune homme, ardent et craintif, sentait son pouls battre la chère fièvre des amours. Ils étaient beaux. Derrière cet azur qui couvrait comme un dôme étincelant l'ombre délicieuse des bocages, la bonté de Dieu devait sourire à leur tendresse.

– Des souffrances ! répéta dona Isabel, dont la voix était suave comme un chant ; je vous crois, Mendoze. Pendant que vous disiez cela, votre parole était comme l'écho de ma pauvre âme malade… Vous m'aimez ! oh ! je sais que vous m'aimez… Et le ciel me préserve de vous en faire un reproche, car c'est ma faiblesse qui a encouragé cet amour !… Dites, Mendoze, m'aimez-vous assez pour me garder toute votre vie, comme je consacrerai la mienne à votre souvenir ?

Ramire joignit ses mains tremblantes.

– À vous, à vous, Isabel chérie, mon existence tout entière ! murmura-t-il ; à vous quoi qu'il arrive ! à vous uniquement et sans partage tous les battements de mon cœur !

Elle tourna vers lui son sourire Angélique.

– Merci, dit-elle bien bas.

– Mais pourquoi ?… commença Ramire.

– Pourquoi nous séparer, n'est-ce pas ? interrompit-elle, tandis qu'un nuage de tristesse profonde descendait sur son beau front. Je vous dois cette explication, Ramire ; je vous la dois comme à mon meilleur ami, comme à celui que j'aurais choisi pour lui confier le soin de mon bonheur, si le Ciel n'avait mis entre nous une barrière infranchissable… Naguère, lorsque nous étions en Estramadure, vous dans votre tourelle solitaire, moi près de ma mère exilée et oubliée, je n'avais jamais interrogé l'avenir ; je me laissais aller sans réfléchir au charme qui m'attirait vers vous. Mon seul souci était de garder cette pure amitié qui était ma consolation la plus chère. Ma pensée n'avait pas été au delà ; il me semblait, pauvre folle que j'étais, que la vie pouvait être ainsi un échange de lointaines et muettes tendresses. Vous dirai-je combien l'annonce du départ me fit verser de pleurs ? Vous dirai-je la joie que j'éprouvai en vous reconnaissant de loin sur la route ? J'avais tourné la tête bien des fois déjà : je m'accusais d'extravagance, et cependant, je gardais mon espoir… J'aperçus enfin la branche de myrte qui ornait votre feutre, je distinguai vos traits au milieu d'un nuage de poussière… Ramire, je vous remercie de m'avoir suivie, et plût au ciel que je pusse vous payer autrement que par mon éternelle reconnaissance ! J'ai vu mon père ce matin.

– Et votre père, interrompit Mendoze, vous a sans doute proposé un époux ?

– Je ne connaissais pas mon père, continua la jeune fille d'un accent rêveur : j'étais tout enfant quand la colère du roi s'appesantit autrefois sur lui. Je savais seulement que mon père était un saint et un chevalier. C'était un culte religieux que ma mère gardait à son souvenir… Tout mon cœur s'était élancé vers lui, j'avouerai davantage : tout mon être s'est révolté contre le froid accueil de ma mère, et je l'ai accusée au fond de ma conscience… J'en ai dit assez, j'en ai trop dit peut-être, car ces secrets de famille ne devraient point franchir le seuil de la chambre conjugale. Mon excuse est dans le besoin que j'ai de me faire

comprendre… Vous avez deviné juste, Ramire ; au moment où je me réjouissais de l'accord qui régnait enfin entre mon père et ma mère, le duc de Medina-Celi a parlé vaguement des périls qui menaçaient notre maison et de l'obligation où il était de me donner un protecteur légitime.

– Et votre mère, senora ?

– Elle a interrogé mon regard… oh ! je vois bien maintenant ce que c'est qu'un cœur maternel !… ma mère a pris ma défense parce que mon regard suppliant l'implorait… ma mère s'est mise au-devant de moi, bien qu'elle ignore l'état de mon âme…

Isabel garda un instant le silence, perdue qu'elle était dans ses réflexions.

– Ce matin, reprit-elle, on m'a raconté l'histoire de notre famille. J'avoue que je n'ai pas tout compris. Je sais qu'il y a autour de nous des dangers, de grands dangers… Un instant, j'ai douté de mon père lui-même… Je prie Dieu et la Vierge de me pardonner, car je ne sais où me diriger au milieu des ténèbres qui m'environnent… Ce que je sais et ce que je comprends, Ramire, c'est que, ne pouvant être à vous, je ne veux pas appartenir à un autre ; ce que je comprends et ce que je sais, c'est qu'entre mon père et ma mère, je suis désormais une cause de discorde et de courroux… Mon dessein est de quitter le monde et de me retirer dans un cloître.

Comme elle se tut et que Ramire désolé tardait à lui répondre, ils se sentirent enveloppés dans ce grand silence du milieu du jour, qui, dans l'Espagne méridionale, est plus profond et plus complet que le silence même de nos nuits.

Quelques feuilles sèches bruirent faiblement sous le couvert. Isabel et Mendoze tournèrent la tête en même temps ; ils

ne virent rien et le bruit cessa. Mendoze se laissa glisser à deux genoux.

– Je ne suis rien, dit-il, je n'ai rien… À cette heure où je voudrais pouvoir vous donner un trône, la conscience de mon néant m'écrase… Isabel, si vous vous contentiez de mon amour, si vous m'aimiez assez pour partager mon dénûment obscur ; si vous mettiez votre main dans la mienne en me disant : « Ramire, je descends jusqu'à vous, j'oublie les grandeurs de mon berceau, je suis votre femme. » Oh ! laissez-moi achever, senora, je sais bien que tout ceci n'est qu'un rêve… si vous me disiez cela, il me semble que je grandirais à la taille d'un géant ; il me semble que chacun de mes muscles décuplerait sa force, et que mon cœur élargi enfanterait quelque dessein héroïque. Je prendrais la fortune corps à corps, je lutterais contre la destinée comme Jacob avec l'ange… et peut-être que mon nom, qui serait mon œuvre, vous rendrait un jour l'éclat du nom que vous auriez perdu…

– C'est un rêve, en effet, Ramire, murmura Isabel, car je suis la Medina-Celi !

– Faites donc votre devoir, madame, dit Mendoze qui essaya de se relever ; j'irai mourir si loin de vous que vous n'entendrez pas ma dernière plainte.

La main d'Isabel pesa sur son épaule et le retint à genoux. Elle avait les yeux mouillés. De suaves et caressantes tendresses se jouaient autour de ses lèvres.

– Moi aussi, j'ai fait un rêve, prononça-t-elle avec lenteur, un beau rêve qui berça bien souvent l'insomnie de mes longues nuits. La gloire de don Alphonse Perez de Guzman plane encore sur notre maison, après quatre siècles écoulés… Les filles de Medina héritent comme des hommes ; elles peuvent, afin que le nom et le titre soient moins exposés à périr, transporter le titre

et le nom à l'époux de leur choix ; elles le peuvent ; ce fut la royale gratitude d'Alphonse le Sage qui conféra au sang de Tarifa cette récompense et ce privilège. La noblesse espagnole tout entière confirma cette exception et la respecta comme une loi… Ramire, avez-vous deviné quel était mon rêve ?

Elle souriait dans sa douce tristesse : elle était belle à ravir les anges de Dieu.

Mendoze l'admirait et l'adorait.

– Je me voyais, reprit-elle, dans la chapelle du château de mes pères, tout habillée de blanc, et encore de blanches fleurs dans les cheveux ; nous étions agenouillés ensemble sur les marches de l'autel… et le prêtre nous disait : « Soyez unis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; Isabel et Ramire… Ramire Mendoze Perez de Guzman, marquis de Tarifa, duc de Medina-Celi !… »

Mendoze porta sa main jusqu'à ses lèvres.

Elle la retira, mais ce fut pour la passer distraite et frémissante dans les boucles brunes qui couronnaient le front de son amant.

C'était, de part et d'autre, une tendre et radieuse extase. Le passé, le présent, l'avenir disparaissaient derrière la gaze rose des jeunes illusions. Le paradis doit être la prolongation de ces ravissements. Ils s'éveillèrent en sursaut parce qu'une voix sévère s'éleva tout près d'eux, disant :

– Retirez-vous ma fille et allez m'attendre dans votre appartement.

La duchesse de Medina-Celi était debout à quelques pas, la tête haute et les yeux baissés.

Isabel eut tant de honte et de frayeur qu'elle faillit tomber à la renverse.

– Mère ! balbutia-t-elle pourtant, je lui disais adieu pour toujours.

– Retirez-vous, ma fille, ajouta la duchesse.

Et comme Ramire, qui s'était relevé tout confus, prenait sa part de cet ordre, elle ajouta :

– Vous, seigneur, restez !

Il courba la tête et demeura immobile. Isabel suivait à pas pénibles le sentier qui menait à la maison. Quand elle eut tourné le coude de l'allée, la duchesse se tourna vers Ramire et le considéra longuement.

– Approchez, seigneur, dit-elle.

Ramire obéit, tout tremblant. Il tâchait de fortifier son âme pour soutenir les reproches de la mère de sa bien-aimée Isabel. Au travers de ses paupières fermées, il la voyait si courroucée et si hautaine qu'il n'osait point relever les yeux.

– Seigneur, dit-elle encore, donnez-moi votre bras.

Il s'inclina et arrondit son coude. Il sentit le bras de la duchesse s'y appuyer. Elle se prit à marcher ; il la suivit machinalement, attendant toujours le terrible exode de sa philippique.

Mais elle allait en silence. Quand elle s'arrêta, elle prononça seulement d'une voix calme :

– Don Ramire de Mendoze, asseyez-vous.

Notre bachelier leva enfin les yeux. Un banc de marbre était devant lui, au milieu d'une demi-lune de verdure, dont les deux cornes étaient marquées par deux statues. Au delà des statues et derrière le banc, c'était un massif épais. La duchesse s'assit. Mendoze prit place auprès d'elle.

Il y eut encore un silence.

– Don Ramire de Mendoze, reprit Eleonor de Tolède, sauriez-vous me dire ce qu'il y a autour de l'écusson d'azur aux trois éperons d'or ?

Un soupir de soulagement s'éleva de la poitrine de notre bachelier. Figurez-vous l'oiseau captif auquel on ouvre tout à coup la porte de sa cage.

Les paroles de la devise vinrent d'elles-mêmes sur ses lèvres ; mais son regard s'était levé vers la duchesse ; il demeura la bouche entr'ouverte et le rouge au front.

– Madame, murmura-t-il, je me mets aux pieds de Votre Grâce… si mon amour audacieux est un crime, voici ma vie pour l'expier… mais je ne vous tromperai pas… non ! les paroles s'arrêteraient dans ma gorge !…

– Ignorez-vous ce que je vous demande ? insista Eleonor dont les noirs sourcils se froncèrent imperceptiblement.

– Madame, répondit cette fois Mendoze, on m'a déjà fait cette question à deux reprises, et ma réponse m'a valu confiance de deux illustres seigneurs : don Vincent de Moncade, marquis de Pescaire, et le duc de Medina-Celi, votre époux. Je sais ce que vous me demandez, mais je ne puis m'en prévaloir, parce que le hasard seul…

– Appelles-tu hasard la Providence, enfant ? prononça la duchesse émue et grave.

Mendoze la regarda stupéfait.

– Qu'y a-t-il, voyons, qu'y a-t-il ? insista-t-elle avec une sorte de fièvre.

– *Para aguijar a haron.*

Le front d'Eleonor s'éclaira.

– *Haro, hero, ero*… murmura-t-elle, tu es beau comme était ton père !

– Que dites-vous ? s'écria Mendoze.

– C'était une fière devise, enfant !… Dieu se plaît souvent à briser notre orgueil…

Elle passa sa main sur ses tempes qui frissonnaient, et demeura un instant pensive.

Puis brusquement :

– Vous êtes brave et sans peur, n'est-ce pas, don Ramire de Mendoze ?

– Madame… balbutia notre bachelier.

– Est-ce un amour profond, sérieux, dévoué, que vous avez pour dona Isabel ma fille ?… l'amour d'un chrétien et d'un chevalier ?

– L'amour qu'on n'a qu'une fois en sa vie, madame, répliqua Mendoze, appuyant sa main contre son cœur.

– À cet amour sauriez-vous tout sacrifier ?

– Mon sang et mon cœur !

– Vous le jurez ?

– Sur ma foi, je le jure, madame !

Eleonor de Tolède sembla hésiter. C'était sur sa joue comme un flux et comme un reflux de rouge et de pâleur. Mendoze n'osait interroger, mais tout son être frémissait d'ardeur et d'aise. Cette femme, la mère de son adorée Isabel, était pour lui comme la madone vivante qu'on implore, et dont le culte inspire plus de tendresse encore que de respect. Au premier moment, cette apparition avait glacé le sang de ses veines. Elle était la duchesse de Medina-Celi ! Pour le pauvre bachelier inconnu, sa tête ne se perdait-elle pas dans les nuages ? Et que pouvait-elle faire, sinon le chasser honteusement et durement. Mais un espoir était né parmi cette crainte. Cet examen qu'on lui faisait subir devait avoir un but. Il faut le répéter : tout son être frémissait d'aise et d'ardeur à la pensée qu'on allait mettre une épée dans sa main peut-être et lui demander sa vie. C'était un beau dénouement pour la romanesque idylle de sa jeunesse. Cela lui plaisait, il voulait bien mourir ainsi.

– Madame, dit-il, – voyant que la duchesse gardait le silence, – ne doutez point de moi : je suis prêt.

Dona Eleonor sembla s'éveiller de sa profonde rêverie.

– Nous vous devons déjà beaucoup, seigneur Mendoze, répliqua-t-elle ; je vous prie de bien peser mes questions, avant d'y répondre, avec réflexion, avec franchise… Connaissiez-vous le duc de Medina quand vous lui avez porté secours ?

– Toute l'Espagne connaît le bon duc, madame, repartit Mendoze ; je le respectais et je l'aimais… je ne l'avais jamais vu.

– Est-ce par hasard ou par votre volonté que vous vous êtes approché de la forteresse précisément à l'heure où le duc Hernan tentait de briser ses fers ?

– Par ma volonté.

– Alors vous étiez chargé d'une mission ?

– Non, madame… Je m'étais donné à moi-même mission de sauver le père de dona Isabel.

– Vous saviez donc ?…

– J'avais surpris, en quittant votre escorte, le secret des assassins.

– C'est bien vous qui vous êtes introduit dans la ville à la faveur de notre entrée ?

– C'est moi… je vous prie humblement de vouloir me pardonner.

– Pourquoi, connaissant le complot, ne m'avez-vous point prévenue ?

– Je suis jeune, j'ai eu sans doute trop de confiance en moi-même.

La duchesse s'inclina en signe de bienveillante approbation.

– Vos réponses sont d'un gentilhomme, seigneur Mendoze… J'ai foi en vous… Quand vous avez quitté le duc, mon époux, était-il encore en danger ?

– Il était libre : il avait un cheval et une épée !

– Et… regardez-moi en face, seigneur Mendoze, l'homme que vous avez appelé ce matin duc de Medina-Celi est-il bien celui que vous sauvâtes hier par la miséricorde de Dieu ?

Une expression d'étonnement vint sur le visage de Ramire.

– C'est le même homme, répliqua-t-il après avoir un instant réfléchi.

– Vous en êtes sûr ?

– Écoutez-moi, madame… Il y a là quelque chose qui passe ma raison et mon intelligence : hier, j'ai vu la foudre dans ces yeux qui, aujourd'hui, avaient éteint leur éclat… Hier, j'ai eu dans ma main la main d'un héros, et j'ai senti mon cœur s'exalter à ce contact ; aujourd'hui, un grand d'Espagne, fier et froid, m'a proposé une bourse… Y a-t-il un autre souffle dans cette poitrine ?… Nous ne sommes plus au siècle des malins enchanteurs… Et pourtant j'ai eu cette pensée : il y a ici quelque opération magique.

– Je vous demande votre impression, seigneur, insista la duchesse, en dehors de tout rêve et dans la rigueur de votre bonne foi.

– Madame, je vous la donnerai : c'est le même visage et c'est la même taille ; ce sont les mêmes gestes, c'est la même voix : c'est le même homme !

Eleonor de Tolède courba la tête et murmura :

– Comment les autres n'y seraient-ils pas trompés ?

– Don Ramire, reprit-elle en fixant sur lui son regard assuré, – j'ai toute ma raison, j'ai tout mon calme en face des événements cruels qui nous menacent… Voulez-vous enlever cette nuit dona Isabel de Guzman ?

Malgré le préambule qui accompagnait cette offre étrange, Mendoze ne put retenir un geste de stupeur.

– Il faut que nous nous séparions, elle et moi, poursuivit la duchesse, dont le sang-froid semblait grandir ; il faut qu'elle fuie, il faut que je combatte… Je n'ai confiance qu'en vous… Acceptez-vous, sur votre honneur, le mandat de la défendre, de l'aimer ? Et pourquoi hésiter d'être son époux si je meurs à la peine ?

Mendoze écoutait laborieusement ; il faisait effort pour comprendre ces paroles en apparence si simples et si précises. La sueur découlait de son front à grosses gouttes, et il était plus pâle qu'un mort.

– Eh bien, fit la duchesse avec une nuance de hauteur dans l'accent, j'attends !

– Senora… balbutia enfin Mendoze, je ne suis pas le jouet d'un songe, n'est-ce pas ?… vous avez bien dit : « la défendre, l'aimer ?… » Oh ! la défendre jusqu'à mon dernier souffle, et l'adorer à deux genoux !… la servir… lui vouer mon existence tout entière…

Il était prosterné devant Eleonor. Les dernières paroles tombèrent de sa lèvre comme un murmure.

– Par la Vierge sainte ! s'écria Eleonor de Tolède, ce n'est pas un soupirant énervé qu'il me faut à cette heure, don Ramire ! Tenez vous debout comme un homme. Je veux un soldat, non point un troubadour !

Avant de se relever, Mendoze pressa ses mains contre sa bouche.

– Bien, cela ! fit-elle en souriant ; votre lèvre m'a brûlée comme un fer chaud. Vous avez du bon sang dans les veines !... Ramire, mon ami, peut-être mon fils, voici un payement que vous préférez à l'autre, n'est-il pas vrai ? Je m'entends mieux que l'homme de ce matin à solder les dettes du bon duc !... La méridienne s'achève, le temps nous presse ; écoutez et souvenez-vous !... Deux bons chevaux, rien que deux : vous partirez seul ce soir, à onze heures de la nuit, à la poterne qui donne sur l'abreuvoir de Cid-Abdallah... C'est moi qui vous conduirai ma fille... Ventre-à-terre jusqu'à Llerena, où vous trouverez le premier relais !... Puis ventre-à-terre encore, et, une fois à mon château de Penamacor, courage de loin si l'ennemi se montre !... Qu'il porte la livrée du ministre, la soutane du saint tribunal, les couleurs du roi ou la cocarde du diable, défends ton droit, Mendoze, défends ton château, je te le donne, défends ta femme, tu l'auras conquise !...

*
* *

Au fond de ce massif épais qui entourait le banc de marbre, Encarnacion s'appuyait à un arbre, don Juan de Haro, comte de Palomas, était couché sur la mousse.

– Sont-ils partis ? demanda le comte.

– Ils sont partis, répondit la suivante.

Le comte se leva et rétablit paresseusement la symétrie de sa toilette.

– Que penses-tu de cela, toi, mignonne ? fit-il du bout des lèvres.

– Je pense que l'aventure est étrange, répliqua la soubrette ; et je pense encore que, si j'étais homme, je me ferais tuer pour cette femme-là, monseigneur.

Don Juan bâilla.

– J'ai cru qu'ils n'en finiraient pas, dit-il ; – le rustre a été parfait de sottise et de gaucherie… L'as-tu vu mettre la main sur son incommensurable épée ? J'avais envie d'aller quérir un paon rôti, sur un plat de fer-blanc, pour qu'il fit le serment de don Quichotte !… Or çà, belle enfant, voici ma dernière bague… à onze heures précises, Diègue Solaz et douze alguazils seront cachés derrière l'abreuvoir… je me charge de la douce Isabel. Si le rustre échappe au trébuchet, tu es responsable, et je t'engage à faire ton testament… Si le rustre est pris au piège, tu auras les cent onces d'or promises par l'audience, et cent autres sur ma cassette… À ce soir[2] !

FIN

[2] L'épisode qui suit *le Roi des Gueux*, a pour titre *la Maison de Pilate*.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Juillet 2008

—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MichelL, Jean-Marc, Fred et Cool-micro.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.